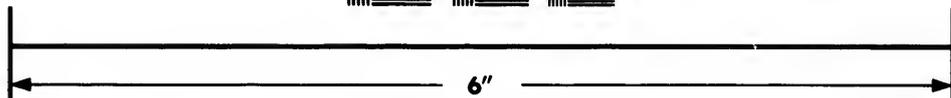
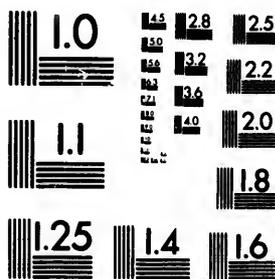


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30

**© 1986**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: **Pagination irrégulière. Il y a des plis dans le milieu des pages.**
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

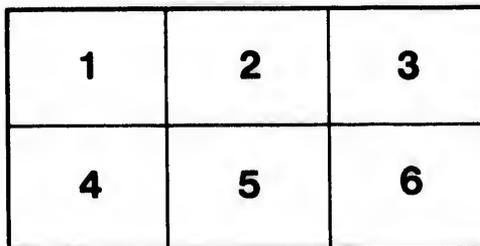
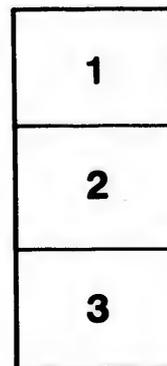
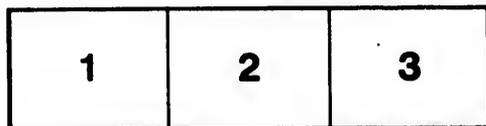
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
modifier  
une  
page

rata  
o

elure,  
à

32X



*Frontispice de L'Asie.*

---

An 4<sup>o</sup>. de la République française.

---

# ENCYCLOPÉDIE DES VOYAGES,

CONTENANT l'abrégé historique des mœurs,  
usages, habitudes domestiques, religions,  
fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts,  
et commerce de tous les peuples :

*Et la collection complète de leurs habillemens  
civils, militaires, religieux et dignitaires,  
dessinés d'après nature, gravés avec soin et  
coloriés à l'aquarelle.*

Par J. GRASSET S.-SAUVEUR, ci-devant Vice-  
Consul de la nation Française en Hongrie.

---

Edition ornée de 432 planches coloriées. Presque toutes les planches  
forment des tableaux de plusieurs figures.

---

A S I E.

Se trouve chez l'Auteur, rue Nicaise, maison de la Section des  
Tuilleries.

Chez DANOY, Libraire, rue du Cimetière-André, n<sup>o</sup>. 15, près  
la rue Haute-feuille.

Et chez les principaux Libraires de la République.

---

1796.

RES  
AD  
61.  
n<sup>o</sup>. 3

15



## Table des peuples de l'Asie.

	MONTAGNES	PLAINES
Chine.	Espagnol et femme noble. — Quans, ou mandarins civil et militaire. — Homme et femme. — Homme en habit de pleur, et femme en habit de deuil. — Traiteur chinois ambulans. — Musicienne. — Cavalier. — Homme et vestale. — Servante et bonse marchand. — Paysan et paysanne.	Plaines 1 109 - <i>mange 1</i>
Perse.	Homme. — Femme. — Favourite du roi. — Kandaharien.	4 -
Arménie.	Homme. — Femme. — Arménienne en habit de cérémonie. — Arménienne que l'on épouse pour le mariage.	4 -
Arabie.	Sheik de l'Arabie heureuse. — Femme. — Villageois. — Arabe du désert à cheval. — Femme arabe du désert vendant du pain. — Montagnard de l'Arabie pétrée.	6 -
Indostan.	Homme. — Prêtre. — Paysan.	3 -
Coromandel.	Nabab. — Indien. — Indienne. — Indienne en habit de deuil. — Bayadere. — Indien de la caste des parias.	6 -
Carie.	Homme. — Femme.	20 - <i>recueil 2</i>
Goa.	Homme. — Femme. — Homme condamné au feu par l'inquisition.	3 -
Circassie.	Kabardinien. — Kabardinienne. — Circassienne	3 -
Astragan.	Homme. — Femme.	2 -
Kazan.	Homme. — Femme.	2 -
Usbek.	Homme. — Femme.	2 -
Tobolsk.	Homme. — Femme.	2 -
Toungouse.	Homme. — Femme.	2 -
Jacout.	Homme. — Femme.	2 -
Katschintz.	Homme. — Femme. — Fille.	3 -
Mordwine.	Homme. — Femme. — Fille. — Fille en habit de nocces.	4 -
Baschkir.	Homme. — Femme.	2 -
Barabinze.	Homme. — Femme. — Fille.	3 -

**2 Table des peuples de l'Asie.**

<b>Kourilien.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Kaluga.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Tscheremisse.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Kirguise.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Wotjakie.</b>	Femme. — Fille.	2
<b>Nord-est d'Asie.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Samotide.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Ostyacie.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Kamtschadale.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Kamtschatka.</b>	Homme. — Femme. — Paysan. — Paysanne.	4
<b>Java.</b>	Noble. — Femme noble. — Homme. — Femme.	4
<b>Amboine.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Isles Manilles.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Moluques.</b>	Homme. — Femme.	2
<b>Tschutsky.</b>	Homme. — Femme.	2

		Indien
		Cambodja
		Ceylan
		Java
		Sumatra
		Malacca
		Borneo
		Philippines
		Molouques
		Indes
		Perse
		Arabie
		Inde
		Asie
		Europe
		Afrique
		Amérique
		Océanie

---

## Discours préliminaire.

### Sur l'Asie.

---

CETTE partie du monde, quoique beaucoup plus étendue que l'Afrique, est cependant d'une division plus facile et plus simple, parce que ce vaste territoire n'est point morcelé en quantité de petits états.

Nous suivrons la règle que nous nous sommes imposée pour mettre de l'ordre et de la clarté dans nos tableaux géographiques; en conséquence:

L'Asie septentrionale, donne le pays des Samoïedes, la Russie asiatique, la Tartarie russe, et le Kamtchatka.

L'Asie orientale, donne la Tartarie chinoise et la Chine.

La méridionale, le Mogol et les Indes, l'Indostan, la Turquie d'Asie, la Perse et les trois Arabies.

Le centre de l'Asie n'offre que la grande tartarie et des déserts.

L'Asie est bornée au nord et à l'est par l'Océan; au midi par la mer des Indes; à l'est par l'Europe, l'Afrique, la Méditerranée et la mer Noire.

Ses plus hautes montagnes sont le Caucase et le Taurus. Ses principales rivières l'Oby, le Kiang, le Gange, l'Indus, le Tigre et l'Euphrate.

Ses lacs principaux, la mer Caspienne, le Kithan en tartarie et le Chiaman dans l'Inde.

L'Inde se subdivise en deça et au-delà du Gange, et les états du Mogol.

La Turquie asiatique, en Natolie, Syrie, les trois Arabies et les provinces de l'Euphrate.

Les mers de l'est et du sud de l'Asie sont parsemées d'îles qui sont de sa dépendance.

A l'est, se trouvent les Philippines, les Moluques, le<sup>e</sup> Mariannes ou les îles des Larons, et celles du Japon.

Au sud, les Maldives, celles de la Sonde, et Ceylan.

Quoique la première habitée, l'Asie n'est pas la mieux connue des quatre parties du monde. Graces au commerce, les côtes nous sont beaucoup plus familières que le reste. L'intérêt seul a lié les hommes. La curiosité lui cède le pas.

Echo de tous les géographes, nous disons que l'Asie a reçu des hommes avant le reste de la terre. Nous sommes loin de l'affirmer. Ce n'est qu'une conjecture qui n'a pour elle que quelques probabilités. Car outre la communication que plusieurs voyageurs ont découverte entre le nord de l'Amérique et celui de l'Asie, d'après la seule inspection d'une mappemonde, il est aisé de voir qu'une grande révolution physique a, pour ainsi dire, déchiré le globe; les îles en sont les lambeaux flottans, et parsemés sur l'océan. Les hâchures du continent et le rapport des angles saillans et rentrant, semblent attester que la terre fut d'abord d'une seule pièce, ne formant qu'une seule île, depuis Malaga, qui est le point le plus méridional, jusqu'à son extrémité septentrionale, l'Asie compte plus de 1500 lieues, et guères moins de 2300 depuis le détroit des Dardanelles, à l'ouest, jusqu'à l'endroit le plus oriental du Kamtschaka.

Les langues qui ont le plus de cours en Asie, sont l'arabe, la langue chinoise, tartare, japonoise, et l'arménienne, celles des malais, de guzarate et du malabar. Les cultes principaux sont l'idolatrie ou le paganisme, la religion mahométane et la juive. Le christianisme et les différentes sectes n'y dominent pas. Le soleil, la première divinité des hommes, y compte un grand nombre d'adorateurs. L'Asie a été la patrie des mages, des gymnosophistes, des brachmanes. Toutes les superstitions s'y sont naturalisées. Tous les peuples ont tourné comme par instinct, et de tous temps, leurs regards vers l'Asie, sans doute parce que le soleil leur paroissoit se lever de ce côté.

Quant à l'origine du nom que porte cette partie du monde,

Hérodote prétend que l'Asie a emprunté son nom d'Asies, fils de Cotys, et petit-fils de Mandès, roi de Phrygie, ou de la Médie, ou de la Lydie. Ce Cotys eut pour partage la province voisine du mont Temolus, et y fonda une ville nommée *Asia*.

Les scythes ont possédé plusieurs fois l'empire de l'Asie. Justin, dès le commencement de son livre, parle de leur roi Tanais, contemporain de Vexores, roi d'Egypte. Le même historien dit, au second livre, que toute l'Asie a été tributaire des scythes pendant 150 ans, et que c'est Ninus, roi des assyriens, qui l'en a affranchie le premier.

Strabon, liv. 15, atteste qu'Identhyraus, le sythe, avoit conquis l'Asie jusqu'au Nil.

Hérodote, que nous avons déjà cité, nous a conservé un usage religieux de ces rois de toute l'Asie; ils faisoient toujours porter du feu devant eux. Ammien Marcellin, parlant de cette coutume, la fait naître d'une tradition asiatique qu'avoient ces rois, que ce feu qu'ils conservoient pour cet usage et dont ils faisoient porter une portion dans des foyers, étoit descendu du ciel sur la terre d'Asie. Quint-Curce ajoute que ce feu éternel et sacré, étoit porté dans la marche de leurs armées, à la tête des troupes sur de petits autels d'argent, au milieu des magas qui chantoient des hymnes.

D'autres anciens, estiment que l'Asie a pris son nom de la nymphe Asia, mère de Prométhée, et femme de Japhet.

Les anciens ne connoissoient que trois parties du monde, l'Asie, l'Europe et l'Afrique; et l'étendue de la première égale celle des deux autres ensemble: par conséquent, la température doit y être variée. Là elle est fort douce et toujours égale. Ici le froid est excessif. A l'autre extrémité le froid de la chaleur est insupportable.

On sait que les quatre grandes et premières monarchies qui occupent l'histoire de l'ancienne Asie, sont les Perses, les Médés, les Assyriens et les Babyloniens.

Le sol de l'Asie est fécond en productions de toutes

sortes : parfums , épices , métaux , perles , pierres précieuses ; le commerce y organise ses spéculations sur tout. On en exporte de temps immémorial de l'encens , de la myrthe , divers baumes , de la canelle , du gingembre , de la casse , des résines , du musc , des bois odoriférans , du cinamomum , et ces belles perles de l'orient , d'une eau si pure ; et beaucoup d'or et d'argent ; n'oublions pas le café et le thé.

L'espèce humaine y subit , selon les climats qu'elle habite , des variétés du blanc au noir , dont on pourroit tirer une échelle curieuse , ainsi que des divers degrés d'intelligence dont elle est douée ; assurément le Kamtschadale ne ressemble pas à l'habitant du Gange , ni le Chinois à l'Arabe.

Il en est de même des animaux. On en voit de toutes les formes , de tout poil , et tous différens d'instinct , comme de force. Tous les grands quadrupèdes de l'Afrique s'y trouvent. Ce qui avoit porté les anciens à ne diviser le monde qu'en deux parties , l'Asie et l'Europe. Quelquefois aussi , ils en ont reconnue quatre , l'Asie et l'Europe , l'Afrique et l'Egypte ; d'autrefois encore , on lit sur leur cosmographie , Asie et Afrique , Europe et Grèce.

L'Asie a joué long-temps un grand rôle dans l'Univers ; il ne lui en reste plus que le souvenir. Sans parler de ce grand peuple primitif , dont il n'existe aucune mémoire , elle brilla et ne fit que trop de bruit pendant la monarchie des Assyriens , dont Bélus est regardé comme le fondateur , et qui vit sa fin sous le règne de Sardanapale , de lâche mémoire. Cet empire passa ensuite aux Mèdes , par Arbace , jusqu'au prince Astiages ; puis aux Perses , par Cyrus , jusqu'à Darins , et enfin aux Grecs , par Alexandre dit le Grand. Les Parthes y établirent aussi un empire très-puissant qui se termina sous l'empereur Alexandre Sévère , et qui retourna aux Perses jusqu'à ce qu'il fut comme enseveli par les Sarrasins et les Turcs. Quantité d'autres révolutions ont agité ce vaste territoire , le berceau des sciences ; car la raison de l'homme y eut son lever , comme le soleil.

Les Scythes traversèrent une fois le Tanais ou le Volga, grand fleuve qui sert de limites à l'Europe et à l'Asie, et pillèrent celle-ci, qui long-temps après, reconnut Mahomet I<sup>er</sup> pour son vainqueur et conquérant. Les braves Gaulois, sous la conduite du vaillant Brennus, s'emparèrent aussi d'une grande partie de l'Asie.

Les habitans de l'Asie varient de mœurs et de caractères, selon le climat, mais ils conservent encore des vestiges de leurs habitudes primitives, parce que la température n'est pas changée.

En général, les asiatiques sont mous, indolens, amis du faste, lents et patients. Si le despotisme y est dans ses beaux jours c'est que les gouvernés sont trop paresseux pour secouer le joug et briser leurs chaînes. Ils sont sobres, mais superstitieux, hospitaliers, mais jaloux. L'habitant des montagnes à moins dégénère.

L'Asie est le pays natal des belles femmes, mais elles y sont inconstantes, et ont de grands besoins. Leur condition n'est pas si malheureuse qu'on le croit en Europe. Si les sérails sont des prisons, ces prisons sont des paradis terrestres, et l'amour sait y tromper les muets et les eunuques, comme il se moque des maris et des mères dans d'autres contrées.

---

## Principales Variétés naturelles et factices de l'espèce humaine en Asie.

### Variétés naturelles.

---

Les Tartares septentrionaux de l'Asie, ont le visage large et plat, le nez écrasé ou camus, l'iris de l'œil

jaune-brun, tirant sur le noir, les paupières très élevées, les tempes, les joues très élevées, la bouche fort grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête forte, les cheveux lisses et noirs, et la peau basanée. Ils sont très-petits, trapus, quoiqu'ils maigrent; quatre pieds de haut.

Les Samoïedes sont plus trapus que les Lapons : tête plus grosse, nez plus épais, teint plus obscur et plus foncé, jambes plus courtes, genoux plus en dehors, moins de barbe, mais cheveux plus longs.

De tous les Tartares asiatiques, les plus laids sont les Calmouques; l'aspect de ceux-ci a quelque chose d'effroyable. On ne peut pas porter une figure plus difforme. Leurs yeux sont infiniment petits; et d'un œil à l'autre, on compte cinq ou six doigts d'intervalle. Le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines; ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans.

Les tartares Mongoux, conquérans de la Chine, sont un peu moins laids, moins mal organisés. Mais comme leurs voisins, ils ont la barbe noire ou rousse.

Ceux de Crimée, d'Astracan à Ouban, ont les épaules larges, le flanc étroit, les membres nerveux, les yeux noirs, le teint basané.

Les Chinois ont tous les membres bien proportionnés; ils sont gros et gras. Visage large, tête ronde, petits yeux, sourcils grands, paupières élevées, nez petit, court, sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre, fort peu au menton.

Dans les provinces de ce vaste royaume, on rencontre d'assez beaux hommes, grands, droits, chargés de peu de graisse, nez assez large, élevé dans le milieu, lèvres délicates, le teint couleur de cendre. D'autres ont l'œil ovale, la taille épaisse, le teint jaune, le nez gros et fait en forme de nefle.

Les femmes chinoises ne sont pas mal; leur teint est beau, leur bouche vermeille.

La taille des petits Tartares est communément de quatre pieds huit pouces et gros. Leur teint est rouge et basané; leur visage carré.

Les chinois de Nankin, établis dans la Tartarie, ont la tête enfoncée dans leurs épaules, et les jambes cagneuses.

Les Japonnois sont plus jaunes ou plus bruns que les habitans de la Chine. Ils sont de forte complexion. Taille ramassée; du reste, comme leurs voisins.

Au pays d'Yeco, vers le nord du Japon, les asiatiques ont le corps court et gros; cheveux hérisés et longs, oeil noir, front plat, teint un peu moins jaune que le Japonnois. Ils sont velus, même au visage.

Les Tonquinois sont de moyenne taille, teint basané comme celui des Indiens; mais la peau belle, et si unie qu'on peut s'appercevoir du moindre changement qui arrive sur leur visage, quand ils pâlisent ou rougissent, ce qu'on ne peut distinguer sur le visage des autres Indiens. Ils ont les lèvres bien proportionnées, les cheveux noirs, longs et fort épris; la peau un peu olivâtre.

Le Siamois est plus petit que grand; il a le corps bien fait; la figure du visage tient moins de l'ovale que de la losange; il est large, élevé par le haut des joues; le front se retrécit tout d'un coup et se termine autant en pointe que leur menton; l'oeil petit et fendu obliquement. On dirait qu'il clignote toujours; le blanc de l'oeil jaunâtre, les joues creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut, la bouche grande, les lèvres grosses, le teint grossier, d'un brun mêlé de rouge; ou bien d'un gris foncé; nez court, arrondi par le bout; grandes oreilles, mais naturelles et point factices; les cheveux gris, noirs et plats; peu de barbe.

Au royaume de Page, même configuration; mais la couleur plus basanée.

Les asiatiques d'Aracan, ont les narines larges et ouvertes; oeil petit, mais vif.

Les peuples d'Achem, ont le visage plat et sont de couleur olivâtre.

Dans l'île de Sumatra, on porte de longs cheveux fort lisses; on a un teint aussi jaune qu'au Brésil.

Les Malais, ont le teint rouge, mêlé de noir; taille carrée, bien musclé, ni trop grands, ni trop petits; joues pendantes et gonflées, sourcils gros, inclinés, barbe noire, et fort peu; fort peu aussi de cheveux, courts et noir extrêmement.

A Java, on n'est ni noir ni blanc, mais d'un rouge pourpré. Les femmes moins basanées, sont belles de visage, ont le sein élevé, bien fait, le teint brun, mais uni; la main belle, l'œil vif.

Les Javans sont nerveux, ont la joue large, de longues paupières, de grandes mâchoires, de longs cheveux, et le teint basané.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Chaorelas, dans un canton de Java, sont blancs et blonds, ont la vue foible, marchent les yeux baissés et presque fermés.

Aux Moluques, les hommes sont noirs plutôt que basanés; les cheveux noirs aussi et lisses, l'œil gros, sourcils et paupières larges, corps robuste.

A Timor, la taille est médiocre, le corps droit, membres déliés, visage long, cheveux noirs et pointus; la peau très-noire. Même île, à la baie de Lapiao, les hommes sont basanés, de la couleur du cuivre jaune; ils ont les cheveux teints, plats et noirs.

Aux Philippines, les indiens asiatiques sont noirs, et ont les cheveux crépus, comme ceux des nègres d'Angola. D'autres ont une chevelure moins noire, mais beaucoup plus longue.

L'insulaire du Mindanao, a les membres petits, tête moyenné, visage oval, front plat, oeil noir et peu fendu, nez court, lèvres petites et rouges, dents noires et fort saines, cheveux de même couleur, fort lisses; teint tanné, mais tirant sur le jaune clair.

Les femmes ont le teint plus clair, sont mieux faites, ont le visage plus long, les traits assez réguliers, mais leur nez est fort court, et tout-à-fait plat entre les yeux.

A l'île Formose, les femmes ont les mamelles grosses et pleines, et au menton de la barbe comme les hommes. Elles ont de longues oreilles, de teint jaunâtre, d'autres, jaunes-blancs, d'autres encore tout à fait jaunes.

La couleur de la peau des hommes est entre le blanc et le noir, ou d'un brun qui tire vers le noir. Ils ont le corps velu.

Aux îles des Caraïbes, on a les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux, et la sautoir du visage, comme les Indiens. Les habitans de Guan, ont la chevelure noire et longue, les lèvres grosses, le visage rond, la physionomie féroce, et sont plus de haut.

Les Papous, près la nouvelle Guinée, ont les cheveux noirs, courts, crépus, mais moins lâches que ceux des nègres. Leurs femmes ont de longues manilles, qui tombent sur le nombril, le ventre extrêmement gros, les jambes fort minces, les bras nus, de vilains traits, physionomie de la femelle des sapaïous.

Les peuples de la nouvelle Hollande, la plus brute de toutes les nations, sont grands, droits, minces; ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais, leurs paupières toujours à demi fermées, à cause des moucheron, nez gros, lèvres épaisses, grande bouche, cheveux courts, noirs, crépus, peau noire, comme en Guinée.

Les Mogols, hommes, et femmes, sont olivâtres. Les femmes, au contraire de celles d'Europe, ont les jambes et les cuisses fort longues; point de poil sur le corps; les hommes peu de barbe.

Les habitans du Bengal sont plus jaunés que les précédens et mieux faits.

A la côte du Coromandel, plus noirs qu'au Bengale; au Malabar plus foncés encore; les cheveux de la même couleur fort lisses et fort longs; les femmes bien faites, et très-brunes, pour ne pas dire noires.

Les hommes du Calicut, sont beaux, ont la taille élevée, et le teint de couleur olivâtre.

Les habitans de Ceylan, sans les oreilles longues et sont fort basané.

Les Maldivois sont mieux colorés et olivâtres. Les cheveux noirs. Les habitans de Sumatra sont jaunâtres. Ceux de Cambaye ont la peau grise et couleur de la cendre. Les Gouaches et Indiens de Cox, ont de longs d'olive. Les citoyens d'Orma sont très-bruns, très-basnés. Les Perans le sont moins. Les femmes de golphe Perique, sont brunes ou jaunes, et peu agréables; visage large, vilaines yeux. Les hommes sont maigres et secs, mais forts et robustes; cheveux noirs, nez aquilin. Les Ondres sont laide, mal pris dans leur taille, lourde, peau rude, teint coloré. Les Arabes et les indiens de Socotora sont petits, ont le teint couleur de cendre, et fort basané; ils ressemblent aux Abyssins. On voit que les plus belles femmes se trouvent en Ceylan; elles ont une taille délicate, leur visage sur-tout est charmant. Leur peau est de velours.

#### Variétés factices.

Elles sont innombrables. Il faudroit un volume pour les rassembler ici. Attachons-nous aux plus essentielles.

Les femmes Sumatras, ont les mamelles à moitié et les allongent si fort qu'elles peuvent, sans se gêner, donner à téter par dessus l'épaule, à leurs enfans, juchés sur leur dos. Le bout du sein est noir comme de l'encre.

Les Calmouques se rasant toute la tête, excepté le toupet, qu'ils laissent croître assez pour en tresser deux moustaches, une de chaque côté du visage.

Les Chinoises font tout ce qu'elles peuvent pour faire paroître leurs yeux petits; les jeunes filles instruites par leurs mères, se tirent continuellement la paupière, afin d'avoir un œil long et en coulisse.

Le bétel leur noircit les dents, et le soné leur ôte la peau avant l'âge.

On affecte, en Chine, de rendre les pieds des femmes si petits qu'elles ne peuvent plus marcher. A trois ans, on

casts le pied aux petites filles, au point que les doigts sont rabattus sous la plante.

Au Japon, les femmes se peignent les sourcils et les lèvres en bleu.

Au Tonquin, hommes et femmes, on se rend les dents aussi noires qu'en plomb.

A Siam, on tire les oreilles par le bas pour les allonger.

Au pays de Laos, on se porte si prodigieusement longues qu'on pourrait passer dans le trou, le poing tout entier; mais que les oreilles descendent et touchent aux épaules.

Les deux sexes portent leurs cheveux si courts, qu'ils ne restent pas à la hauteur des oreilles, tout au tour de la tête.

Ils passent leurs jours, d'une pomade qui les fait paroître plus pâles qu'elles ne doivent l'être. Ils arrachent leur barbe, et ne se coupent jamais les ongles.

Au pays d'Achem, les jeunes filles, jusqu'au jour de leur mariage, suspendent à leurs parties naturelles, un anneau d'or, ou une médaille d'argent.

A Sumatra, les femmes s'arrachent les sourcils.

A Sombreo, les naturels, fort noirs de peau, se bigarrent le visage de vert, de jaune, etc.

Chez les Japonois, on portent des anneaux, non seulement aux deux oreilles, mais encore aux deux narines, aux deux lèvres, à la cloison du nez, et des bracelets au coude.

A la nouvelle Guinée, on se défigure le visage par une espèce de cheville, de la grosseur du doigt, longue de quatre pouces, dont on traverse les deux narines, ensorte que les deux bouts touchent à l'os des joues. Il ne paroît qu'un peu de nez. Ils passent aussi de ces chevilles à leurs oreilles, percées de gros trous.

A Timor, on s'arrache les deux dents de la mâchoire supérieure.

Au Mogol, les femmes, se font découper la chair en fleurs.

Au Malabar, les femmes portent des bagues au nez.

Au Calicut, on s'agrandit les oreilles au point qu'elles descendent sur les épaules.

Les femmes de l'Asie Orientale, passent un ruban d'or à travers la peau du nez, près des yeux.

Dès femmes de l'Arabie, se percent le nez pour y introduire un grand anneau. Le bon ton est de passer une femme à travers ces anneaux, qui sont quelquefois si grands pour enfermer toute la bouche dans leur étendue.

Les femmes du Tibet, ont les mains, les lèvres et leur front peints en bleu. Elles se font de petites peintures noires, aux coins de leur bouche, aux côtés de leur nez, et sur les joues. Elles traient une ligne au coin de l'œil pour le faire paraître plus tendu.

La beauté consiste à avoir des yeux bleu-pavane et relevés à fleur de tête.

Les nouvelles mariées se peignent les ongles en rouge; les hommes teignent aussi de la même couleur, les crins et la queue de leur chevreux.

Les femmes de l'Asie Orientale, se peignent les lèvres en rouge, et les joues en blanc. Elles se font de petites peintures noires, aux coins de leur bouche, aux côtés de leur nez, et sur les joues. Elles traient une ligne au coin de l'œil pour le faire paraître plus tendu.

Les femmes de l'Arabie, se percent le nez pour y introduire un grand anneau. Le bon ton est de passer une femme à travers ces anneaux, qui sont quelquefois si grands pour enfermer toute la bouche dans leur étendue.

Les femmes du Tibet, ont les mains, les lèvres et leur front peints en bleu. Elles se font de petites peintures noires, aux coins de leur bouche, aux côtés de leur nez, et sur les joues. Elles traient une ligne au coin de l'œil pour le faire paraître plus tendu.

La beauté consiste à avoir des yeux bleu-pavane et relevés à fleur de tête. Les nouvelles mariées se peignent les ongles en rouge; les hommes teignent aussi de la même couleur, les crins et la queue de leur chevreux.

Les femmes de l'Asie Orientale, se peignent les lèvres en rouge, et les joues en blanc. Elles se font de petites peintures noires, aux coins de leur bouche, aux côtés de leur nez, et sur les joues. Elles traient une ligne au coin de l'œil pour le faire paraître plus tendu.

Les femmes de l'Arabie, se percent le nez pour y introduire un grand anneau. Le bon ton est de passer une femme à travers ces anneaux, qui sont quelquefois si grands pour enfermer toute la bouche dans leur étendue.

---

# H A B I T A N S

## DE LA CHINE.

---

**L**A Chine, en y comprenant la province de Leaotong, est située entre le 20 et le 43<sup>e</sup>. degré de latitude septentrionale, et le 116, et le 149<sup>e</sup>. degrés de longitude, ce qui lui donne environ 460 lieues marines ou 575 lieues communes de France d'étendue du midi au nord, et 350 lieues marines du levant au couchant. Elle est de figure ovale, et bornée au levant, et au midi par l'Océan oriental : au couchant, par de hautes montagnes et des deserts sablonneux qui la séparent de l'Indoustan, et de la grande Tartarie, dont elle est séparée au nord par la fameuse muraille bâtie autrefois par un des empereurs du pays dans l'espace de cinq ans, pour empêcher les courses et les entreprises des Tartares. La largeur et l'épaisseur de cette muraille sont partout de 12 coudées, et même de 15 en quelques endroits, et sa hauteur de 30. Elle s'étend en long d'orient en occident l'espace de 500 lieues en mesurant ses courbures, et de 400 lieues en droite ligne. Elle est de brique, mais si bien bâtie que, quoiqu'elle ait déjà duré plus de 1800 ans, elle est encore presque toute entière : elle est flanquée d'espace en espace de tours qu'on fait monter au nombre de 300 : elle étoit autrefois gardée par un million d'hommes.

Il n'y a pas de pays au monde qui soit plus peuplé que la Chine : les dernières relations font monter les mâles seuls à plus de 59 millions.

Les Chinois sont d'une taille médiocre ; ils ont le nez court , les cheveux noirs , le visage large et le teint olivatre : les femmes y sont petites , et généralement belles. Ils sont spirituels , industrieux et pleins de vanité. Ils méprisent les étrangers , ils aiment la pompe et le faste : comme presque tous les asiatiques ils sont ambitieux , avarés et voluptueux. Ils sont aussi habiles dans la politique , le commerce , les arts et les sciences , que peu vaillans dans la guerre qu'ils n'entendent pas ,

Les Chinois sont extrêmement jaloux : aussi les femmes y sont-elles gardées fort étroitement sans avoir aucune familiarité avec les hommes. Il n'y a que la province de *Yunnan* où les femmes aillent dans les rues comme en France.

Ils exposent leurs enfans , ou les font mourir quand ils n'ont pas de quoi les nourrir.

Ils croyent à la métempsicose , et se persuadent qu'il est avantageux de les faire repasser en d'autres corps , et de les faire devenir enfans d'un homme plus riche.

Les hommes sont obligés d'assigner la dot des filles qu'ils veulent épouser : la nouvelle mariée la remet à son père pour le dédommager de la peine qu'il a eue de l'élever. *Mendoza* ajoute qu'en certaines provinces de la Chine les magistrats donnent de belles filles aux riches , et que l'argent qu'on en retire sert à marier les laides aux pauvres. Les Chinois n'ont qu'une femme légitime , mais ils entretiennent plusieurs concubines.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres enfans , la castration et sur-tout l'infanticide. On a vu des pères estropier eux-mêmes leurs enfans , pour

les mettre en état de gagner un jour leur vie tout-seuls en excitant la commisération publique.

L'amour du gain, pour ainsi dire inné chez les Chinois, porte assez souvent un père à jouer la personne de ses propres enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur esclavage pour toute la vie.

La Chine est divisée en 15 grands gouvernemens : Pekin, la capitale de tout l'empire, est dans la province de Pecheli, non loin de la fameuse muraille dont nous avons déjà parlé. C'est l'un des plus grands ouvrages et des plus inutiles, sortis de la main des hommes. Le prince sans génie qui l'imagina, la fit élever avec une célérité incroyable, mais les Tartares en font le tour, quand ils veulent, avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette besogne immense, qui coûta la vie au tiers de la nation, fut, dit-on, mis à mort, après l'avoir terminé. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pekin, assure-t-on, est quatre fois plus considérable que Paris. La foule y est aussi grande ; mais elle y a moins d'urbanité. A Pekin, tous les grands seigneurs font précéder leur marche d'un écuyer qui leur tient le chemin toujours ouvert. Le cavalier incivil qui les annonce, frappe de ce dont il est armé, à droite et à gauche, sur toutes les têtes indifféremment ; ce qui ne laisse pas que de les faire beaucoup respecter du peuple, qui à peine a le temps de se garer ; pour se faire aimer, c'est autre chose, et dont ils se montrent très-peu jaloux.

Sans offrir une architecture noble et régulière, les édifices de Pekin sont assez imposans par leur étendue, et même par la bizarrerie de leurs formes. Les temples sur-tout, remplissent assez bien les vues qu'on s'est

proposé en les édifiant. Celui du ciel consiste en une salle circulaire, dont le faite couvert de tuiles bleues est soutenu par une infinité de colonnes sans art, enduites d'un vernis azur.

C'est dans la première enceinte de ce temple, que l'empereur, sous le costume villageois, procède à la cérémonie du labourage. Cette fête de la charrue seroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, si elle influoit sur l'amélioration de l'agriculture en Chine.

Chaque mandarin répète la même scène dans son gouvernement; et le peuple vient s'extasier à la vue de ses chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui, et *mettre eux-mêmes la main à la pâte.* ( qu'on me permette cette expression triviale, mais énergique ). Cependant il semble que l'empereur et ses mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à-fait au mot, qu'on les assimile aux laboureurs; ils ont soin de faire dorer la charrue et vernir la corne des bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste-époux.

Pekin a encore un autre superbe temple, consacré au génie protecteur des murs de la ville. Il est beau pour les Chinois de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette capitale possède aussi un Observatoire; il ne lui manque que des astronomes et des instrumens.

Le palais impérial occupe lui seul, dans la cité vieille, une espace de deux lieues en quarré, et des milliers d'eunuques en font le service.

Les environs de Pekin se ressentent du voisinage de la capitale; ils sont beaux et bien soignés. L'empereur y fait cultiver un vaste jardin, dont toutes les beautés sont prises dans la nature; l'art ne s'y montre pour rien.

Passons rapidement en revue quelques-unes des autres villes de la Chine.

Dans la même province où la capitale est située, on trouve Swen-wha, cité assez forte, où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande muraille commence à la ville de Lan, dont les remparts sont baignés par la mer.

La province de Chansi, la plus anciennement peuplée, ne l'est pas beaucoup à présent. Il y a peu d'endroits murés. Les habitans, pauvres pour la plupart logent dans des trous pratiqués en terre; ils commercent du raisin sec.

Les chinois de la province de Chansi, fabriquent des étoffes de laine et de poil de chèvres: on les dit plus hospitaliers et d'un caractère plus sociable que leurs compatriotes. Singan en est la capitale, ville considérable, la plus forte, dit-on, après Pekin. Dans les montagnes de son domaine, on a découvert une terre, laquelle infusée dans l'eau, éclaircit le teint des femmes.

Les fourrures sont la principale richesse d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang, doit son nom à un oiseau imaginaire, dont les chinois aiment à porter la figure sur leurs habits.

La ville de Kon-Chang se vante de posséder le tombeau de Fohi, législateur de la Chine, qui précéda J. C. de 3000 années; personnage aussi fabuleux peut-être que l'oiseau Fon-Hyang.

On fabrique des Tapis et des étoffes de laine à Neng-Hya, ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la province de Sec-Tchouen, ce sont les Mayao-tsès, peuplade demi-sauvage, et à moitié soumise par des chinois, qui les appellent rats de bois! Ces gens ont

leur gouvernement propre , qui approche du régime féodal et militaire. Les passe-droits ne sont point connus chez eux. Pour être officier , il faut faire preuve de bravoure et d'adresse. Celui qui se présente à un grade , est obligé de franchir à cheval , un fossé large , et dans lequel brille un feu clair. On exige aussi de lui , qu'à la tête de sa troupe de cavalerie , il se précipite du sommet de la montagne la plus élevée.

Si les Myao-tsès avoient quelque ambition , ils feroient trembler les Chinois qui se disent leurs maîtres , et qui n'osent exercer sur eux leur droit de souveraineté. Les Mandarins , pour l'ordinaire peu aguerris , font la sourde oreille , et ferment les yeux , quand ces montagnards indépendans et fiers , refusent la contribution , qu'on ne leur demande jamais deux fois , dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divisés par tribus , assez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque tribu est paisible. C'est ordinairement une famille bien unie , sous l'inspection du plus âgé. On soupçonne les chinois de chercher à les affaiblir en les excitant sous main , les uns contre les autres.

Les armes ordinaires des Myao-tsès , sont l'arc et la demi-pique.

Les moins indépendans d'entr'eux , répandus parmi le peuple chinois , aiment cependant à s'en distinguer , par une espee de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire , en usage pour toute la nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile , et ne portent qu'une espee de pourpoint et des hauts-de-chausses.

Les Myao-tsès non encore soumis , ont pour habit seulement un caleçon et une casaque , qu'ils replient sur l'estomach. Ils fabriquent de la toile et des tapis

bien tissus , qui leur servent de couverture pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs , rouge , jaune et verte ; les autres de filets crus d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts et taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la mer ou dans les lacs du pays. Le bonnet et le reste sont à-peu-près de même. La matière est faite de gros fils et retors , d'une espèce de chanvre et d'herbes inconnues aux Chinois. La plupart vont nus pieds.

La coëffure des femmes a quelque chose de grotesque. Elles mettent sur la tête un ais léger , long de plus d'un pied , et large de cinq à six pouces , qu'elles couvrent de leurs cheveux , attachés avec de la cire ; de sorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer ni se coucher qu'en se soutenant par le col. Elles se trouvent aussi obligées de détourner à chaque instant , la tête à droite et à gauche , le long des chemins qui , dans cette contrée , sont pleins de bois et de brossailles. La difficulté est encore plus grande , quand elles veulent se peigner à fond. Elles passent des heures entières devant le feu , pour faire fondre et couler la cire. Après avoir nettoiyé leurs cheveux [ ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an ] , elles se coëffent de la même manière.

Cette mode , qui probablement n'auroit point vogue ailleurs , est affectée aux jeunes femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles se contentent de ramasser sur leurs têtes , en tresses nouées , leurs che-

veux , quand il leur en reste après la toilette qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan est la capitale de la riche province de ce nom. Moins sauvages que les Myao-tsès , les habitans de ce district , après avoir défendu long-temps leur indépendance , n'ont consenti à reconnoître la domination chinoise , qu'autant qu'on leur laisseroit les privilèges les plus étendus. En conséquence , ils forment une espèce de royaume à part , au milieu de l'empire. Ils vivent sous des seigneurs suserrains , qui relèvent de l'empereur , et qui ont chez eux droit de vie et de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuser. Les naturels de ce canton ont des mœurs toutes particulières. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* ( c'est leur nom ). Ils portent des sandales ; leurs jambes sont nues. Une veste de toile leur descend jusqu'aux genoux ) les femmes y ont de longues robes et de petits manteaux : les seigneurs sont vêtus de damas ou de satins , à la manière des grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beau tapis , et une étoffe unie avec de la soie torse.

Dans le district d'Yun-ning-tu , ville au nord d'Yun-Nan , on élève de grands troupeaux de ces vaches dont la queue sert à faire des étoffes à l'épreuve de la pluie , et dont les chinois ornent leurs étendards et leurs casques.

C'est à Ko-King que se fabriquent les plus beaux tapis de toute la Chine.

Les habitans de Ching-Hiang , jolie ville dans le plus beau site de la province , font aussi avec du coton , des tapis assez estimés.

Sé-Nang est une petite ville , arrosée d'une belle rivière. Un sentier unique et fort étroit la fait  
communiquer

communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, et au sein desquelles se retirent les habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes et les archipels ; il n'y auroit peut-être plus d'hommes sur la terre.

Près de Sé-Ming, autre ville sise sur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des colonnes de cuivre, marquant les anciennes limites de l'empire.

Si l'on en croit les topographes, il y a sur le territoire de Nan-Ning, une espèce d'oiseaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le sol des environs de Tsin-Cheu, produit une herbe dont on fait des étoffes, quelquefois plus chères que de la soie,

Jadis, à Chang-cha, ville principale du midi de la province de Hou-guand, on célébroit des jeux et des combats en l'honneur d'un mandarin aimé de la nation, qui s'étoit noyé dans le Heng-kiang. Nous rapportons cette anecdote, parceque de tels événemens sont rares à la Chine, comme ailleurs. Peu de ministres s'y font regretter du peuple.

Canton est la capitale de la province de Kouang-tong. C'est une grande et belle ville. On y remarque sur-tout la rue de porcelaine. Il y a plusieurs manufactures où l'on fabrique des étoffes brillantes, mais mal travaillées et peu durables. Celles qu'on appelle *Chas*, et qui sont à jour et à fleurs, sont les plus estimées. On les porte en été.

Les montagnes qui occupent le centre de l'île Haynan, sont habitées par des hommes difformes, et qu'on dit indépendans et lâches tout-à-la-fois. Ils attendent la nuit pour descendre de leurs retraites, et vont piller les maisons de la plaine. Ils ont pour armes, la flèche, un poignard et une hache tranchante. Leurs cheveux

forment un bourelet autour de leur tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or et d'argent pendent à leurs oreilles ; une pièce de calicot les couvrent de la ceinture aux genoux. Les femmes se distinguent par un corset, et par des rayes qu'elles se font avec l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas des joues.

Hang-cheu, capitale de la province de Che-kyang, est une ville importante. On y trouve les principales manufactures de soie de la Chine. On y fait des tafetas, des satins à fleurs, des étoffes unies, les meilleures de l'empire.

Les portugais avoient un très-bél établissement à Liam-po ; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois, en fait d'avarice et de rapine, ils en ont été chassés.

Les Chinois ne veulent point souffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réserve à Cheuchan. C'est une île considérable. Le thé croit sur ses montagnes. Elle est célèbre par un pèlerinage de marins. On y compte 490 temples desservis par 3000 Bonzes, engraisés des offrandes abondantes qu'on s'empresse de leur apporter de toutes parts.

Chau-king est une ville très-ornée ; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, est le tombeau d'Yu, autour duquel on va se livrer à la joie. Yu méritoit un souvenir de la reconnaissance, pour avoir fait déssecher une grande étendue de terres marécageuses. Ce travail vaut bien la construction de la grande muraille.

C'est à Heu-cheu, ville sur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la seule ville de Chang-Hay en Kyang-nan.

Nan-king est la capitale de cette province. Cette grande cité a perdu son éclat, du moment qu'elle ne servit plus de résidence aux empereurs.

Les citoyens de Nan-king sont adonnés à l'étude avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent sous la main, dans cette ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple sans imagination, ne peut se passer de livres, pour devenir savant à sa manière. La science des mots l'occupe plus que celle des choses. De même que l'observance de l'étiquette passe à ses yeux avant la pratique de la morale.

Il se fait encore beaucoup de commerce dans cette ancienne ville impériale. On y fabrique des satins unis et à fleurs, des draps de laine, espèce de feutre sans tissu, ornés de fleurs artificielles qui se font avec la moëlle d'un arbre.

A Sang-kyang, ville près de la mer, et sur un petit lac, on vend beaucoup de cotons, des calicots de toutes espèces, qui, lorsqu'ils sont teints, paroissent de la plus belle serge.

La peine de mort, portée dans nos codes criminels, contre les scélérats, a trouvé des contradicteurs. On pourroit citer à l'appui de leur opinion, ce qui s'est passé à Tsong-ming. Les des exécutions journalières auxquelles le peuple s'accoutumoit, le gouvernement Chinois prit jadis la résolution de réléguer dans cette île de la province de Nan-king, tous les malfaiteurs qui infestoient l'empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occasion de faire le mal, s'adonnèrent tout entier au bien. Aidés de quelques familles agricoles du continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; et dans peu, on vit une étendue de 20 lieues sur six, inculte et déserte, changée en une campagne fertile et populeuse. Ensorte qu'aujourd'hui l'île Tsong-ming offre

une petite province très-florissante , digne de toute l'attention du ministère.

On ne sait comment s'est introduite parmi les insulaires , la manie des procès , à laquelle ils sacrifient tout leur avoir. Au reste , c'est un des traits du caractère de toute la nation chinoise , querelleuse et chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trépas , long-temps avant le terme probable de l'existence , ils se pourvoient d'un cerceuil vernis et doré , qui devient à leurs yeux , la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet usage ? Serait-ce parce qu'exposé , sous le plus léger prétexte , à tendre le dos aux bâtons dont le mandarin marche entouré , et regardant la mort comme le moment du repos de la vie , ils sont bien aise de s'en assurer , en se procurant un cerceuil des plus solides et des mieux conditionnés. Il est bien singulier que les Chinois par esprit de vanité et de superstition , fassent précisément la même chose que faisoient nos religieux de la Trappe , par esprit de pénitence et de mortification.

On sait que ceux-ci se creusoient journellement leurs fosses. Les Egyptiens au contraire , par un raffinement d'épicureisme , admettoient des squelettes à leurs banquets,

Change-té , autre ville de la province de Honang , se trouve à-peu-près dans la même position que la petite ville de Sè-nang , dont nous avons dit un mot précédemment.

C'est à Kyoseu , dans la province de Chantong ; que naquit Confucius , le seul homme de sa nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce philosophe qui eût pu balancer Zoroastre et Pythagore ses contemporains , ne se soutiendrait peut-être pas aussi bien à côté

de Socrate et d'Epictecte , de Cicéron et de Sénèque ; mais il eût pu les égaler , s'il fût né leur compatriote.

Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre , semblent prouver la disette de grands hommes qui affligea de tout temps cette empire , le plus vaste , et que quelques-uns croient le plus ancien de la terre.

Confucius fut l'apôtre et le martyr de la loi naturelle qu'il avoit , dit-on , pris à cœur d'y rétablir. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les hommes , et d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices solennels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de religion , qu'on iroit à certains jours , brûler de l'encens sur le tombeau de ses pères. Ce culte si naturel et si pur , prévalut quelque temps sur les autres sectes ; et devint la religion de l'état. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquette sacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore. Il contient le peuple , et par fois ses chefs.

La piété filiale réduite en culte politique , est une très-belle idée , et d'une exécution facile , quant à l'extérieur. Mais cette espèce de religion domestique , servant de rite civil dans l'empire le plus vaste de la terre , devoit dégénérer bientôt en vain simulacre qui ne tourna qu'au profit des grands ; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits , en les appelant leurs *enfants* , et en se disant leurs *pères*. Ces deux noms furent un talisman pour le peuple sensible et débonnaire. L'institution la plus touchante dans son principe , consomma complètement le grand-œuvre de la servitude nationale ; et le despotisme s'étonna lui-même de se voir affermi sur les bases les plus respectables et les plus chères au cœur de l'homme.

C'est en conséquence de cette théorie ( pour donner

un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'empereur lui-même fait administrer sous ses yeux, aux grands de sa cour, une vingtaine de coups de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps choisi pour cette correction, indique en effet que le souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On étend le coupable tout de son long, le visage contre terre; on tire ses haut-de-chausses sur ses talons. Puis on lui applique sur les *fesses*, les coups de bambou ordonnés par le geste de l'empereur ou du mandarin.

On remarquera, par addition, que cette correction paternelle est « un supplice si violent, qu'un seul » coup est capable de fendre en deux une personne » délicate. Souvent on en meurt ».

» Les mandarins qui par-tout où ils se trouvent, re- » présentent le prince, rendent la même justice; et » souvent, assure-t-on, il ne faut qu'une bagatelle pour » se l'attirer ».

Le bourreau dans ses fonctions, porte une ceinture de soie jaune; c'est la livrée de l'empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le costume caractérise l'esprit d'une nation, et sa manière de voir. Le bourreau portant les couleurs du souverain, indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le regne de Chun, la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré et des habits extraordinaires.

Pour faire sa Cour à un mandarin bien sévère, c'est-à-dire bien despote, on lui porte en cérémonie, un vêtement composé de petites pièces carrées de satin, bleues, rouges, noires, jaunes, vertes, etc. La diver-

sité de ces couleurs représente tous les différens peuples qui portent chacun des habits particuliers, et dont il est le digne gouverneur. Ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Van siu-i*, habit de toutes les nations.

Les Mandarins militaires sont distingués des autres ordres par des figures de dragons dont leurs robes sont enrichies. Ils portent aussi une espèce de *surlout* brodé de figures d'oiseaux et d'autres bêtes, et pour l'ordinaire ils ont la tête enveloppée dans une espèce de capuchon.

Au reste, l'habillement des Chinois en général, a de la gravité. Il consiste en une longue robe, à longues et larges manches, qui se croisent sur la poitrine, et s'attachent sur le col par deux ou trois boutons d'or ou d'argent; leurs hauts-de-chausse sont de satin ou de toile. Sur leur tête est une touffe de cheveux tressée, surmontée d'un petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la soie: les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin; à présent ils sont de soie. A leurs pieds sont des bottes de soie, de calico ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux sexes en Chine, portoient les mêmes vêtemens.

Les femmes sont modestement vêtues d'une longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laisse voir que leur visage: leurs cheveux sont frisés en boucles, entremêlés de touffes d'or ou d'argent, surmontés quelquefois de la figure d'un oiseau fabuleux appelé *song-ouang*, dont la queue s'élève en aigrette, les ailes s'étendent sur les tempes, le corps est sur le front, et la tête est suspendue sur le nez: elles se frotte pour se blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les femmes (et aussi les mandarins), se laissent croître

les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conserver à l'abri de tout accident.

Les Chinois se servent d'une forte étoffe de soie rendue impénétrable à l'eau par un vernis ou résine élastique ; ils en fabriquent une espèce de manteau à capuchon dont ils font le plus grand usage.

Le blanc est en Chine la couleur du deuil, il dure trois ans, ou au moins vingt-sept mois pour un père ou une mère ; et les lois chinoises, qu'on pourroit regarder comme le code de la piété filiale, interdisent toutes fonctions civiles, et prescrivent même des jeûnes pendant ce temps qui répond à celui où la foible enfance n'exista que par les soins paternels. — L'habit du premier mois de ce grand deuil n'est qu'un sac d'une grosse toile rousse, ceint d'une corde : la coëffure est un morceau d'étoffes à l'entour de la tête.

C'est en se prosternant, en se roulant par terre, qu'un fils reçoit les condoléances à la mort de son père, dont il garde quelque fois le corps pendant deux ou trois ans, avant de le transporter dans la sépulture de la famille.

Les paysans, ou laboureurs Chinois portent une espèce de manteau de chaume qui est destiné à préserver des intempéries de l'air l'homme employé aux fonctions les plus utiles, et que les Chinois ont toujours cherché à encourager. C'est dans cette vue que *la cérémonie du labourage* se repète chaque année, au milieu du signe du verseau qui répond à notre huit février.

L'empereur, ( dans chaque ville qui le représente ) suivi de toute sa pompe, et accompagné de 24 laboureurs couverts de cette habit de chaume va offrir un sacrifice à Chang-ti ; et labourant lui-même un

certain nombre de sillons, il y sème les cinq grains les plus estimés : *froment, orge, riz, mil, et millet.*

Une des causes qui rendent les rues de Peking les plus peuplées de l'univers, c'est la multitude d'allées et de venues qui résultent de l'usage où est le peuple de prendre à des ambulans tout ce dont il a besoin pour sa nourriture ; aussi voit-on une infinité d'espèce de traiteurs parcourir la ville tout en faisant cuire leurs viandes, leurs riz etc., qu'ils vendent en même temps aux passans.

L'on rencontre aussi très souvent des jeunes filles jouant du tambourin dans les coins des rues, dans les places, et les carrefours ; elles sont étonnantes par les sons qu'elles savent en tirer. Ces filles sont de la société de cette foule de baladins qui courent les rues de Peking, et servent aux divertissemens dont toujours les festins sont accompagnés : comme toutes les femmes du peuple, elles ont des espèces de caleçons qui leur permettent de porter des habits plus courts.

Les Chinois ont différentes espèces de prêtres : ceux qu'on appelle Bonzes, sont les principaux. — Ils sont fourbes, et se parent, dit-on, du manteau de la vertu pour mieux tromper leurs compatriotes.

Ils ont aussi des religieuses qu'ils appellent *Vestales*, et qui vivent dans une austérité édiante. Elles sont chargées de tous les menus détails du culte divin. S'il leur arrive de porter quelques atteintes à la chasteté, elles sont rigoureusement punies et bannies honteusement, sans aucun espoir de retour.

C'est à la Chine qu'on inventa l'art de filer la soie. On y fabrique des damas, des satins unis, rayés ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures, des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaspés, flambés ; des velours, des

brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de la laine, on fabrique des couvertures et un drap brun. Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la soie.

Les Chinoises font la révérence à la manière des femmes en Europe. Cette salutation n'est pas dépourvue de grace et de noblesse ; mais elle fait sourire chaque fois qu'on la voit pratiquée par des mandarius en Orient, et des graves magistrats en Occident.

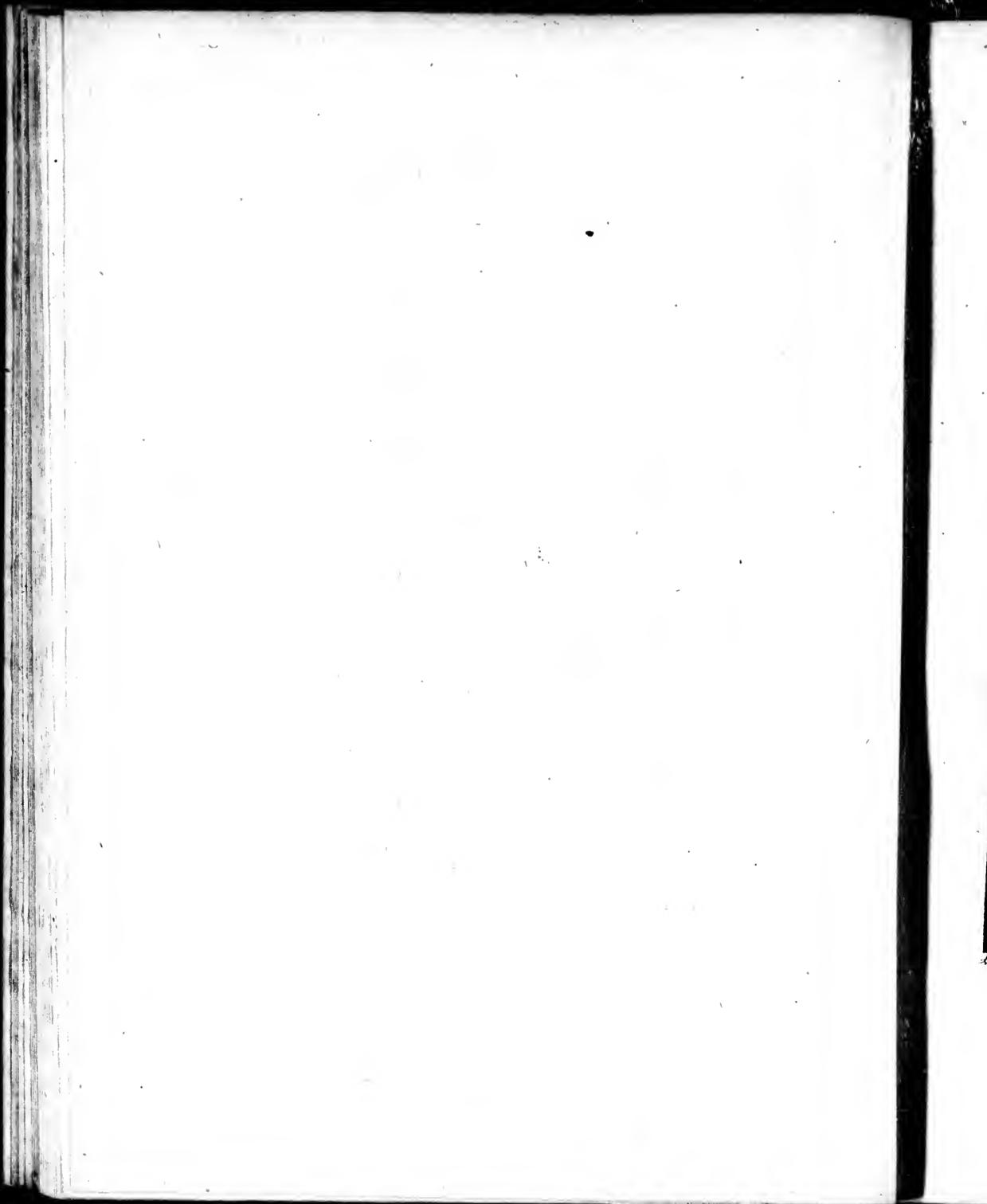
Résumons. Les Chinois nés pacifiques, laborieux et graves, seroient peut-être l'une des nations les plus estimables du monde connu, s'ils s'interdisoient le commerce. Le commerce leur a fait contracter presque tous les vices qu'on leur reproche, et les a rendus dissemblables de ce qu'ils devroient et pourroient être, d'après les livres de morale faits pour eux.



*Quans ou Mandarins Chinois.  
Civil et Militaire.*

*L'abbé de*

*St. Jean de*

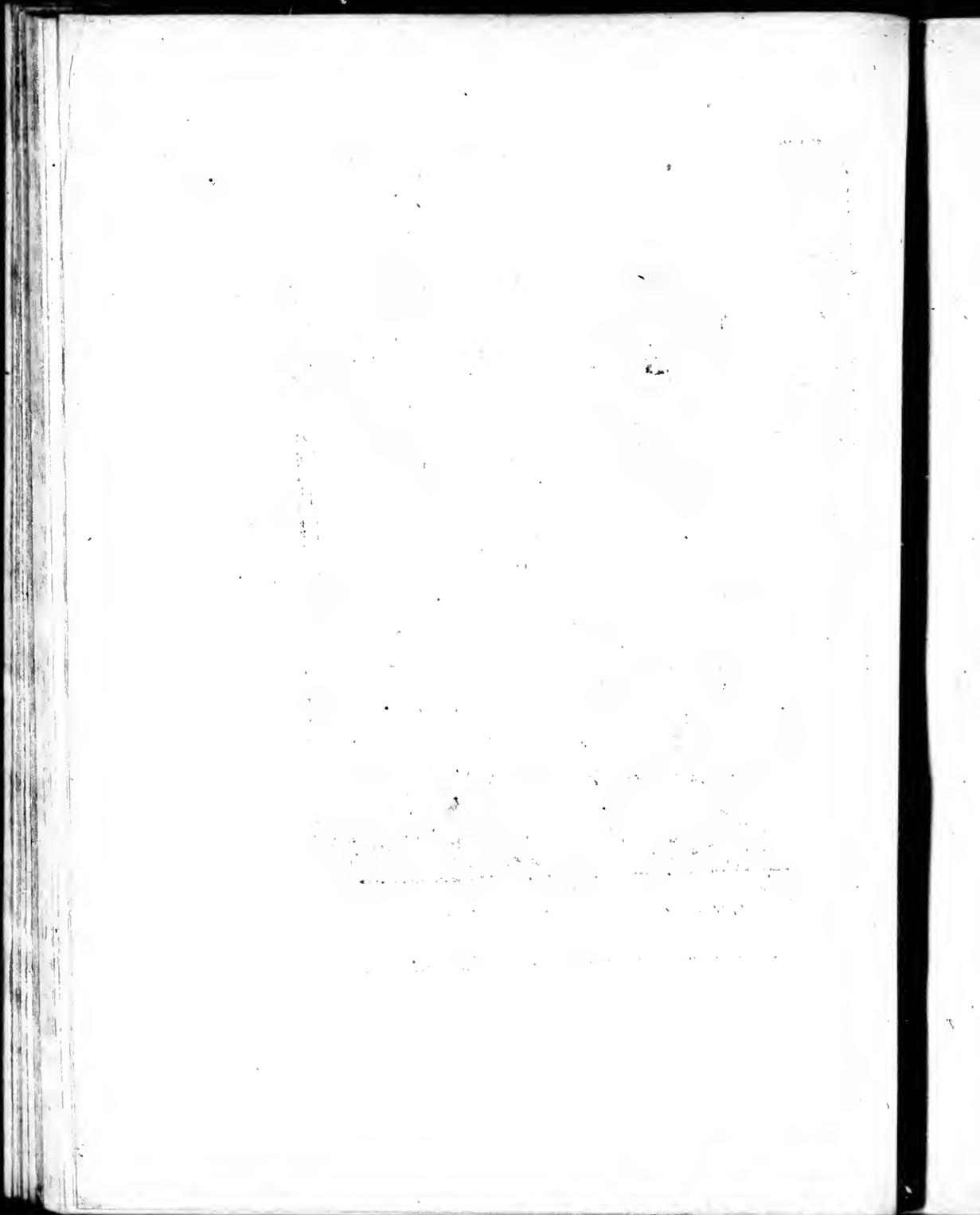




*Hommes & Femmes Chinois.*

*Labrousse del.*

*J. van der Meer sculp.*



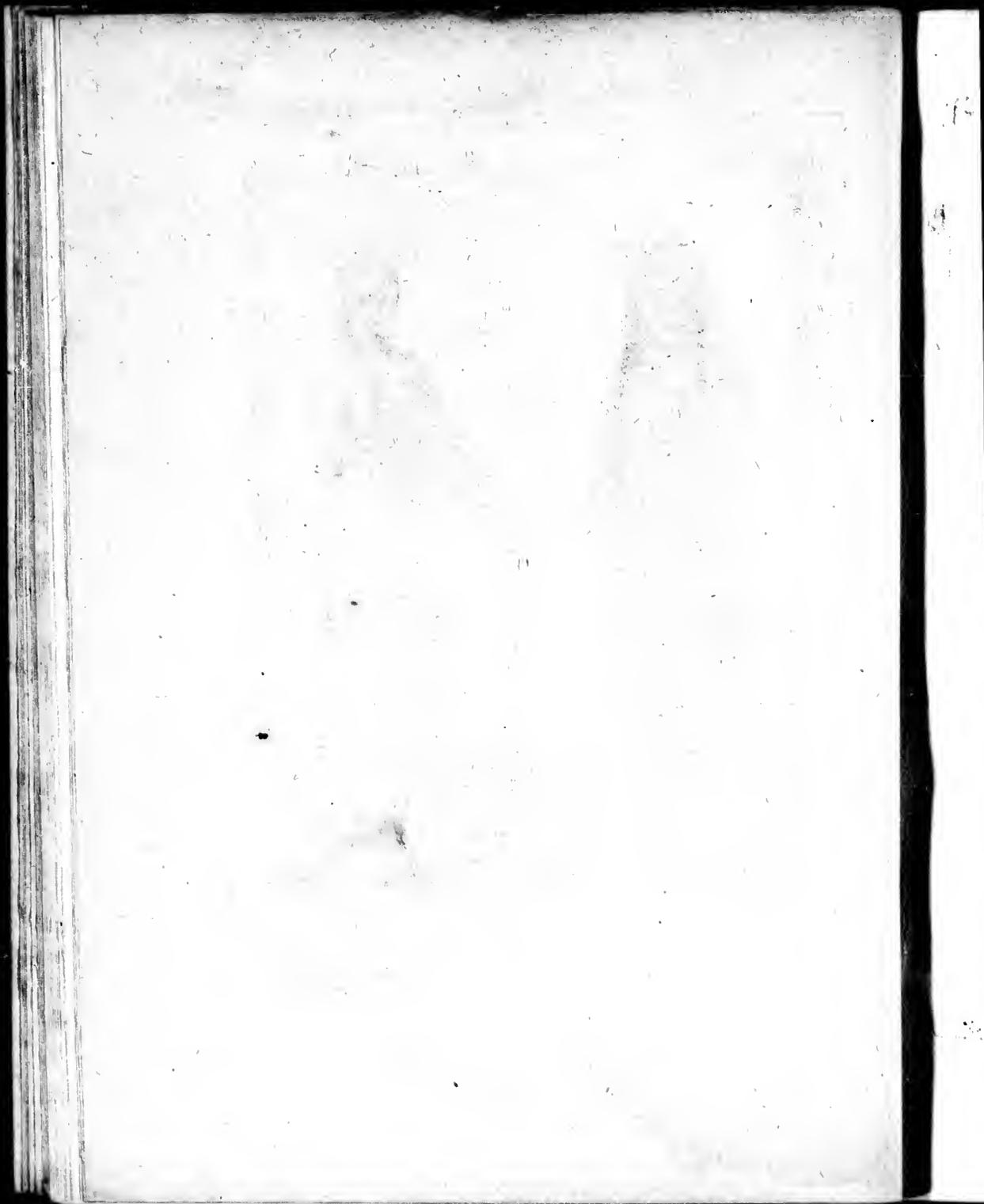


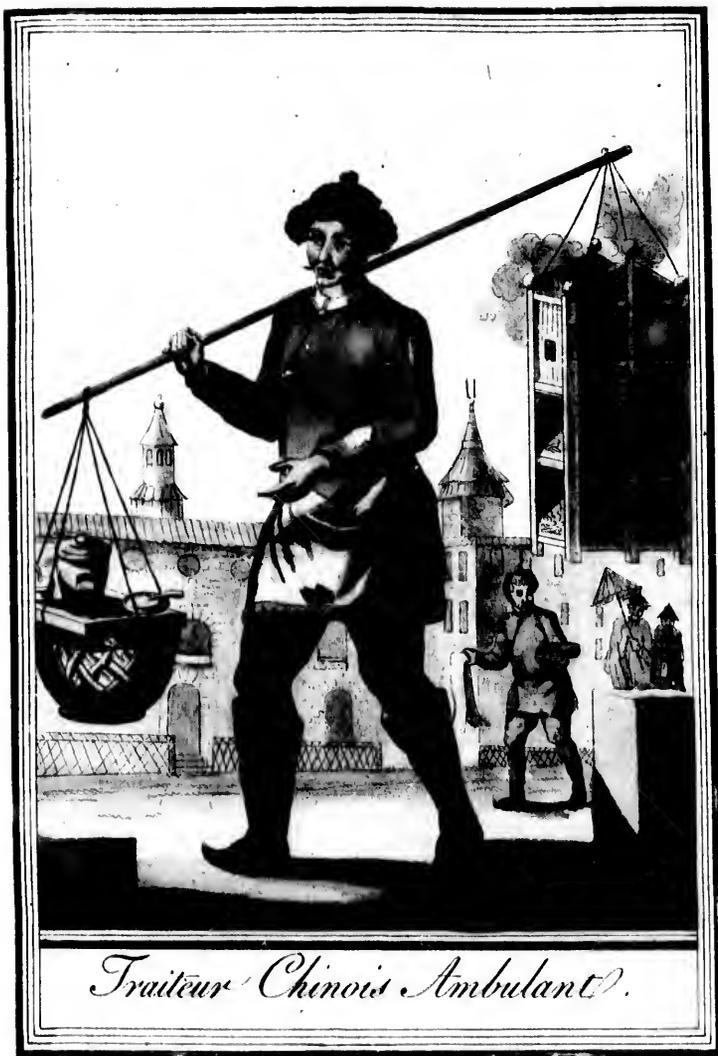
*Homme Chinois  
en Habit de Pluie.*

*Femme Chinoise.  
en Habit de Deuil.*

*Labrousse del.*

*et. y. auveur dross.*

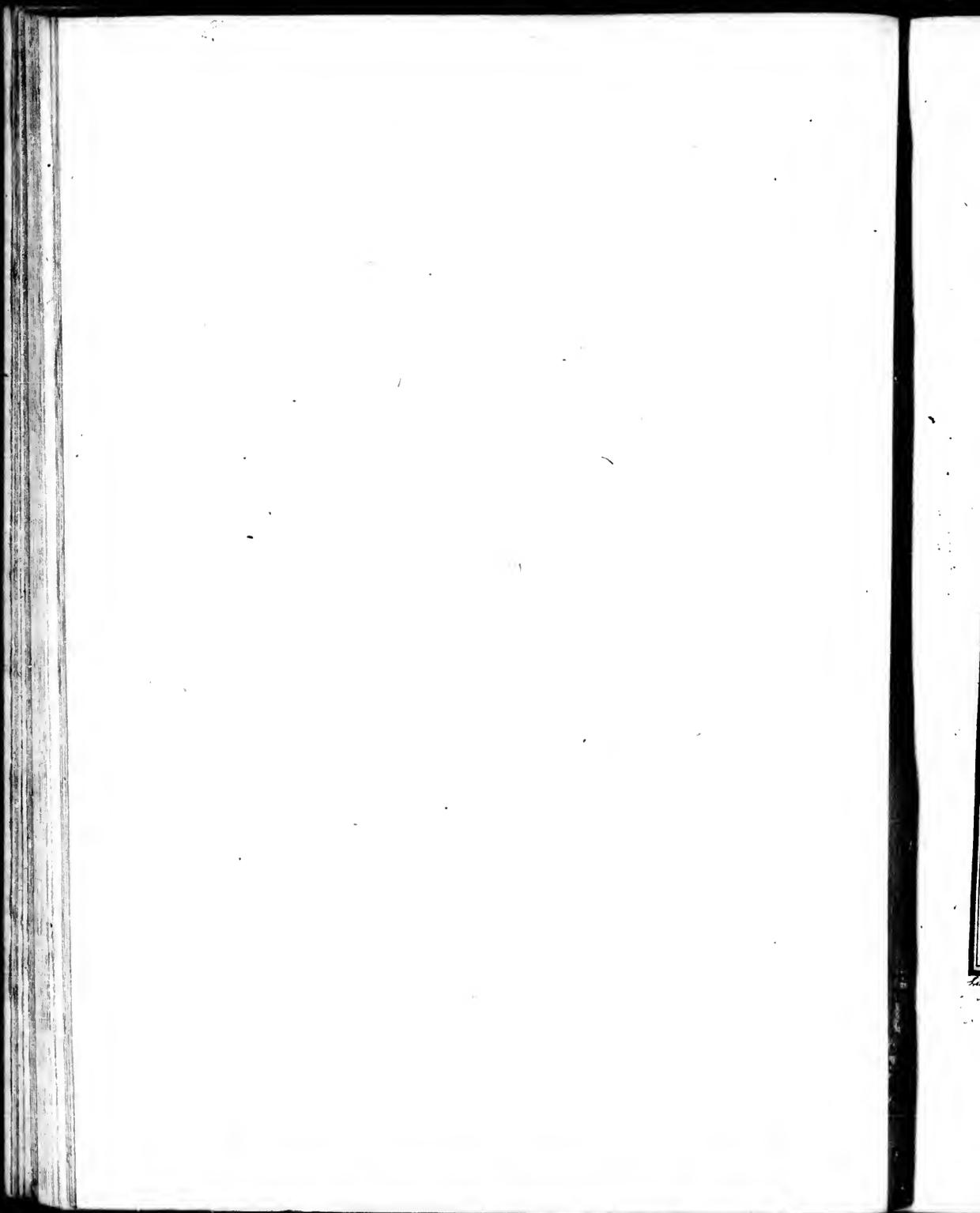




*Triteur Chinois Ambulant.*

*Labrousse Del.*

*M. J. Savoir Dirac.*

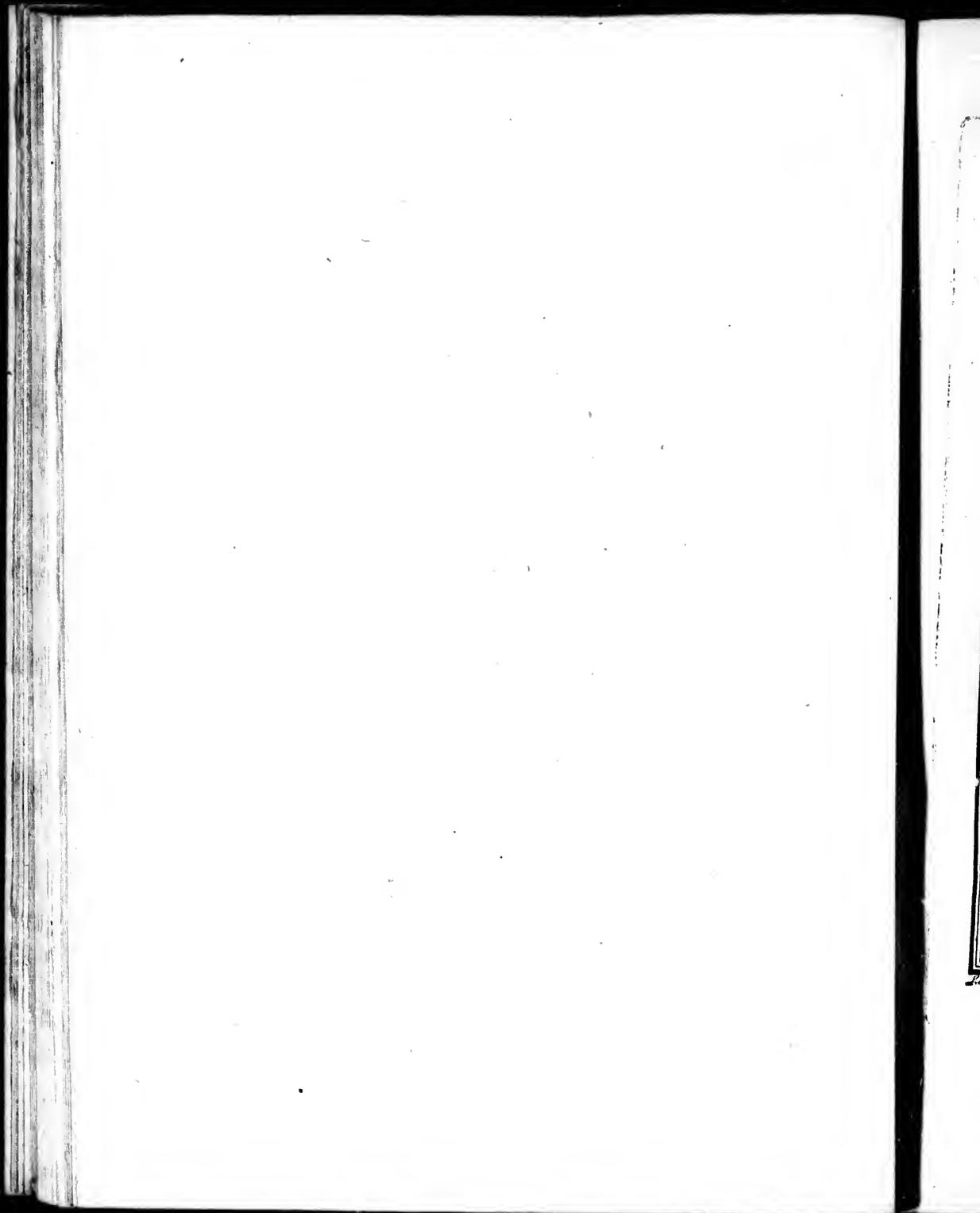


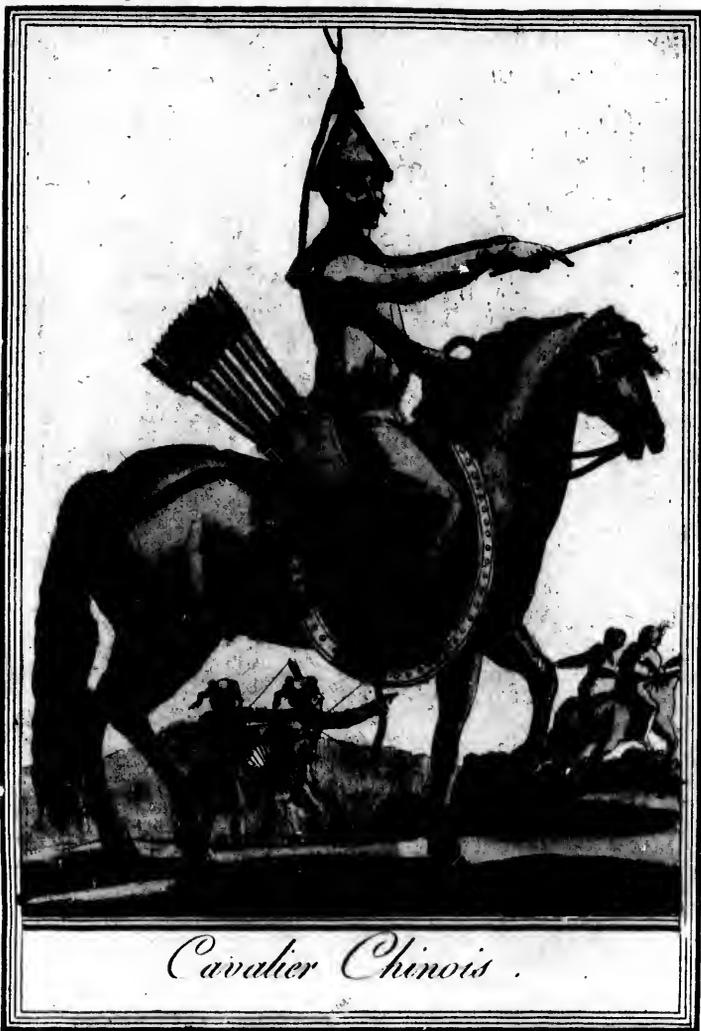


*Musicienne Chinoise*

*Labrousse del.*

*J. M. de la Roche sculp.*

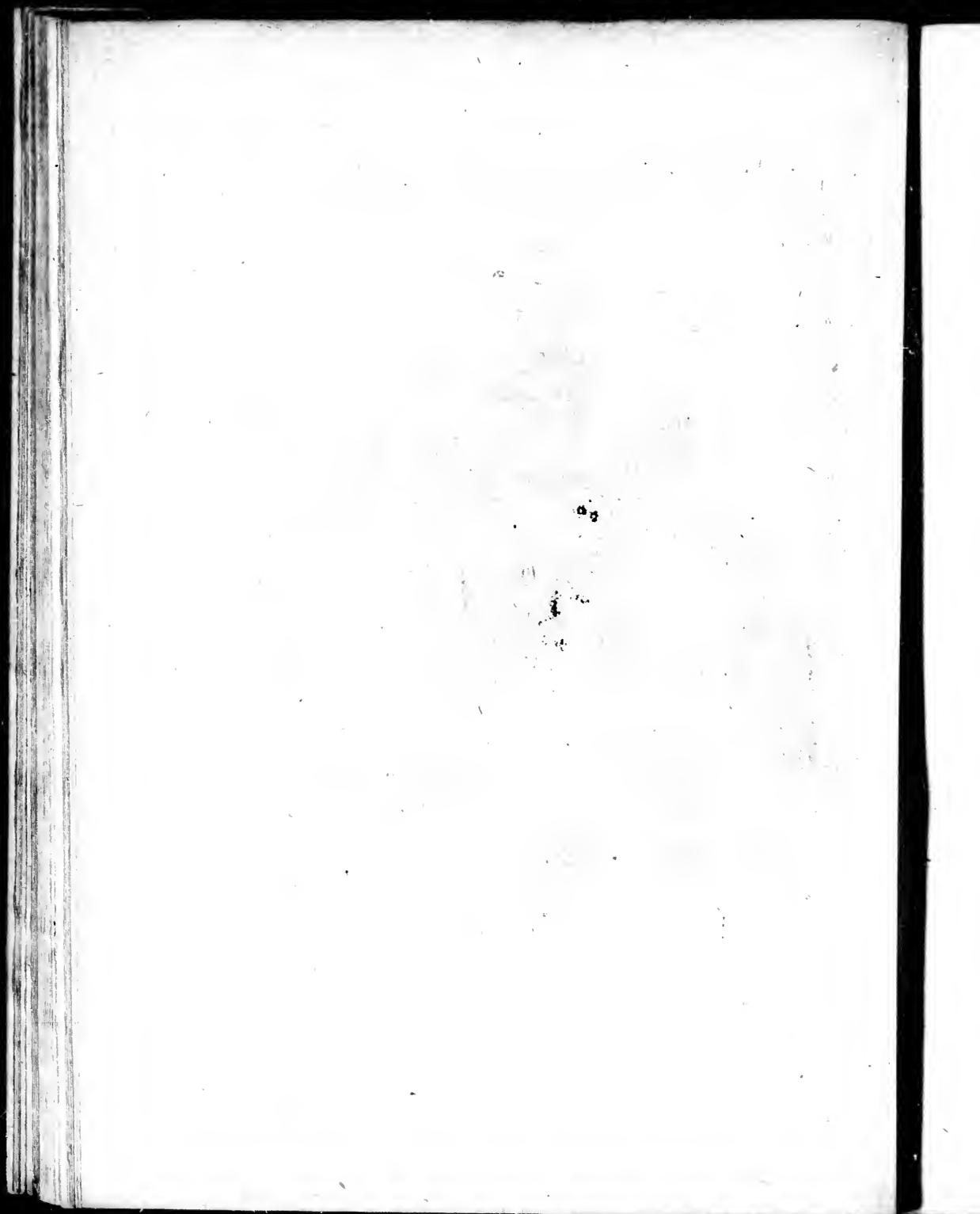




*Cavalier Chinois .*

*Labrousse del.*

*J. J. Stouffer fecit.*

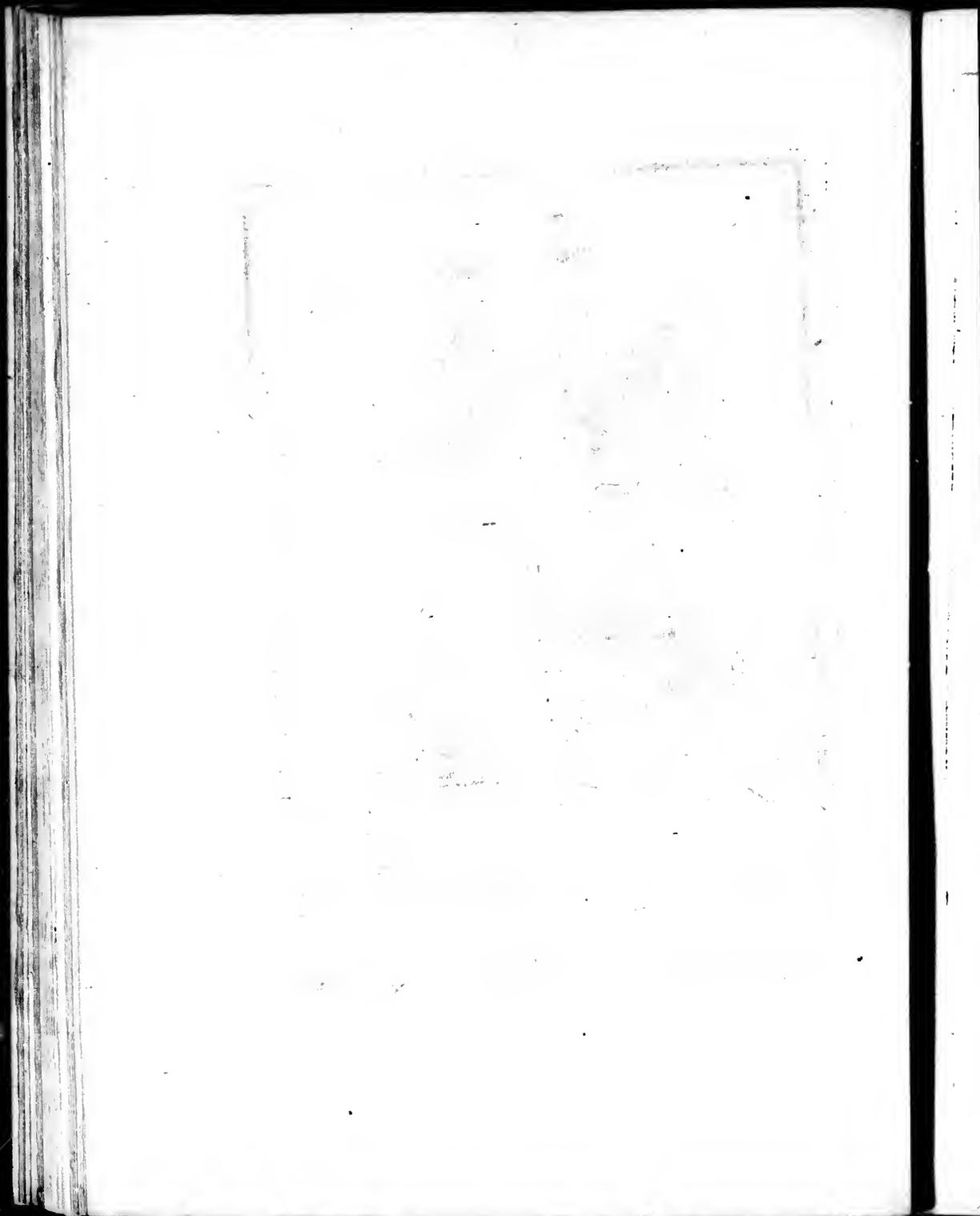




*Bonze et Vestale Chinois.*

*Jaboulet Del.*

*L'Espey D'éc.*

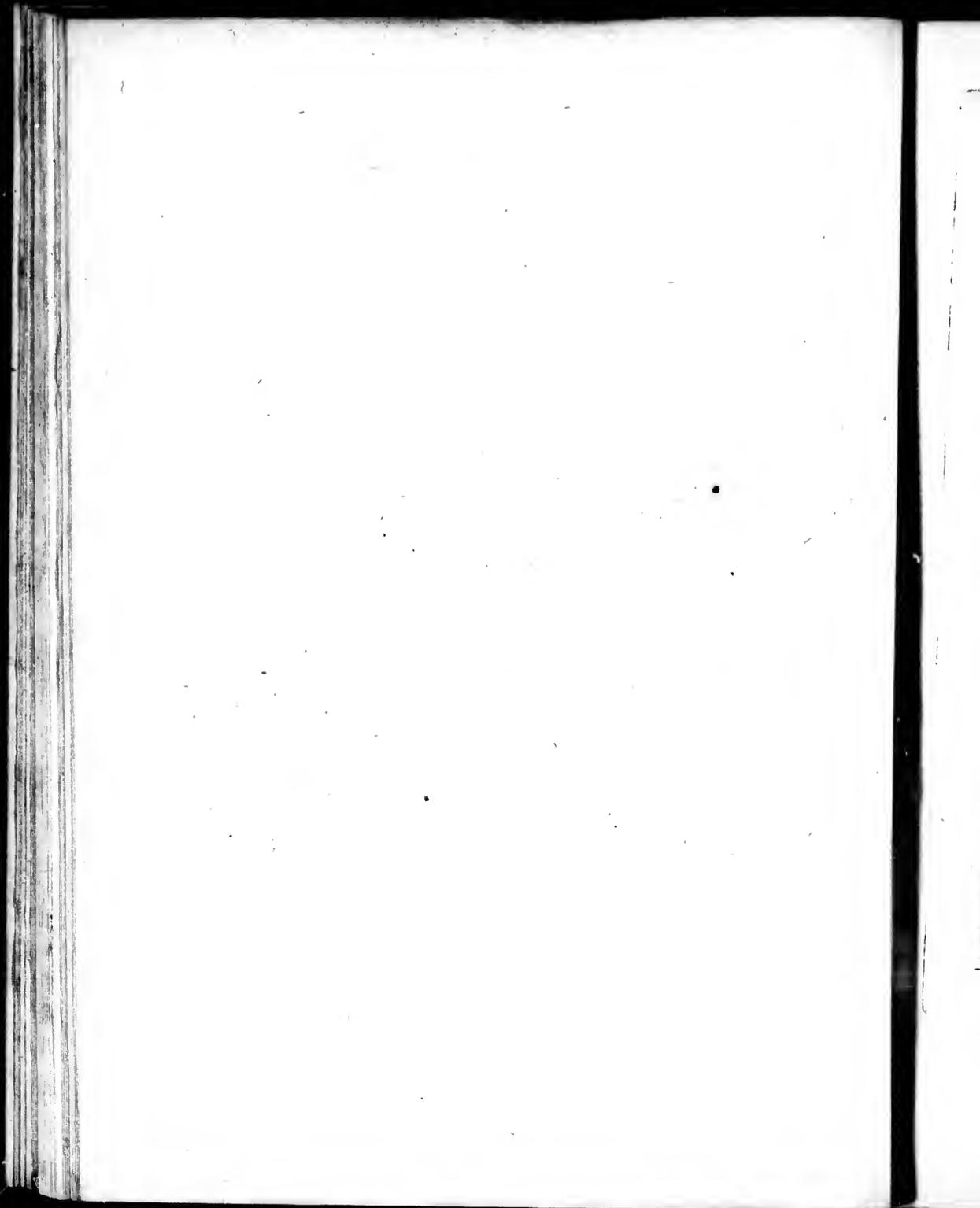




*Servantes et Bonze mendiant Chinois*

*Labrousse Del.*

*J. Goussier Druce.*





*Paysan et Paysanne Chinois.*

*Labrousse del.*

*D. Sauvour d'axe.*



*[Faint, illegible text or a title, possibly handwritten or printed, located below the main illustration.]*

---

M Œ U R S,  
L O I S E T C O S T U M E S  
D E S H A B I T A N S D E L A P E R S E.

---

**L**A Perse est située entre le 23<sup>ème</sup> degré & le 42<sup>ème</sup> de latitude, & entre le 62<sup>ème</sup>, & le 93<sup>ème</sup> degrés de longitude. Au nord, elle est bornée par la Tartarie Asiatique & la mer Caspienne; au levant, par l'Indoustan, & la Tartarie indépendante; au midi, par le golfe Perlique; & la mer des Indes, & au couchant par la Turquie d'Asie.

Les rivières principales de la Perse, sont l'Araxe, l'Èrès ou l'Aras; dont le cours est de 150 lieues, le Sahna, ou Synnée, l'Hindement, ou le Zerderouft, & quelques autres moindres: mais en général, il y a peu de rivières en Perse, & il n'y en a aucune de bien navigable dans toute son étendue: elles ne portent pas loin leur cours, & au lieu de grossir comme dans les autres pays, elles diminuent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, par une infinité de canaux qu'on en tire pour arroser les terres.

Diverses branches du Mont-Taurus traversent la Perse du levant au couchant; les provinces qu'elles laissent au Nord jouissent d'un air tempéré, & l'on y voit par-tout des forêts de muriers: mais l'air est fort chaud dans celles qui sont au midi. Le terroir y produit des légumes & toutes sortes de grains à la réserve de l'avoine & du seigle. Le coton y croît par-tout en abondance: & entre les animaux domestiques, les Chameaux & les Bœufs y sont en grand nombre, mais principalement les Chevaux, dont on voit des haras de 5 à 6 mille entretenus par le roi pour la remonte de ses gardes. On y voit plusieurs sources de

Naphte, & des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de turquoises & de sel; mais on ne travaille point aux deux premières à cause de la disette du bois. On tire de la Perse du coton, de toiles de coton & quelques perles, mais principalement de la soie, des étoffes de soie & de beaux tapis. Elle produit tous les ans environ 20,000 balles de soie chacune de 126 livres.

En général, le terrain de la Perse est sablonneux, stérile dans les plaines, & parsemé de petites pierres rouges; il ne produit que des ronces & des chardons, dont on se sert au lieu de bois dans les lieux qui en manquent. La terre est bonne dans les vallons formés par les montagnes, sur-tout dans la province de Ghilan, qui est la plus fertile; aussi est-ce dans les vallons que sont situés la plupart des villages. La rareté de l'eau dans le reste du royaume fait qu'on n'y trouve pas beaucoup de villes, & les villages y sont en petit nombre, à cause de la stérilité du terroir; mais pour la commodité des voyageurs, les rois ont fait construire des caravanserais sur les routes de distance en distance.

Comme il n'y a pas de forêts dans le pays, la plupart des maisons sont bâties d'une espèce d'argile qui se pétrit, & se coupe comme le gazon, & de briques cuites au soleil. On couvre les murailles d'un enduit fort uni qui les fait paroître comme de marbre. Au milieu de chaque maison, il y a un ou plusieurs portiques avec un étang plein d'eau, & il y a des chambres tout autour du portique. Les maisons n'ont communément que deux étages, & le dessus est en terrasse. Il n'y a des oliviers que dans quelques provinces, le climat est fort propre pour la vigne, & il y a plusieurs cantons dont les vins sont très-estimés.

Les nombreux habitans de la Perse, cette belle & vaste contrée d'Asie, sont gouvernés depuis une longue suite des siècles par des princes effeminés ou cruels. -- Ils ne savent pas jouir des bienfaits que leur prodigue la nature, & ils sont toujours contrariés par les intérêts mal-entendus d'un despotisme odieux. -- Quelques historiens, des

poètes, le sage Lockmann, Zoroastre le réformateur, & les ruines de Persepolis ont attaché quelque gloire au nom de cette nation, qui a perdu son éclat depuis que les Muphtis ont succédé aux Mages.

Pourquoi les Perses ne ressemblent-ils pas tous aux anciens Guebres dont il existe des familles ? Cette peuplade estimable, pratique & réalise encore de nos jours la philosophie naturelle. Disciples de Zoroastre, ils ne savent plus lire dans le code de leur saint législateur ; mais un cœur bon, un sens droit sous le sauve-garde d'une tradition sacrée, les ont maintenus jusqu'à présent dans le véritable sentier qui mène au bonheur ; Adonnés tout entiers aux vertus privées, leur ambition ne passe point la borne de leur héritage. Ils croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages & leurs champs. Il sortiroit de la vie avec regret, celui-là qui ne laisseroit pas pour le remplacer sur la terre, une génération d'enfans robustes, & une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe sans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs desirs. Vêtus simplement, la décence fait toute la parure des femmes. Amis du travail, l'oisiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs mœurs. Amis de la paix, ils se détournent du Musulman mal-intentionné à leur égard, comme on se gare d'une pierre qui menace la tête du passant ; & ils ne trouvent point de plaisir dans la vengeance. Ils payent exactement leur tribut à la couronne dont ils relèvent, afin de se conserver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent toute leur reconnoissance ; ils se feroient un crime de répandre le sang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils sont bien un peu entichés de superstition ; mais il semble qu'elle ne sert qu'à les faire distinguer des autres sectes religieuses ; ils croient à un grand Être qui renferme tous les êtres, à une ame universelle, d'où découlent tous les esprits qui animent les corps ; ils croient à la métempyscose.

Les Guebres font un contraste parfait avec le reste des Persans. Ceux-ci, doués de toute l'imagination qu'on connoît aux orientaux, ont tous

les vices & tous les agrémens d'une nation civilisée depuis long-temps, & qui a tout-à-fait perdu de vue les institutions primitives de la nature. Ils ont tous les dehors en leur faveur, & doivent paroître aimables aux étrangers qui ne les observent que superficiellement; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux; ils cherchent à se dédommager sur les particuliers de tout ce qu'un gouvernement despotique leur fait souffrir.

Le Coran est le code religieux & civil dominant. Les crimes sont punis en Perse d'une manière très-sévère. Quand par exemple quelqu'un a mérité d'être pendu, on l'accroche par la gorge à un crochet de fer, & on l'y laisse jusqu'à ce qu'il expire. Les femmes qui ont violé la foi conjugale sont précipitées du haut d'un clocher de Mosquée. Lorsqu'une fille est convaincue de s'être abandonnée à quelqu'un, on lui fait raser la tête, on lui barbotille le visage, & ensuite on la fait monter sur un âne, le visage tourné vers la queue; en cet état le bourreau la promène par les rues, en criant de temps à autre, *malheur aux Filles qui n'ont pris soin de leur honneur*. Les lois des Ymans permettent aux pères & aux mères de tuer leurs filles quand ils les surprennent dans le crime. L'on punit avec beaucoup de rigueur ceux qui maltraitent leur père ou leur mère. Si un enfant est convaincu de leur avoir dit des injures, on lui coupe la langue; & c'est le bras qu'on lui coupe s'il a été assez dénaturé pour les battre.

Les Persans ont pour l'ordinaire la taille médiocre, le corps bien pris, le visage olivâtre & basané, & le poil noir: ils sont maigres, secs, forts & robustes; ils se font raser la tête & le menton, & ne gardent que les moustaches. Leur déshonneur est peu grave; mais ils sont tous généralement affables aux étrangers: ils sont leurs amis, & si fidèles dans leur amitié, qu'ils le préfèrent au sang & à la naissance; mais irréconciliables dans leurs inimitiés. Ils sont tous forts lascifs & donnés aux femmes qui sont, en ce pays-là, les plus belles & les

plus agréables du monde : de sorte qu'on dit en commun proverbe, *femme & cheval Persan*. Ils achètent les femmes & donnent la dot aux pères des filles qui ne sont obligés que de *les donner vierges*. Le roi, a un nombreux serail composé des plus belles femmes de l'Asie, toutes jalouses les unes des autres, & esclaves des caprices de leur maître.

Les sciences sont fort cultivées en Perse ; aussi n'y a-t-il guère de lieu où elles soient plus honorées. Les Persans qui ont ordinairement l'esprit vif en sont très-capables : ils sont bien différens de ceux qui embrassent plusieurs sciences ou plusieurs arts à la fois ; parmi eux, quand quelqu'un s'est attaché à une science en particulier, il continue de s'y perfectionner toute sa vie. Ils ne croient pas même indigne d'eux de s'ériger en professeurs, & d'enseigner aux autres ; moyen assuré de se rendre plus habile. Le roi assigne ordinairement des pensions aux plus laborieux & aux plus savans. — L'étude des lois est fort estimée parmi eux, & ce qu'on ne sauroit trop louer, c'est que les magistrats ont soin d'y rendre leurs enfans habiles, en leur proposant les procès qu'ils ont jugés, & leur demandant comment ils auroient jugé & par quels principes ; il n'y a presque pas de Persan qui ne sache lire & écrire.

La langue particulière des Persans approche fort de l'Arabe, & n'a rien de commun avec la Turque qu'on parle communément à la cour. L'Arabe est leur langue savante.

L'habillement des Perles consiste en une chemise de coton, ouverte sur la poitrine, & qui descend jusqu'aux genoux, une veste un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches est de brocard d'or ou d'argent, doublée de martre, garnie de galons & de riches broderies : des caleçons leur descendent jusques sur les pieds. Leurs bas sont courts, larges & de drap. Leurs chaussures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles ; ils portent souvent des bottines. Leur turban est plus haut, plus majestueux que celui des Turcs. Le costume des femmes, peu différent de celui des hommes, est encore ce qu'il

étoit il y a quatre siècles, ce qui doit nous surprendre, chez une nation opulente & amie du faste. Leurs bras sont ornés de bracelets; leur tête d'une chaîne d'or; leurs oreilles de boucles; des anneaux pendent quelquefois à leurs narines. Les filles & les jeunes épouses sont très-souvent voilées, où bien elles s'enveloppent le visage de manière qu'elles n'ont de libre que la vue & la respiration. Le bleu foncé est la couleur du deuil.

Dans le Khorasan, l'une des quinze provinces de la Perse, on double les habits d'étoffes de soie & d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, frisé & délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en servir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale cité de la province, surnommée la ville des Roses, à cause de la quantité d'arbrisseaux de cette espèce qui fleurissent dans les environs.

Dans le Mezanderan, seconde province de l'empire, est un petit canton nommé Astarabath, dont les habitans se sont maintenus libres, en cessant d'être sauvages. Ils nomment eux-mêmes leur chef, dont le nom lui rappelle sans cesse qu'il n'est que le premier de ses égaux. Loin d'avoir été subjugués & de dépendre de la cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un asyle à tous ceux qui ont éprouvé des passe-droits dans les troupes du monarque Persan.

Le midi de la province de Ghilan est occupé par des montagnes; sur lesquelles des pasteurs ont assis leurs hameaux pittoresques à la vue. Les mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du paysage. Etrangers aux révolutions politiques; ces bonnes gens jouissent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité qu'à la température du lieu. Ils sont vêtus d'une camisole qui descend à la ceinture. De larges haut-de-chausses viennent s'y joindre, les chaussures sont faites d'écorces d'arbres.

Shamaki, capitale du Schirvan, est une ville très-ancienne, où se fait encore aujourd'hui un grand commerce de soie & de coton. Son territoire est l'un des plus féconds de toute l'Asie.

Les environs de la ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre ; rapportent beaucoup de balsamine, dont on se sert pour se colorer les ongles & les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgistan. Cette conjoncture est fondée sur un usage dont les dames du pays se montrent encore aujourd'hui jalouses ; elles sont presque tout le jour à cheval, suivies d'autres femmes, portant un poignard à la ceinture.

L'Erivan, est la province de Perse qu'habitent les Arméniens soumis à ce royaume.

Le peuple de la province d'Azerbijane est généralement pauvre ; les gens de la campagne sur-tout, y mènent une vie misérable ; ils ne sont couverts presque en tout temps, que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nus. Mais dans la ville, le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le commerce y est dans une grande activité ; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'agriculture, qui devoit avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en œuvre le coton la soie & l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis & les plus beaux turbans de la Perse.

Ardehil est une autre grande ville, réputée sainte, parce qu'elle renferme dans une superbe Mosquée, le tombeau d'un grand personnage du Mahométisme. En conséquence, cette cité est purgée de danseuses & de courtisanes qui pullulent par-tout ailleurs. La Mosquée a été l'occasion d'un hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille pèlerins.

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, ville de la même province. On trouve ce législateur plus digne de sa célébrité quand on apprend dans ses livres que de toutes les vertus, celles dont il recommandoit le plus la pratique étoit la *philantropie*, *l'amour fraternel*, ou *l'amour du prochain*.

---

### 3. MŒURS, LOIS ET COSTUMES

---

C'est dans la province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, capitale de toute la Perse : mais il faut aller à la ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles femmes de ce vaste empire.

La ville de Raschan est très commerçante. On y fabrique du satin, des velours, des taffetas, diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or & d'argent, &c.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la ville de Sufer ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hystape, & d'où Alexandre emporta un riche butin.

La province de Faristan possède les fameuses ruines de Persépolis ; qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz, ville principale de cette province, & patrie de Saadi, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore ; c'est le tombeau de ce poète-philosophe, qui mériteroit d'être connu tout entier parmi nous.

A Lar, la première ville du Laristan, on fabrique des ceintures très-estimées.

Les Guebres sont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y font un grand commerce de laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, & dont ils font des serges très-recherchées dans tout l'Orient. Elles sont presque aussi fines, aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures & de beaux tapis. Les habitans de la partie méridionale sont presque noirs, à cause de la chaleur. Leur habillement en conséquence est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les femmes y portent une simple chemise qui descend jusqu'à la ceinture. Delà, une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non-seulement leurs bras, mais encore leurs jambes. une plaque d'or, enrichie de pierres précieuses, est suspendue à leur nez.

L'île d'Ormus n'est plus à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du conquérant des Perses. Alexandre

---

DES HABITANS DE LA PERSE.

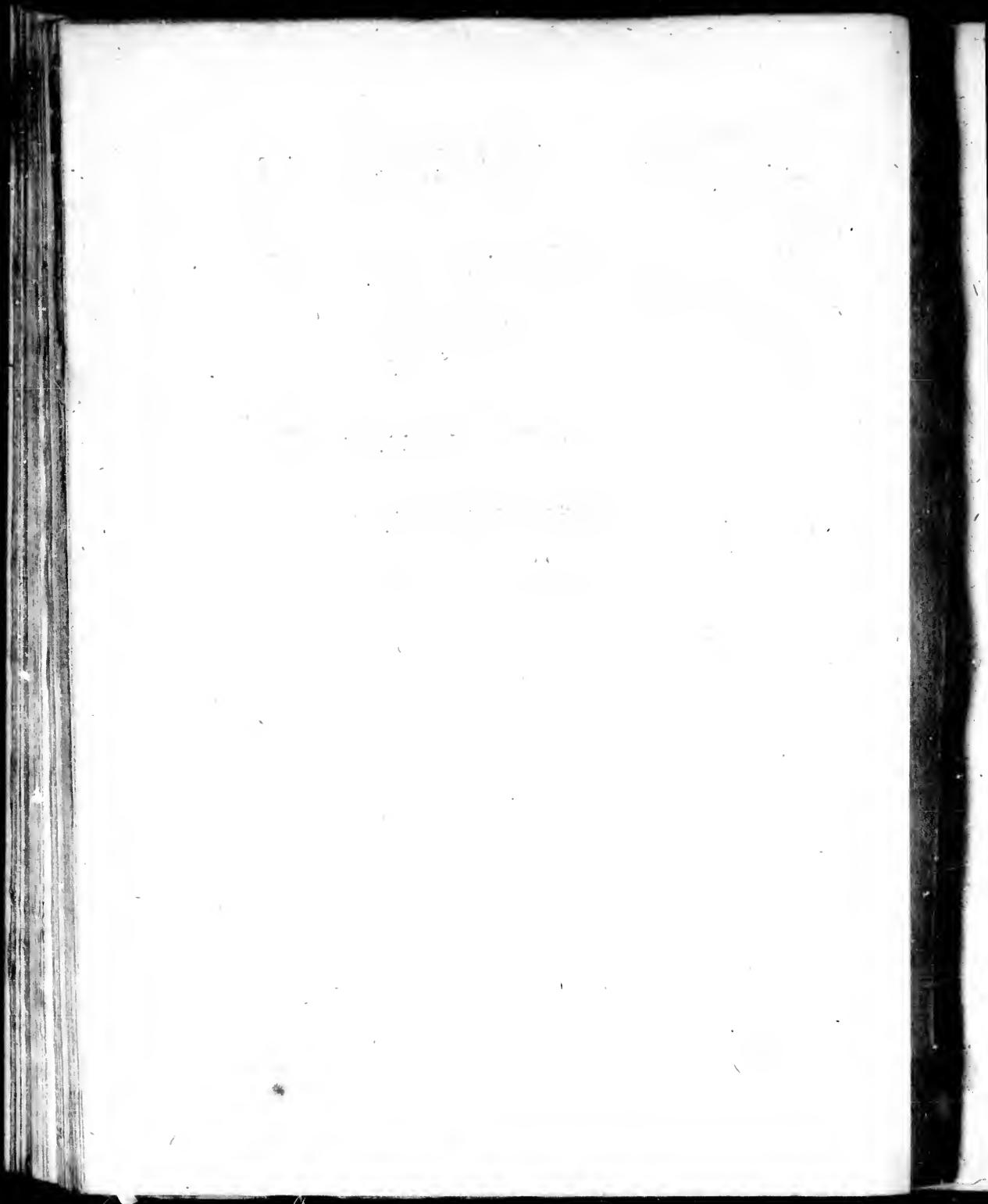
---

traversa cette Province avec son armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan, l'Hercule des Persans.

On trouve dans le Kabulistan, des Gentils qui ont quantité de Pagodes, & qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses en habits de couleur rouge foncée.

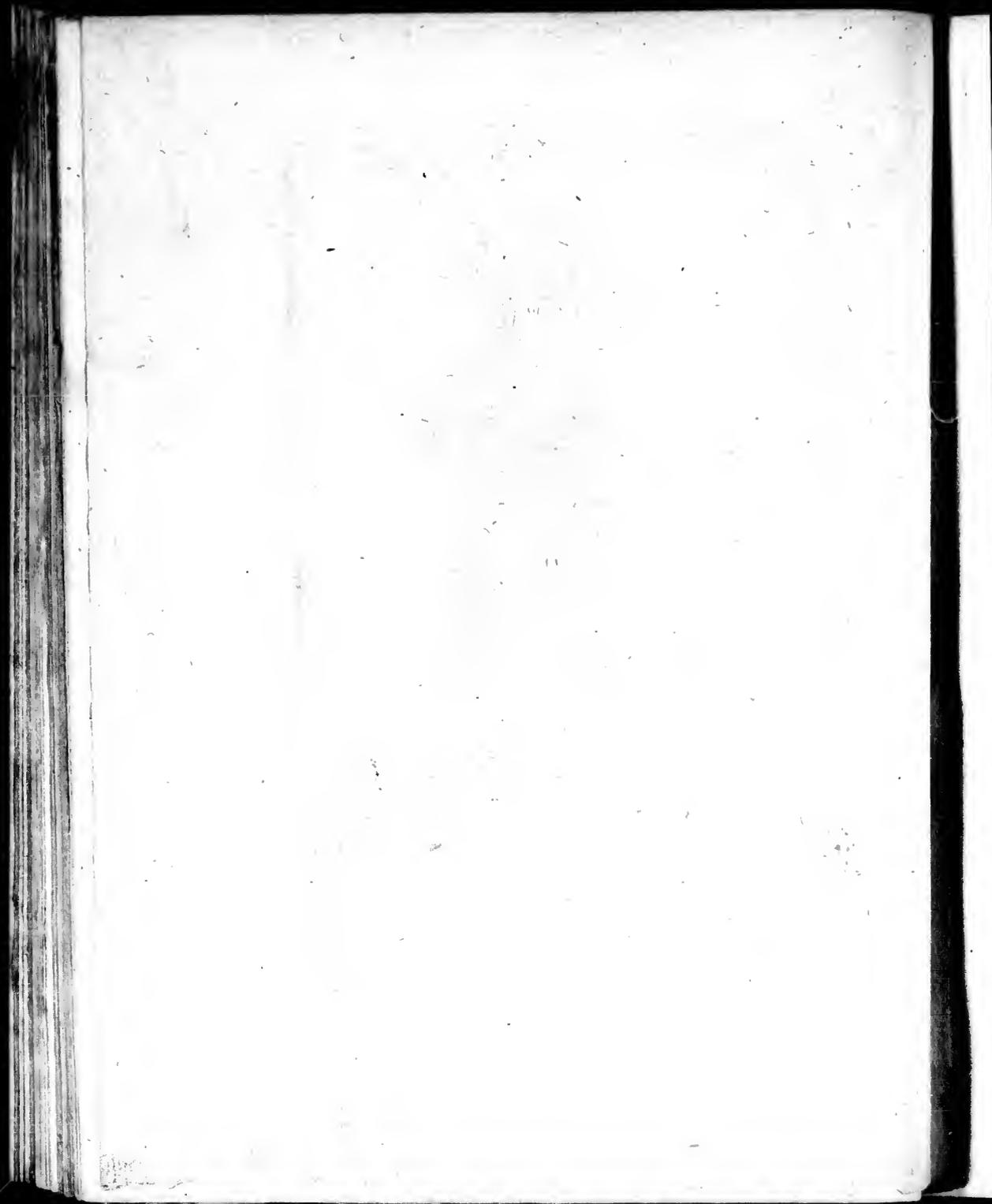
Le Kandahar est habité par un peuple demi-sauvage que les rois de Perse eurent bien de la peine à contenir. Leur costume donne une idée de leurs mœurs. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, & qu'ils relèvent par-devant jusqu'à la ceinture, & un large calçon de la même toile, forment tout leur habillement. Ils ont les jambes & les bras nus. Les riches font usage de pantouffles & de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours, dont un bout retombe par derrière, & l'autre extrémité s'élève sur le devant de la tête, en forme d'aigrette.

---



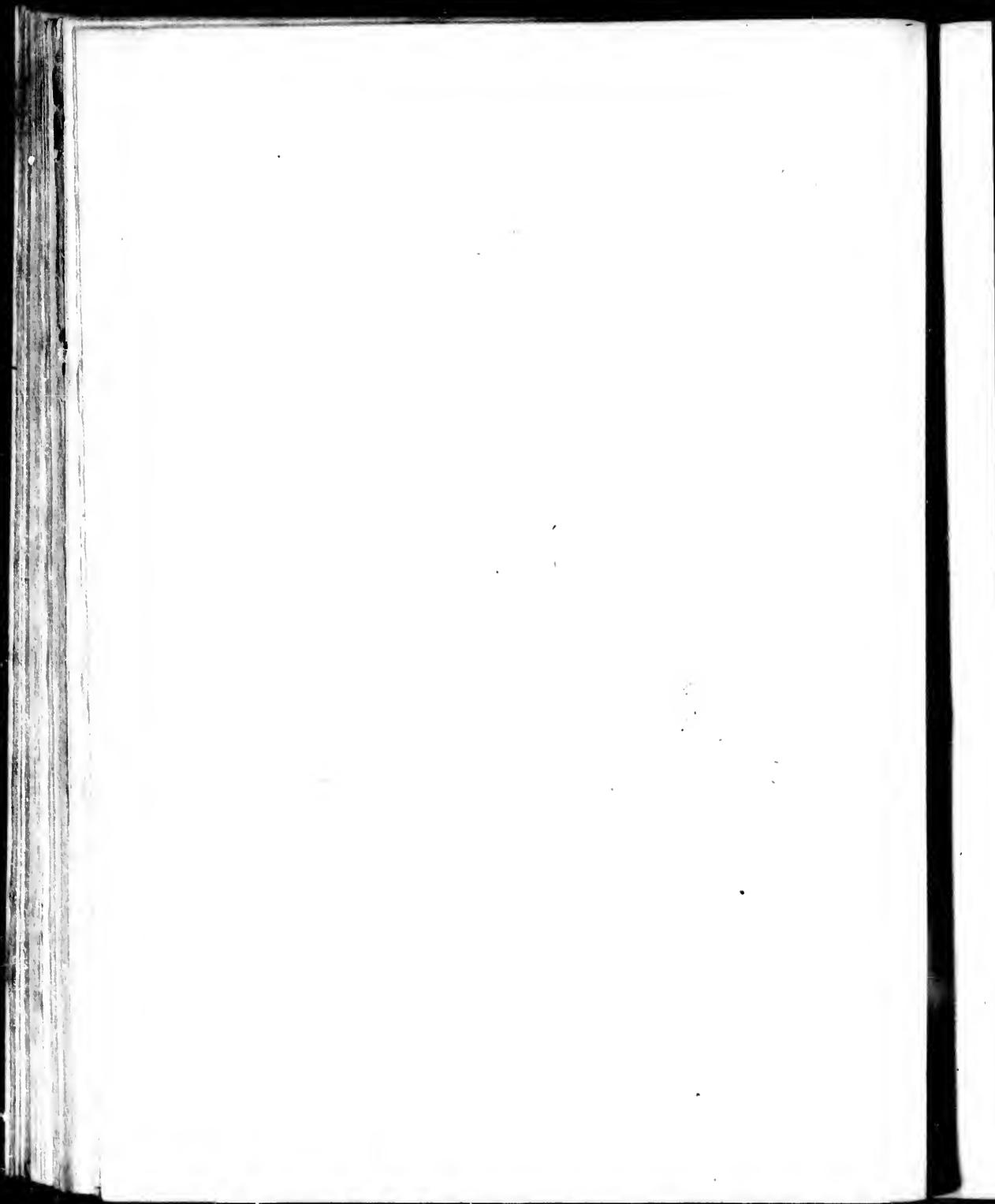


*Persan*



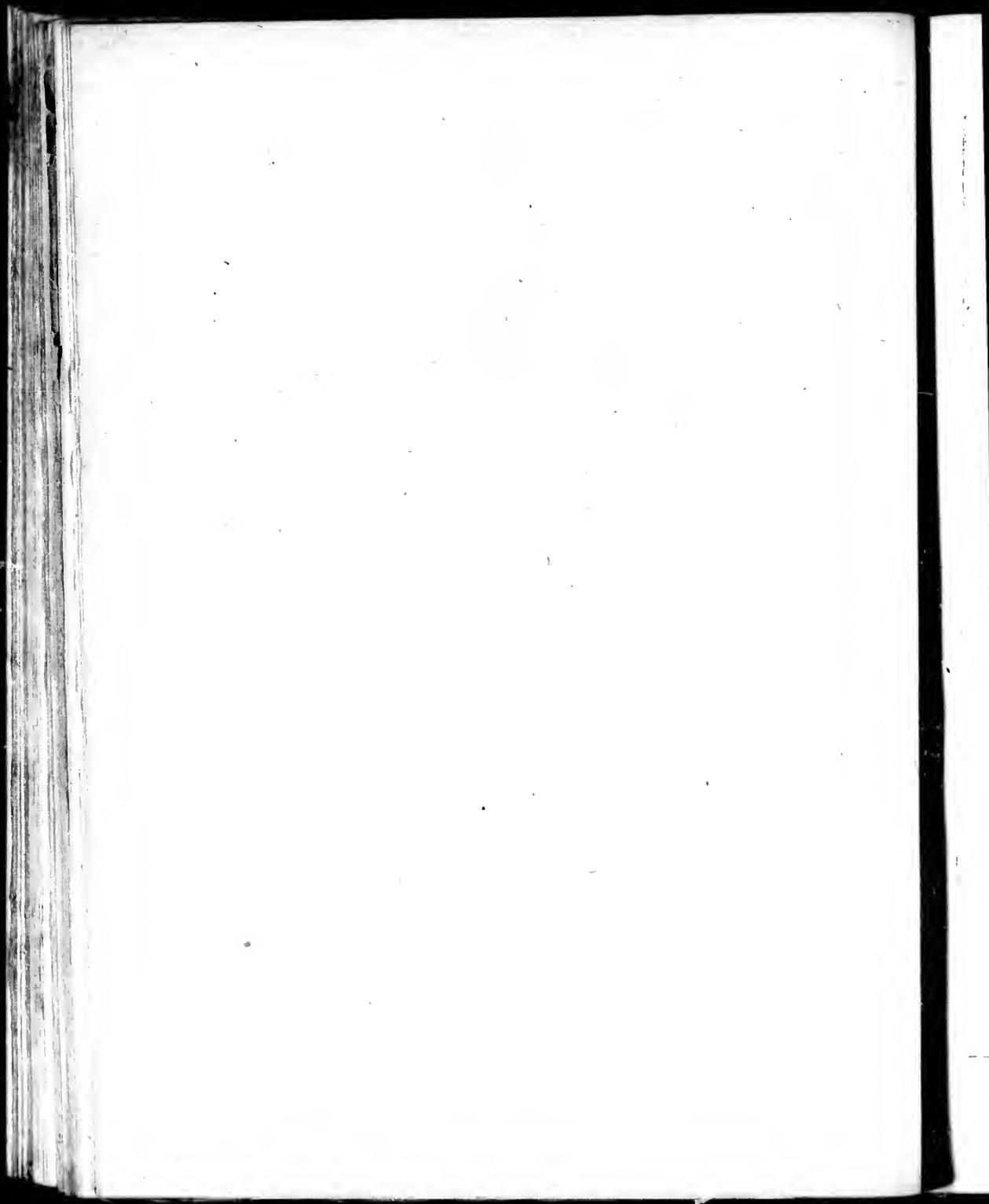


*Persanne*



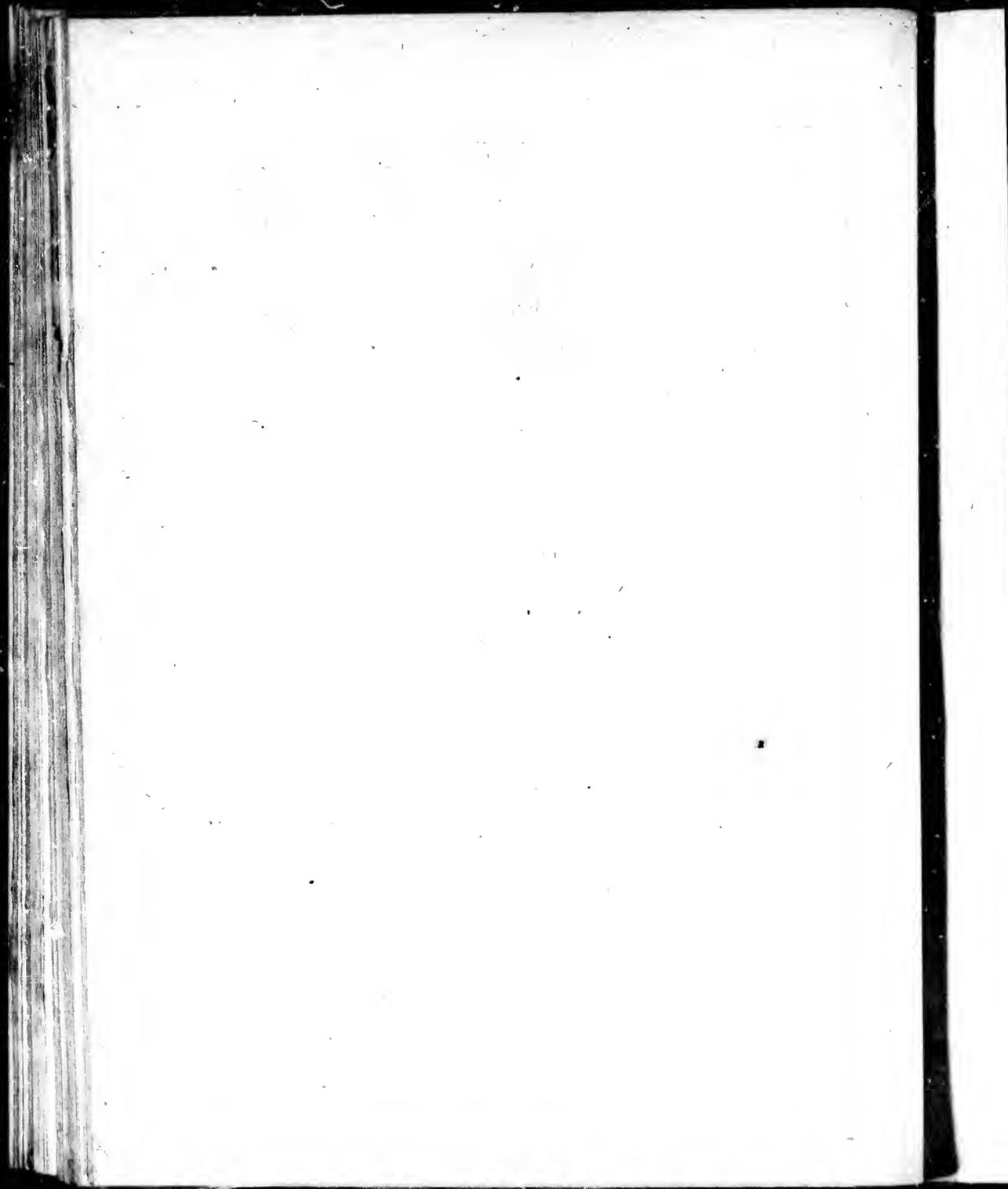


*Favorite du Roi de Perse.*





*Kandaharien Sijet Person.*



---

# M Œ U R S,

## LOIS ET COSTUMES

### DES ARMÉNIENS.

---

L'ARMÉNIE prise en général, est située entre les 38 & 42. degré de latitude, & les 58 & le 68. de longitude. Elle est bornée au Nord par le royaume de Pont ou la Natolie, & par le Mont-Caucase, qui la sépare de l'ancienne Colchide ou de la Géorgie; au Levant par le même Mont-Caucase qui la sépare de l'Ibérie, & par le Fleuve *Cyrus*, aujourd'hui *Kour*, qui la sépare de la province de Schirvan en Perse, (l'ancienne Albanie); au Midi elle est bornée par le Kurdistan & le Diarbekir, c'est-à-dire, par l'Assirie, la Misopotamie & la Sirie; & au Couchant par le Pont & la Cappadoce.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot Arménie; mais on sçait que ce pays fut d'abord soumis aux Perses & fit ensuite partie de l'empire d'Alexandre. L'Arménie n'est en elle même qu'une des contrées les moins importantes de l'Asie; c'est cependant sur ce petit théâtre que furent représentées les deux plus grandes scènes de l'histoire du monde. La création & la seconde population de l'univers eurent lieu en Arménie; c'est-là que le doigt tout puissant de Dieu façonna l'argile à son image, donna la pensée à la matière, & fit ce chef-d'œuvre de raison & d'inconséquence appelé homme. C'est là qu'il plaça l'homme & la femme dans un jardin de délices, d'où nous devons tous sortir heureux & bons. Il en arriva tout autrement, comme on fait; & les sources du Tigre, de l'Euphrate & du Phison; (le Phase) attestent seules aujourd'hui l'existence du paradis terrestre,

dont elles fertiſſent encore l'emplacement. Ce fut auſſi ſur l'Ararat, (a) haute montagne d'Arménie, que vint ſe repoſer l'Arche merveilleuſe que reſpecta le déluge, & à qui nous devons le premier réparateur du genre humain, réduit à la ſeule famille de Noé. Les Arméniens, fiers d'être pour ainſi dire les ſils ainés de la terre, montrent encore n'aguères aux Septiques les vénérables débris de l'Arche antique conſtruite par Noé. Tous ces faits paroiffent extraordinaires ſans doute, mais ils n'en ſont pas moins authentiques, puifqu'on les trouve détaillés dans la bible.

L'Arménie, avant d'être ſoumiſe au vataqueur d'Arboles, eut 53 rois, dont Vahé, dernier de la lignée de Laik, premier ſouverain, & arrière petit ſils de Gomer, né de Japhet, fut dit-on vaincu par Alexandre. Après la mort de ce dernier prince, elle eut 27 rois de la race des Arſacides : Tigrane, l'un d'eux, gendre de Mithridate roi de Pont, abandonna les intérêts de ce prince pour ſe ſoumettre à la République Romaine, à laquelle il céda vers l'an 688 de Rome, la Cappadoce & une partie de la Sirie. Ses ſucceſſeurs conſervèrent l'amitié des Romains, qui diſputèrent ce pays aux Parthes vers les II & III<sup>e</sup> ſiècle de l'ère chrétienne. Les Sarrasins l'enlevèrent à l'empire d'Orient pendant les VII<sup>e</sup> & VIII<sup>e</sup>; Selim, empereur des Turcs, en fit la conquête ſur ces peuples au commencement du XVI<sup>e</sup> ſiècle; enfin elle obéit en ce moment à ſes premiers maîtres les Perſes, conjointement avec les Turcs: ces derniers ont donné au démembrément de l'Arménie qu'ils poſsèdent, le nom de Turcomanie; Erſerum en eſt la capitale; Erivan eſt celle de l'Arménie Perſane.

Comme il y a beaucoup de montagnes en Arménie, l'air y eſt un peu froid, mais il y eſt bon & ſain. Quoique ce pays ne puiſſe plus ſ'enorgueillir de ſes villes, il a conſervé au - moins la fertilité de

---

(a) L'Ararat eſt un ancien volcan qui, ſelon les naturaliſtes, devoit être un des plus conſidérables du globe, puifqu'encore aujourd'hui la végétation n'a pu atteindre juſqu'à la région de la neige.

son sol, & en général c'est un des plus beaux & des plus fertiles pays de l'Asie, ce qui probablement a engagé les interprètes de l'écriture sainte à y placer le paradis terrestre. On y recueille beaucoup de grains & de fruits, il manque seulement de bons vins que l'Arménien aime pourtant beaucoup, & auxquels il ne préfère que l'argent.

L'Arménie est habitée par divers peuples dont les anciens habitans seuls portent le nom d'Arméniens : ils professent la religion chrétienne, & sont répandus dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe à cause du commerce dont ils font leur principale profession, & dans lequel ils surpassent, dit-on, les Hollandais, même les Juifs. Ils sont naturellement simples, francs, adroits & ménagers : ils ne s'appliquoient qu'à l'agriculture, lorsque *Cha-Abbas*, roi de Perse, ayant établi au commencement du dernier siècle la colonie de *Zulta*, auprès d'Isphahan, leur inspira le goût du commerce, dans lequel ils ont toujours bien réussi. Leur plus grand négoce consiste en soie qu'ils portent du Levant dans diverses parties de l'Europe : ils jouissent de quelques privilèges en Turquie & en Perse ; & suivant les traités qu'ils ont conclus avec les califes & autres princes Mahométans, ils ne peuvent être faits esclaves.

Les Arméniens prétendent que les apôtres Barthelemi & Taddée ont éclairés leurs ancêtres des lumières de la foi, mais il est plus vraisemblable qu'ils ne les ont reçues qu'au IV<sup>e</sup> siècle, par le ministère des archevêques de Césarée en Cappadoce. La religion chrétienne y fit beaucoup de progrès par les soins de Grégoire surnommé *l'illumine*, qui se fit sacrer à Rome, à ce que prétendent les Arméniens catholiques romains. Bientôt il s'éleva dans le sein de leur église, comme partout, de discussions théologiques, & dès le V<sup>e</sup> siècle, dans le temps du concile de Calcédoine, il y eut un schisme. Beaucoup d'évêques soumis à la juridiction du patriarche d'Antioche embrasèrent à son exemple la doctrine d'Eutiches, contre la décision de ce concile. Par la suite l'intérêt ou les passions les guidèrent dans

les différentes sectes qu'ils adoptèrent, & le despotisme sacerdotal ne manqua pas d'en profiter pour les amener au plus haut degré de la superstition, tombeau du bon sens & de la raison. La haute antiquité des Arméniens a aussi contribué à les rendre superstitieux. Du plus loin qu'un d'entr'eux aperçoit le mont Ararat (qu'ils appellent *la montagne de l'arche*) il se prosterne & baise la terre, selon lui le berceau du genre humain. L'évangile leur a paru trop nud, ils l'ont encore chargé de quantité d'accessoires plus ridicules, les uns que les autres. Ils n'ont pas de notions bien nettes sur le personnel de Jésus : ils n'admettent point de purgatoire, mais ils ont de l'enfer une idée un peu plus sublime que celle dont les prêtres romains nous herçoient : ils ne le peignent point sous l'image d'un feu dévorant ; ils disent tout simplement que la damnation consistera dans l'éternelle absence de Dieu, visible seulement aux yeux des justes. Le plus grand supplice d'un coupable, selon eux, est d'être sans cesse en présence de son crime ; l'extrême onction ne leur paroît pas un sacrement de nécessité absolue ; on voit qu'ils auroient pu jouir des bienfaits de la raison, si le fanatisme ne s'y étoit pas opposé.

Industrieux & amis du travail, ils croient devoir borner le nombre de leurs fêtes religieuses à quatre principales ; les autres se célèbrent avec le dimanche : ils appellent le pape *le grand portier du ciel*.

On ne désigne ici que les Arméniens schismatiques ; les autres, très-dociles observateurs des dogmes de l'église, sont bien plus fortement impregnés des vices du fanatisme & de la superstition. En bons catholiques romains ils haïssent cordialement leurs frères égarés hors de la catholicité, & ils appuyent leur conduite sur des motifs qu'ils appellent *sacrés* : une des principales est que ces derniers, avant de recevoir la communion, croyent s'y être suffisamment préparés en prenant un bain qu'ils ont substitué aux eaux prétendues salutaires de de la piscine de pénitence.

Pour eux, ils ont une si haute opinion de l'eucharistie, qu'ils s'en abstiennent, s'il leur survient quelque ulcère, tant qu'elle suppure ; ils

l'interdisent à leurs femmes dans de certains temps ; ils la refusent aussi aux époux pendant toute la première année de leur mariage, parceque, disent-ils, entiers au plaisir, ils ne peuvent à la fois servir deux maîtres avec une ferveur égale.

Par une suite de ce respect, leur rit ne permet pas non plus à leurs prêtres de communier tous les jours, mais on remarquera que ceux-ci ne sont point célibataires; ils ne peuvent épouser une veuve, ni passer à de secondes noces. Ils travaillent tous à quelque métier, pour s'entretenir eux & leur famille.

Communier tout le peuple à la fois avec une seule et même grande hostie, divisée en une infinité de parcelles, leur semble un moyen sûr pour resserrer les liens de la fraternité parmi les fidèles.

Ils sont si religieux observateurs de la propreté, qu'ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils faisoient usage d'un vase dans lequel seroit tombé un rat ou une souris, avant d'avoir fait dire un évangile sur le vaisseau souillé par le contact de l'animal immonde. Leurs curés y trouvent trop leur compte pour combattre cette pratique superstitieuse dont au moins les effets ne sont pas dangereux, & sont même salutaires. Par une suite de leur caractère, c'est presque un crime chez eux de maltraiter un chat; destructeur des souris & des chats, ce quadrupède fourré obtient tout de leur reconnaissance.

Ils observent le carême avec la plus grande régularité; ils ont la bonhomie de s'ôter, pendant la quarantaine, l'usage du vin, du poisson & même de l'huile: ils passent plus de six mois de l'année en jeûnes rigoureux. Les jeunes filles, qui ont la plus grande confiance en St.-Nicolas, pour avoir de bons maris, s'exténuent en ne mangeant pas pendant les trois jours qui précèdent la fête du grand St. - *Sarkis*, ou *Sergius*.

Une autre superstition religieuse, que l'on voit tourner beaucoup au profit de l'hymen, c'est que les époux ne passent point immédiatement, comme chez d'autres peuples, de l'autel à la table & de la table au lit. Loin d'habiter avec sa femme, le mari peut à peine la voir pendant les trois premiers jours accomplis qui suivent la

bénédiction nuptiale; cette petite ruse de l'amour n'est pas trop mal imaginée. Les Arméniens ne peuvent se remarier plus de deux fois.

L'ancien testament qu'ils suivent à la lettre leur indique un autre usage. Les Armeniennes devenues mères sont réputées immondes pendant les premiers quarante jours qui suivent celui de l'accouchement; elles ne peuvent toucher à rien, elles ne peuvent pas même se présenter au soleil, dont elles souilleroient les rayons par leur regard impur.

L'ordination d'un évêque est la plus importante & la plus auguste de leurs cérémonies religieuses: il s'y passe une formalité dont l'usage doit être regretté par les peuples qui ont encore le malheur d'être conduits par les prêtres. Le patriarche venu pour consacrer le prélat, après avoir recueilli les suffrages du clergé assistant, passe ensuite à ceux des laïcs; *le peuple*, représenté par deux pauvres (a), donne sa voix avant le tiers état; & le tiers état avant l'ordre de la noblesse, qu'on ne consulte qu'en dernier. Un autre incident digne d'attention, c'est que l'évêque élu se laisse entraîner comme malgré lui (b) jusqu'aux pieds du patriarche pour en recevoir ses pouvoirs. Ces évêques sont pour la plupart si peu instruits, qu'ils ont perdu presque toute la considération attachée à leurs titres. Les docteurs (*varabieds*) en ont profité pour prendre le pas sur eux, & pour trancher même du patriarche: on leur désireroit moins d'âpreté pour le gain, & plus de régularité dans leurs mœurs.

Un usage qui rapproche beaucoup les prêtres Arméniens de ceux de l'Europe, c'est qu'ils ne font jamais rien pour rien, & qu'ils n'accordent pas même la sépulture gratuite aux morts qui étoient pauvres: le cadavre est

---

(a) On voit que le peuple est absolument distingué du tiers état composé de la bourgeoisie.

(b) Pure grimace! Les prêtres sont partout les mêmes.

souvent un jour entier sur le seuil de la porte, sollicitant, pour ainsi dire, la pitié & l'aumône. Quand le bassin placé à ses pieds offre la quantité de pièces de monnaie requise pour le salaire des prêtres, alors ils procèdent à l'enterrement. (a) Le baptême & la communion ainsi que les messes, tout se paye enfin dans les églises d'Arménie avec la même rigueur, & l'on n'y fait point de crédit: pour un écu payé d'avance, un docteur obtient du patriarche, en faveur du premier veuu qui se présente, la permission de répudier sa femme: quelquefois cependant le cadî exige son attache.

Les évêques, par un zèle soi-disant apostolique, mais qui n'est qu'intéressé, ne se contentent pas de laver, chacun dans leur district, les pieds à douze pauvres, ils lavent encore les pieds de tous les individus de leur diocèse; il s'en suit une abondante récolte de pièces d'argent que chacun en sortant des mains de son prélat, ne peut se dispenser de jeter dans un bassin *ad hoc*.

Les prêtres savent parfaitement allier la superstition, l'intérêt & leur paroisse. Afin de pouvoir administrer aux malades de prompts secours spirituels, bien payés, ils se sont avisés de garder chacun chez eux un ciboire qu'ils placent dans leur appartement, sans presque aucune distinction, & *inter pocula*, sans que le respect que l'on est censé devoir à la présence d'un objet sacré, oblige à plus de retenue dans les détails de leur vie domestique.

C'est sur-tout dans la bénédiction nuptiale que le despotisme sacerdotal paroît dans toute son étendue.

Le célébrant lie avec un beau mouchoir brodé la garde & le fourreau d'une épée, si étroitement qu'on ne sauroit dégager la lame, cérémonie qui donne à entendre que les époux ne doivent rien se permettre entre eux avant que le prêtre ne soit venu rompre ce nœud dans leur maison. En conséquence, des matrones gardent à vue la

---

(a) Nous avons eu souvent en France des exemples à peu près pareils.

nouvelle épouse, tandis que de jeunes hommes surveillent le mari. Suivant l'usage du pays, il doit se passer trois jours ou huit au plus, avant la consommation. Le moment enfin arrivé, le prêtre se transporte avec le mari dans la chambre de l'épouse, qui est couverte d'un grand voile rouge, à travers lequel elle peut à peine respirer. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrémités d'un fil, il le coupe dans le milieu, entre eux, avec l'épée en question qu'il dégaine en leur présence, après avoir eu préalablement grand soin d'empocher le mouchoir dont il l'avoit liée; puis il fait heurter leur tête modestement l'une contre l'autre, en signe de consentement; il remet ensuite l'épée entre les mains de l'époux, & lui ordonne d'en frapper trois fois légèrement la tête de l'épouse, qui s'incline comme par soumission & obéissance; alors le prêtre se retire tout de bon, & abandonne enfin les nouveaux mariés à eux-mêmes.

La jalousie est encore un des vices des Arméniens: ils ont la cruelle coutume de tenir leur femme comme en chartre privée. Quand une Arménienne obtient la grâce toujours rare de franchir pour un moment le seuil de la porte, elle est enveloppée d'un long manteau; un grand voile blanc la couvre de telle sorte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour se conduire, & le nez pour respirer.

Presque tous les Arméniens se sentent une espèce de vocation particulière pour le commerce: ils le font avec une intelligence si déliée, qu'elle ressemble beaucoup à l'astuce de certains Juifs. Cette nation, qui pourroit redevenir quelque chose dans le système politique, à raison de son commerce, est au contraire comme une riche éponge que les Turcs & les Perses pressurent à l'envie chacun de leur côté à mesure qu'elle se remplit.

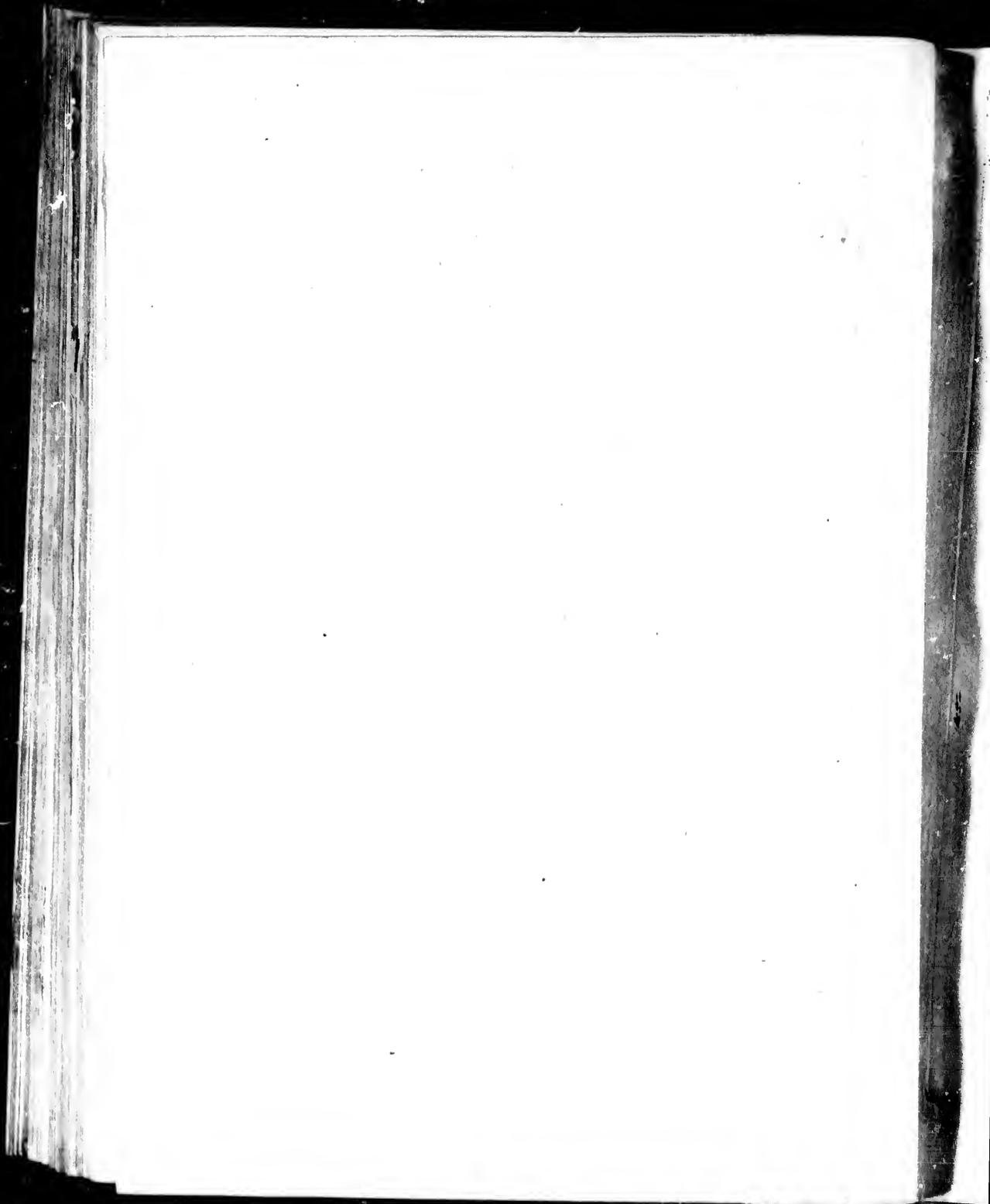
Quoiqu'ils distinguent le peuple, le tiers état & la noblesse, ils n'ont aucun égard particulier pour cette dernière, on pourroit même dire qu'ils n'en reconnoissent plus entr'eux, & l'inégalité des conditions a fait place à celle des richesses, toute aussi funeste & aussi flétrissante que l'autre.

Le costume des hommes & des femmes est presque le même, & ne varie guères : c'est celui de tous les Orientaux ; simple , commode , décent & noble : il consiste en plusieurs robes très-longues , de drap ou d'étoffes légères , suivant la saison ; celles de dessous sont assujetties par une ceinture plus ou moins riche , selon les facultés de l'individu qui la porte.

Une autre partie de l'Arménie , qui appartient uniquement aux Tures , est habitée par les Turckmans , qui lui ont donné leur nom.

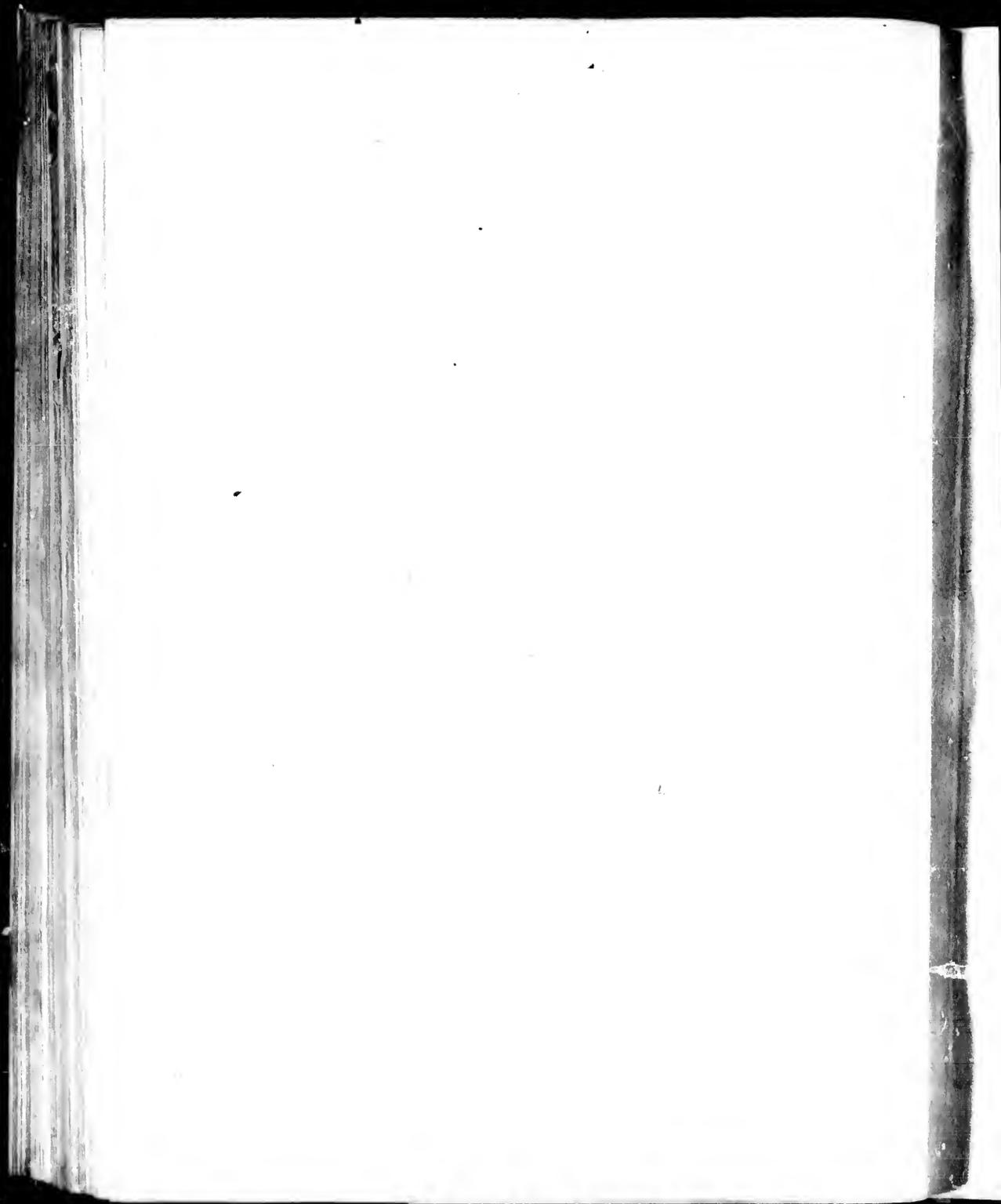
Les Turckmans , qui sont Tartares , & en remontant plus haut , Huns d'origine , habitoient le Turquoestan , portion de la Tartarie qu'ils quittèrent vers le XI<sup>e</sup> siècle pour chercher d'autres demeures. Ils se partagèrent , & une partie d'entr'eux vint s'établir dans la partie occidentale de la grande Arménie , le long de l'Euphrate , à laquelle ils donnèrent leur nom. Ils sont devenus les sujets des Tures , qui ne leur ont laissé qu'une ombre de Liberté : ils occupent encore les plus belles campagnes aux environs de l'Euphrate , où ils vivent à peu près de la même manière qu'ils vivoient lorsqu'ils s'établirent dans ces cantons.

Quoique la Turckomanie ait un gouvernement particulier & de mœurs différentes des Arméniens , on ne peut cependant la regarder véritablement que comme un démembrement de l'Arménie.



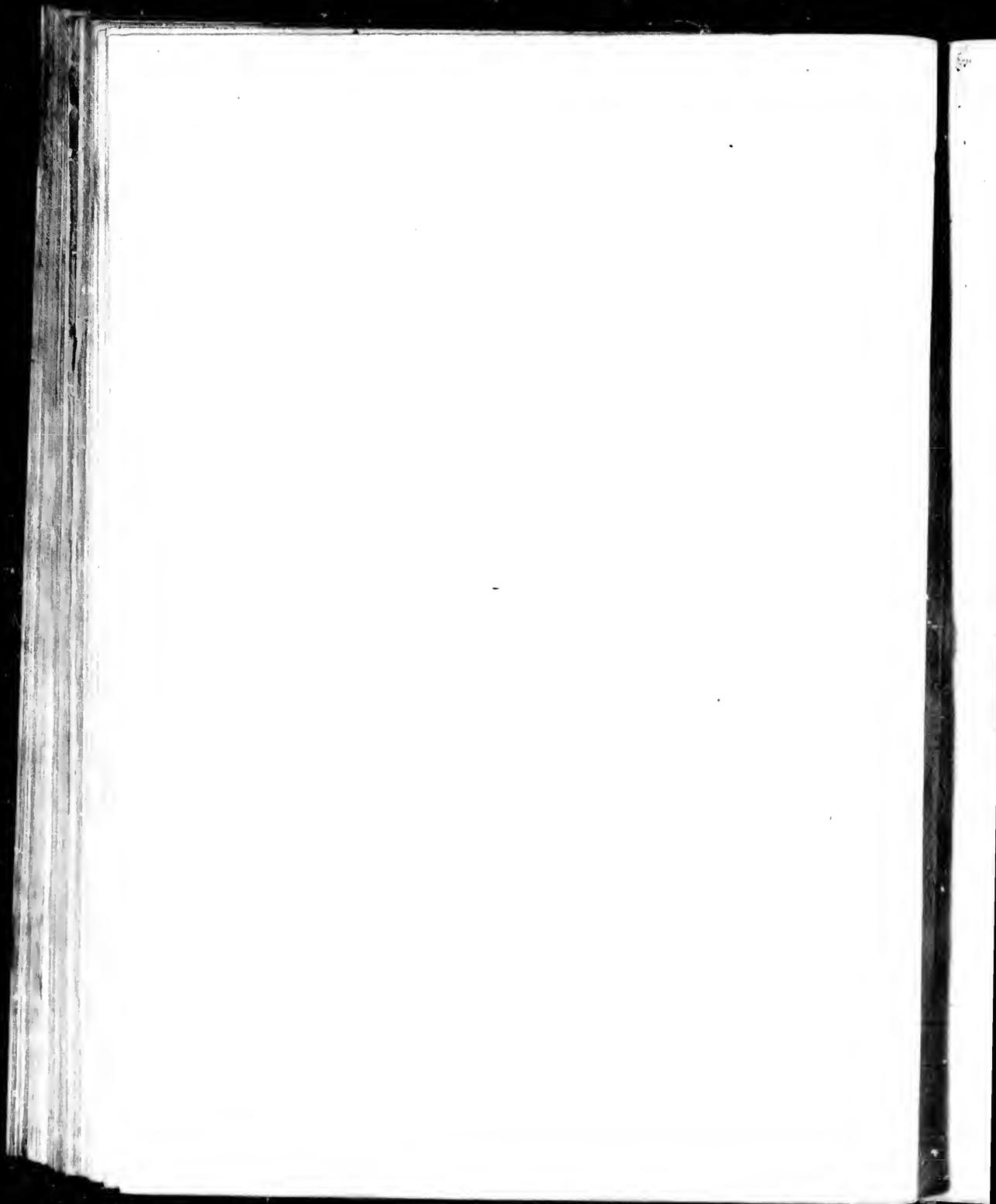


*Armenien*



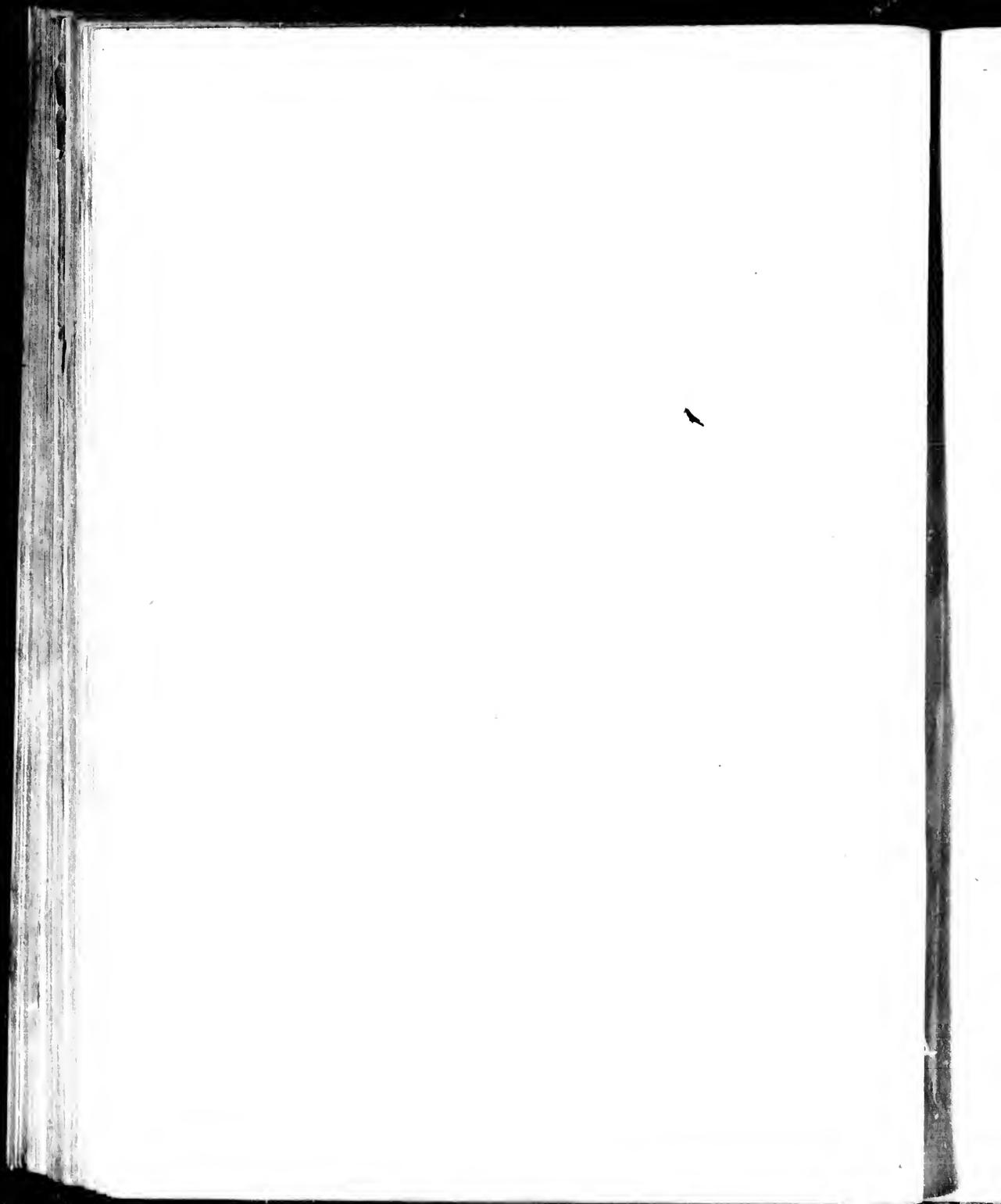


*Armenienne*



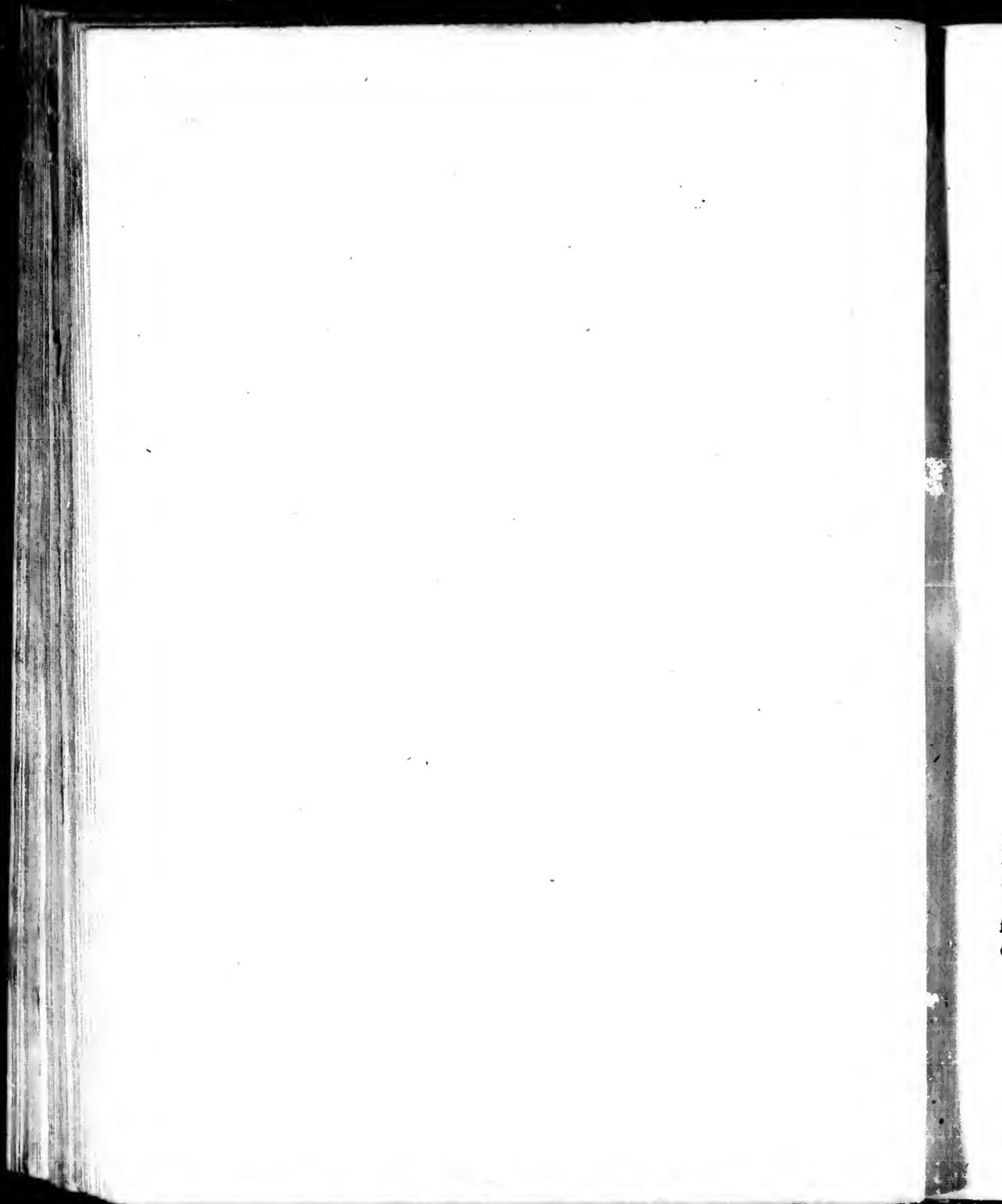


*Armenienne en Habit de Cereimonie*





*Armenienne que l'on conduit pour la Mariée!*



---

---

# H A B I T A N S

## DE L'ARABIE.

---

L'ARABIE est la région la plus méridionale de l'Asie, sujette au grand seigneur, et la plus prochaine de l'Afrique et de la mer rouge. On la divise en trois parties, dont la première est appelée Arabie heureuse, à cause qu'elle est la moins déserte. Ses villes principales sont Medine et la Mecque; la première est célèbre par la naissance de Mahomet, et la seconde par sa sépulture.

Son prince ou Chérif est très-puissant, et n'est sous la protection de personne. Il est fort respecté des Mahométans, parce qu'il est de la famille de Mahomet. On lui envoie de riches présens, tant par dévotion, que pour empêcher que les Arabes n'enlèvent les caravanes des pèlerins, qui viennent de toutes parts visiter le tombeau de leur prophète.

La seconde partie se nomme Arabie déserte. Ses sables et ses affreux déserts lui ont fait donner ce nom. Elle est stérile et peu habitée; ses villes principales sont les deux *Ana*. La première sur la rivière d'Anan, et la seconde sur l'Euphrate.

La troisième est l'Arabie pétrée ou pierreuse. Le fameux mont Oreb d'où Moïse fit jaillir une fontaine en le frappant de sa verge; et celui de Sinaï, où Dieu

---

## H A B I T A N S

---

lui donna la table du déclogue, sont dans cette partie.

Tous les Arabes professent la religion mahométane ; tous ceux qui habitent dans les déserts, sous des tentes, et qui mènent une vie errante, se nourrissent avec un peu d'orge trempé dans du lait de chameau : ils font profession d'arrêter toutes les caravanes, et de les rançonner en cas de résistance ; ils s'en emparent s'ils sont les plus forts.

Ceux qui mènent une vie sédentaire et demeurent dans les villes, cultivent au contraire, les sciences et le commerce ; leurs mœurs sont, à beaucoup d'égards, différentes ; autant les premiers sont voleurs, autant ceux-ci sont sensibles et généreux.

Ils ont cependant laissé dégénérer parmi eux, les sciences et les arts que l'Europe leur doit, et qu'ils ont connus dans les tems les plus reculés.

Les préjugés politiques et religieux, ont prévalu chez eux comme ailleurs, sur la saine raison, et ils reconnoissent beaucoup de noblesse qui vit dans la plus molle oisiveté.

Ils professent les différentes sectes dont le mahométisme pullule, mais ils ne se sont jamais battus pour les faire prédominer ; et s'ils se traitent réciproquement d'infidèles, ils n'ont jamais allumé de buchers, et n'ont jamais cherché à faire des prosélites : parmi eux, point de persécution à craindre ; se mépriser et se fuir, voilà le plus terrible effet des différences de l'opinion.

La religion qu'ils professoient avant Mahomet, étoit le culte d'un Dieu, et la vénération pour les étoiles. Ils regardoient les planètes comme des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Défendus par leurs déserts et par leur courage, ils n'ont jamais subi le joug étranger. Trajan ne conquit

qu'une petite portion de l'Arabie pétrée ; aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple avoit, au contraire, subjugué les trois quarts de l'Europe dont il n'a été chassé qu'après s'être affoibli par les divisions de ses chefs.

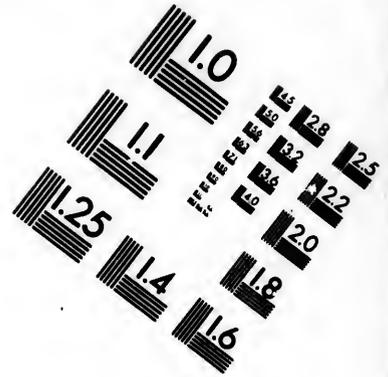
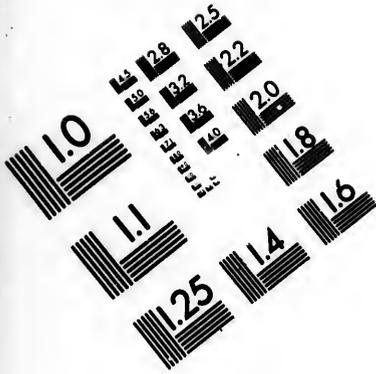
Ainsi que tous les orientaux, ils se montrent toujours jaloux de vaincre en fait de mariage ; le chapitre des ablutions est très long dans la religion mahométane que dans toutes les modes sacrés. Sous un climat brûlant, où le défaut de propreté exposoit à mille inconvéniens dangereux, il falloit ériger la propreté en vertu. Les femmes y sont sur-tout soumises à des réglemens qui paroitraient peut-être injurieux et sévères, s'il ne s'agissoit pas de la conservation de la santé.

Cette nation est hospitalière ; Mahomet recommande beaucoup cette vertu, mais les Arabes la pratiquoient bien avant lui : ils se piquent sur-tout de la plus intime amitié, et c'est une honte ineffaçable, dans quelques tribus, d'avoir refusé à un ami ce qu'on pouvoit lui accorder.

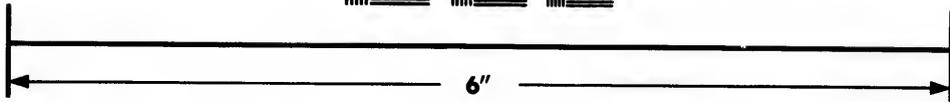
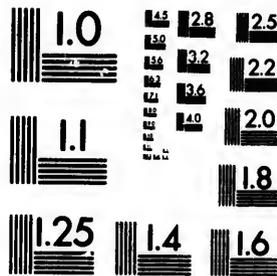
De temps immémorial, chaque maison, dans l'Arabie, est un asyle sûr pour tous ceux qui se trouvent dans le cas de s'en servir : un Arabe qui mange ne voit passer aucun étranger sans l'inviter à partager son repas : quelques grands ont accoutumés de faire crier, par un hérault, dès qu'ils sont servis : *« au nom de Dieu, que tous ceux qui ont faim s'approchent et mangent. »*

Il faut cependant avouer que l'hospitalité est exercée avec beaucoup moins de chaleur qu'autrefois, et même qu'elle n'est guère offerte qu'aux mahométans. L'opinion où sont quelques Arabes, qu'un chrétien polluroit ses alimens, les leur fait voir avec horreur. Aussi ne les traitent-ils qu'avec la plus extrême rigueur, lorsqu'ils tombent entre leurs mains. Ils les réduisent à l'esclavage,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
2.0 2.2  
2.5 2.8  
3.2 3.6  
4.0 4.5

10  
01

et à une condition pire que celle des chiens qui gardent leurs troupeaux. Les équipages de quelques vaisseaux échoués sur la plage qui borde ces déserts, ont été traités de cette manière par ces hordes vagabondes.

Les femmes qui exigent de nous en Europe une espèce de culte, sont obligés à la soumission la plus entière, la plus servile et la plus respectueuse chez les Orientaux. En Arabie elles baisent les pieds des hommes avec le même respect que nous leur baisons les mains en France. Un homme compromettrait sa dignité s'il saluait une femme. Elles descendent de leurs chameaux sur une grande route, et vont à pied jusqu'à ce qu'elles aient perdu de vue l'homme qu'elles ont rencontré.

La partie de l'Arabie heureuse qui est cultivée, est le pays le plus délicieux de la terre; la fraîcheur des ombrages, la pureté de l'air, le parfum des plantes odoriférantes, la paix inaltérable dont on y jouit, tout concourt à la félicité de ses habitans. Cette partie est la seule qui fasse quelque commerce de la manne, de l'encens et du café.

Les chameaux et sur-tout les chevaux, sont les animaux dont ils font le plus de cas, sur-tout le cheval dont la naissance est constatée avec les plus grandes formalités, et dont la généalogie est attestée avec plus de solennité que celle d'un grand d'Espagne ou d'un prince Allemand.

Toute la partie de l'Arabie habitée par des hommes sédentaires, est soumise à un Chérif; les Arabes vagabonds qui errent dans les déserts, ne reconnoissent pour chefs que ceux qu'ils se sont choisis dans chaque famille, et ils n'ont jamais pû être soumis à payer un tribut; ont sent que les lois d'un peuple qui vit dans des déserts affreux avec un peu de millet trempé dans du lait de chameau, sont simples, que leurs différens sont

bien rares, et bien peu compliqués; aussi leur constitution approche-t-elle de bien près, le pur état de nature: quelques titres religieux peuvent seuls obtenir à un individu de la considération.

L'habillement des Arabes est en général long et ample. Dans l'Yémen, les gens du moyen état ont de larges haut-de-chausses. Dans le Tahama, ils portent par-dessus une chemise fort ample; elle est bleue, et blanche dans les montagnes, mais par-tout les manches en sont longues et larges. On passe autour du corps une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle sur le devant on place un couteau large recourbé et pointu. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au-dessous du genou, il y a une doublure, mais point de manches. Ils mettent sur une épaule un grand linge fin, ordinairement destiné à le garantir de la pluie et du soleil.

Ils ont jusqu'à dix ou quinze bonnets les uns sur les autres, la plupart de simple toile: quelquefois ils les recouvrent d'un drap fort, de coton piqué, souvent richement brodé. Les doctes parmi les Musulmans s'y distinguent par l'excessive grosseur de leurs turbans.

Les Arabes du moyen et du bas étage, n'ont pour chaussure que des semelles attachées par une ou deux courroies au-dessus du pied; ces courroies ne sont pas si longues que nos peintres les représentent dans leurs habillemens à l'orientale.

Les gens distingués, outre ces différentes pièces de costume, ont encore une veste à manches étroites, et un habit à manches fort amples. Ils font usage de pantouffles turques.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts d'un morceau de mousseline négligemment retroussée; quelques-uns ont des caleçons et une che-

mise , mais la plupart se contentent d'un linge drapé à l'entour des reins et pendant jusqu'aux genoux : ils portent en outre un large ceinturon avec le *jambra* ou le couteau passé par-devant. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple se couvre de peau de mouton.

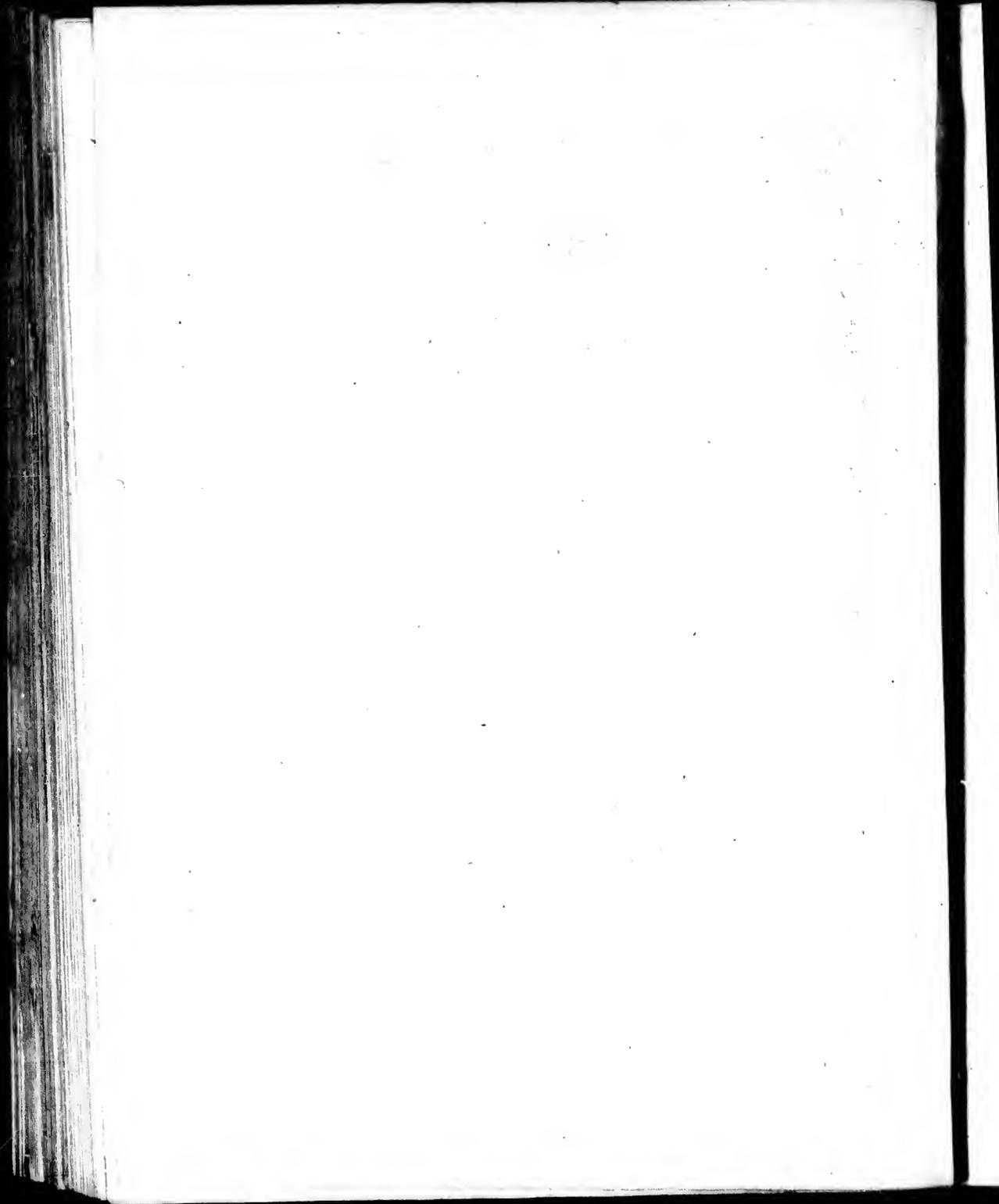
Les Arabes distingués ont deux poches à leur veste , l'une à côté , l'autre sur la poitrine. Ceux de médiocre condition , mettent leur petite bourse , leur briquet , leur mouchoir , etc. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compose cependant tout le lit d'un Arabe ; sa large ceinture lui sert de matelas , et il dort ainsi étendu nu , ou seulement couvert par le linge qu'il porte le jour sur son épaule.

Les montagnards passent souvent la nuit entièrement nus dans de grands sacs de cuir , et ils en sont quittes à leur réveil pour retourner et secouer leur sac.

---

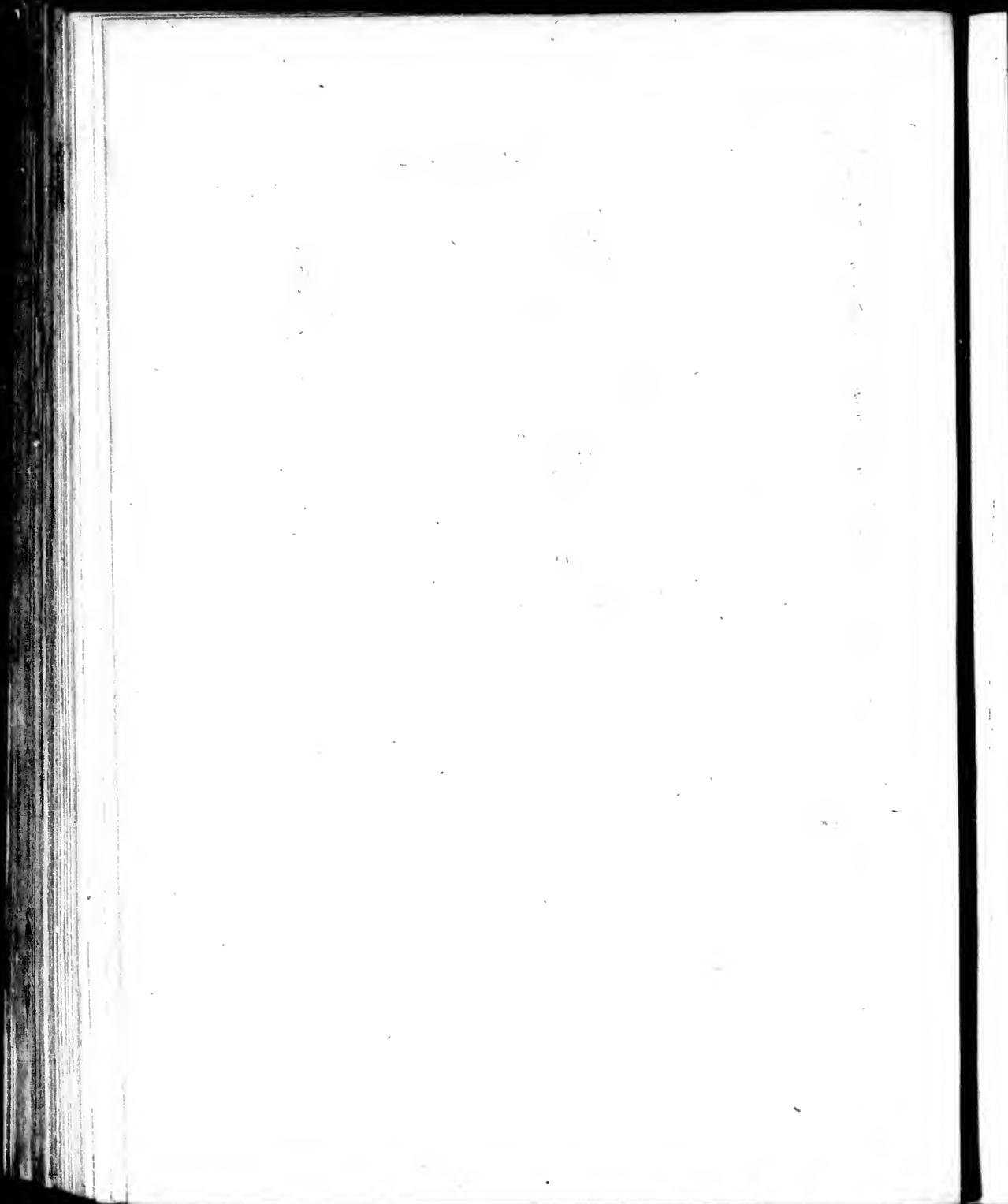


*Sheik de l'Arabie heureuse.*



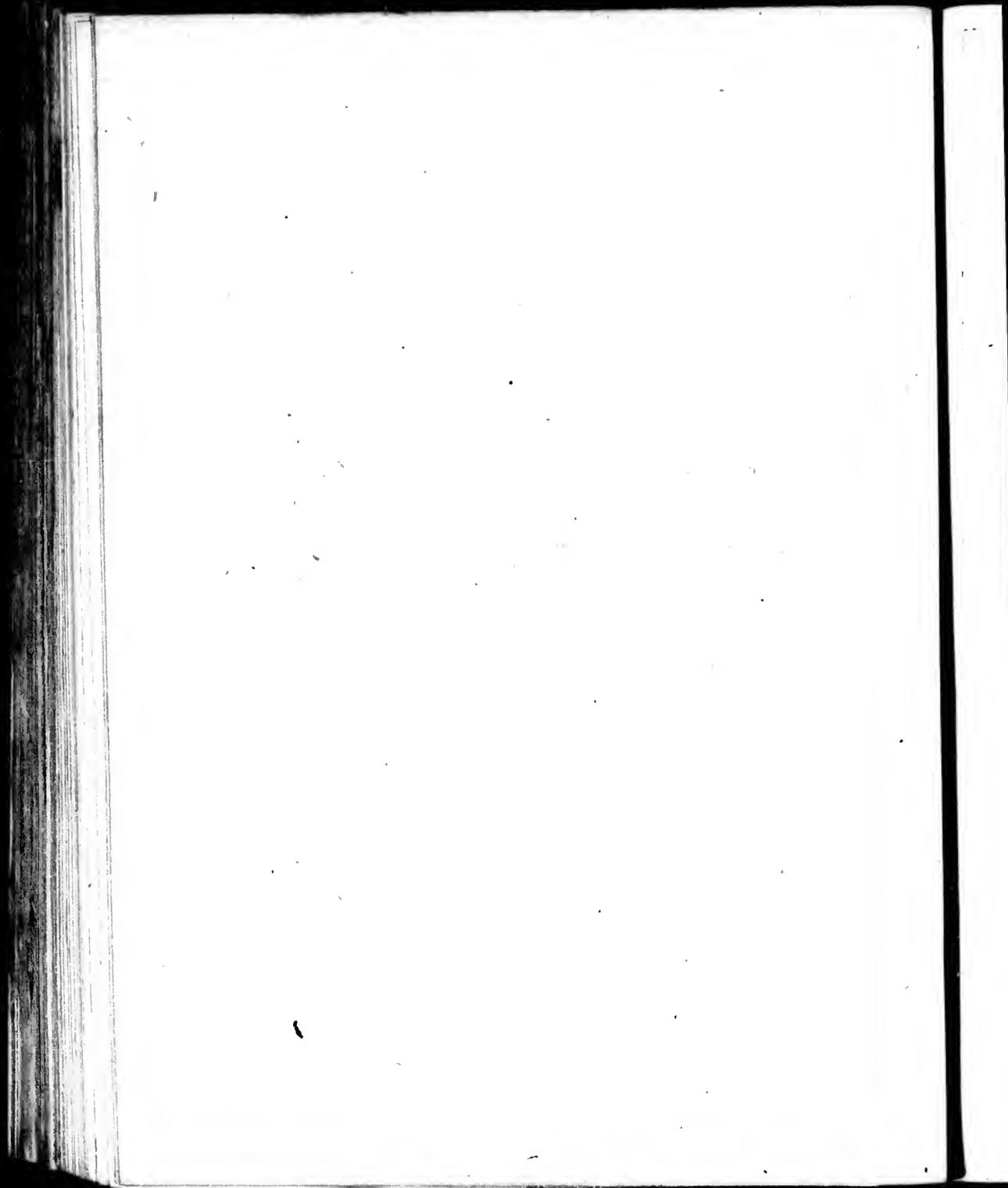


*Femme de l'Arabie heureuse*



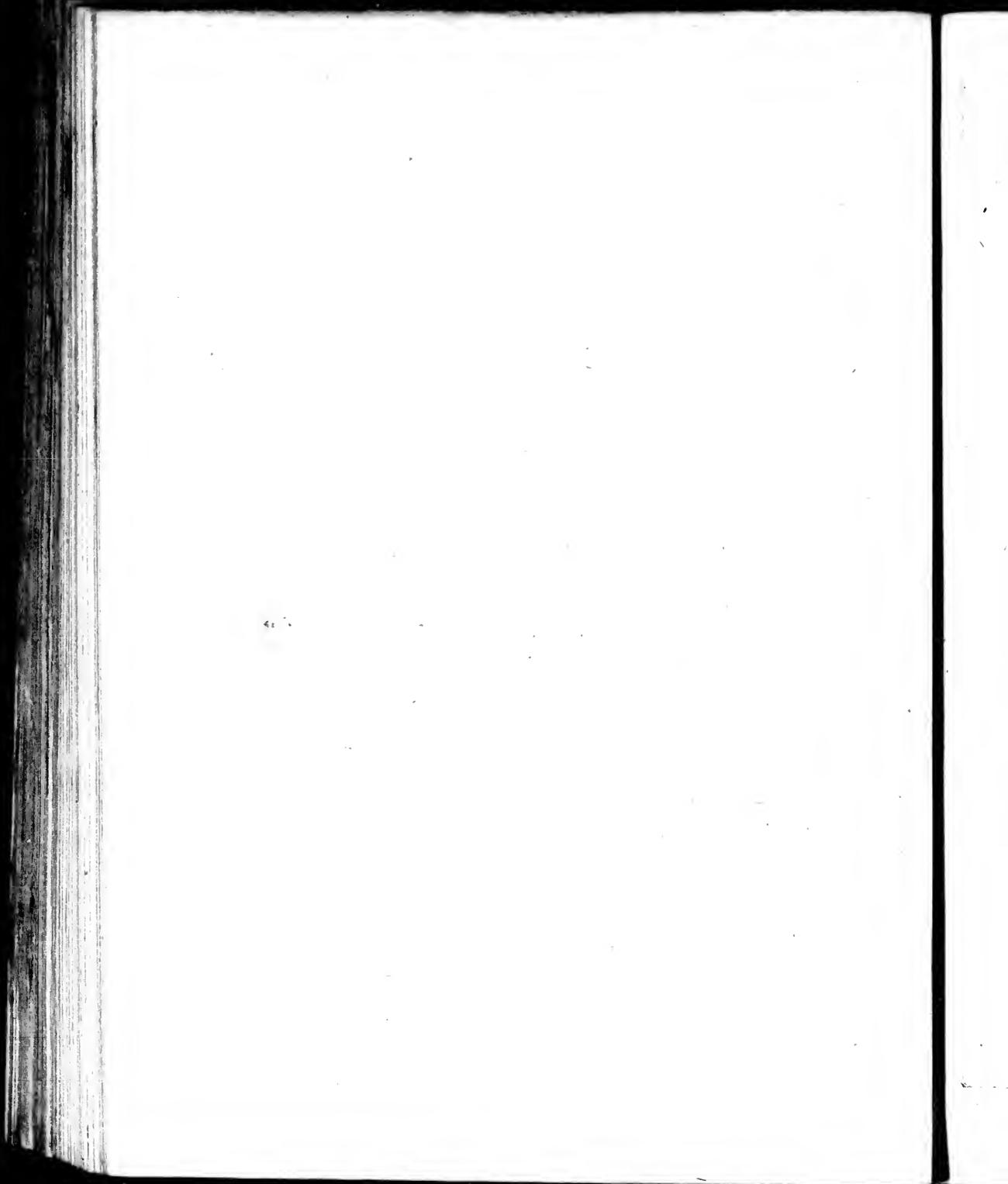


*Villageoise de l'arabie heureuse.*



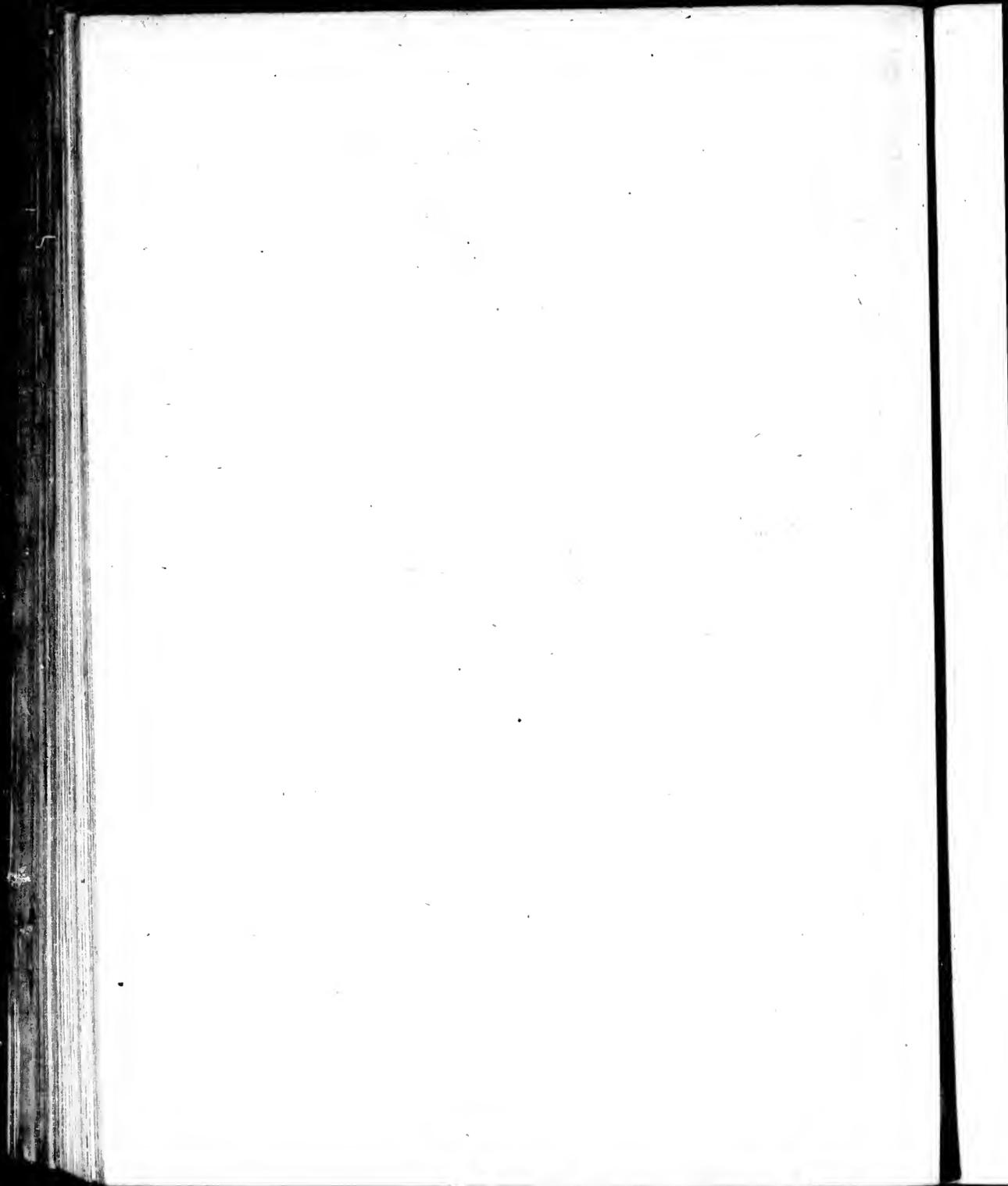


*Arabe du Désert ou Bedouin à cheval*



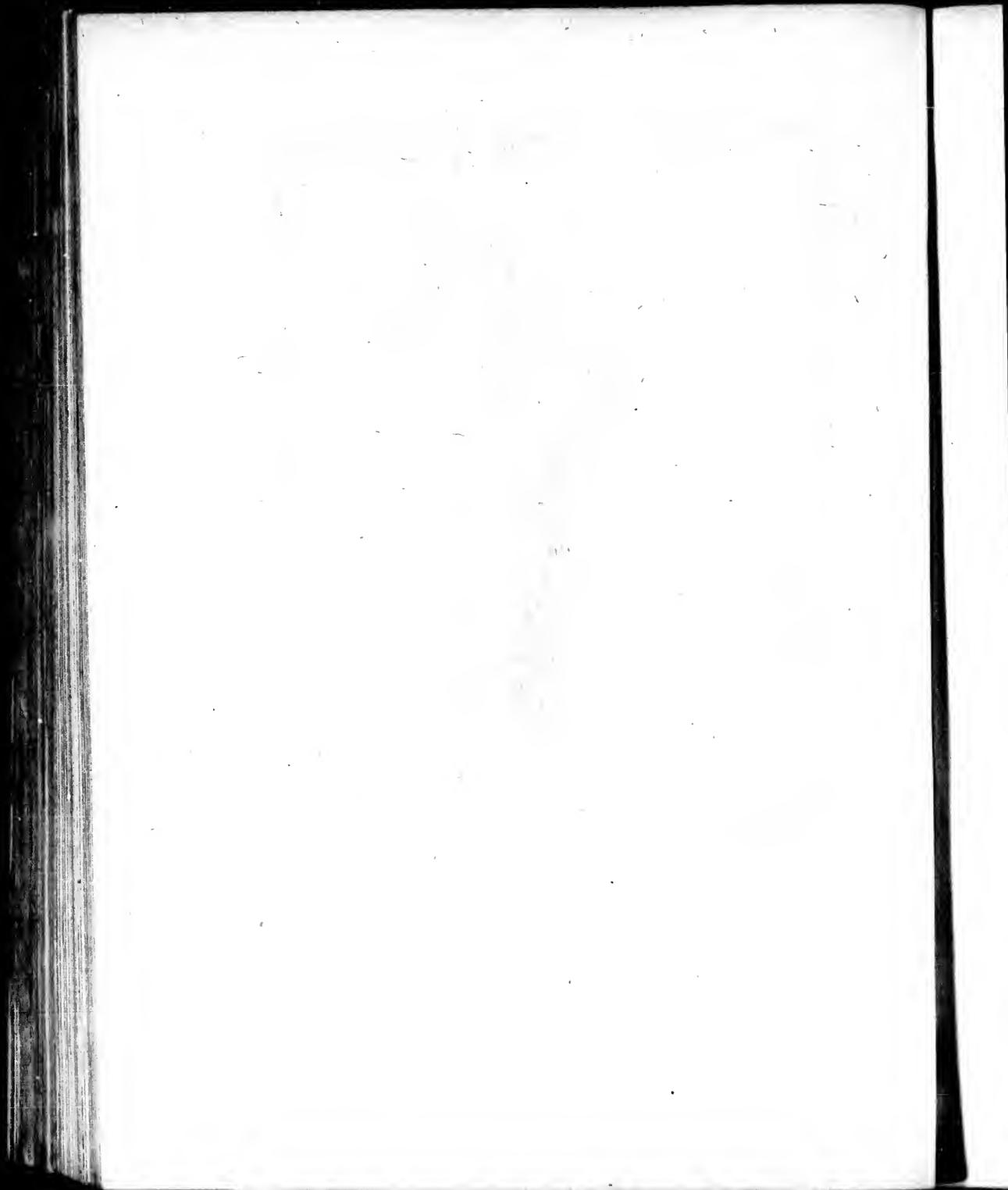


*femme Arabe du désert vendant du pain.*





*Montagnard de l'Arabie Pétrée.*



---

## I N D O U S .

---

**O**N appelle Indous les habitans originaires du vaste Empire de l'Indoustan.—Ils habitent les bords de l'*Indius*, aujourd'hui le *Sinde*, grande rivière, qui d'abord donna son nom à cette partie de l'Asie qui se trouve située entre ce fleuve et celui du Gange: ce nom fut ensuite donné par extension à toute la partie de l'Asie méridionale, située entre le deux et le trente-sixième degré de latitude septentrionale, et le quatre-vingt-trois et le cent vingt-sixième de longitude, en sorte que cette partie qu'on appelle les Indes orientales, pour les distinguer des occidentales ou de l'Amérique, a plus de 600 lieues d'étendue, depuis le Cap de *Romania*, ou le détroit de Sincapour, dans la presqu'île de Malaca, jusqu'à l'extrémité septentrionale du royaume d'Akem, ou d'Asen, et autant depuis le Cap Comorin, et l'extrémité méridionale de la presqu'île d'en deça du Gange, jusqu'à l'extrémité septentrionale du royaume de Cachemire, du Midi au Nord et environ autant du Levant au Couchant dans sa plus grande largeur.

Ce vaste pays est borné au nord par la Tartarie asiatique, ou grande Tartarie; au levant par la Chine et la mer des Indes, au midi par cette mer; qui y fait les golfes de Siam et de Bengale, et enfin au couchant par la même mer, et la Perse.

Les Indous, ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe, est doux, laborieux et naturellement porté à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec eux, ne peuvent se lasser d'admirer leur patience, leur probité et leur bienveillance; mais ce

peuple, si bon, si humain, si charitable, est en même temps le moins sociable de l'univers. — Superstitieux à l'extrême, fanatiques de leurs principes religieux, les autres nations ne sont à leurs yeux que de viles races impures. Ces Indiens idolâtres se partagent en quatre principales castes qui se haïssent tellement, que ceux d'une caste n'ont aucun commerce, aucune liaison avec ceux d'une autre, ils ne voudroient pas même manger avec eux. — Ces quatre castes ou sectes sont celles des *Bramins* ou *Brachmanes*, qui sont les prêtres du pays, et la plus ancienne de toutes les races. Ils sont si pauvres, qu'ils vendent leurs services à ceux des trois autres castes. 2°. Celle des *Rasbouts* qui servent dans la cavalerie de l'empereur du Mogol, et qui sont renommés par leur courage, leur adresse et leur intrépidité. Ceux de cette race qui se croient descendans des anciens rois de l'Inde, font métier de brigandage, et ne se font point scrupule de manger de la chair des animaux. 3°. Celle des *Banians*, qui s'occupent du commerce dans les Indes, (comme les Juifs en Europe). Ceux-ci croient à la metempsyose, ne mangent d'aucun animal, et rendent un culte égal à Dieu et au Démon. 4°. Celle enfin dite des *Soudras*, qui s'engagent la plupart dans l'infanterie du grand Mogol, leurs mœurs sont plus douces que celles des *Rasbouts*. — Ces derniers forment la classe des artisans et des laboureurs.

Les enfans ne peuvent pas quitter la caste où ils sont nés; mais il leur est permis de choisir une vocation, quoiqu'elle ne soit pas celle de sa caste. — Nous avons vu des *Bramins* souverains; beaucoup sont négocians, et il n'est pas rare de voir des *Banians* et des *Rasbouts* artisans. C'est donc à tort que plusieurs voyageurs ont prétendu que le fils seroit obligé d'embrasser la profession de son père. — Cette liberté, d'ailleurs, est d'autant plus

nécessaire, qu'il est impossible qu'un Indous d'une caste inférieure, soit reçu d'une supérieure. On raconte à ce sujet un fait, dont cependant la vérité ne peut être garantie.

» Un Indien de la caste des Rabouts, étant monté sur le trône, voulut entrer dans la caste des *Brachmanes*: ces prêtres, après de longs refus, crurent devoir acquiescer à sa demande, mais à condition qu'il fit mettre dans un temple la statue d'or d'une vache assez grande pour qu'un homme pût y entrer par derrière, et en sortir par la bouche: le souverain Rasbout ayant passé à plusieurs reprises par le milieu de la figure de l'animal sacré, fut regardé comme régénéré, et reçu dans la caste des *Brachmanes* ou *Bramins*. »

Les Indous ont conservé la coutume de brûler leurs morts, mais aujourd'hui il est fort rare qu'il soit permis à une veuve de se jeter dans les flammes avec le corps de son mari.

La nourriture de ces Indiens consiste en riz, en lait et en fruits: leur boisson est de l'eau mêlée avec du jus de limon ou de quelqu'autre fruit. Ils font aussi usage d'une espèce de bière faite avec des noix de galle et du sucre; ils mangent, pour la plupart, avec les doigts, ne se servant point de couteaux ni de fourchettes. Les Rabouts mangent du mouton et de la chair de quelques autres animaux, mais tous respectent également la vache et le bœuf. Les *Brachmanes* sont plus rigides pour leur nourriture; ils se refusent même, outre les viandes, une grande partie des légumes permis aux autres Indous: ils ne mangent que ce qui a été préparé par un homme de leur caste, et n'osent boire que l'eau portée par un tel homme: ils sont de plus assujettis à des jeûnes très-fréquens: des grandes feuilles d'arbres leur servent de plats, et ils boivent dans le creux de la main.

Les Indous ont communément le teint brun, jaunâtre et basané, on y trouve cependant des femmes qui sont assez blanches. On les marie fort jeunes, et ordinairement elles sont nubiles et peuvent être mères à l'âge de dix ans. Ces Indiens sont industrieux, sur-tout pour la fabrique des étoffes de soie et de coton. Les Brachmanés sont les seuls qui sachent lire et écrire: les autres Indous sont pour la plupart ignorans; ils s'appliquent cependant à la médecine, à l'astrologie et aux arts magnifiques.

L'habillement des Indous est différent pour la forme qui est usitée chez les Turcs et les Arabes. Les négocians portent un turban, la culotte et un habit long de toile blanche de coton. Leurs pantouffles sont garnies de pointes de métal recourbées. Les artisans vont nus, excepté un petit linge autour des reins, et une espèce de turban sur la tête. Dans le temps des pluies, les paysans mettent sur la tête une longue capote, tissue de feuilles de palmier.

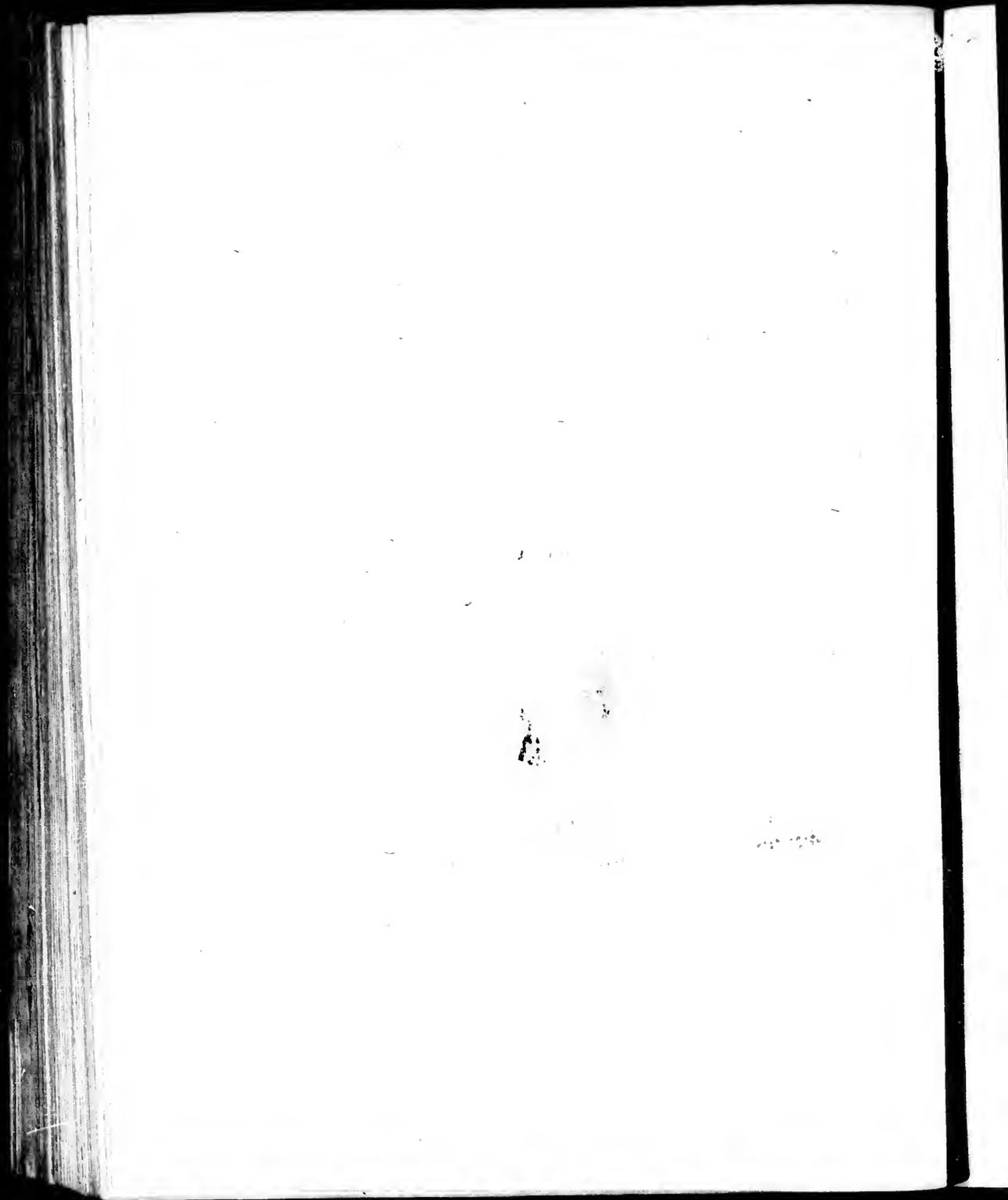
L'habillement des femmes du commun consiste dans un grand linge rayé de rouge, dont elles s'enveloppent les reins, et dans un autre linge plus grand encore qu'elles ploient autour du corps et mettent quelquefois sur la tête. Elles portent toutes un plastron garni de deux étuis, dans lesquels elles enferment le sein; ce qui est la cause qu'on ne voit pas parmi les Indiennes des gorges affaissées comme parmi les Mahométanes: elles sont fort laborieuses, elles se rendent dans les villes voisines et gagnent leur vie par les travaux les plus rudes; néanmoins elles sont chargées de bagues aux nez, aux oreilles, aux doigts, aux bras et à la cheville des pieds.

tre  
ont  
re-  
de  
our  
nes  
ous  
en-  
ues,  
rme  
ians  
oile  
ntes  
é un  
rban  
met-  
s de

dans  
pent  
ncore  
efois  
deux  
est la  
orges  
t fort  
es et  
noins  
aux

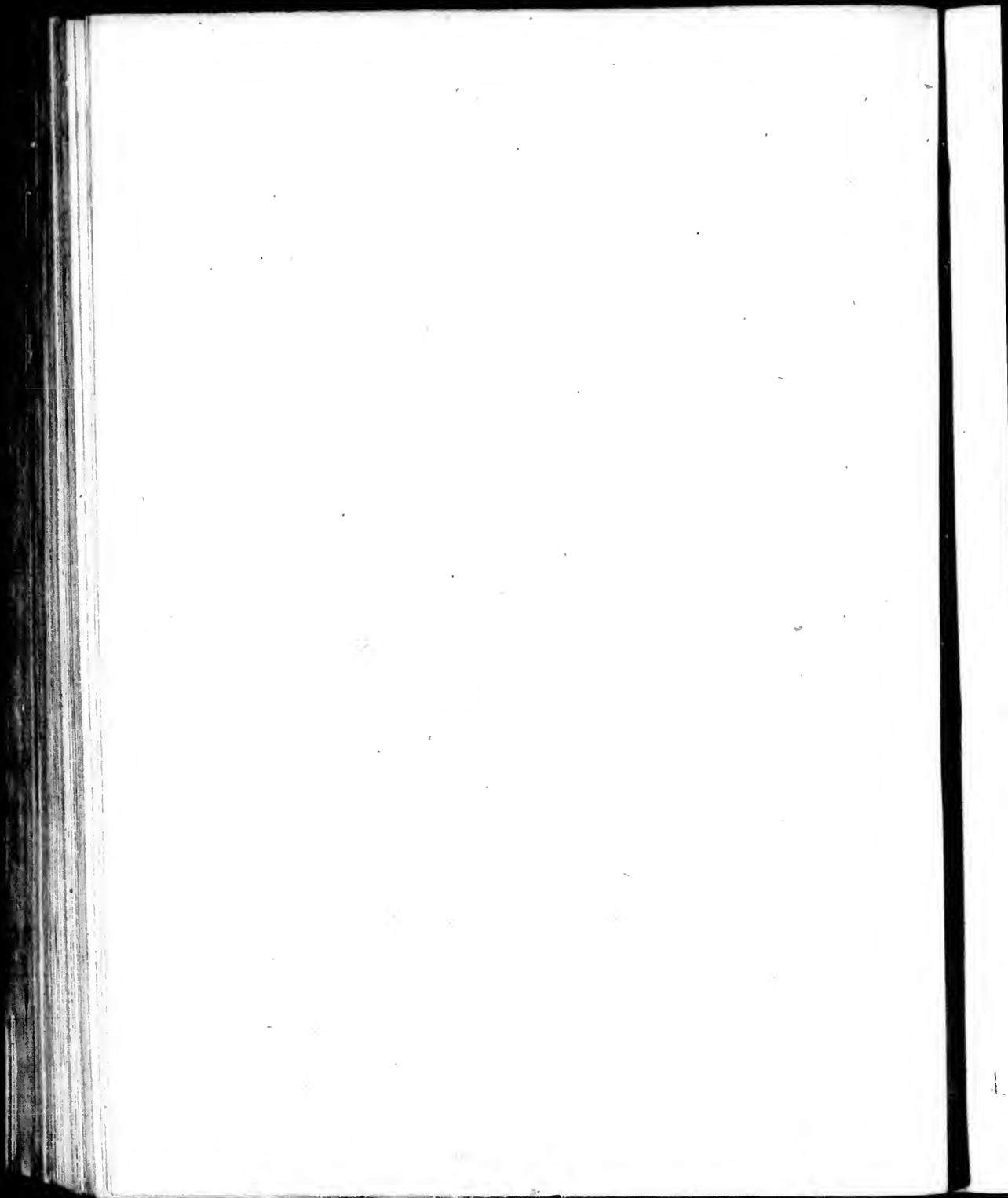


*Indous*



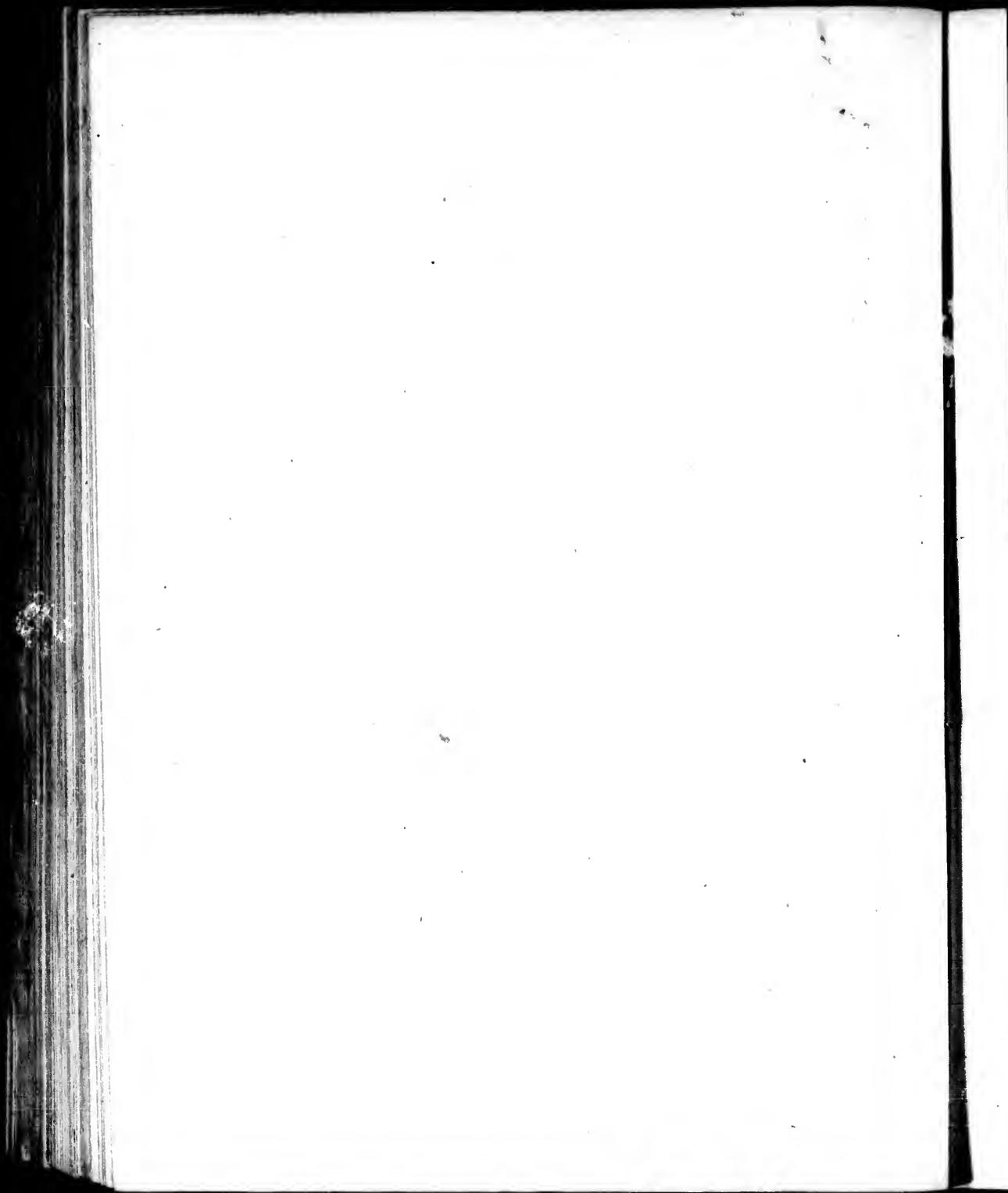


*Pretre Indous.*





*Paijsan Indous.*



---

## H A B I T A N S

### DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

**L**A côte de Coromandel est une des immenses portions de l'Inde, en deça du Gange, et qui occupe la partie occidentale du golfe de Bengale. Cette côte a essuyé de grandes révolutions. Les chefs les plus adroits y ont érigé des souverainetés, et les ont formées aux dépens de ceux qui l'étoient moins; mais deux choses, qui rarement vont ensemble, la sobriété et l'amour du plaisir, caractérisent ces Indiens, et semblent les dédommager des révolutions politiques dont ils sont sans cesse le jouet.

Les principaux comptoirs des Européens sur cette côte, sont Pondichéry, et Karikal aux Français; les Anglais possèdent Madras et Goudelour; les Hollandais Négapatnam, Sadras, Paliacate, et les Danois Tringuebar.

Pondichéry est la capitale des possessions Françaises. Cette ville étoit autrefois une des plus belles de l'Inde: elle fut rasée par les Anglais, mais depuis elle a été rebâtie avec beaucoup plus de goût. Les maisons y sont superbes, les rues tirées au cordeau, et

toutes plantées d'arbres qui donnent un ombrage continu.

Karikal , par sa position , est susceptible de devenir un chef-lieu. Les maisons indiennes y sont plus propres et mieux bâties que dans aucun endroit : voisine de Tanjaour, elle pourroit devenir le grenier de l'Inde. Plusieurs villages considérables en dépendent, et lui paient tribut; en un mot, cet établissement français, dont les limites s'étendent jusqu'à la rivière de Naour, est le seule qui couvre ses dépenses.

*Madras* est très-bien fortifié; ce n'est qu'avec des forces majeures qu'on pourroit venir à bout de s'en rendre maître: il n'en est pas de même de Goudelour, cette place est hors d'état de soutenir une attaque; ses portes ne sont défendues par aucun ouvrage; ses murs bâtis en briques, et sans fossés, offrent une vaste enceinte où l'on ne voit que quelques bastions absolument dépourvus de canons.

*Négapatnam* est la capitale des Hollandais; cette ville est grande et entourée d'un mauvais mur. La citadelle quoique petite, paroît être forte. Toutes les marchandises que la compagnie fait fabriquer dans l'Inde, se rendent à cette place; c'est là que les vaisseaux chargés partent pour leur destination.

*Sâdras* est renommée par ses guingans, ses toiles peintes, et *Paliacate* par ses mouchoirs,

Les habitans de la côte de Coromandel sont appelés *Tamouls*. Ils sont bruns-noirs, assez grands et bien faits; mais s'ils étoient moins lâches et moins efféminés, ils ne souffriroient pas que des étrangers et leurs voisins soient les maîtres chez eux. Ils ont oublié qu'on les dit les fils aînés de la terre; et d'après ce qu'ils sont aujourd'hui, on a de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis. Semblables aux belles ruines de la Grèce que le voyageur

foule aux pieds impunément, ce peuple qui a perdu ses titres, végète plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent si peu.

Ces Indiens sont portés à la joie et à la gaieté : ils aiment les jeux, la danse, la musique et les spectacles, aussi se cottisent-ils entre eux pour salarier continuellement des comédiens ambulans. Il n'est point de nation plus sobre ; ils ne font que deux repas par jour ; du riz cuit à l'eau, des herbage, des légumes, du laitage et quelques fruits voilà leur nourriture ordinaire. Il y a cependant des castes qui mangent du poisson et du mouton, mais cela est bien rare, et ce n'est que dans des festins extraordinaires qu'ils s'écartent de la loi générale qui leur ordonne de s'abstenir de la chair des animaux. Dans ce pays, on se reproche l'existence, du moment qu'elle coûte la destruction de quelqu'être vivant, et ce lui-là est réputé impur, si ses lèvres ont été souillées par du sang.

Les *Parias* seuls, réputés infames, mangent du bœuf, de la vache et du buffle ; et quiconque se rend coupable de ce crime est déchu de sa caste.

Les Tamouls ne boivent aucune liqueur capable d'enivrer ; il n'y a que les castes les plus viles qui se le permettent, et si les autres en font usage, ce n'est que dans le plus grand secret. Ces peuples ont en horreur l'ivrognerie à cause de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent : ils l'ont tellement en aversion, que la personne d'un Roi, cesse d'être sacrée pour eux, quand ils le surprennent dans l'ivresse. Le régicide, en pareil cas, seroit récompensé : *Strabon* témoigne que dans tout temps l'aversion des Indiens pour l'ivrognerie a été si grande, qu'une femme trouvant un roi dans l'ivresse pouvoit le tuer, et que pour récompense, celui qui succédoit à la couronne

étoit obligé de l'épouser. Quel dommage qu'un peuple né avec de si heureuses dispositions, soit la dupe de ses prêtres, et l'esclave des tyrans !

Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance et la simplicité des hommes du premier âge : des biscuits faits avec du lait, soupoudrés d'un peu de sucre, des gateaux cuits dans le beurre ou dans l'huile, sont pour eux des mets délicieux : le plus souvent ils ne boivent que de l'eau pure ; mais quand ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin et des oignons. Des feuilles d'arbres artistement cousues avec des brins d'herbes, leur servent de plats et d'assiettes : leur coutume est de manger en silence, et couchés sur des nattes de palmiers, ou sur quelque morceau de toiles.

Le costume des habitans de Coromandel est fait pour le pays qu'ils habitent. Une pièce de toile ceint les reins, et retombe jusqu'aux genoux. Une autre pièce de sept à huit coudées de long, fait le tour du corps en différentes manières, sans avoir rien de déterminé. Ils portent une espèce de turban, formé d'un linge fin comme de la mousseline, qui leur enveloppe la tête. Quelques-uns portent de larges culottes qui descendent jusqu'à la cheville : d'autres font usage d'une longue robe à la moresque, de toile blanche, qui se croise sur la poitrine : les riches, les Nababs la portent en mousseline brodée à fleurs d'or ; une écharpe la retient et la serre sur les hanches. La plupart vont pieds nus ; d'autres portent des sandales ou pantouffles de maroquins de toutes couleurs terminées par un bec long et recourbé : leurs oreilles sont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y suspend. Ces boucles, de forme ovale, sont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelquefois leur habillement est

encore plus simple : ce n'est souvent qu'un morceau de toile qui sert à cacher les parties naturelles.

Les femmes sont presque toutes de moyenne taille, et assez généralement laides et mal propres. Il ne leur est pas permis de manger avec leur mari. A proprement parler, ce sont autant d'esclaves pour lesquelles on a cependant quelques attentions. Quoique l'usage soit de n'en avoir qu'une, la polygamie néanmoins est permise, et dans certaine castes il n'est pas rare de voir des Indiens en avoir jusqu'à trois ou quatre.

Une simple pièce de toile, appelée *pagne* fait l'habillement des femmes. Elle est assez large pour les couvrir de plusieurs tours depuis la ceinture jusqu'aux pieds : elles portent en outre dans certains cantons, un petit corset dont les manches ne dépassent pas le coude ; il s'attache par derrière : et prend le contour de la gorge de manière qu'il la soutient sans la gêner : le reste du corps est nu, depuis le dessous de la gorge jusqu'au nombril. Quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, et qu'on appelle *challes* ; elles sont de toute beauté.

Elles portent à chaque bras de même qu'au dessus de la cheville du pied, nombre d'anneaux d'or, d'argent, de cuivre, d'ivoire ou de corail qui, en marchant, fait un bruit qui leur plaît beaucoup : leurs doigts sont pareillement surchargés de bagues et d'anneaux de toutes sortes : des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac : leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits, et remplies de bijoux ; enfin elles poussent l'amour de ces ornemens au point qu'elles s'en attachent aux narines.

Les veuves qui ne se remarient jamais, quittent toute espèce de bijoux, et ne sont revêtues que d'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, et dont l'un

des bouts passant de droite à gauche leur couvre le sein , et revient sur l'épaule droite après avoir passé sur la tête.

Les maisons de ces Indiens n'ont qu'un étage ; elles sont presque toutes bâties de terre et de briques recouvertes de chaux ; elles n'ont point de fenêtres ou du moins elles sont très-petites , la porte est basse , étroite , enfin ce sont de vraies cabanes , étayées en dehors de plusieurs perches. L'ameublement est de la plus grande simplicité ; il consiste en une natte ou un tapis étendu par terre , et quelques vases entassés les uns sur les autres.

On ne voit dans l'Inde d'autre voiture que le *gari* et le *palanquin* ; le premier est une espèce de chaise recouverte , garnie tout autour de petits rideaux : et porté sur deux roues ; les bœufs qui le traînent sont si lestes , qu'ils suivent le galop d'un cheval , et font jusqu'à vingt lieues par jour. Le palanquin est une voiture douce et commode : c'est une espèce de lit recouvert et garni d'un matelas et de coussins : il est traversé par un fort bambou arqué dans le milieu , et porté par six ou huit esclaves ou porteurs du pays.

Les Nababs ou gouverneurs en ont de très - riches.

On rencontre souvent des Bayadières ; ce sont des danseuses qui se consacrent dès leur enfance à honorer les dieux ; elles sont de toutes les cérémonies , et suivent les processions en dansant et en chantant. Un artisan destine ordinairement à cet état , la plus jeune de ses filles et l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile ; là , on leur donne des maîtres de danse et de musique : les Brames cultivent leur jeunesse , dont ils dérobent toujours les prémices , et dès-lors elles deviennent filles publiques. Elles forment un corps

entr'elles , et s'associent avec des musiciens pour aller danser et amuser ceux qui les font appeler.

Les Indiens se remarient jusqu'à ce qu'ils ayent des enfans , et sur-tout des mâles ; quand ils ne peuvent en avoir d'aucune femme , ils adoptent alors un garçon pour qu'il remplisse les devoirs de fils à leurs obsèques. Mourir sans laisser un enfant au moins adoptif , est pour eux le plus grand malheur. Les mariages se concluent entre le père de la fille et le père de l'époux. Quelques jours avant le mariage , le père de l'époux donne au père de la fille de vingt-une à trente-une pièces d'or comme étant le prix de la fille qu'il achète pour son fils. En remettant cette somme , il dit à haute voix devant un Brame et les parens assemblés , *l'or est à vous et la fille est à moi* ; le père de la fille répond de même ; *l'or est à moi et la fille est à vous*.

La fille étant parée du *Pariécourè* , qui est une espèce de pagne de soie , reçoit de son mari le *tali* , petit joyau d'or qu'il lui attache au cou , et qui forme la dernière cérémonie ; de ce moment , le mariage est sanctionné , et ne peut plus être rompu dès que le tali est attaché.

Les funérailles se font toujours le soir : les cérémonies ne sont pas les mêmes dans toutes les castes. Les uns enterrent les morts , les autres les brûlent , et chacun à son cimetière à part , et toujours dans le voisinage d'un lac ou d'un étang. Les Parias sont ceux à qui , à la fin , on livre les corps pour leur rendre les derniers devoirs.

Les Parias forment la dernière de toutes les castes , les autres Indiens les regardent comme des gens infâmes , et généralement reprobés. Ils sont proscrits , et n'habitent que des cahottes situées dans de quartiers séparés , toujours éloignés des villes , bourgs ou

---

8 HABIT. DE LA COTE DE COROMANDEL.

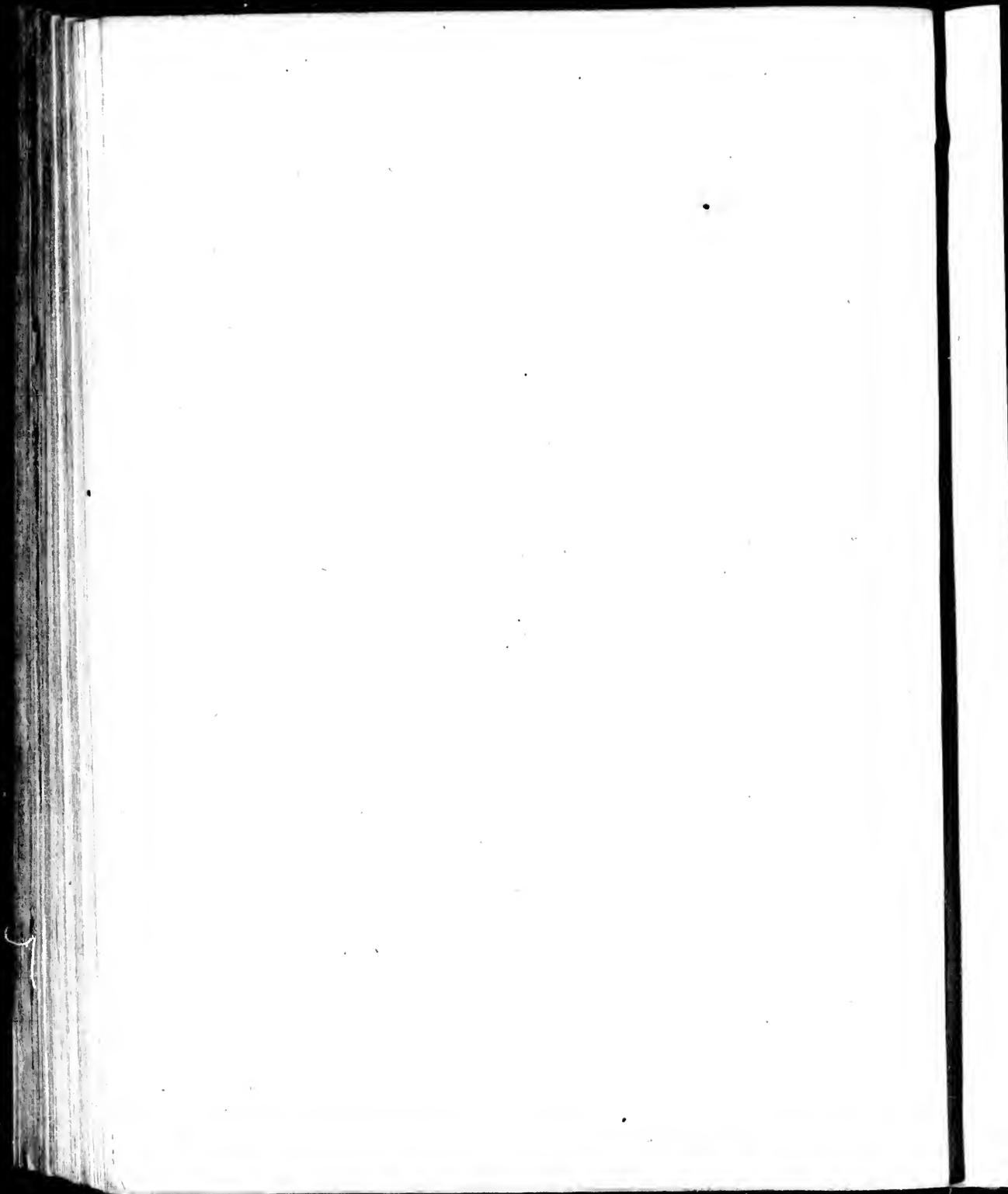
---

villages : ils passent pour si impurs , que quand un Indien d'une autre caste permet à quelqu'un d'entr'eux de lui parler , il faut que cet infortuné tienne une main devant sa bouche , afin d'empêcher son haleine de se porter vers lui ; et s'il se rencontre sur un grand chemin , il faut qu'il se détourne pour le laisser passer , de même que si quelque Indien touche par mégarde un Paria , il est obligé d'aller se purifier dans le bain. Ils sont tellement méprisés , qu'ils sont exclus des assemblées du peuple ; ils ne peuvent jamais entrer dans les temples, ni dans les maisons des autres Indiens , ni puiser de l'eau dans le puits des autres castes : enfin ces malheureux sont réduits à rendre les services les plus vils et les plus dégoûtans.

---

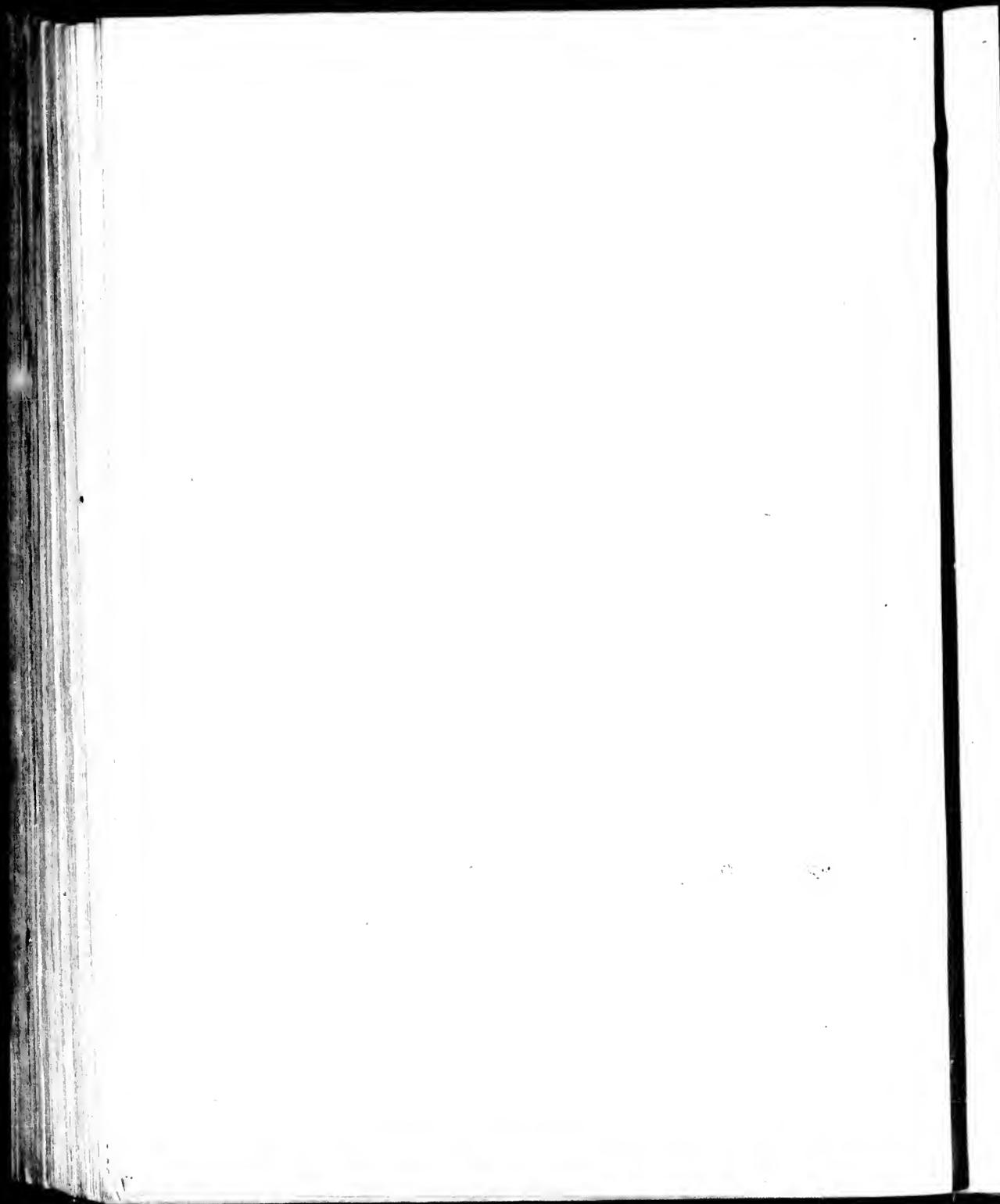


*Nabab de la côte du Coromandel.*



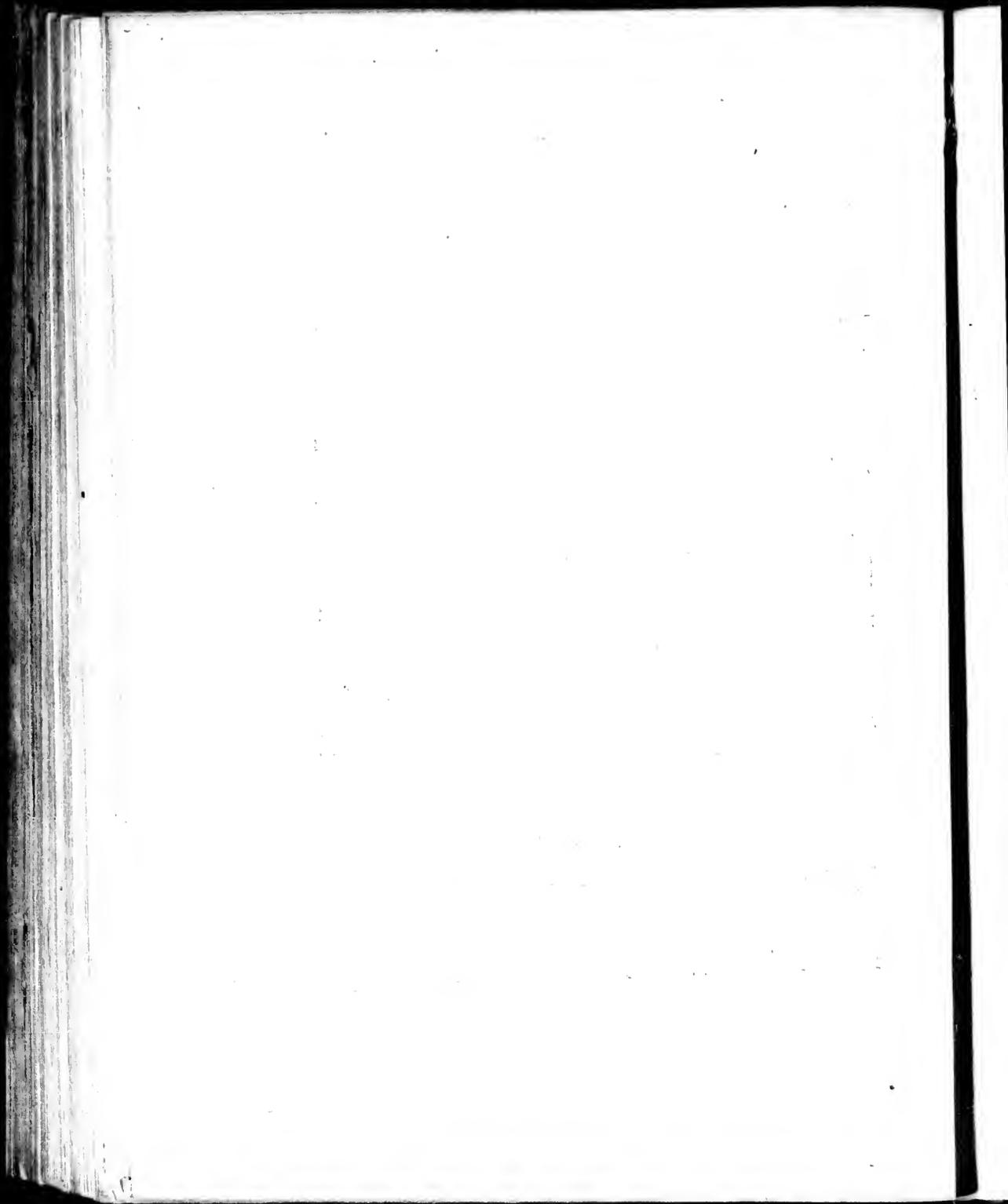


*Indien du Coromandel.*



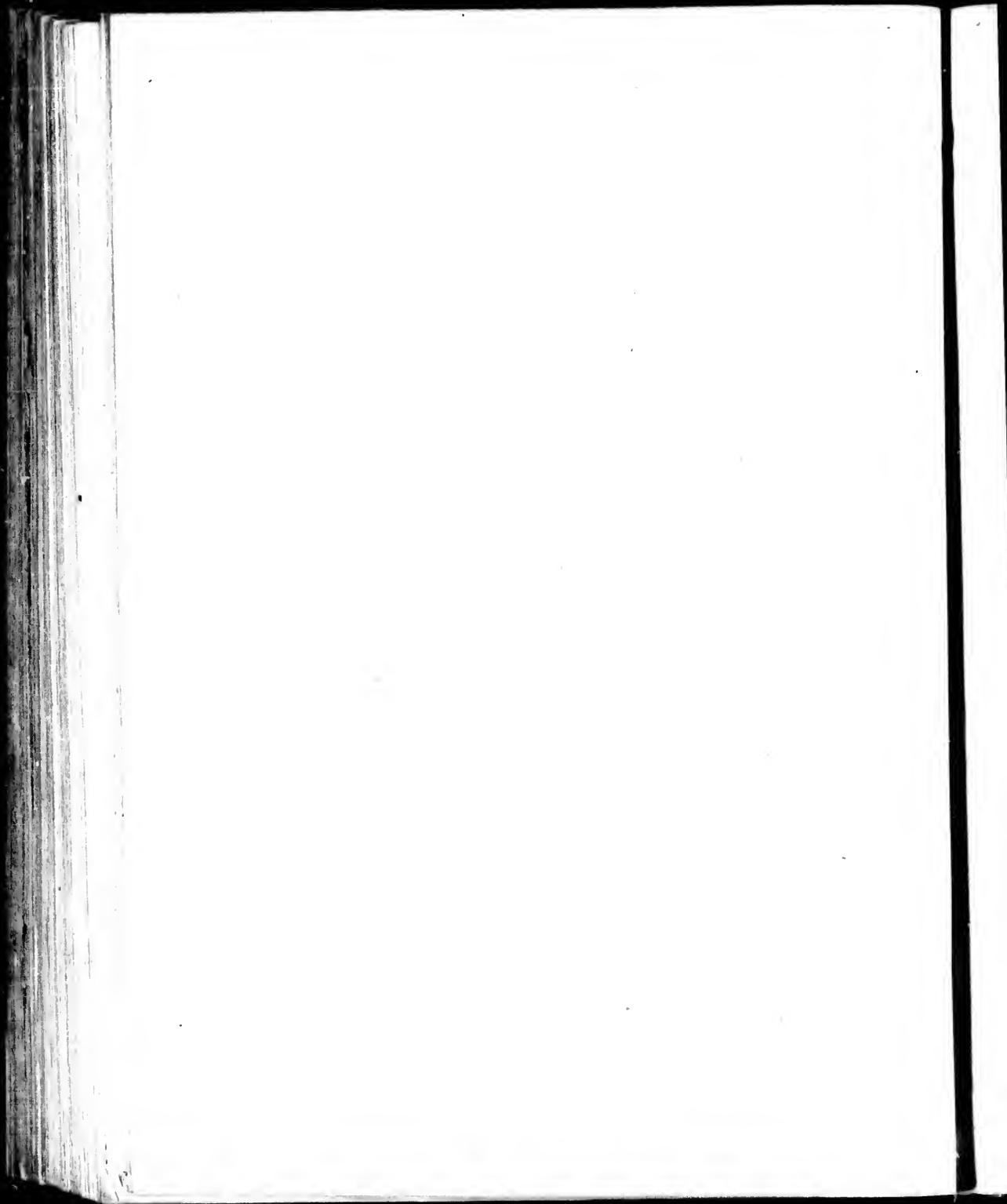


*Indienne du Coromandel.*



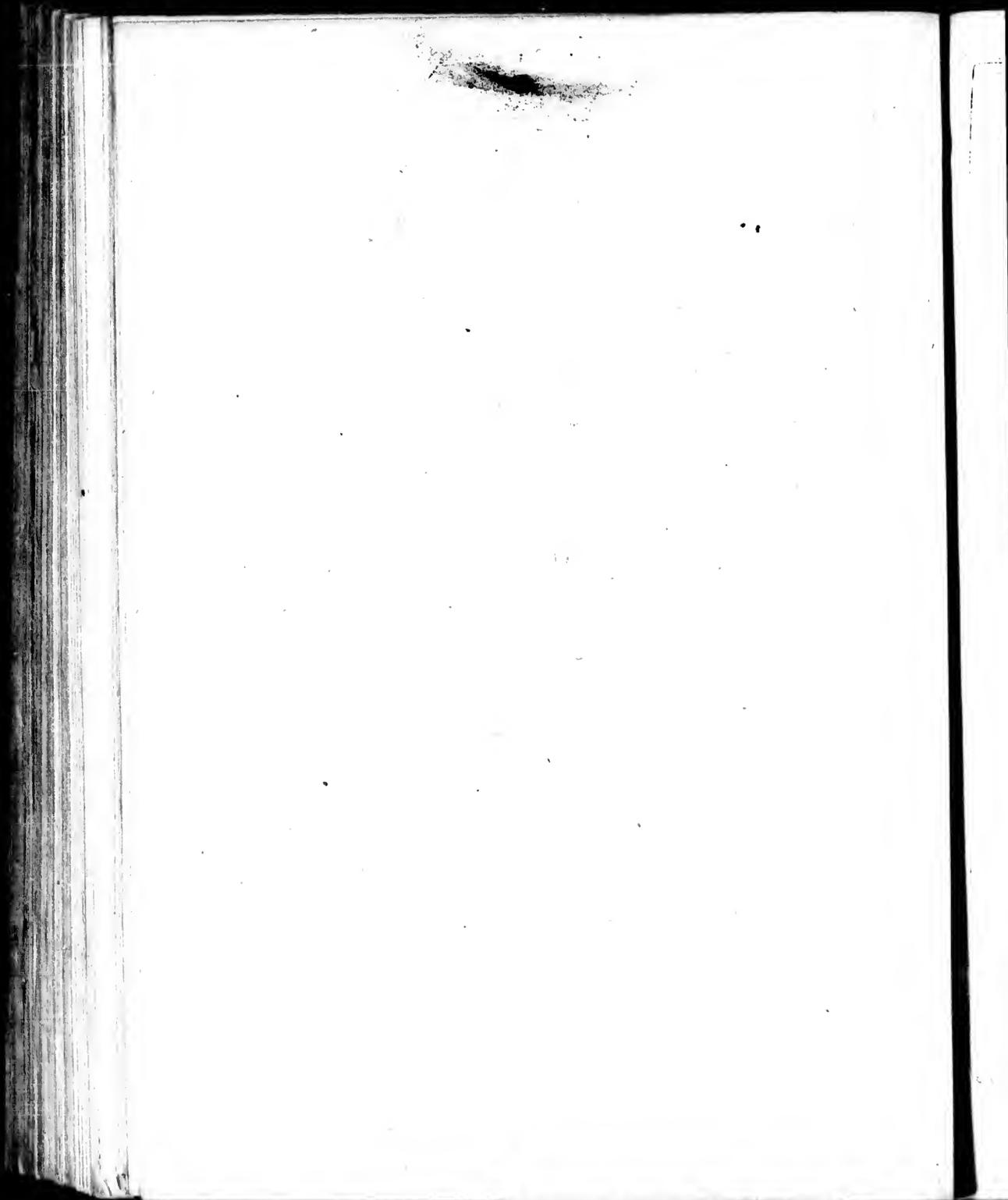


*Indienne du Ceymandel en habit de deuil.*



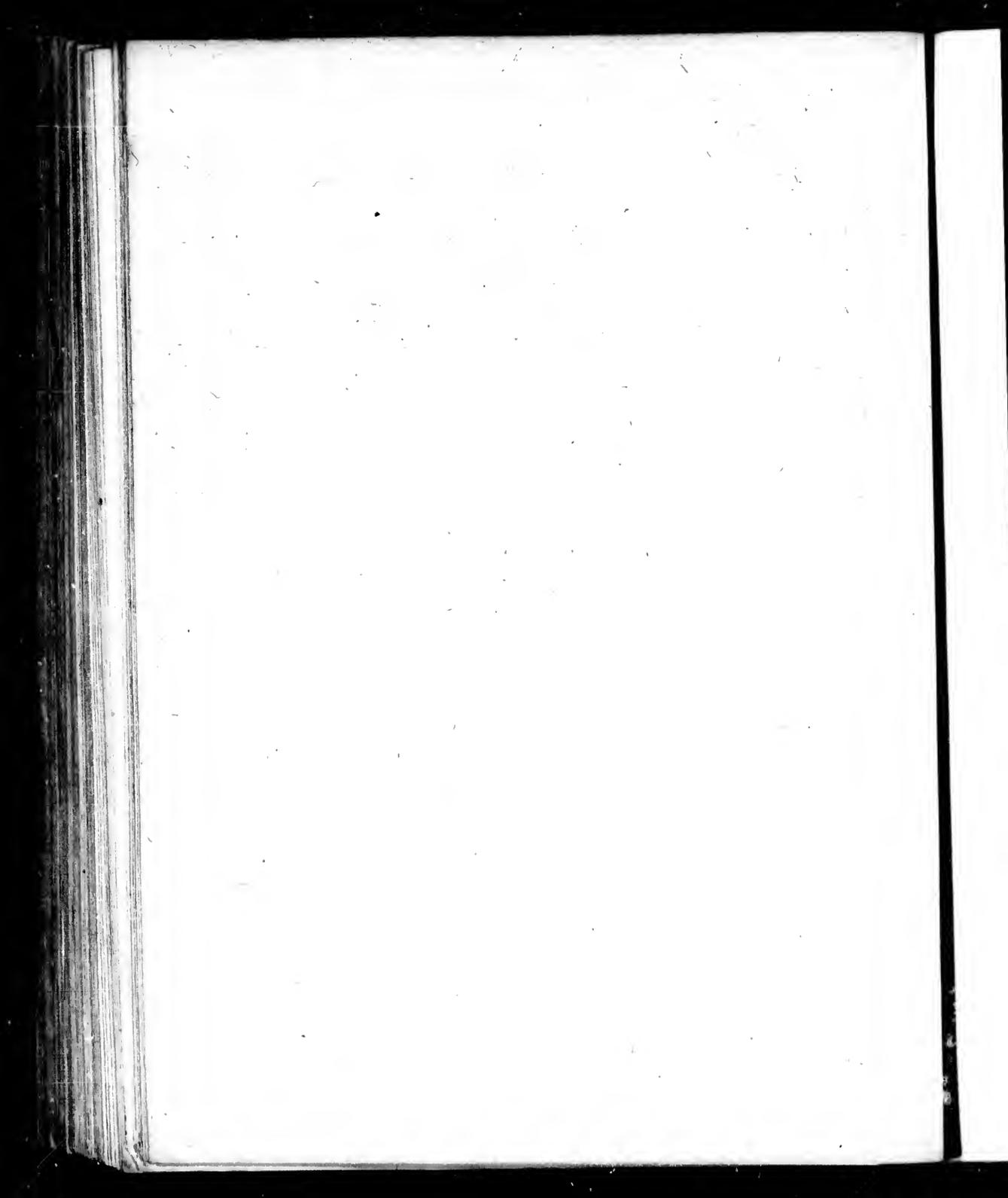


*Bayadere.*





*Indien du Comandant de la caste des parias*



---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COSTUMES

DES HABITANS DE LA CARIE.

---

CETTE province est bornée au Nord par l'Ionie, au Levant par la Phrygie et la Lydie: au Midi et au Couchant par la Méditerranée et l'Archipel. Le Méandre qu'on nomme aujourd'hui le Mender la traverse dans sa partie Septentrionale du levant au couchant. Mausolé regna dans le pays, et ce prince est devenu fameux par le superbe tombeau où Mausolée que sa femme Artémise lui fit ériger dans la ville d'Halicarnasse: mais le nom seul d'Artémise, reine de Carie, est venu jusqu'à nous; le beau monument de sa piété conjugale n'a pas même laissé de vestiges; et les voyageurs sages n'osent prendre sur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faux du temps détruit à mesure que la main de l'homme édifie; et le passé n'est pas d'avantage en notre pouvoir que l'avenir; cependant nous nous en occupons plus que du présent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient soumis au sceptre inflexible de Minos, semblent nous intéresser uniquement, et nous permettent à peine de faire attention à leurs successeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui imposent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans de la Carie, n'ont ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, et de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils

pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole et de sa digne compagne? Alors Rhodes et Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote et des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, capitale de la Carie, et le séjour de ses rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, et négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie et de la Lydie, et baigne la plupart des villes aussi célèbres dans l'histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche et Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres, elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un temple de Diane, les Arméniens ont dressé un autel, et les juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton; et il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie et l'Egypte. C'est aussi la résidence du Pacha. Ce pays qu'arrose le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les restes de la ville d'*Alabande*, appelée ainsi du nom de son fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnaissance jusqu'à la superstition. Cette cité, devenue Province Romaine, consacra aussi un temple à sa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités se trouvent aux environs de *Milless*, jadis *Mylase*; mais pour les observer, il faut s'exposer à la piquure homicide des scorpions et à tous les événemens funestes qui mettent continuellement le voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des sangliers, du tigre et du jackal. A *Melassa*, on voyoit encore naguère presque en son entier un monument recommandable par son architecture; c'étoit un temple dédié à Auguste, que l'on qualifioit dans l'inscription de *filz de Dieu*. On exporte de ce pays du beau coton de la cire et de l'excellent tabac.

---

## DES HABITANS DE LA CARIE.

---

Près des ruines de Stratonicee subsistent encore quelques colonnes qui appartenoient à un temple où les Cariens s'assembloient pour régler les affaires de leur gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion et la politique se donnoient la main; et l'une ne faisoit rien sans l'assistance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes sacrés qui n'avoient de valeur qu'autant qu'ils étoient passés par-devant les dieux et revêtus de leurs sceaux. On ne donnoit point légèrement sa voix, dans un lieu (1) saint où tout devoit prendre un caractère grave et solennel. Aussi l'homme d'état qui dans ces assemblées nationales, avoit fait des sacrifices à la liberté, partageoit, souvent dès son vivant, l'encens qu'on offroit à la divinité du temple dans lequel se tenoit le conseil, et où il avoit déployé son éloquence et son ame patriotique. Le dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon citoyen.

Les habitans d'Eskihissar, jadis Stratonicee, presque tous mahométans, ont de l'honneur pour les voyageurs, et s'empressent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'est qu'à force de présens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Agâ et du Lieutenant du gouverneur.

Non loin de là, au village de *Lakena*, un Turc bienfaisant autant que riche, a bâti un hospice où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie. Quelquefois les différentes sectes religieuses nous isolent au lieu de nous rapprocher, et nous rendent étrangers les uns aux autres; heureusement que le cœur de l'homme répare les injustes préventions de son esprit superstitieux; et voilà un bon musulman qui devient le père nourricier de ceux là qu'il eût fait empaler peut-être sous le plus léger prétexte.

Dans Cet endroit existent encore quelques traces d'un temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales; les villageois complai-

---

(1) A Genève, on tient des assemblées dans le temple de saint Pierre.

sans s'empresment de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne ville, *Alinde* aujourd'hui *Arabilhissar*, connue dans l'histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada reine de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoient laissé les Perses, plus forts qu'elle. Cette princesse, habile politique, s'empessa d'aller en faire hommage au vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller son fils. Alexandre non-seulement lui remit la seule ville qui lui restoit mais encore lui rendit tous ses états.

Le village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du temple de Pluton. Le bois sacré du dieu des morts a fait place au petit village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, et qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie, il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est-là que le docte Strabon prit des leçons de Menecrates (2), qui lui-même en avoit reçu d'Aristarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enseignoit le matin la rhétorique et à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverse eût été peut-être mieux motivée. Apollonius, philosophe stoïcien, natif aussi de Nissa, y étoit maître d'éloquence et

---

(2) Il ne faut pas confondre Menecrate le Carien avec Menecrate le Syracusain. Celui-ci étoit un médecin habile et désintéressé, qui guérissoit les malades pour le seul plaisir de les soulager, n'exigeant d'eux que la complaisance de le saluer du nom de Jupiter, dont il se disoit l'égal. Ses successeurs se rendent trop de justice pour se permettre sa manie.

exigeoit des honoraires; mais il congédoit de son école ceux de ses élèves qui lui paroissent nés pour une autre vocation.

La ville moderne de Nassali ou Nasli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'est un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens et de Grecs. Le marché se tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'exposent point leurs familles au milieu d'une troupe de négocians suspects; Ceux qui font le trafic séjournent dans les Caravanserais, espèce d'hospices qui rappellent l'hospitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appelée *Janichere* sont les débris d'Antioche sur le Méandre, ville de Carie qui n'a conservé de son premier état que la faculté de produire dans son territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traversé *Carajesu*, gros bourg où habitent quelques chrétiens, on arrive au village de *Geyra*, jadis Aphrodisée, ville considérable, dont le principal édifice étoit un temple de Bacchus et de Vénus ( 3 ) Aphroïte, qui sert aujourd'hui d'église. L'histoire comparée offre à chaque pages de semblables métamorphoses. Les Turcs qui demeurent dans ce village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent sans beaucoup de scrupule, sur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là est un autre village qu'on nomme *Chislic*. *Caruna* petit bourg, sert de confins à la Carie et à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été sujet à de violens tremblemens de terre.

---

( 3 ) *Vénus Aphrodite, c'est-à-dire, née de l'écume de la mer: ce trait trop peu gazé de la Mythologie n'est pas galant. Les anciens quelquefois peignoient les grâces sans leur ceinture. Les fêtes aphrodisiennes qui avoient lieu en Grèce et dans la Carie, étoient encore plus étranges. Les prêtresses qui représentoient Vénus recevoient pour elle le culte et l'offrande du premier amateur bénévole qui se présentoit une pièce d'argent à la main; lequel s'en retournoit, après avoir reçu en échange un phallus et du sel.*

Les habitans de la Carie étant presque tous soldats volontaires, presque tous portent sur eux un équipage militaire, un sabre, un pistolet dans leur ceinture, une gibecière et un fusil, et sur-tout une pipe: le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme et la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmee de Mylasa portent des espèces de chausses amples et qui leur tombent jusques sur les pieds; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait; l'autre semblable à un doliman, s'agraffe sur le devant; elles passent par-dessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, et orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge; et leurs cheveux, tels que la nature les entretient retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse et même de la grace.

---

---

# H A B I T A N S

## D E G O A .

---

**L**A ville de Goa, capitale des possessions portugaises dans l'Inde, est bâtie dans l'une de ces isles qui sont le long de la côte indienne en deça du Gange, et qui forment les fleuves qui se déchargent dans la mer. Cette belle cité occupe le milieu de la presqu'isle du côté de la terre ferme: tout le territoire est fort peuplé. Les jardins en sont magnifiques. Rien de comparable aux superbes avenues de palmiers qui bordent la rivière et qui conduisent à Goa: l'isle est fortifiée de bonnes murailles presque dans tout son circuit, et bien gardée aux portes pour empêcher la fuite des esclaves: car l'homme ressemble à l'oiseau, il n'aime ni la cage ni la chaîne.

Goa est fort grand, et situé partie dans une plaine, partie sur le penchant de plusieurs collines dont le sommet offre la plus agréable vue: les maisons sont à l'italienne, c'est-à-dire, elles ont toutes des terrasses pour y prendre le frais la nuit. L'intérieur est d'une grande simplicité. Les portugais réservent les ornemens de bon ou de mauvais goût pour le dedans des églises qui n'y sont pas rares. la cathédrale est de toute beauté.

La population de Goa est assez grande, mais pauvre et misérable. Ce sont des esclaves Nègres ou Maures, presque tous nus habituellement et toujours en mauvaise tenue. Les Portugais sont en petit nombre, mais vêtus avec

aste, comme il convient à des maîtres qui veulent ou qui auroient en imposer à leurs valets. Les marchés de cette ville étoient plus gais, et plus brillans quand ils étoient remplis de ce qu'il y a de plus jolies femmes de l'Inde et qu'on amenoit à Goa pour être vendues.

Le culte catholique y est encore dans sa ferveur première et dans toute sa pompe. Les processions sont curieuses. Dans les reposoirs les mystères du christianisme sont représentés par des gens travestis, conformément à la solennité du jour avec quantité d'animaux contrefaits et plusieurs danses exécutées par des personnes en masque: une courtisane par exemple y remplit le rôle de la Madeleine repêchée.

Goa étant sous la zone torride éprouve deux hivers et deux étés. Les pluies y commencent le 22 de Mai, quand le soleil entre au signe des gemmaux; les Rizières (champs de ris) qui environnent la ville attendent cette eau du ciel avec impatience.

Outre les palanquins sur lesquels les riches se font porter par 4 esclaves, on se fait aussi voiturer dans une espèce de filet. C'est un rézeau de cordes que les Indiens lient aux deux extrémités et qu'ils suspendent à une canne ou rezeau de l'Inde que deux esclaves portent sur les épaules. Ce filet est de la longueur d'un homme, et si large qu'en l'ouvrant par le milieu, une personne peut s'y étendre commodément, un coussin sous sa tête, quoiqu'on y soit un peu courbé comme dans un Hamac à l'usage des vaisseaux. On a la tête et les pieds élevés vers les ligatures des deux extrémités; ces rezeaux différent des Palanquins, espèce de brancards ou de petits lits de repos sur lesquels assis, les jambes étendues ou plutôt couché à demi sur des coussins on se trouve fort commodément. En tems de pluye, on couvre le palanquin ou le filet d'une petite natte sèche composée de feuilles

de palmier (le noyer des isles) : on s'en sert aussi quand on veut voyager incognito.

Sur les terres indiennes appartenant aux Portugais l'usage des Palanquins est d'être utile aux femmes; il ne convient en effet qu'aux femmes.

A Goa, le 17 Août, les Indiens célèbrent une fête qui leur est ordonnée par le Brâmes, elle consiste à se dépouiller hommes et femmes, les deux sexes en présence l'un de l'autre, et à se baigner dans le bras de mer voisin: quand ils sont tous dans l'eau, ils s'y jettent des fruits et des parfums. Il n'y commet point d'indécence: il est vrai que cette pratique religieuse a lieu pendant le jour, et d'ailleurs la superstition en éloigne toute idée profane.

Le culte catholique a son tour. Le premier dimanche du mois d'octobre, époque de la procession du saint Rosaire, on y promène le St.-Sacrement sur un char superbe: tout Goa est tendu de tapisseries et autres riches étoffes: un soleil d'or massif y est offert à l'admiration du peuple; et, en effet, quel dieu est plus digne de l'hommage des mortels?

Les habits Indiens à Goa, quoique de toile du pays, ont une certaine magnificence, soit par leur ampleur, soit par les accessoires. Les hommes sont coiffés d'une espèce de bonnet de mousseline, dont les bords sont rabattus au lieu d'être relevés. Les femmes portent beaucoup de plumes sur leur tête, une espèce de corde ou de diadème sur le front, et un voile qui leur retombe sur les épaules; plusieurs rangs de perles, et au lieu de jupes, des hauts-de-chausses en forme de pantalons turcs.

Goa est baignée par une rivière dont l'embouchure a pour défense deux forteresses, dont l'une s'appelle *Agoada*. Le palais du vice-roi est beau et bien situé.

Nous ne pouvons quitter Goa sans parler de la sainte inquisition. Les prévenus sont traduits à la *Santa Cava* pour y être interrogés à la table du St-Office, devant le Crucifix, par le grand inquisiteur; ils sont dégarnis de tous les effets qu'on porte ordinairement sur soi pour son usage; on ne leur laisse qu'un chapelet pour prier Dieu, et un mouchoir pour pleurer leurs fautes. Ils sont renfermés dans une cellule de dix pieds quarrés; on leur coupe les cheveux. Les prisonniers sont assez bien entretenus: ceux qui meurent avant leur jugement, leur cadavre est déssossé, afin de brûler les ossemens au plus prochain *auto-da-fé*, en acte de foi.

Si les prisonniers parlent trop haut en priant Dieu, on les fouette à coups de houssine; ils reçoivent des coups de cannes s'ils refusent de manger.

La jurisprudence criminelle du tribunal de l'inquisition n'a de louable que les formes: le fonds en est détestable, et souverainement inique: du reste, il faut rendre cette justice aux juges, ils ne veulent pas toujours la mort du pécheur, mais son bien. La torture se donne dans les prisons du St-Office avec toute la barbarie familière aux démons.

Le vêtement des condamnés consiste en une veste, dont les manches viennent jusqu'au poignet, et un caleçon assez étroit qui descend jusque sur les talons, le tout de toile couleur capucine. Meme costume pour les femmes condamnées aussi.

Outre cette veste, on leur fait encore revêtir une espèce de dalmatique ou grand scapulaire de toile épaisse, ornée d'une double croix de St-André peinte en rouge, l'une sur le dos, l'autre par-devant; c'est ce qu'on appelle le *Sambenito*.

Mais les convaincus *relaps* (doublement impis) por-

tent une autre sorte de scapulaire nommé *Samarra*, dont le fond est gris ; le portrait de face du patient y est peint au naturel devant et derrière, posé sur des tisons embrasés avec des flammes qui s'élèvent, et des diables tout à l'entour avec leurs cornes, leurs griffes et leurs fourches. Les noms et les crimes du patient sont écrits sur le bord.

Ceux qui s'accusent après leur sentence prononcée, et obtiennent leur sortie, portent sur leur *Samarra* des flammes renversées la pointe en bas.

On coiffe les condamnés d'un bonnet de carton élevé en pointe à la façon d'un pain de sucre, ou dans la forme d'une mitre d'évêque, mais tout couvert de petits diables et de flammes de feu ; on leur met à la main un grand cierge allumé, et on leur donne à chacun un parrein.

On remarquera que la sainte inquisition fait lire sur sa bannière ces deux mots latins :

**JUSTITIA et MISERICORDIA, justice et miséricorde.**

Il est vrai qu'elle ne verse point de sang, mais elle brûle ceux qu'elle épargne. Quelle miséricorde !

Dans les processions, ces infortunés marchent nus pieds : le crucifix tourne le dos à ceux qui sont destinés au feu.

Les inquisiteurs sermonent leurs victimes, puis les abandonnent au bras séculier qui les livre au bûcher, en présence du vice-roi et des dames de sa cour.

Quelquefois pourtant la miséricordieuse inquisition consent à donner l'absolution, moyennant quelques jours de fouet ; supplice plus cruel peut-être que celui

du feu. On étend le patient ventre à terre, et deux hommes l'y retiennent, pendant qu'un troisième lui frappe rudement sur les fesses avec une grosse corde goudronnée, laquelle lui enlève tout au moins la peau.

On dit que les feux de l'inquisition commencent à se ralentir en Europe, et même à Goa.

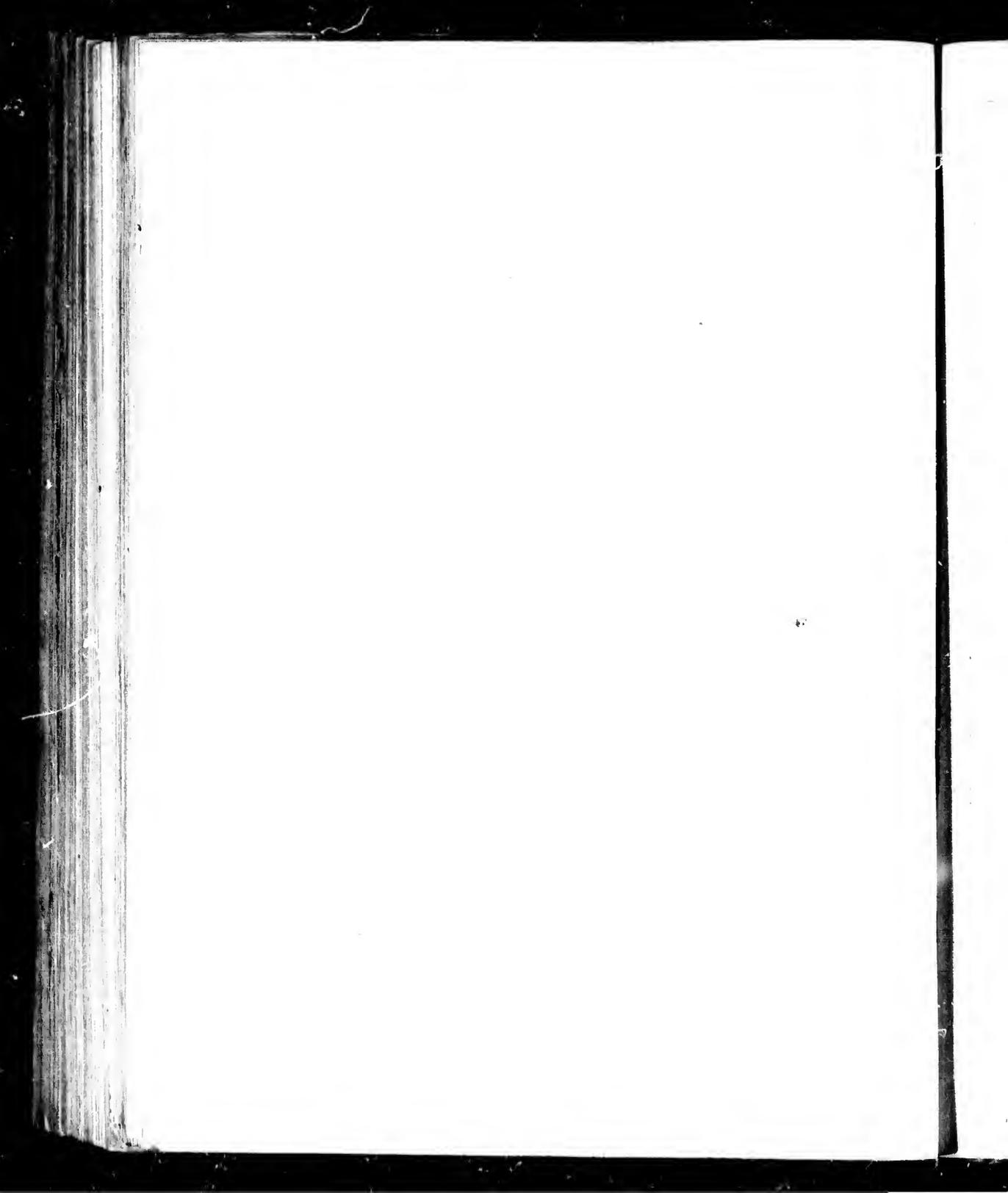
Nos neveux ne voudront pas croire tous ces détails.

L'air est si mauvais à Goa qu'il y périt tous les ans bien du monde des fièvres pestilentielles ; mais il est très-bon dans la campagne et aux environs.

Le canal qui forme le port de Goa s'étend pendant plusieurs milles dans les terres, et coupe le pays en plusieurs isles et presqu'isles très-fertiles. L'isle de Goa contient trente villages, et sept lous. Le terrain y est sablonneux, et néanmoins fertile à cause des fontaines et des ruisseaux qui l'arrosent. Le riz et le millet y viennent deux fois l'an. Les villages sont peuplés de naturels du pays qui sont la plupart idolâtres, et que les Portugais laissent jouir de leur liberté, et de Portugais naturels, métifs, ou mulâtres ; d'Italiens, d'Allemands, d'Arméniens ou autres étrangers, et il y a de plus beaucoup d'esclaves Indiens.

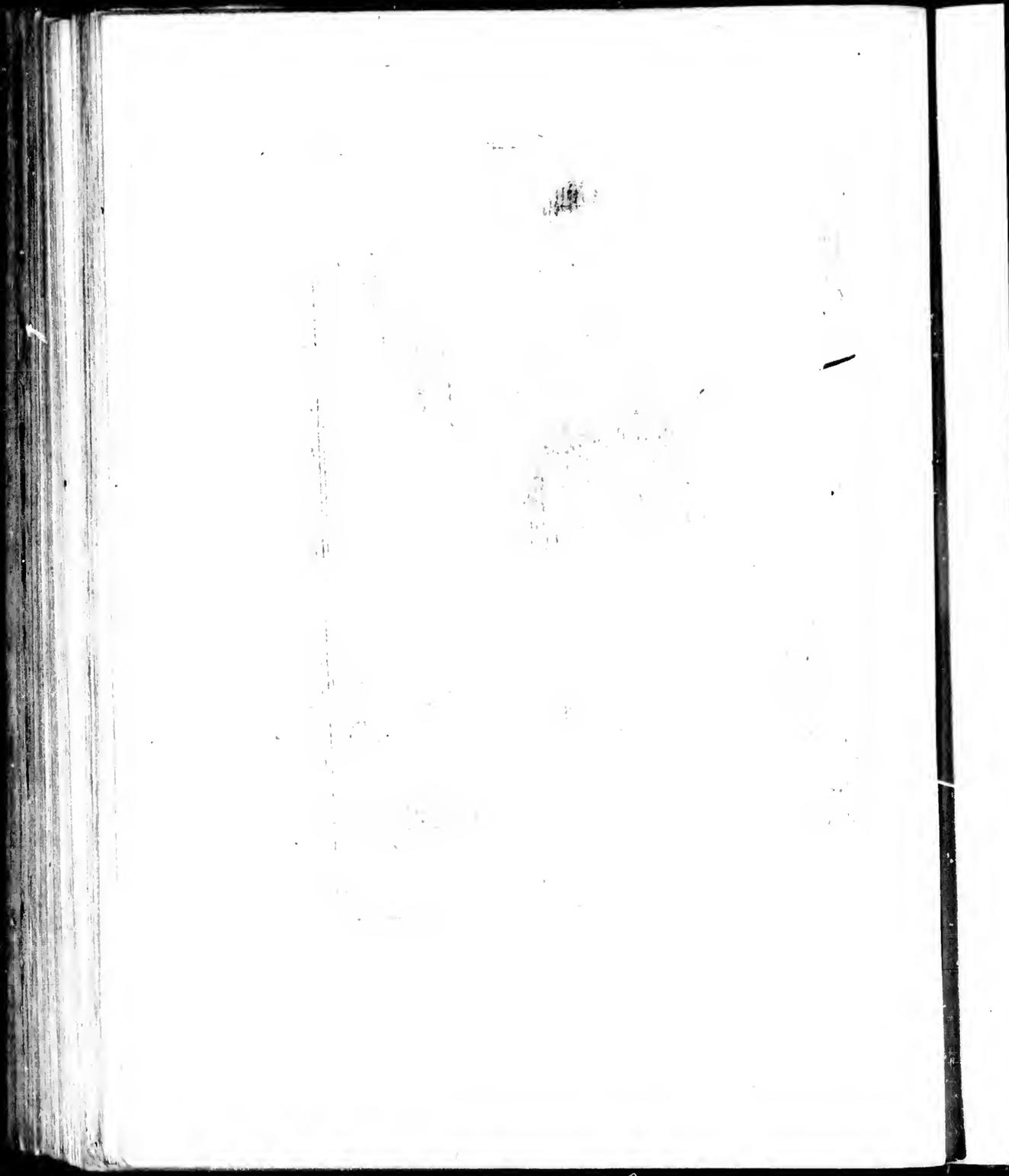


*Homme de Goa*



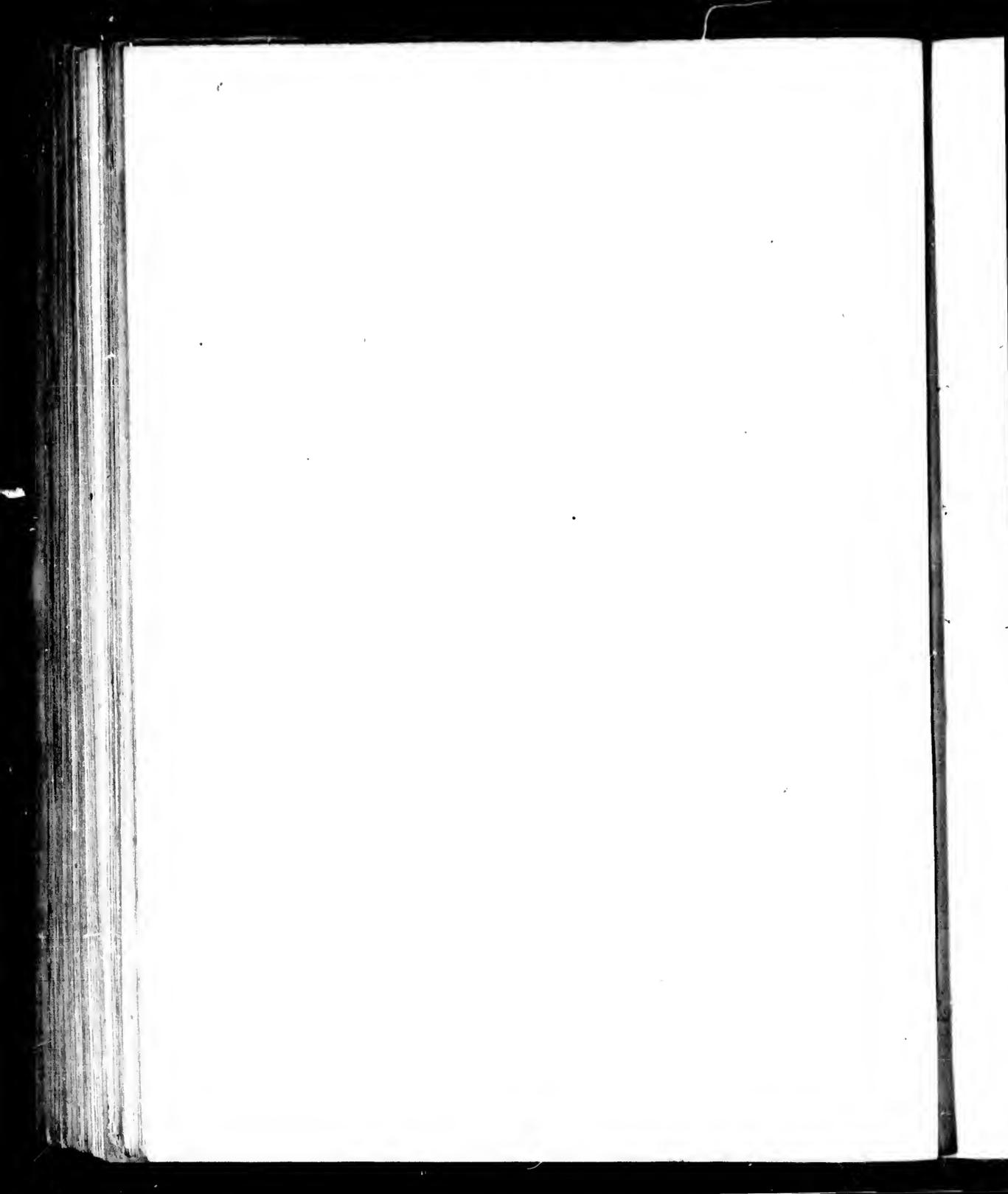


*Femme de Goa*





*Homme Condamné au Feu par  
l'Inquisition de Goa*



---

# K A B A R D I N I E N S

E T

## C I R C A S S I E N S .

---

CETTE chaîne de montagnes qui sépare la Perse et la Russie, et s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, ce pays si renommé dans la fabuleuse antiquité sous le nom de Mont-Caucase, par la guerre des géans contre le ciel, et par le supplice de Prométhée, a subi tant de révolution et passé sous tant de dénominations différentes, qu'il est impossible de démêler la véritable origine du peuple qui y est en ce moment établi.

Les Grecs, les Génois, les Persans, les Moraves, les Tatars ont successivement formé de nombreux établissemens dans les diverses parties du Caucase; les derniers, les Tatars plus puissans, plus guerriers, ont soumis les peuples voisins à leur domination, et leur ont communiqué leur langue, leurs mœurs et leurs lois.

Les Kabardiniens établis sur la partie septentrionale du Mont-Caucase, sont les seuls qui aient conservé leurs mœurs, leurs lois et leur indépendance contre les Tatars.

Les Russes et la cour Ottomane se disputèrent pendant quelques tems la conquête de la Circassie, mais les Kabardiniens, en se rangeant tour-à-tour sous la protection de ces deux puissances, ont eu l'art de conserver leur liberté.

---

## 2 KABARDINIENS ET CIRCASSIENS.

---

En 1700 le Kan de la Crimée parvint à les soumettre, et leur imposa des tributs qui furent régulièrement payés jusqu'en 1708 ; à cette époque les malversations de l'envoyé de la Crimée excitèrent en Circassie une révolution qui y a rétabli la liberté.

Quoique le sol de la Circassie soit extrêmement fertile, quoique ses productions soient très-précieuses, quoiqu'elle fournisse à la Turquie une race de chevaux presque aussi estimés que ceux de l'Arabie, ce n'est pas par ses productions territoriales et par ses richesses que la Circassie a paru aux Russes et aux Ottomans une conquête si précieuse.

La réputation de beauté et d'agrément des Circassiennes, réputation généralement établie même en Europe, le désir de posséder un pays dont les femmes sont vendues au poids de l'or dans toute l'Asie, ont fait ambitionner à la cour Ottomane la conquête de la Circassie, et ont été la cause première de ces guerres qui, pendant plusieurs siècles, ont ravagé un pays que l'on peut regarder par la fertilité de son sol, et par la beauté surprenante de l'espèce humaine, comme la plus belle contrée de l'univers.

L'histoire, les voyageurs, les romans, n'ont rien dit de la beauté des Circassiennes qui ne soit encore au-dessous de la vérité : on a long-tems regardé la beauté comme un être imaginaire, une chose de convention : on a prétendu justifier cette idée extravagante, en disant que ce qui étoit beau aux yeux d'un peuple, ne l'étoit pas aux yeux d'un autre ; qu'une beauté chinoise seroit sans agrémens en France, de même qu'une Belle Française n'auroit aucun agrément aux yeux des Chinois ; la beauté des Circassiennes répond à ce raisonnement ; ces femmes sont belles aux yeux de tous les peuples, elles sont recherchées par-tout, elles règnent

dans tous les sérails de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, parce qu'elles ont sans doute cette réunion de traits agréables, cette juste proportion dans toutes les parties du corps, cet éclat, ces couleurs brillantes, cet ensemble que l'on ne peut définir, mais qui existe, et qui nécessairement constitue la beauté, puisque tous les hommes lui rendent hommage.

Ce rapport est à-peu-près le seul sous lequel les Circassiens méritent de fixer les regards des observateurs; les mœurs des habitans de ce pays n'ont rien de remarquable.

On conçoit sans peine qu'un peuple qui regarde la femme comme marchandise, ne puisse en faire sa compagne, ni voir dans le mariage une société indissoluble: aussi les Circassiens ont-ils plusieurs femmes, et en changent-ils à volonté; cependant la première épousée a toujours sur les autres un empire que rien ne peut anéantir, et qu'elle conservent jusqu'à la mort.

Cette première épouse qui est ordinairement d'une extrême jeunesse, s'achète comme les autres dans des marchés publics où une multitude innombrable de femmes sont exposé en vente dans la situation la plus propre à provoquer les desirs de l'acheteur; on ne s'informe pas d'où vient la femme que l'on achète; si l'on s'informe du nom de ses parens, ce n'est que pour savoir si elle est d'une race pure et renommée par la beauté de son sang. Le prix ordinaire d'une belle Circassienne, jeune et rousse, va ordinairement de 8 à 10 mille piastres.

L'auteur *des mœurs orientales* ne conçoit pas comment en France nous pouvons témoigner de l'indignation contre cet indigne trafic. . . . *Ne se passe-t-il pas*, dit-il, *parmi nous-mêmes au sein de la capitale, des traités non*

*moins honteux et bien plus inexcusables !* Sans doute , et c'est une vérité malheureusement incontestable , la dépravation des mœurs est peut-être plus profonde à Paris que dans les sérails du leyant ; mais si l'on y fait ce trafic infame qui déshonore la Circassie , du moins n'y est-il pas publiquement autorisé par les lois ; du moins peut-on ne l'attribuer qu'à quelques individus ; du moins ne doit-il pas y être regardé comme une preuve de la dépravation de tout un peuple.

Les femmes étant le principal objet du commerce des Circassiens , leur vie habituelle , la construction de leurs maisons , leurs vêtemens , l'éducation de leurs enfans , tout a pour objet de conserver ce don de la nature et d'en faciliter le développement.

Toutes les occupations du ménage sont abandonnées à des esclaves , les femmes ne s'occupent que de leur toilette et des moyens de plaire : elles se font une étude particulière de donner à leur organe une inflexion douce et sentimentale , et à tous leurs mouvemens de la grace et de la volupté.

Les arts sont plus perfectionnés chez les Circassiens que chez les autres habitans du Caucase : leurs habitations sont entrecoupées de jardins , et forment des petits villages très-rapprochés , composés d'une vingtaine de maisons.

Au milieu de chacun de ces villages s'élève une tour très-fortifiée , dans laquelle , en cas d'invasion , on enferme les femmes et les richesses du pays.

Ces tours ainsi que toutes les maisons sont construites en bois , décorés avec beaucoup d'art , et meublés avec goût.

La religion des Circassiens ne peut donner que de foibles lumières sur leur origine : c'est un mélange de mahometisme , de christianisme grec , et de paganisme ,

qui doit confirmer dans l'idée que la Circassie est aujourd'hui peuplée d'un mélange de Grecs, de Turcs et de Tatars.

Ils ne reconnoissent qu'un seul dieu, mais ils le subdivisent : ils lui composent une cour de génies bienfaisans : ils admettent l'existence des esprits malins destinés à tourmenter dans l'autre monde les coupables, et leurs pratiques religieuses retracent les sacrifices et les cérémonies des payens.

Le costume de ces peuples est comme leur religion, un mélange de grec et de turc ; un large pantalon, des brodequins, un juste-au-corps attaché avec une ceinture, une espèce de domino à manches ouvertes, un bonnet ou turban peu élevé, large du haut, étroit du bas, la tête rasée et les moustaches très-longues, tel est le costume habituel des Circassiens.

L'habit des Circassiennes est plus simple et très-agréable : il consiste en un pantalon ; un juste-au-corps et une longue robe à l'Arméniene, ou une vaste pelisse fourrée ; auquel pend un voile, un bonnet leur sert de coëffure.

Les femmes d'une grande beauté, et qui peuvent aspirer à être vendues 7000 piastres, portent sur leurs habits des fourrures, des perles, et tout l'éclat des vêtemens Asiatiques ; mais jamais cet habit n'est vendu avec la femme, à moins que l'on en soit expressément convenu.

Par-dessous ces habits, les Circassiennes portent comme les Européennes, une tunique de linge qu'elles changent chaque jour ; c'est ce dernier vêtement que le vendeur est obligé de donner avec la femme vendue, c'est en cet état qu'il livre sa marchandise.

Les Circassiens se maintiennent dans l'aisance par le produit immense du commerce des femmes, mais

---

6 KABARDINIENS ET CIRCASSIENS.

---

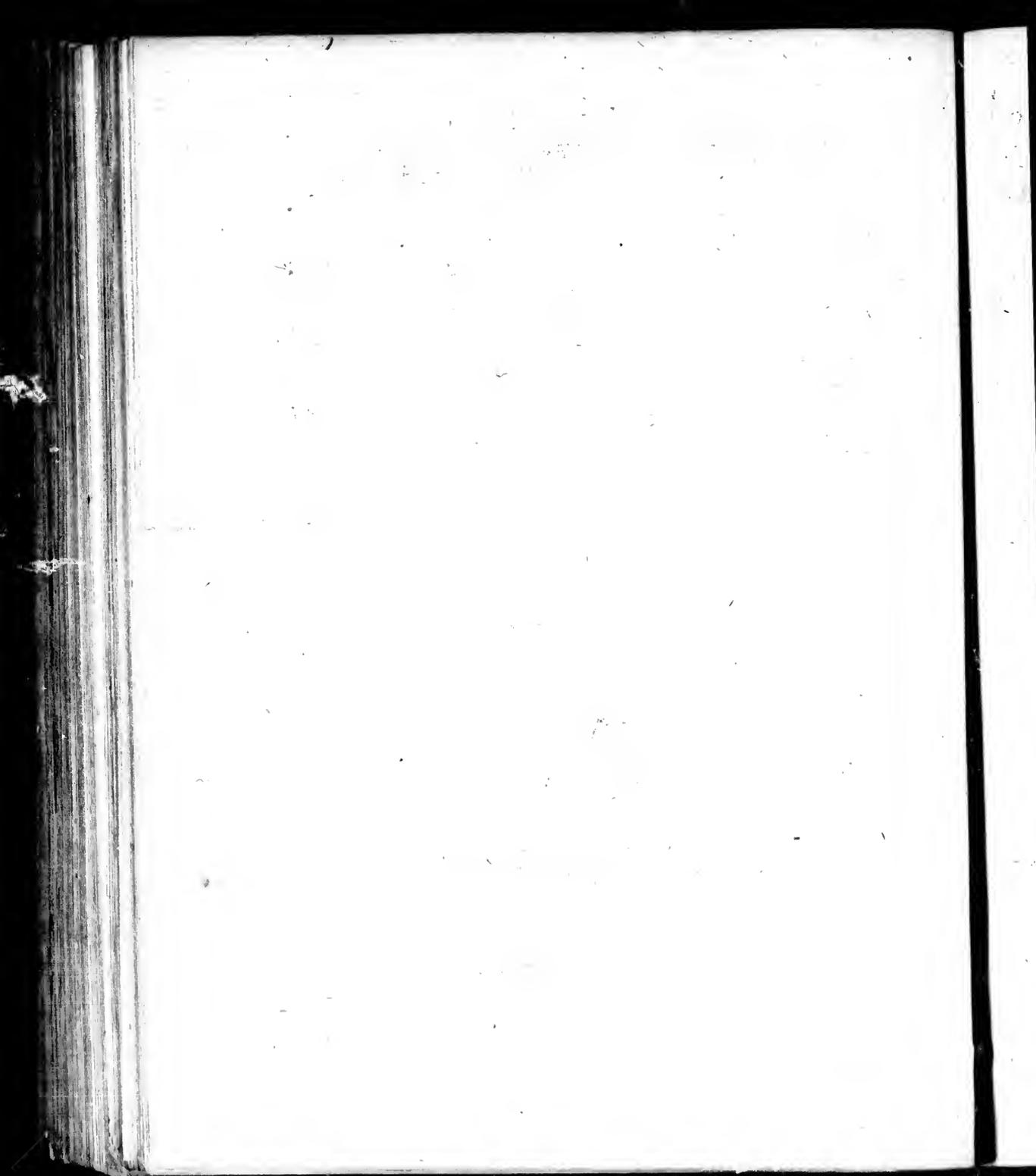
ils ont perdu cette fermeté et cet amour pour la liberté , qui pendant si long-tems les a soustraits à la domination ottomane et aux persécutions de la Russie : aujourd'hui les peuples qui les entourent font chez eux de fréquentes invasions pour y enlever des femmes qu'ils revendent ensuite dans la Turquie ; vainement pour conserver leurs propriétés , ( si l'on peut regarder un sexe comme la propriété de l'autre ) , les Circassiens ont fait des traités avec tous les peuples qui entrent chez eux les armes à la main ; ils commencent à sentir qu'ils ne peuvent se soustraire au pillage qu'en restant constamment attachés à l'empire ottoman.

---

erté ,  
nina-  
: au-  
eux  
nmes  
aine-  
peut  
, les  
uples  
ncent  
qu'en



*Kabardinien.*



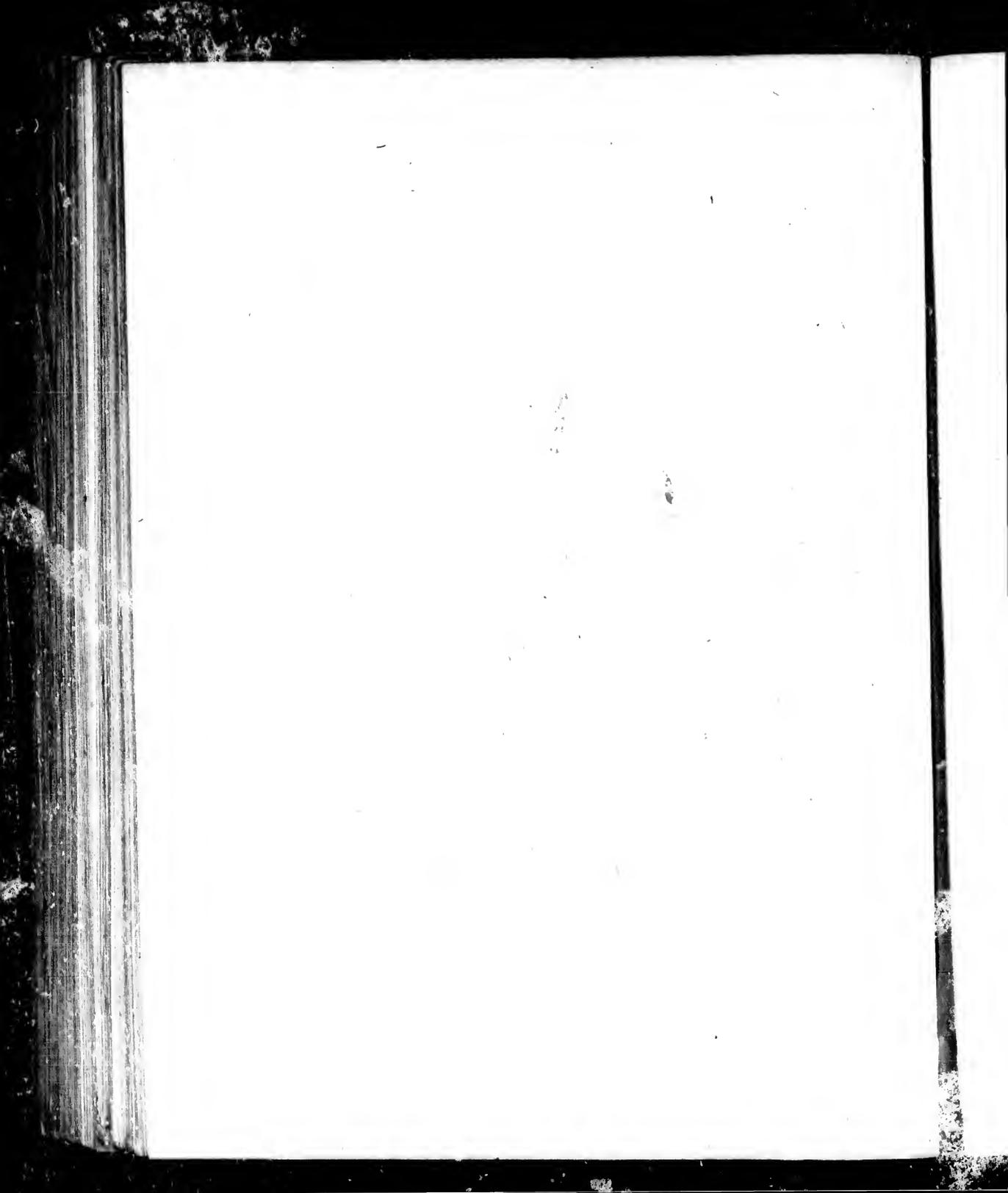


*Kabardinienne.*





*La Circassienne.*



---

---

## TATARS - NOGAÏS D'ASTRACAN.

---

LES Tatars-Nogaïs occupent la partie méridionale du royaume d'Astracan , vers le bord de la mer Caspienne , entre le Jaïk et le Wolga. Parmi les différentes hordes Tatars , celle des Nogaïs s'est maintenue le plus long-tems libre , sous plusieurs noms , et a été répandue sur une assez vaste étendue de pays. En vain , les Russes ont souvent tenté de la soumettre à leurs lois. Possédant le plus précieux des biens , la liberté , n'ayant point d'ennemis à craindre , parce que leurs richesses ne sont que les fruits de leurs travaux , ces peuples , depuis cinq à six siècles , fréquentoient les Steps ou déserts qui bordent la mer Caspienne et la mer Noire. Ils faisoient aussi des courses au Nord du Mont-Caucasse. Ayouk et Pierre-le-Grand , en resserant les Nogaïs , les soumirent aux Calmoucs. Partagés entre la Russie et la Porte , ces Nomades sont dispersés aux environs de la mer d'Azow , entre le Tanaïs et le Kouban. Leur population est évaluée à 70,000 arcs. C'est ainsi qu'ils se désignent.

Les Nogaïs d'Astracan sont ainsi nommés parce qu'ils occupent un faubourg de cette ville. De tous les Tatars , ils sont les plus attachés à la couronne Russe. Nous nous arrêterons à ceux-ci , dont le nombre ne passe pas deux mille *marmites* : ils appellent ainsi les familles

---

## 2 TATARS-NOGAÏS D'ASTRACAN.

---

qui les composent , et que nous désignons sous le nom de feux. Au reste, il est impossible de rien statuer sur une peuplade inconstante et toujours en course.

Les Nogaïs sont ceux qui ont conservé le plus de traces de la constitution Tatare primitive. Il reconnoissent, parmi eux, une noblesse très-ancienne et très-nombreuse. L'autorité de leurs princes, nommés *Mourses*, étoit autrefois très-étendue ; mais oubliant que leurs sujets étoient leurs égaux, qu'ils étoient les représentans, et non les maîtres de la Nation, ils en ont abusé, et dès-lors ils furent restreints dans des bornes qu'ils ne peuvent passer sans le consentement universel. La civilisation est connue parmi les Nogaïs d'Astracan, et c'est en quoi ils diffèrent des autres Tatars qui vivent sous des tentes aux environs de cette ville. Ces derniers, qu'on désignent sous le nom de Tatars campés, ignorent absolument l'état social ; soumis à la seule protection des Russes, ils se gouvernent selon leurs lois, et jouissent d'une liberté complète. Ombrageux, turbulens, tâchant de profiter de la première occasion de trouble pour assurer leur indépendance, ils ont été forcés par les Russes à donner des otages. Par cette précaution indispensable, il jouissent de leur liberté, sans pouvoir être dangereux. Quelques corvées est le seul tribut qu'ils payent. Qu'exiger de plus d'une peuplade, qui n'a pour toute propriété que des marmites, des vases de bois, des outres de peau, des flacons de courge, quelques nates de jonc, et charettes à deux roues pour transporter, eux, et leur léger bagage. Leurs bestiaux font toute leur richesse, et ils seroient plus heureux que les plus riches Hollandais, s'ils vivoient en paix les uns avec les autres, et s'ils fournissoient des contributions moins fortes à leur noblesse dont ils pourroient bien se passer. La manie des distinctions est

connue des peuples sauvages et ignorans, ainsi que des nations polies et éclairées ; et c'est une remarque à faire que, par-tout, cette caste qu'on appelle noble, a eu le talent de se faire passer pour être d'une nature supérieure à celle des autres hommes, tandis que bien souvent ils payoient le tribut à l'humanité par des faiblesses dont le commun étoit exempt.

Les Nogaïs des hordes ambulantes sont ordinairement sérieux, et on ne sauroit être plus hospitalier. Tout est commun entre le voyageur et son hôte : la table, les habits, les ustensiles de ménage, le lit et jusqu'aux femmes : ils regardent (dit un Jésuite) comme une insigne malhonnêteté de ne point faire usage de la femme qu'ils vous ont présentée.

Quoique la polygamie soit reçue chez les Nogaïs, il est cependant rare qu'ils aient plusieurs femmes. Ils choisissent leurs épouses dès qu'ils sont en âge de se marier. Il est d'usage qu'un père achete des petites filles de cinq à six ans pour les faire un jour épouser à ses enfans. La nôce dure plusieurs jours. Les jeunes mariés sont pendant tout ce tems renfermés dans une cabane où on leur porte de quoi vivre. Ils provoquent l'accouchement, en secouant la femme enceinte suspendue par une ceinture passée sous les aisselles.

Le système religieux des Nogaïs est assez étendu et varié en différens points. Ils sont Mahométans, ils ont quinze mosquées et un Grand-Prêtre qui est le chef de leur clergé. Ils se vantent de posséder, parmi eux, un descendant du prophète, lequel se distingue par un turban verd, comme ceux de la race d'Alî.

Les Tatars, citoyens d'Astracan, font le commerce ; ils ont des manufactures de maroquin, de toile de coton, de camelot et même d'étoffe de soie qu'ils trafiquent avec les Arméniens et les Persans. Les femmes

---

#### 4 TATARS-NOGAÏS D'ASTRACAN.

---

filent le coton avec beaucoup de soin et d'adresse.

L'agriculture des Tatars villageois ne se borne qu'au jardinage.

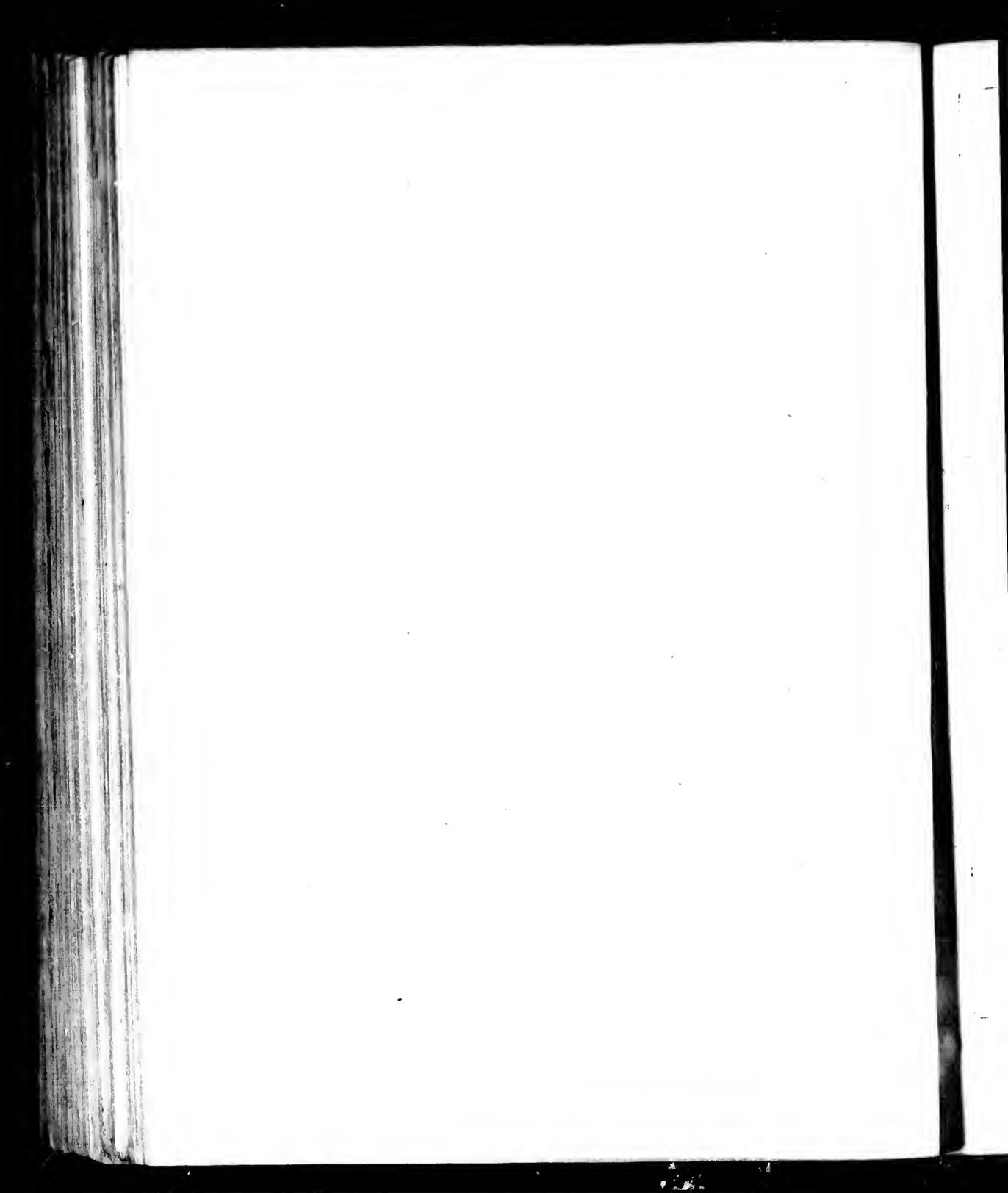
Les Tatars-Nogaïs sont difformes et ont le visage ridé. Leur habillement est le même que celui des habitans de Cazan. Les femmes sont moins laides et leur costume approche de celui des Arméniennes : elles se passent, dans le cartilage du nez, un anneau d'or, si grand qu'il touche les lèvres. Cette mode assez bizarre est reçue, même dans les villes. Quelquefois elles portent cet anneau dans l'une des narines. Les femmes du commun sont plus négligées dans leur habillement. Elles sont traitées durement par leurs maris, et méprisées par leurs enfans. Par-tout où l'homme oublie les égards qu'il doit à sa compagne, les enfans, s'appuyant sur l'exemple du père, ne peuvent avoir cette tendresse filiale pour celle à qui ils doivent le jour ; d'ailleurs la misère que ces Tatars éprouvent, contribue beaucoup à faire, parmi eux, de mauvais ménages.

---

au  
dé.  
de  
me  
nt,  
and  
re-  
ent  
om-  
lles  
ées  
ards  
sur  
esse  
eurs  
eau-

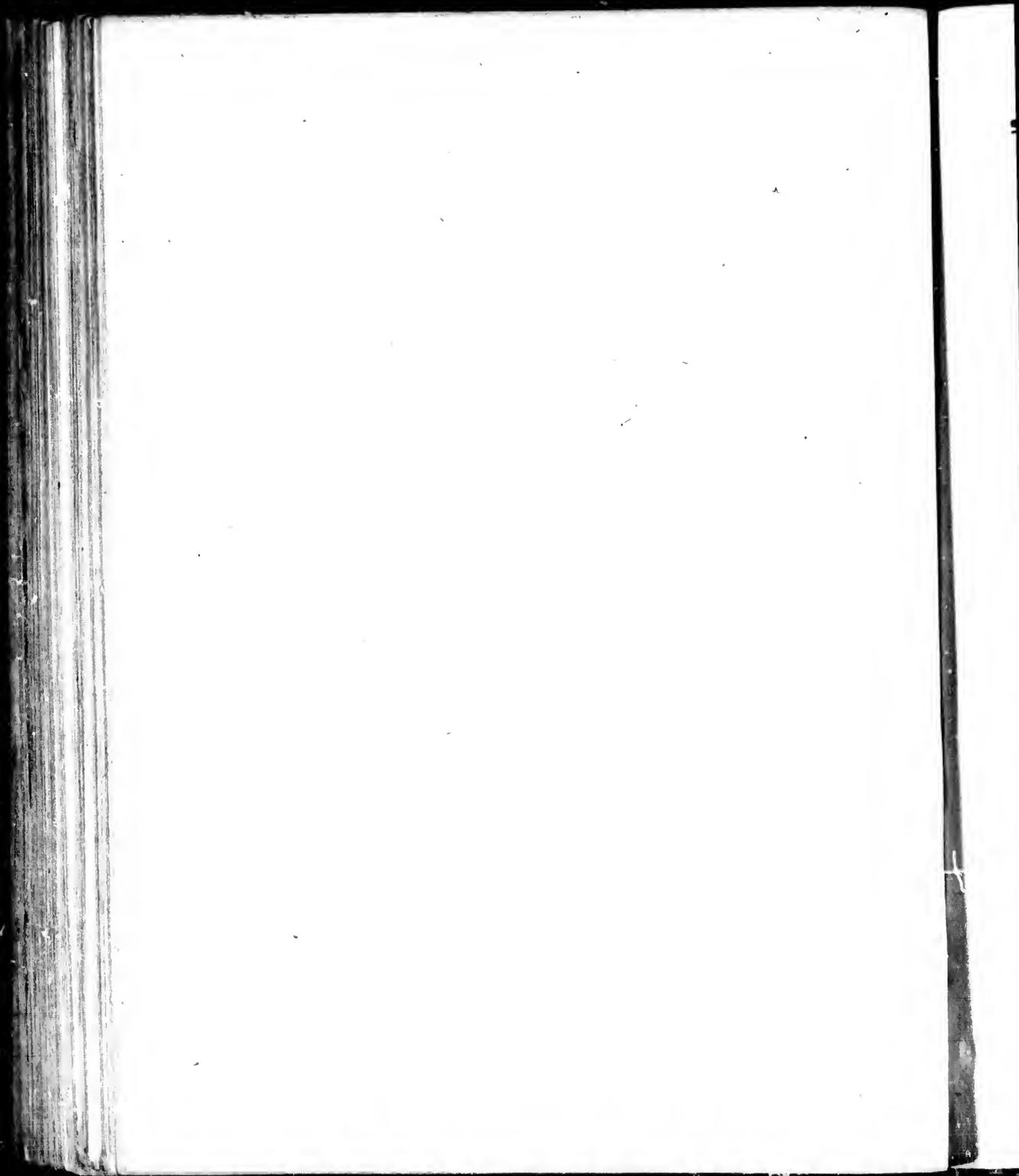


*Homme Tattare d'Astragan.*





*Femme Tattare d'astragan*



---

## TARTARES DE CAZAN.

---

LES conquêtes des Tartares ont pendant long-tems fixé les regards du monde sur le royaume de Cazan : aujourd'hui cette contrée fameuse sous Gengis et Tamerlan, est une petite province de l'empire Russe, peuplée de Tzeremisses, de quelques négocians Russes, et d'un petit nombre de Tartares.

C'est sur ces derniers que nous allons porter notre attention.

Les Tartares de Cazan n'ont plus cette humeur altière et féroce qui les a cependant si long-tems caractérisés.

Le commerce qu'ils exercent avec les Russes, le gouvernement stable auquel ils sont soumis, l'agriculture et les arts ont adouci et civilisé ces peuples qu'une vie errante et des siècles de guerre avoient rendu féroce.

Les Tartares établis dans cette contrée en étoient les maîtres, lorsque le Czar en fit la conquête vers l'an 1551. On les divise aujourd'hui en trois classes : les Tartares de Cazan, les Baskirs, qui habitent aux environs d'Ulfa, capitale de la Baskirie, et les Ufmiski, établis dans les faubourgs de la ville d'Ulfa.

Les traits, le costume, les mœurs de tous les Tartares sont absolument les mêmes ; ils sont tous d'une taille très-élevée, et d'une maigreur effrayante, leurs yeux sont ronds, petits et très-perçans, l'esclavage a sans doute changé leur contenance et leur attitude,

car on trouve dans leurs traits, dans leurs gestes, un air d'embarras et de timidité qui contraste d'une manière frappante avec la fierté de leurs ancêtres. Ils se rasent absolument la tête; mais ils se conservent avec soin, ou la totalité de leur barbe, ou de longues moustaches; ils portent pour coëffure un petit turban: leur principal habillement est une grande robe à la turque, presque toujours blanche: sous cet espèce de doliman, ils portent un haut-de-chausse fort large et un habit très-ample, serré autour du corps avec une ceinture à laquelle pend un long sabre.

Les personnages distingués parmi les Tartares, les chefs de famille portent sur leurs habits et autour de leurs bonnets de riches broderies; les femmes, en général assez jolies, ajoutent à l'agrément de leur figure, par l'élégance de leur costume; la forme de leurs habits a quelque ressemblance avec ceux des hommes; mais ils sont plus joints ou plus légers; leur juste-au-corps, ouvert sur la poitrine, laisse presque à découvert la gorge qui n'est enveloppée que d'un petit réseau de perles ou de broderies: leurs cheveux tressés et disposés avec beaucoup d'art, sont enveloppés d'un petit bonnet dont les deux côtés retombent sur les épaules.

Les habitations des Tartares se ressentent un peu de leurs anciennes habitudes; elles sont peu étendues et mal construites, on y reconnoit le caractère primitif d'un peuple jadis errant et habitué à vivre sous des tentes.

La plupart de ces maisonnettes, composées d'une chambre, d'une étable et d'une grange, sont en bois; on en voit cependant quelques-unes en pierre: la plupart de ces maisons ne reçoivent le jour que par des lucarnes fermées en papier huilé; elles n'ont qu'une seule cheminée, et un vaste banc en fait tout le tour: les

meubles de cette habitation répondent parfaitement à sa simplicité, un grand coffre pour le pain, un autre qui sert de lit, et qui est revêtu de nattes d'écorces d'arbre : des vases de bois, quelques-uns en terre; de nombreux ornemens d'agriculture : telle est le mobilier d'une famille Tartare.

Les alimens de ce peuple sont aussi simples que ses mœurs; le gruëau, l'orge, le froment roti sont leurs mets favoris; dans l'intérieur des villes, ils substituent à ces grains un pain d'orge grossièrement fabriqué : ils préfèrent en général les végétaux à la chair, et n'attachent aucun prix aux assaisonnemens.

L'eau, le bouillon de poisson ou de cheval, le thé forment leur boisson habituelle; ils ont cependant du goût pour les liqueurs enivrantes; ils en usent sans précaution lorsqu'ils peuvent s'en procurer.

Cet excès est à-peu-près le seul qu'on puisse leur reprocher; leurs mœurs sont en général douces et réservées : ils vivent entr'eux dans la plus parfaite intelligence, et ont pour les étrangers les égards et la politesse les plus recherchés.

Ils se saluent en se touchant la main et en se souhaitant la paix et l'heureux jour : un Tartare qui reçoit chez lui un de ses amis et son égal, lui présente le lit ou le banc d'honneur, et se tient debout devant lui pendant quelques tems; ensuite il lui offre son lit, et a pour lui les attentions les plus étudiées; il le reconduit enfin fort loin de son habitation, lui fait les adieux les plus expressifs, et reste dans la place où il l'a quitté jusqu'au moment où il le perd absolument de vue.

Les jeunes gens se tiennent toujours dans une posture respectueuse en présence des vieillards; ils n'approchent de leurs habitations qu'avec une sainte vénération; il n'existe peut-être pas de peuple dans l'u-

nivers chez lequel les vieillards soient aussi en honneur que parmi les Tartares de Cazan ; on les appelle Barbons : et ce nom , qui par-tout ailleurs semble être une injure , est parmi eux une qualité honorable qui ne s'accorde qu'aux vieillards dont la figure respectable et les mœurs pures semblent rappeler les anciens patriarches.

Ces Barbons sont les pacificateurs de toutes les petites discussions qui s'élèvent entre les Tartares ; ils fixent le prix des denrées ; ils sont les arbitres de toutes les conventions ; ils dirigent toutes les cérémonies religieuses , assistent aux funérailles , et célèbrent les mariages des Tartares.

Ces mariages ne sont pas accompagnés de grandes cérémonies , et l'on ne doit pas s'en étonner , si l'on réfléchit que les Tartares de Cazan ont quelquefois huit ou dix femmes qu'ils achètent et qu'ils revendent à leur gré. Comment attacherait-on de l'importance à un marché que le caprice peut dans le même jour établir et dissoudre ?

Le *kalim* ou *prix de virginité* se fixe quelques mois avant le mariage ; et le jeune homme ne doit se présenter devant les parens de sa prétendue , que pour y acquitter les pactes du *kalim* ; lorsqu'il a rempli toutes ses obligations , la fiancée est portée chez lui sur un tapis soutenu par tous ses parens.

Les deux époux , avant d'entrer dans le lit nuptial , doivent s'épiler avec soin toutes les parties du corps : c'est la plus essentielle des cérémonies qui précèdent le mariage.

La nôce ne se célèbre jamais que le lendemain , et la raison en est bien simple : ce lendemain est un jour de tristesse ou de joie , suivant que l'époux a été satisfait ou non de sa nouvelle épouse ; souvent il prétend

n'avoir pas recueilli le prix du *kalim* ; alors il se fait restituer tout ce qu'il a payé, il cite devant les vieillards les parens de son épouse, quelquefois il la renvoie; quelques Tartares spéculent sur cet article, et affectent un mécontentement apparent, pour obtenir une indemnité.

La première nuit des noces a-t-elle été heureuse, alors les chansons et les danses commencent avec le jour, et durent jusques au coucher du soleil.

Les danses des Tartares ont un caractère qui leur est absolument particulier; elles ressemblent imparfaitement aux valse allemandes; mais les femmes et les hommes y dansent séparément: on retrouve, même dans les danses de ce peuple, ce caractère inquiet et jaloux qui les porte à tenir en tous tems leurs femmes isolées et enfermées,

Les chansons ne sont point rimées; mais elles ont de l'expression et de la naïveté; on peut en juger par cette traduction imparfaite d'une chanson Tartare.

„ Accourez, jeunes filles, à la voix des vieillards; un époux tendre et fidèle va acheter, au prix de l'or, le droit de vous rendre heureuse; embrassez, pour la dernière fois, vos compagnes; hier elles vous plaignoient, demain elles envieront votre sort.... Que les danses et les chants célèbrent ce jour heureux: qu'ils apprennent à tout Cazan que Tikia étoit vierge, et que Melzahi se réjouit de l'avoir épousé.

„ Jeune épouse, tu ne paroîtras plus en public; mais tu seras sans cesse sous les yeux de ton époux; tu auras de nombreux esclaves, de riches moissons, des troupeaux bien nourris, et tu sacrifieras un peu de liberté à un bonheur parfait.... Que les danses et les chants célèbrent ce jour heureux, etc „

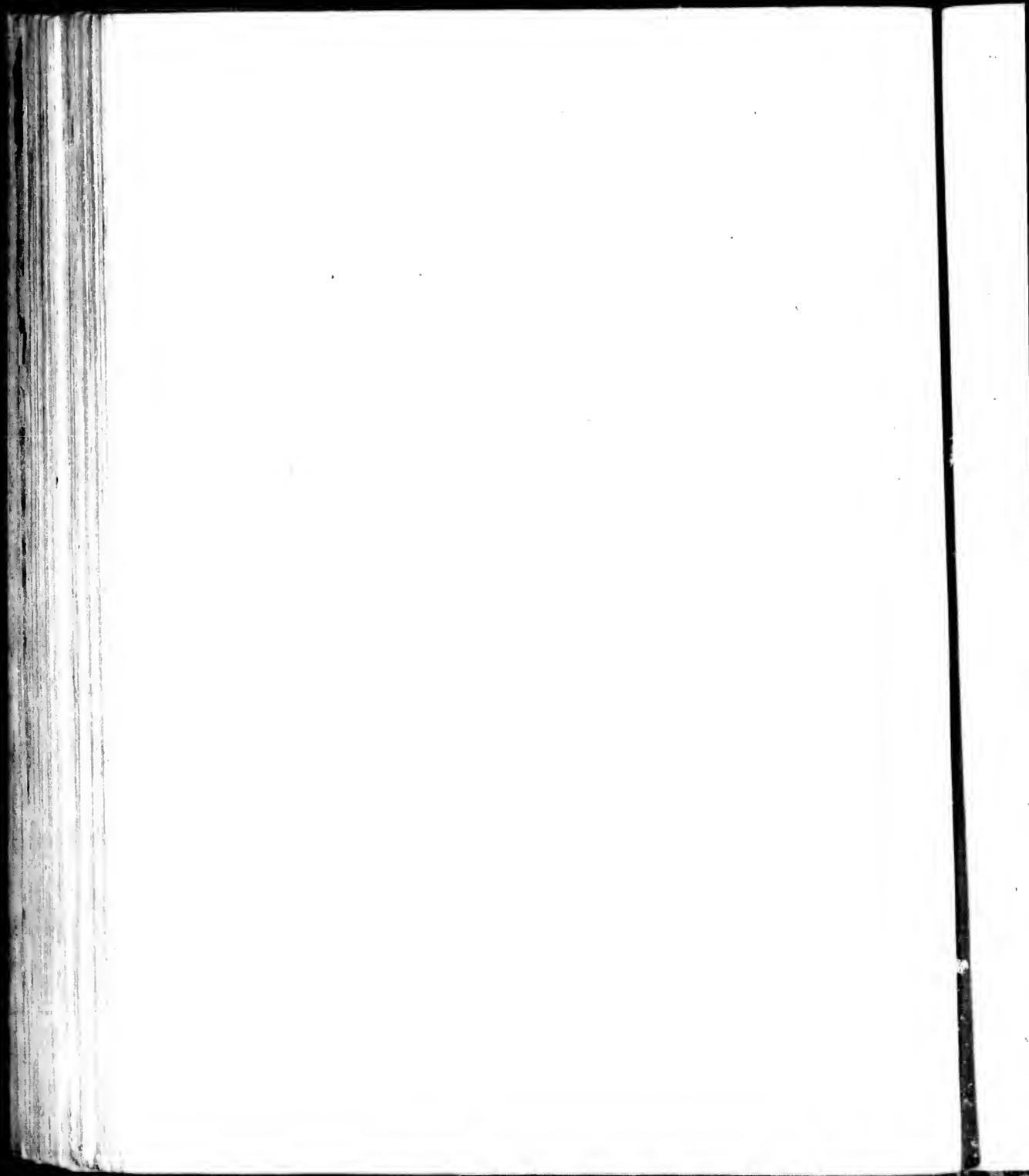
Les prêtres ne prennent que très-peu de part aux mariages ; ils sont peu considérés de la nation, et leur misère est extrême : on les nomme Moulas ; les vieillards ou barbons ont le droit d'exercer les fonctions sacerdotales dans leurs familles.

Il est difficile de se faire une idée bien précise de la doctrine de ces Moulas ; ils croient ou feignent de croire à la prédestination, et prédisent aux Tartares ce qui doit leur arriver. On a vu un Tartare, assuré, par les prédictions d'un Moulas, qu'il seroit invulnérable jusques à une époque déterminée, traverser sans inquiétude une armée ennemie, en assassinant le général, et en imposant à toute l'armée par son sang-froid et sa tranquillité.

Chaque jour les traces de l'ancienne religion et des mœurs Tartares disparaissent de plus en plus, et dans le Cazan, les habitudes, et la langue Russe seront bientôt généralement établies dans cette province jadis célèbre.



Homme tattare de Kazan.

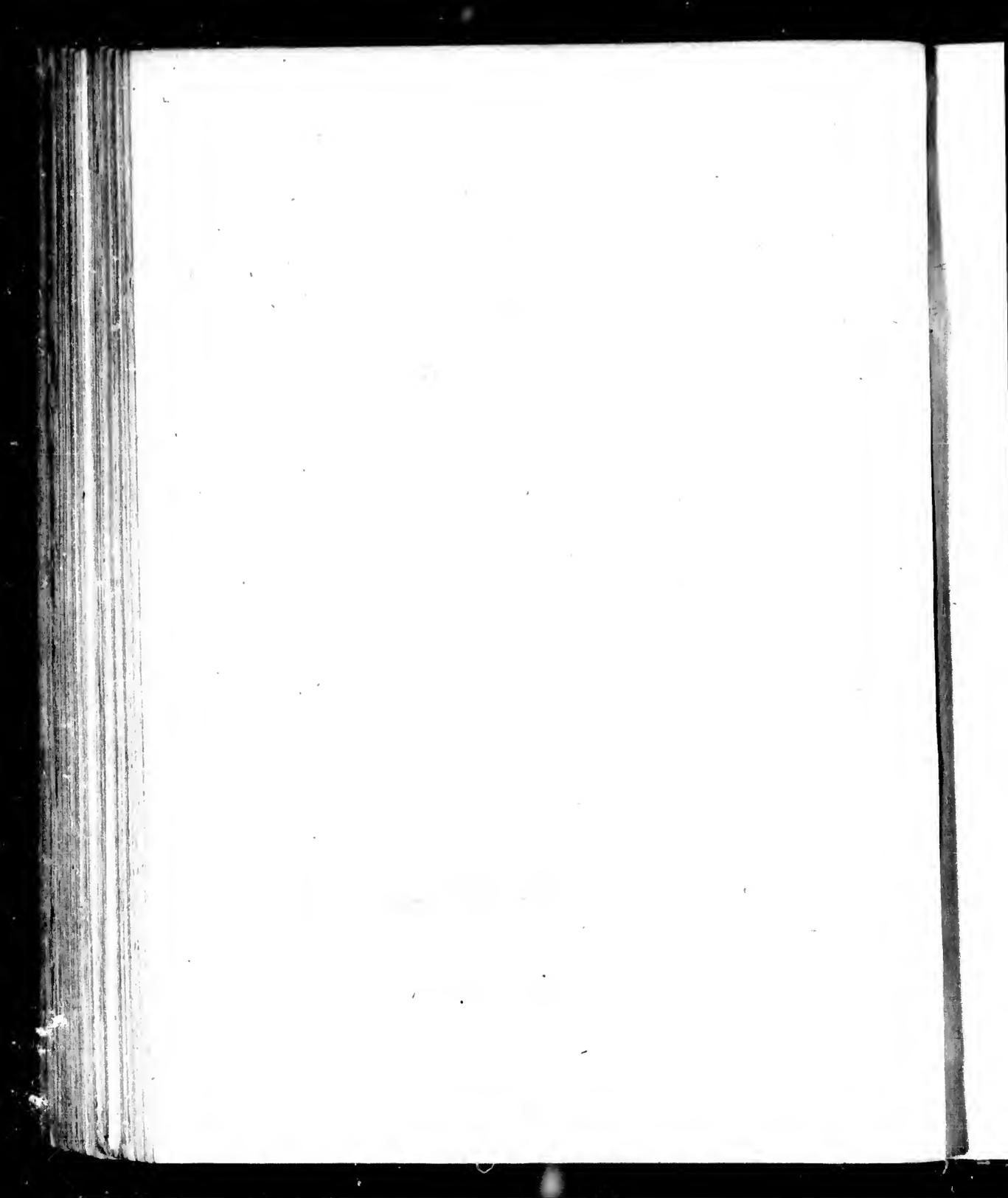




J.C. S<sup>r</sup> Jaquet. inv. del.

J. Laroque Sculp.

*Femme Tattare de Kazan.*



---

## TATARS-USBEKS.

---

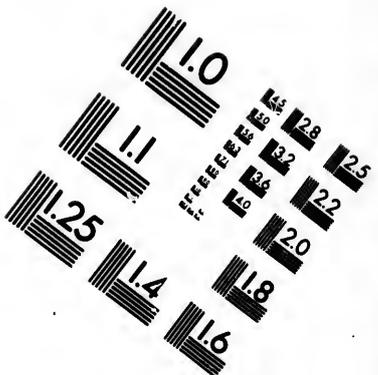
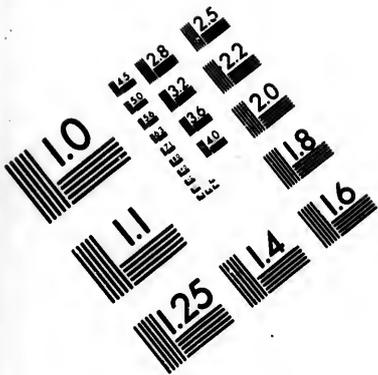
LE nom qu'on donne indifféremment aux Tatars du Karasm et à ceux de la grande Bukkarie, leur vient d'Uskkan, l'historien, un de leurs princes. Cet usage de prendre le nom d'un prince pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de la Tartarie. D'autres prétendent que le nom des *Usbeks* veut dire *Seigneurs indépendans*.

Le pays des Usbeks se partage en deux contrées : le *Karasm* et la *grande Bukkarie*.

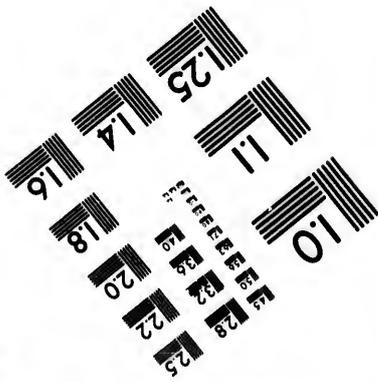
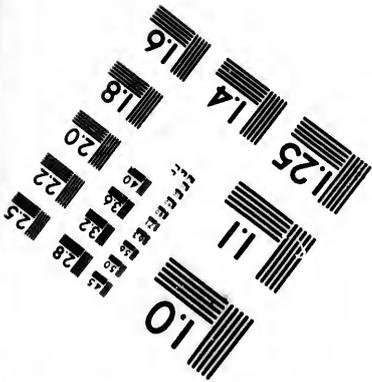
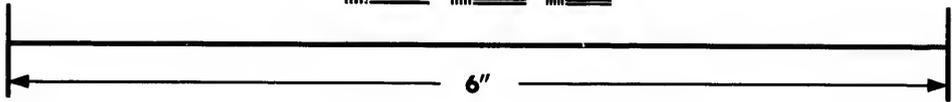
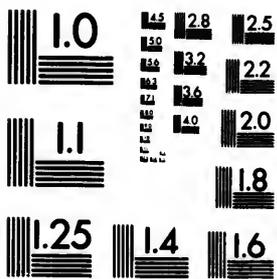
Le *Karasm* n'est qu'un vaste et sablonneux désert, entremêlé de montagnes et de plaines fertiles, qui ne manquent ni de rivières, ni d'habitans. On voit croître des vignes dans des endroits où la terre est fort bonne, et l'on en fait du vin. Le degré de fertilité dont ce pays est susceptible, lui vient de trois rivières et d'un grand lac. Les trois rivières sont : l'*Amu*, le *Khesel* et le *Sio*. L'*Amu* est l'*Oxus* des anciens.

Les Usbeks du *Karasm* passent pour être moins civilisés et plus inquiets que ceux de la grande Bukkarie, mais ils leur ressemblent pour l'inclination qu'ils ont pour le brigandage, qu'ils ne cessent d'exercer, surtout contre les Persans, dans le pays desquels ils font de fréquentes courses : ils peuvent mettre sur pied quarante à cinquante mille hommes de cavalerie ; ils





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

habitent l'hiver dans des villes et des villages, qui sont dans le milieu du pays; en été, ils campent le long de la rivière d'*Oxus* ou dans les autres endroits favorables pour les pâturages, en attendant l'occasion d'exercer leurs brigandages sur les terres voisines des Persans.

Les traités sont un frein qui ne les arrête pas parce que les esclaves et le butin qu'ils enlèvent dans ces courses, font toute leur richesse. Quoiqu'il se trouve d'excellens pâturages en divers endroits du pays, vers les bords du *Khesel*, ils y conduisent rarement leurs bestiaux pendant l'été, parce qu'il n'y a rien à piller de ce côté-là. Ces Usbeks se servent d'oiseaux de proie pour la chasse des chevaux sauvages; ils les accoutument à prendre l'animal par la tête ou par le col; tandis qu'ils le fatiguent, sans quitter prise, les chasseurs, qui ne perdent pas de vue leurs gibiers, les tuent facilement. Les Usbeks mangent à terre, assis, les jambes sous le derrière; ils prennent la même posture en priant: à cheval, ils ont l'arc et l'épée. Les arts et les sciences leur sont absolument inconnues; leur vie se passe dans l'oisiveté, ils se tiennent assis en grand nombre au milieu des champs et s'amusent à discourir.

Les Usbeks sont mahométans, ainsi que les Tatars de Bukkarie dont nous allons parler.

Ce pays, qui est la Sogdiane et la Bactriane des anciens, est le plus peuplé et le plus policé de la grande Tartarie, et la nature ne lui a rien refusé pour le rendre agréable: on trouve des mines très-riches dans les montagnes; les vallées sont extrêmement fertiles, sur-tout en fruits et en légumes: les campagnes sont couvertes d'herbes, à la hauteur d'un homme; les rivières abondent en poissons, ce qui est rare dans le reste de la Tartarie; mais les Usbeks qui demeurent et dominent dans ce pays, préfèrent de s'occuper du brigandage à

l'agriculture , et méprisent tous ces avantages ; ceux d'entr'eux qui se nourrissent de leur bétail , vivent sous des tentes , et vont camper de côté et d'autre , suivant la commodité des pâturages : les autres qui cultivent les terres , habitent des villages et des hameaux ; il y en a peu qui demeurent dans les villes ou bourgs du pays.

On divise la grande Bukkarie en trois grandes provinces ; celle de *Bukkarie* proprement dite : celle de *Sarmakaud* , et celle de *Balk*. Chacune est gouvernée par un Koan particulier.

La Bukkarie , proprement dite , tire son nom de Bokkara sa capitale : c'est une ville fort grande et assez peuplée. Le pays de *Samarkaud* s'étend jusqu'aux frontières de la petite Bukkarie. Il étoit autrefois rempli de villes florissantes , dont la plupart sont aujourd'hui ruinées , ou dans une grande décadence. L'académie des sciences de *Samarkaud* est une des plus célèbres et des plus fréquentées de tous les pays mahométans. Une petite rivière qui traverse la ville apporteroit beaucoup d'avantages aux habitans par les communications qu'elle pourroit leur donner avec les états voisins , s'ils avoient l'industrie de la rendre navigable ; mais pour faire fleurir le commerce à *Sarmakaud* , il lui faudroit d'autres maîtres que les Tatars mahométans.

La province de *Balk* est au sud de celle de *Sarmakaud* , et est très-fertile.

Il est défendu à tous les Tatars de boire d'autres liqueurs que de l'eau ou du lait de jument. Ceux qui violent cette loi sont condamnés au fouet dans les places publiques.

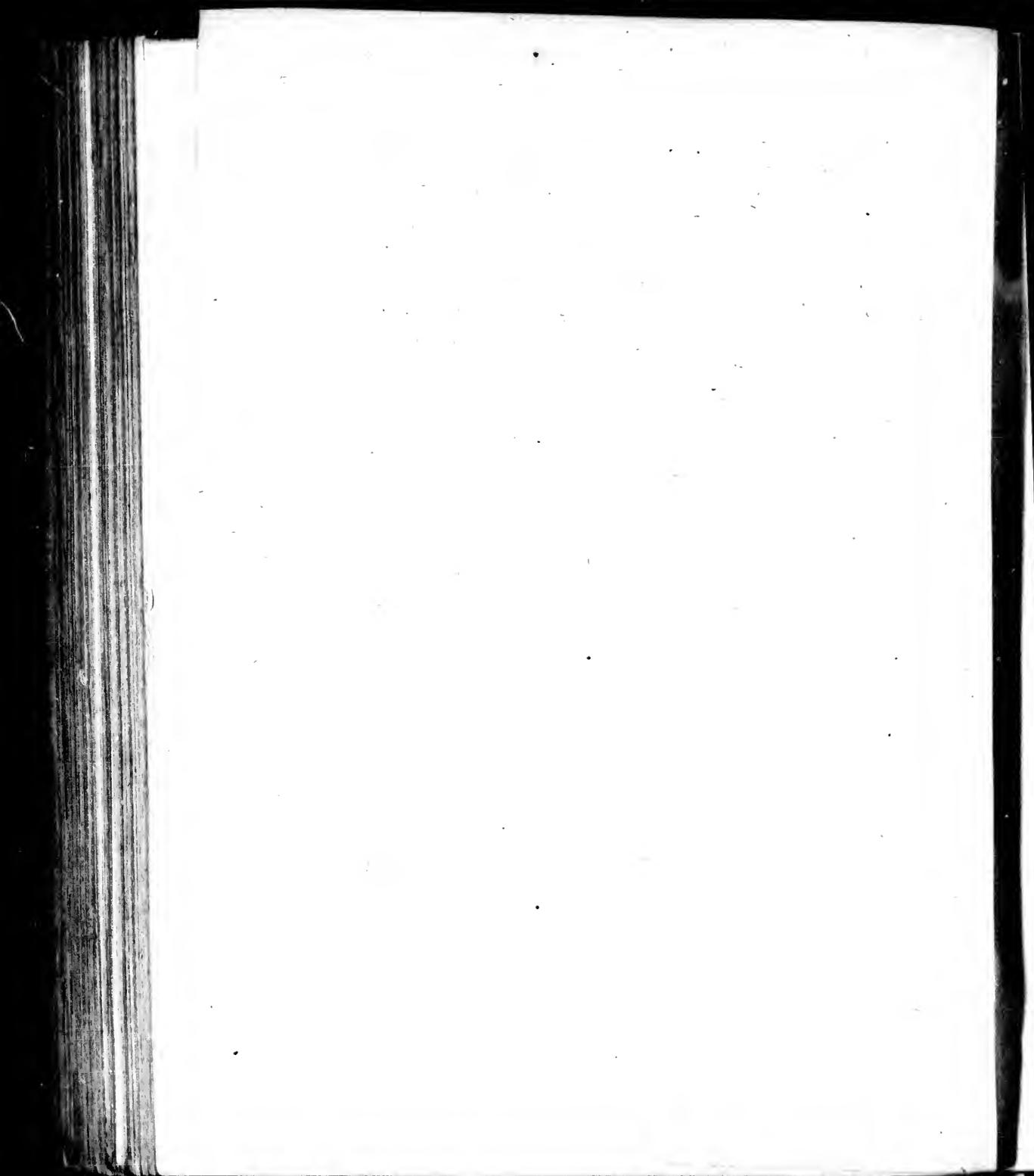
Les Usbeks sont bien faits , spirituels , braves , forts et robustes. Ils professent la religion Mahométane , et vivent principalement de rapines et de pillages , au lieu

que les Tatars payens ne vivent que de l'agriculture et de leur travail ; ils sont sans cesse aux prises avec les Persans , et il y a entr'eux une haine implacable , fondée tant sur les contestations occasionnées par le voisinage , que sur la diversité de religion. Leur costume est le même que celui des Arméniens ; leurs femmes sont belles et courageuses ; elles vont à la guerre avec leurs maris , et aspirent à la gloire du courage militaire. Les Persans , qui sont naturellement courageux , les regardent avec une sorte d'effroi.

re et  
c les  
fon-  
oisi-  
e est  
sont  
eurs  
Les  
egar-

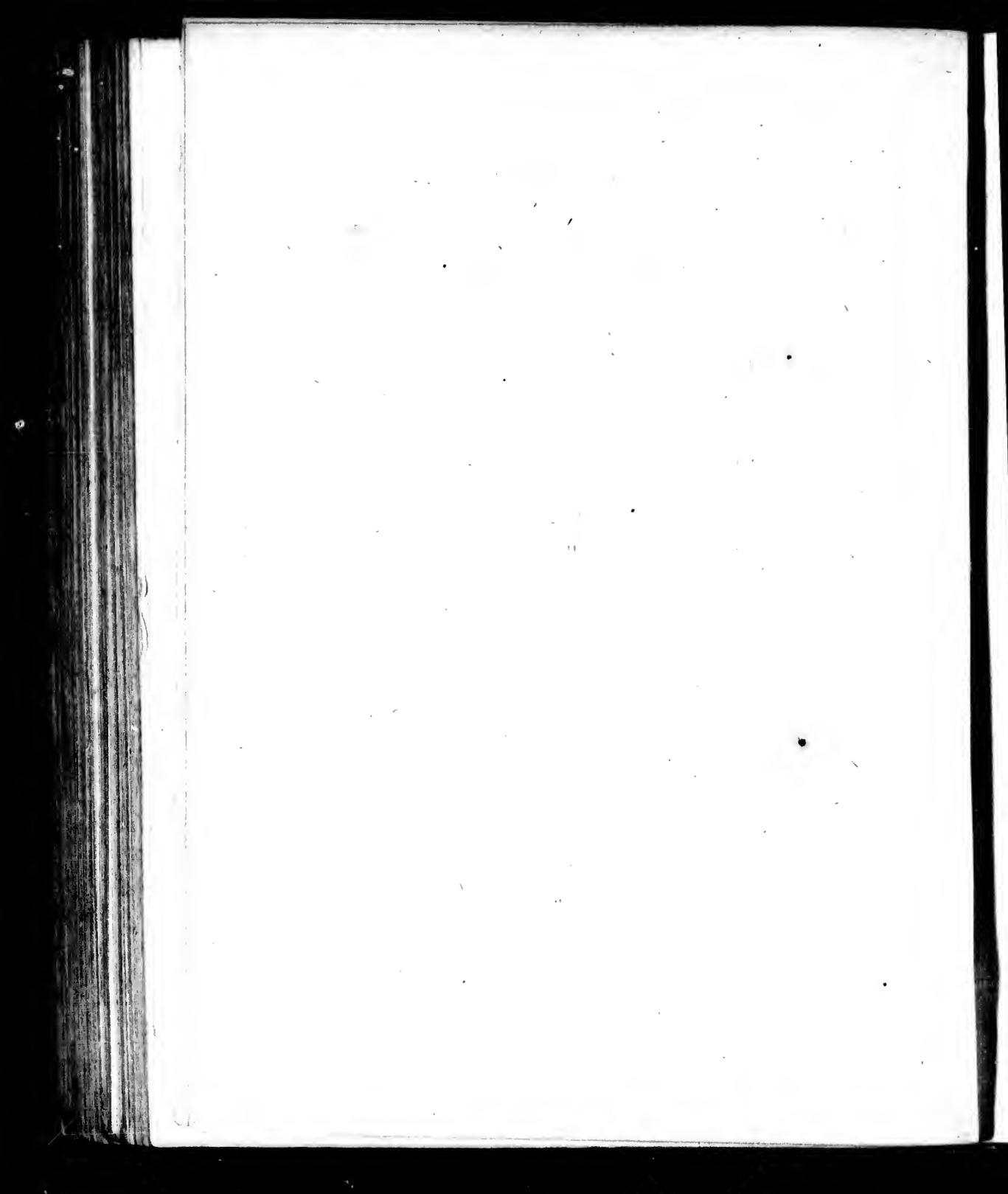


*Homme Tartare d'usbec.*





*Femme Tartare d'usbec.*



---

## T A R T A R E S.

### D E T O B O L S K.

---

**T**OBOLSKOI est élevée sur les ruines de l'ancienne Sibir, capitale de la Sibérie. Les Russes, après avoir enlevé aux Tartares le vaste pays qui s'étend sur les deux rives du Tobol, ont fait bâtir cette ville à l'embouchure de ce fleuve.

Elle est assez étendue, marchande et bien peuplée : elle sert d'entrepôt à toutes les caravanes qui vont commercer dans la Chine, et à toutes les pelleteries que la cour de Russie tire de la Sibérie.

Tobolskoi est bâtie entièrement en bois ; la forteresse même est construite en charpente. Le monastère, situé près du fort, est le seul édifice où l'on voit une enceinte de pierres.

Cette ville n'est peuplée que de Russes ; il est défendu aux Tartares de s'y établir, et ces anciens conquérans du pays sont relégués dans de petites habitations sur les bords du Tobol et de l'Itsch.

Ces tartares, qui descendent des Cosacks, et qui ont été conduits dans ces contrées par le fameux *Yerink*, suivent, pour ainsi dire, presque tous les usages russes, et auront bientôt perdu jusqu'aux traces de leur langage, de leurs mœurs et de leur religion primitives.

Ces peuples, jadis guerriers et sauvages, sont aujourd'hui de pacifiques cultivateurs ; quelques-uns d'entre eux ont des troupeaux, mais le climat naturellement

---

## TARTARES DE TOBOLSK.

---

mal-sain et humide , leur interdit ce moyen de subsistance.

Le commerce des femmes est une des ressources du pays , et les Tartares , obligés par leur pauvreté de se contenter d'une seule femme , vendent aux nations voisines leurs filles qui sont en général fort agréables : aussi jaloux que les autres Tartares , ils ne peuvent cependant comme eux renfermer leurs épouses , parce qu'ils ont besoin du travail de leurs mains : ils les réunissent dans des ateliers communs où elles s'occupent , sur des métiers très-imparfaits , de la fabrique d'une toile fort grossière.

Le costume , la nourriture de ces peuples sont à-peu-près semblables à ceux des Tartares de Cazan , et ils vivent sous les mêmes lois.

Leur religion est un mélange de l'Évangile et du Coran ; quelques-uns d'entr'eux ont consenti à recevoir le baptême ; mais il est facile de voir que leur conversion au christianisme est plutôt l'effet de la crainte que d'une conviction intime.

Si le gouvernement Russe consultoit ses véritables intérêts , il permettroit à ces peuples de s'établir dans les villes , il chercheroit même à les y fixer ; et bientôt ces bourgades , aujourd'hui presque désertes , malgré tous les avantages de leur situation , deviendroient des cités florissantes , et seroient pour la Russie , une source intarissable de richesses.

---

de subsis-

ources du  
reté de se  
ations voi-  
gréables :  
euvent ce-  
es , parce  
ils les réu-  
occupent ,  
ique d'une

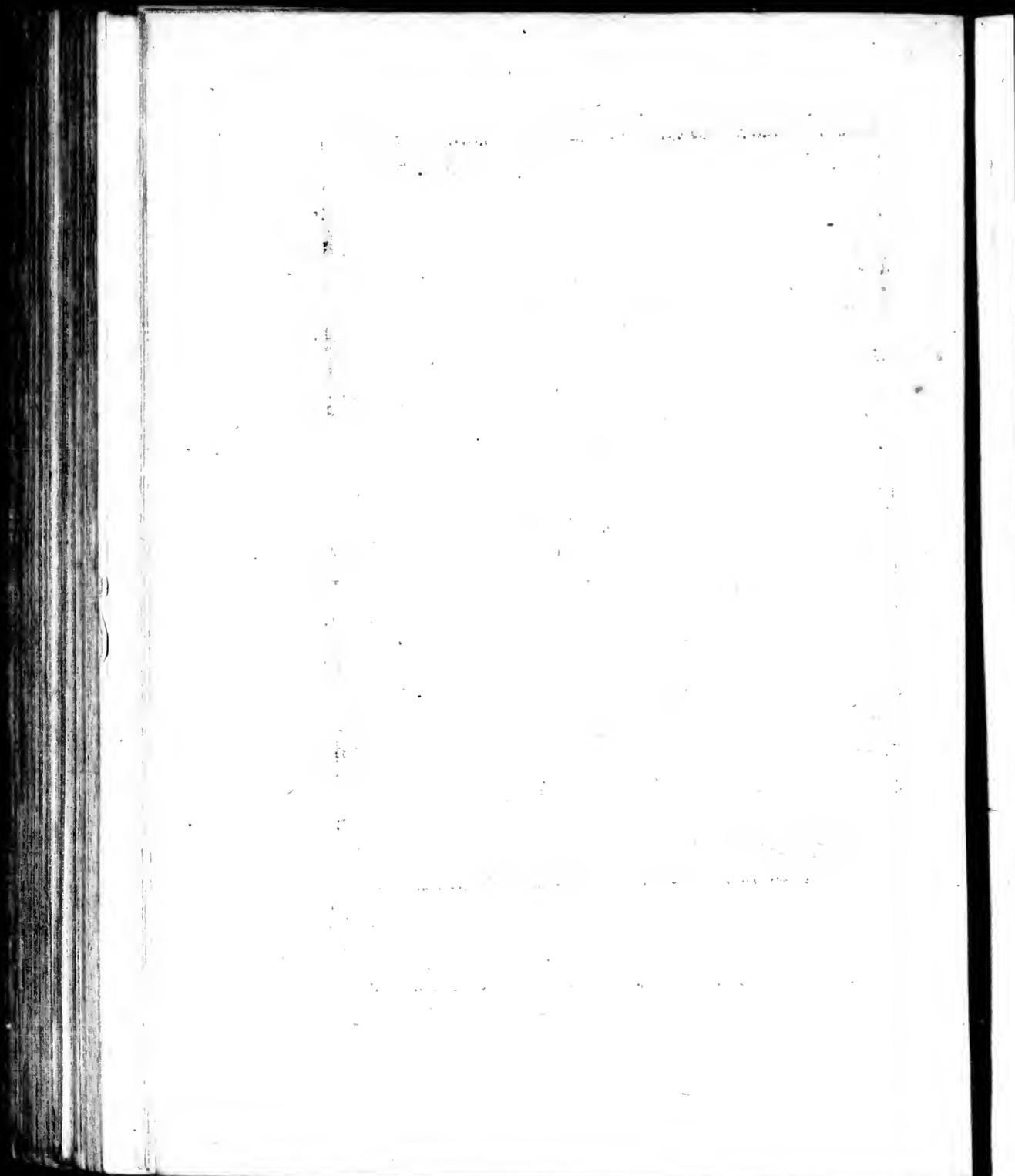
ont à-peu-  
zan , et ils

ngile et du  
i à recevoir  
eur conver-  
crainte que

s véritables  
établir dans  
et bientôt  
tes , malgré  
droient des  
une source



*Homme de Tobolsk.*





*Femme Tatar Tobolsk.*



---

## T U N G U S E S.

---

**O**N trouve dans les déserts marécageux de la Sibérie une peuplade sauvage, que les Russes désignent sous le nom de Tunguses.

La promptitude et la facilité avec laquelle ces peuples sauvages transportent d'un lieu à l'autre leurs habitations, n'a pas permis aux voyageurs de déterminer bien positivement la partie des déserts de la Sibérie dans laquelle ils sont établis; ce qu'il y a de certain, c'est que leurs courses s'étendent habituellement, du Levant au Couchant, depuis les bords de l'Océan oriental, jusqu'au fluve de Genissey, dans une largeur de deux cens lieues, entre les 53 et 65 degrés de latitude Nord.

Les Tunguses sont en général d'une taille peu élevée, mais bien proportionnée: Ils sont robustes, agiles à la course et infatigables à la chasse.

L'insouciance paroît le fond de leur caractère: leur ame absolument engourdie ne paroît être susceptible d'aucune sensation violente. La colère, la rage, la douleur, le plaisir sont des sentimens étrangers à ces sauvages; un Tunguse, qu'une chasse heureuse vient d'enrichir, daigne à peine sourire, et celui que le besoin impérieux de la faim, l'incendie de sa maison mettent à deux doigts de sa perte, ne daigne ni verser une larme, ni proférer une plainte.

La compagnie d'un ami qui, chez tous les peuples adoucit les peines, facilite les travaux, double les plaisirs, ne fait aucune sensation sur eux; le Tunguse

renfermé dans sa hutte , entouré de sa famille , ne sait pas s'il existe autour de lui d'autres hommes : il va seul à la chasse , au bois , à la pêche.

L'amour qui est le sentiment dominant des sauvages , la première passion de l'homme non-civilisé est peu connu des Tunguses ; une femme est parmi eux une propriété à laquelle on attache par amour propre plus ou moins de valeur suivant qu'elle est plus ou moins jolie , et dont on se défait comme d'un meuble usé quand on cesse de lui trouver des charmes.

Les habitations des Tunguses sont peu élevées et construites de planches clouées ou liées ensemble ; elles forment ordinairement deux pièces distinctes , l'une est le logement de la famille , l'autre celle des rennes.

Des planches entrelacées de bouleau servent de lit à toute la famille , et les enfans sont renfermés dans une boîte qui se ferme avec soin lorsque les père et mère sont en course.

L'habillement de ce peuple annonce cependant du goût pour les arts , et ne se ressent pas de son indifférence pour tout ce qui n'est pas étroitement nécessaire à sa subsistance : on est étonné de voir ces sauvages qui ne daignent ni se loger , ni se nourrir , s'occuper uniquement de leur habillement.

Toutes les parties apparentes de leurs vêtemens sont couvertes de broderies en laiton , de verroteries , de perles et de divers ouvrages de clincaillerie qu'elles disposent avec beaucoup d'art.

L'étoffe de tous ces habits est en hiver une peau tannée avec soin : en été la peau de poisson séchée au soleil , fait les frais de leurs vêtemens.

La nourriture des Tunguses est beaucoup moins recherchée que leurs habillemens ; les femmes qui passent leur vie entière à broder , daignent à peine donner

donner quelques attentions à la préparation des mets et au soin de leurs familles.

Le poisson, le cheval, le renne, le chien, quelques oiseaux de mer, tels sont les alimens habituels des Tunguses : un peu de sel en forme pour l'ordinaire l'assaisonnement.

Les arts qui naissent du rapprochement des hommes et de leur réunion en société sont peu connus chez les Tunguses.

Les fabriques d'armes, de tannerie, de canots et de broderies occupent les ouvriers les plus intelligens : tous les autres meubles ou ornemens se tirent du commerce des Russes, et sont payés en fourrures.

L'autorité des gouverneurs Russes est à-peu-près la seule qui soit reconnue des Tunguses : souvent ils cherchent à s'y soustraire ; en 1640 les envoyés de Pétersbourg, chargés de la levée d'un nouvel impôt sur eux, furent saisis par le peuple : on leur arracha la barbe et on les renvoya en Russie, attachés sur des ânes, mais des nombreux détachemens de Cosaques envoyés par la cour de Russie parvinrent enfin à les soumettre.

Les Tunguses professent la religion Schamane, ils croient à l'immortalité de l'ame, ils regardent l'homme comme le maître du monde, et la femme comme le premier sujet de l'homme, le plus parfait des animaux.

*Boa* est pour eux le Dieu universel, *Tala* le Dieu des hommes, *Helben* est le Dieu des femmes, *Moundi* est le Dieu des enfans, *Sokyowo* est celui des rennes, *Boun* est le premier des diables, *Hilkhekhonr* est le nom générique des divinités malfaisantes.

Les Tunguses ne se croient pas obligés d'adorer l'Être-suprême dans leurs malheurs : *Boa*, disent-ils, nous a créés, il faut bien qu'il nous nourrisse : tous les voyageurs

citent , comme un trait de lumière sur la religion des Tunguses , cette prière qu'ils répètent tous les matins :  
« *Boa Tzar* du ciel , tu nous a dû mettre au monde  
» pour être heureux : si tu ne veux pas nous nourrir ,  
» appelle-nous vers toi ; nous forgeons ton image avec  
» soin , nous la suspendons à notre cou , nous la mettons  
» sur le berceau de nos enfans , nous la couvrons de  
» caresses , nous t'érigeons des autels , nous t'offrons  
» les premiers oiseaux que nous prenons à la chasse :  
» donne-nous , en échange , de la santé , des enfans ,  
» du soleil et du gibier ; si tu nous refuses , tu violeras  
» nos traités , tu ne seras plus notre Dieu , nous ne  
» t'offrirons plus rien ».

Des prêtres choisis parmi les vieillards de la nation , et des jeunes filles desservent le Dieu , lorsque la nation est satisfaite de lui : les prêtres sont éloignés , et les autels renversés , lorsque la pluie , les insectes , quelques maladies contagieuses viennent enlever aux Tunguses , la santé ou leurs troupeaux.

Ces prêtres ne marchent jamais sans être accompagnés d'un jeune enfant qui tire des sons lugubres d'un gros tambour : au bruit de cet instrument les Tunguses , que l'incendie d'une habitation voisine ne tireroit pas de leur engourdissement , se précipitent au passage du ministre de leurs dieux , le questionne sur leur santé , sur la chasse qu'ils doivent faire , et sur le sort de leurs enfans.

Ces ministres de la divinité président au mariage ; les prêtres de *Tala* conduisent le mari , ceux de *Helben* conduisent la femme. On demande au mari , s'il a acheté son épouse : on demande à la fiancée si ses parens ont été payés , l'éclaircissement de ce fait , plus intéressant chez les Tunguses que le consentement

mutuel des époux , consomme le mariage , et les prêtres de *Boa* , prononcent ainsi la bénédiction nuptiale.

« Jeunes amans , l'*ARAN le lit des plaisirs* , est ouvert ;  
 » Tala , et Helben vont vous y porter , entrez jeunes  
 » époux dans le lit des plaisirs.

» *Boa* sourit à votre union , il se charge de l'entretien de votre famille , aimez-vous comme vous aimez *Boa*.

» Vous êtes dans la saison des fleurs , bientôt vous  
 » verrez avec joie le mois des fruits , et vous vous en-  
 » tendrez appeler *Amenikan* , *mon petit papa* , *Ominikan*  
 » *ma petite maman*.

» Jeune garçon , imite le renne complaisant et doux :  
 » jeune fille prend pour modèle le chien fidèle à son  
 » maître chéri ».

Pendant cette bénédiction , les époux , les prêtres , les parens exécutent des danses grotesques et répètent en chantant la finale de chaque couplet.

L'épouse est ensuite conduite par les prêtres dans l'*aran* de son époux , un repas somptueux est servi , et les chansons reprennent ; plus les Tunguses sont habituellement solitaires et isolés , plus cette fête , la seule qui puisse les réunir , a de charmes pour eux.

Les liens du mariage ne sont cependant pas indissolubles chez les Tunguses ; autant on met de cérémonies pour s'épouser , autant on traite lestement le divorce. Un mari qui n'est pas content de sa femme ou qui s'aperçoit d'une infidélité , la revend et en achète une autre ; il n'est pas étonnant qu'un peuple chez lequel un mari achète sa femme puisse à son gré rompre les nœuds du mariage ; il ne peut exister de convention entre un homme libre et l'esclave qu'il achète.

Si le divorce est la seule peine qu'un mari puisse infliger à son épouse infidèle , par une contrariété remar-

quable , le jeune homme qui séduit une fille encore vierge , est obligé de se battre à outrance avec tous les parens de la fille , sans qu'il soit permis à sa famille de le défendre ou de le venger.

Ces combats qui rappellent l'ancienne chevalerie se livrent aux yeux de toute la nation , et avec le plus grand appareil ; les Darougas ou anciens de la nation , fixent le lieu du combat , nomment les témoins , choisissent les flèches et jugent des coups ; au premier signal donné par les Darougas , chacun des combattans se lance une , deux ou trois flèches suivant les circonstances et la gravité de l'accusation : le vainqueur fut-il coupable , est porté en triomphe ; on ne daigne pas seulement prendre soin du vaincu : il se retire couvert de honte et ne peut provoquer un second combat pour le même fait.

Le vol et l'assassinat sont les seuls crimes pour lesquels on ne puisse entrer en champ clos ; la bastonnade est la peine du vol : le fouet est la punition habituelle de l'homicide , le meurtrier devient ensuite esclave des enfans et de la femme de celui qu'il a assassiné.

Les funérailles ne sont accompagnées d'aucune cérémonie chez les Tunguses ; on place le corps du défunt sur un arbre où on le sert avec soin jusqu'au moment où il tombe en pourriture,

---

encore  
ous les  
ille de

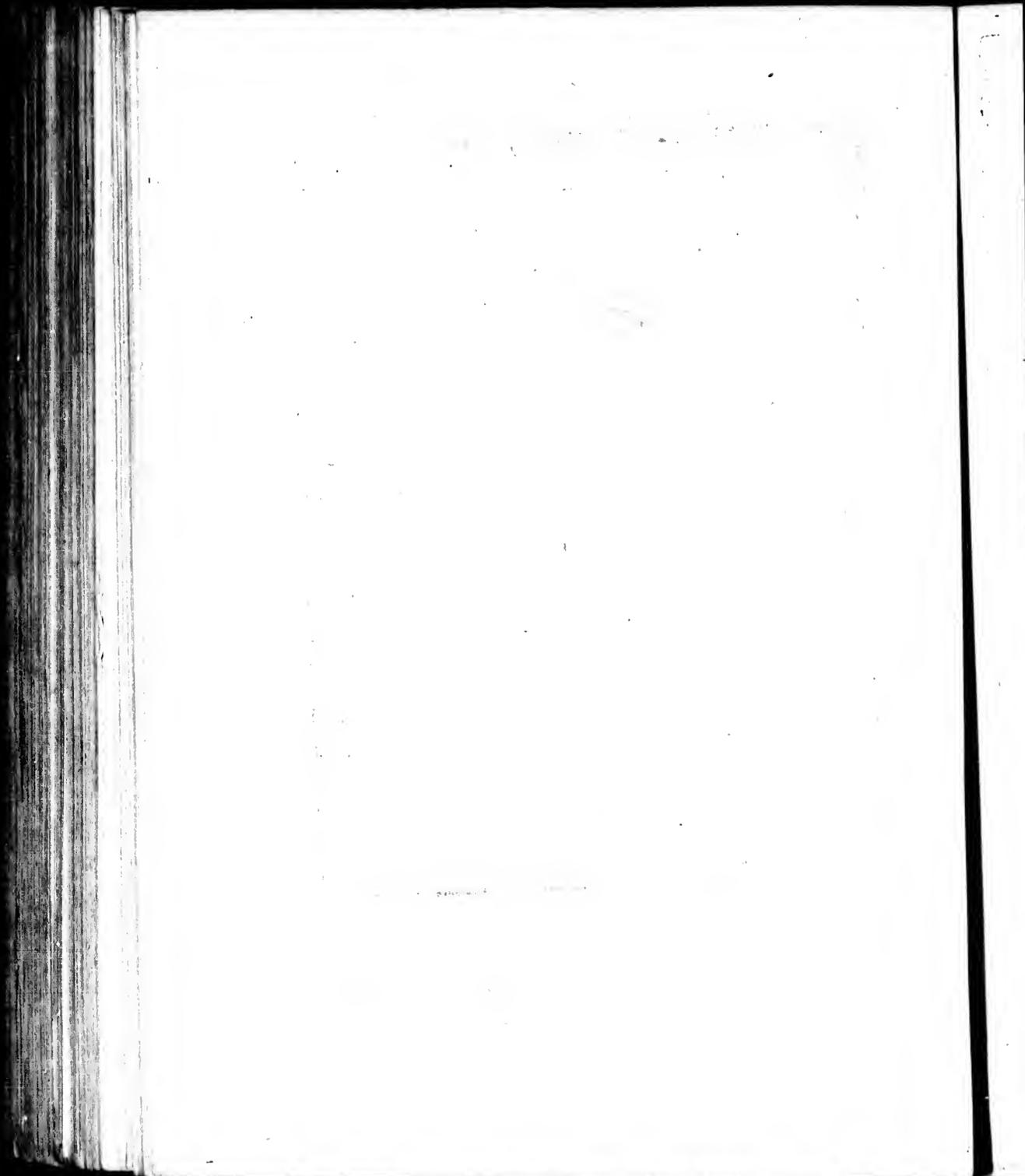
erie se  
le plus  
nation,  
, choi-  
signal  
ans se  
stances  
l cou-  
as seu-  
ert de  
pour

ur les-  
onade  
ituelle  
ve des

e céré-  
défunt  
oment

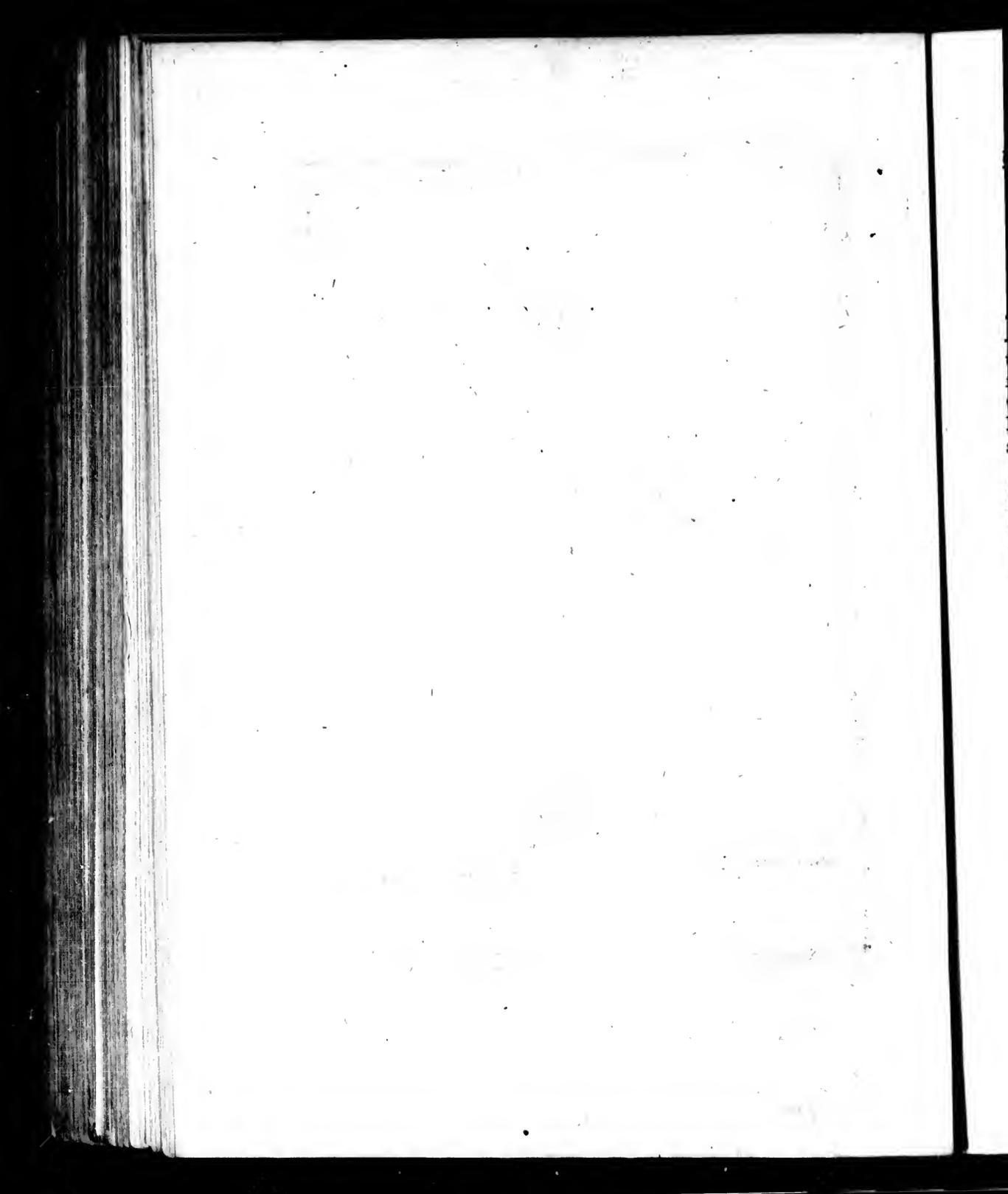


*Homme Jougouse.*





*Femme Tongouse.*



---

## Y A K O U T E S.

---

**L**A ville d'Yakoutsk qui donne son nom à un territoire de plus de deux mille werstes , ( ou six cens lieues françaises ), est bâtie sur la côte occidentale de la Lena. Cette rivière traverse la Sibérie dans presque toute sa largeur , du nord-est au sud-ouest , et va se jeter ensuite dans la mer glaciale.

Les maisons , quoiqu'en bois , sont grandes et commodes ; quelques églises seulement sont construites en pierre. Un bras de la rivière qui s'avance en décrivant un coude , forme une espèce de port qui se trouve à sec , lorsque les eaux sont basses.

Cependant les Yakoutes ne viennent dans la ville que pour leurs affaires ; elle n'est peuplée que par des Russes , nomades en été , stationnaires en hiver ; les Yakoutes habitent les vastes déserts de la province d'Yakoutsk au gouvernement d'Yakoutsk , établi depuis 1620 , par la cour de Russie.

Cette manière de vivre les force à avoir deux sortes d'Yourtes ou habitations. L'Yourte d'hiver est formée avec des poutres posées debout les unes à côté des autres , et recouvertes de terre grasse ; telle est la construction des murs qui ne s'élèvent point perpendiculairement comme les nôtres ; plus rapprochés vers le haut , ils supportent un toit dont l'inclinaison est peu rapide ; une seule porte donne accès dans l'intérieur qui se partage en deux : le côté le plus propre est habitée par la famille qui s'y retire dans des compartimens en forme de petites loges distribuées à égale distance

les unes des autres : chaque couple a la sienné : de l'autre côté est une étable qui renferme les bestiaux ; au centre du bâtiment est la cheminée de forme circulaire , et construite de même en bois , couvert d'un enduit épais de terre glaisense. Les Yourtes d'été sont rondes , spacieuses et construites avec des perches en moindre quantité , mais posées de la même manière et soutenues tout autour par de légères traverses cintrées ; le tout est couvert d'écorces de bouleau , appliquées du haut en bas par bandes larges de dix-huit pouces. On tapisse l'intérieur avec de petites lisières de cette écorce découpée en festons. En général les Yakoutes ne sont propres ni dans leurs habitations , ni dans leurs vêtements ; ils ne portent jamais de chemise ni d'autre linge. L'habit d'été consiste en une peau molle tannée , couleur de chamois , qu'ils mettent immédiatement sur la peau nue ; celui d'hiver est composé de différentes espèces de fourrure , principalement de la dépouille du renne. Les hommes coupent leurs cheveux assez près de la tête , et ne laissent pas venir la barbe épaisse ni longue. Dans la belle saison , ils marchent nue tête ; ils portent des hauts - de - chausse tout courts ; les bas sont de peau , et garni de semelles ; ils prennent la forme du pied , et sont , pour l'ordinaire , piqués avec art , même brodés ; pour leur faire faire l'effet d'une botte bien tirée , on les attache aux hauts-de-chausse. L'habit est un juste-au-corps à manches étroites ; les pans tombent jusques aux genoux , et se ferment par la pointe en devant , avec des cordons ; les collets et les bordures des habits d'été sont garnis d'une élégante broderie large de deux pouces et faite avec des nerfs d'animaux : on y ajoute quelquefois des franges de crins blancs ou teints ; souvent aussi ces habits de peau ont les coutures garnies de perles de verre , ou marquées

par des raies peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelletterie sont tournés en dehors, et ce vêtement d'hiver est travaillé avec le même soin.

L'habillement est presque le même que celui des hommes, mais il est mieux travaillé et plus orné. Les hauts-de-chausse sont un peu plus longs; pour se parer, elles passent par-dessus l'habit ordinaire une veste sans manche de cinq pouces plus courte; cette veste est de peau ou d'un drap fin et rouge, de préférence à tout autre couleur; elle est ornée de franges et d'ourlets rayés et chargés de perles de verre ou de corail.

La polygamie chez ce peuple entre dans les principes politiques. Obligés de faire de fréquens voyages, comme ils achètent leurs femmes, ils en ont dans tous les endroits où ils s'arrêtent, et jamais ils ne les rassemblent; malgré cela, ils sont jaloux à l'excès et les ennemis jurés de quiconque osé violer les droits de l'hospitalité toujours sacrée chez eux.

La manière d'enterrer leurs morts a aussi éprouvé du changement depuis leur réunion à la Russie. On trouve encore dans les bois des restes d'anciens tombeaux. C'étoient des cercueils grossièrement faits et suspendus sur des branches d'arbres; maintenant les funérailles se font avec une autre sorte de pompe plus ou moins magnifique suivant le rang et la richesse du défunt. Le cadavre mis dans un cercueil est porté par la famille jusqu'au pied de la tombe; de longs gémissemens annoncent le lugubre cortège. Le cheval que montoit ordinairement le défunt est conduit par un valet ou quelque proche parent; pendant que l'on inhume le maître, le cheval est égorgé sur son corps, et cette libation sanglante est l'hommage rendu à son attachement pour cet animal, qui est censé le suivre dans l'autre

monde, où l'on espère qu'il pourra en jouir encore. Ensuite un bûcher s'allume, et la dernière preuve d'amitié pour le défunt, consiste à faire rôtir et à manger sur la place son cheval chéri; ce régal achevé, chacun se retire. Le même cérémonial s'observe pour une femme; au lieu d'un cheval, on immole la vache qu'elle préféroit.

Les Yakoutes sont robustes et naturellement grands, leur visage est aplati, le nez sec, l'œil petit et la bouche peu épaisse. Ils ont la parole extrêmement brève et ne lient pas leurs mots. On les accuse d'avoir l'esprit lent et stupide; pourtant ils sont gais, et sur-tout grands improvisateurs. Les paroles ne leur coûtent ni travail ni effort de génie; qu'un oiseau s'envole à leur côté, voilà de quoi chanter pendant une heure; mais la chanson se borne à répéter jusqu'à extinction, qu'un oiseau vient de s'envoler. Sans soucis, sans autres besoins que ceux de la nature, la vie errante qu'ils mènent autrefois les avoit rendus paresseux, même lâches et mous; mais leurs liaisons avec les Russes a de même beaucoup influé sur leur caractère; l'esprit d'intérêt s'est emparé d'eux, et ils sont chargés du transport de toutes les marchandises depuis Okotsk jusqu'à Yakoutsk, transport qu'ils font sur les chevaux qui sont leur principale richesse.

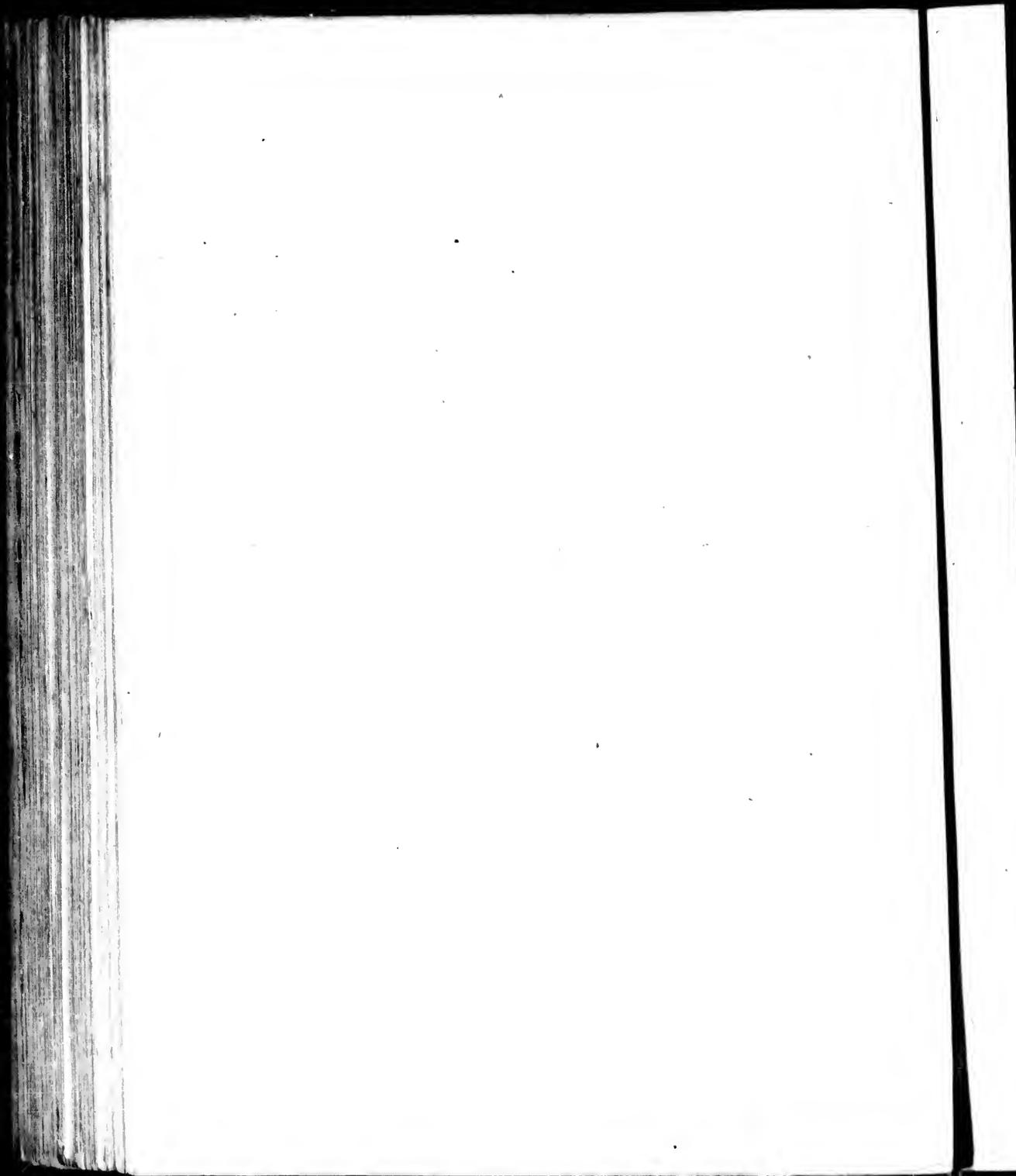
---

encore.  
ve d'a-  
manger  
chacun  
femme;  
lle pré-

grands,  
it et la  
at brève  
oir l'es-  
sur-tout  
itent ni  
e à leur  
e; mais  
, qu'un  
tres be-  
ils me-  
ême lâ-  
es a de  
l'esprit  
rgés du  
Okotsk  
hevaux



*Homme Jacout.*





*femme Sacout.*



---

---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COUTUMES

DES TATARS KATSCHINTZ.

---

**L**es Katschintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazan jusqu'au Katscha, rivières qui se jettent dans le Yeniséi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes travaillées avec art, et remplies d'ouvrages de différens métaux, ce qui suppose l'exploitation des mines, la métallurgie, et une civilisation bien plus avancée que celle qu'on remarque chez cette horde étrangère aujourd'hui aux trésors qu'elle possède sans savoir comment. Les hommes sont dans l'usage de respecter tout ce qu'ils ignorent, aussi ce ne sont pas les Katschintz qui ont violé l'asyle des morts ; d'ailleurs, la tradition établit entr'eux que ces tombeaux renferment la dépouille de leurs pères, les leur rend sacrés. Les Russes, qui n'avoient pas les mêmes motifs de retenue, ont cédé à la curiosité et peut-être à l'espoir du gain. Ils ont fouillé par-tout et retiré beaucoup de richesses consistant en effets plus ou moins précieux, et conservés plus ou moins bien, tels que des marteaux de guerre, des piques, des flèches, de petites idoles, des urnes, des vases, des bracelets, des pendants d'oreilles, le tout fabriqué en or, en argent, en fer ou en cuivre. A côté des squelettes humains étoient des crânes de chevaux. Des colonnes ; des obélisques et des statues un peu plus qu'ébauchées sont les ornemens extérieurs de ces tombeaux. Le contraste entre ces monumens et les hommes qui en sont entourés, a servi à étayer le système ingénieux de plusieurs savans modernes qui ont cru devoir transporter au Nord le berceau des sciences et des arts, qu'on avoit placé avant eux

dans l'orient. Rien ne répugne en effet à croire que le flambeau du génie fait le tour du globe, à l'exemple du soleil, qui, dans sa course annuelle, gratifie successivement de sa présence toutes les contrées de la terre. Quoiqu'il en soit, les mœurs actuelles des Katschintz sont peu propres à éclaircir cette hypothèse. Sinon abrutis, du moins bruts, leur constitution politique a tous les caractères d'un peuple qui sort de la barbarie où qui y rentre. Divisés en six grandes familles notables, chacune de ces six Aïmaki est présidée par l'ancien de la famille, et relève de la chancellerie de la Woyewodie de Ktasnoyarsk, et paie un tribut en fourrures, à raison d'environ 1000 arcs. La petite ville d'Abakan est l'endroit où cette taxe est perçue. La couronne Russe leur fait distribuer un petit présent en échange de leur contribution.

Leur idiôme est Tartaro-Mongol, et leur extérieur ne dément pas la souche d'où ils sortent, et dont ils ont conservé une partie des mœurs et du langage. Leur caractère habituel est d'être gais et par suite bavards, par conséquent menteurs. Le vin et la débauche sont leurs divinités de choix, et auxquelles ils ne refusent aucun sacrifice. On ne voit point parmi eux de voleurs ni de brigands, peut-être parce qu'ils sont trop paresseux, mais ils y suppléent par leur mauvaise foi. Nomades en tout temps, leurs cabanes d'hiver ne diffèrent de celles d'été, qu'en ce qu'elles sont couvertes de feutre au lieu de la simple écorce de bouleau, cuite. Les meubles sont conformes à l'habitation. Quelques-uns d'entr'eux s'adonnent à la culture de l'orge et du bled sarrasin de Sibirie, pour se faire du gruau; mais la chasse et l'éducation des troupeaux est l'occupation principale du plus grand nombre. Ils seroient plus riches, si leur domaine avoit plus d'étendue, et pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail. Leurs bestiaux ne sont jamais abrités, et ne s'en portent pas plus mal. Il faut espérer que la méthode de faire parquer les troupeaux en toutes saisons, se pratiquera dans peu ailleurs encore que chez eux, et sous un climat beaucoup moins rude.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine et la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap et des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. L'appetit seul, et non l'heure, appelle à table. Les mets, mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relâche du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac et un verre d'eau de-vie ébriquent les mariages et en facilitent merveilleusement la demande. C'est le vin du marché. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou les cinq années de service convenues, s'il se présente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se voit enlever sa future par un rapt tacitement consenti. Il faut qu'il se contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on se résout à servir meurt avant le terme du service, la sœur doit la remplacer; mais l'amant perd tout si sa maîtresse est fille unique.

On peut épouser autant de femmes qu'on peut en acheter et en nourrir. Mais l'usage ordinaire est de se borner au nombre quatre.

La nœce se passe en repas, en danses et en courses à cheval. On y chante aussi en s'accompagnant d'un certain instrument qu'on nomme *Yailaga*, espèce de luth, propre à cette nation; c'est une boîte large de trois pouces, longue de quatre pieds; la partie supérieure est ouverte et garnie de six cordes de fil d'archal; on en joue avec les deux mains, cet instrument peut rendre le dessus et la basse.

Le mariage terminé, il n'est plus permis au beau-père et à sa bru de se voir; quand le hasard les fait se rencontrer, celle-ci se prosterne pour se cacher le visage. Un mari mécontent renvoie sa femme à sa famille et garde les enfans; et tout est dit.

---

#### 4 M Œ U R S , L O I S E T C O U T U M E S

---

Une femme en couche est impure pendant quinze jours; et pendant trois jours, quand elle a ses infirmités périodiques.

L'enfant nouveau-né reçoit un nom du premier qui le lui donne.

La petite vérole fait de grands ravages dans ce canton; l'autre y est assez commune.

On a remarqué que l'époque où les filles de ce pays deviennent stériles, est marquée par une espèce de folie ou de fureur qui dure plusieurs jours.

Les morts sont enterrés tout habillés et sans cercueils; mais on les couvre de planches à la manière des Mahométans, afin que la terre ne puisse les toucher. On jette quelques menus meubles dans la fosse; et sur la tombe on dépose une tasse à boire, qu'on retrouve au bout de l'année révolue, quand on vient faire commémoration du défunt, et alors elle sert à tous les assistans. On y boit des liqueurs fortes qui changent cette cérémonie lugubre en l'une des fêtes les plus gaies du canton.

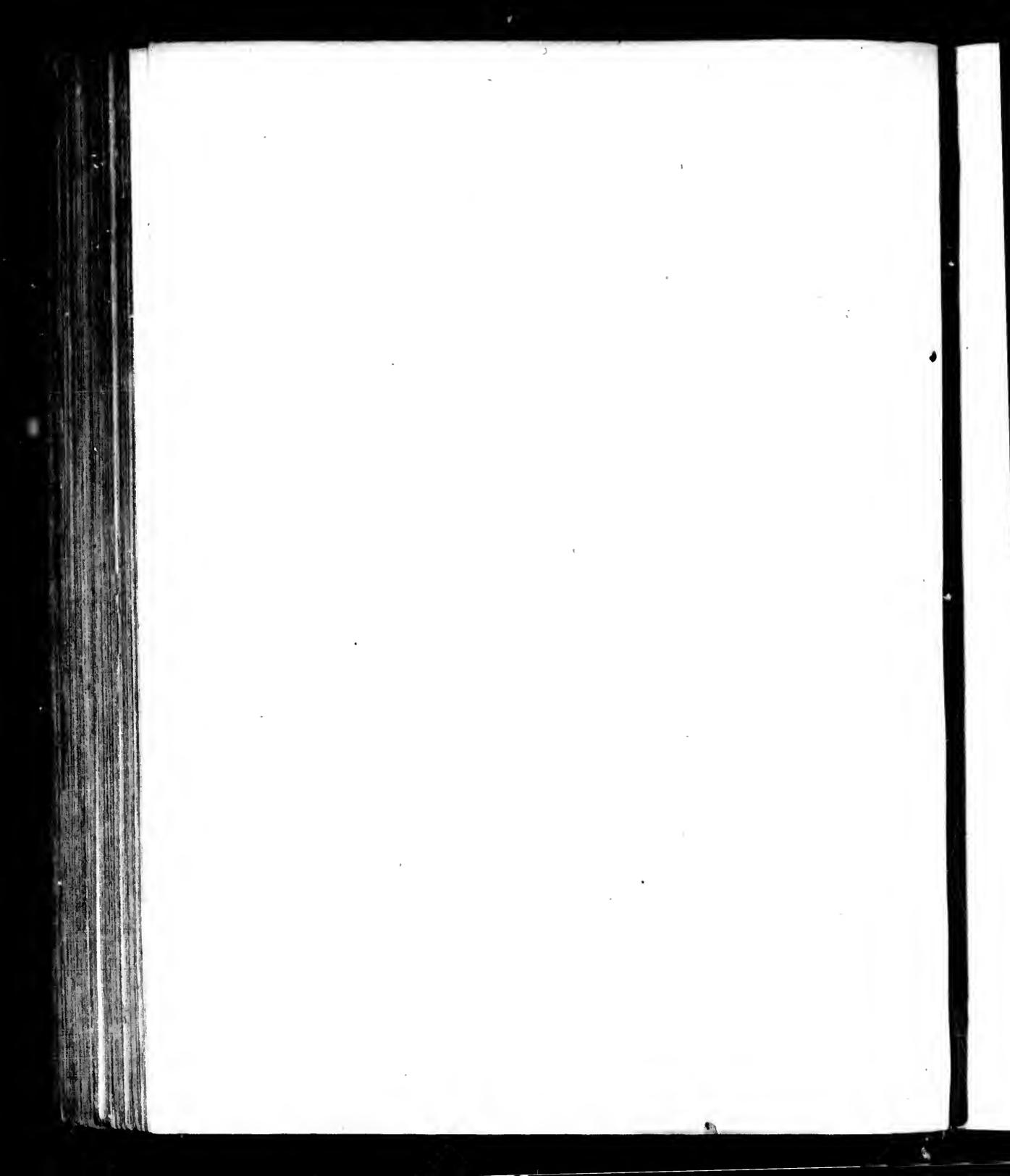
On remarquera à ce sujet que tous les peuples, civilisés ou non; regardent la mort avec assez de sang-froid. Soit que l'habitude les ait familiarisés avec ce terrible spectacle; soit qu'en voyant ceux d'entre nous qui cessent de vivre, on sente davantage le plaisir de continuer à vivre; presque toujours, presque par-tout, une cérémonie funèbre commence par des sanglots, finit par des éclats. Les vieillards sont même ceux qui se dérident les premiers; plus l'exemple les approche, moins ils paroissent en être frappés.

Le paganisme des Schamans est la seule religion des Tatars Katschintz: les missionnaires de Lama, ni ceux de Mahomet, ni même ceux du Christ, n'ont pu encore les convertir. Ils appellent leurs idoles *Tous*; leurs prêtres magiciens et leurs prêtresses magiciennes, se nomment Kamno. Les uns et les autres se servent de petits tambours magiques en forme de timbales; leur habillement se distingue par quantité d'idôles faites de lames de fer, représentans des animaux etc. Leurs bonnets pour l'ordinaire sont garnis d'un bord de peau de linx et décorés d'un paquet de plumes de hibou,

Les hommes de cette nation se costumant à la mode Tatar. Leurs vêtemens sont faits de gros drap fabriqué par leurs femmes, ou de drap plus fin qu'ils achètent, ou de peaux. Leurs habits de dessous sont de quelque étoffe légère; les chemises, peu communes chez eux, sont tissées de toile d'ortie; ils ne se laissent croître qu'une barbe peu épaisse. De la chevelure qui couvre la partie postérieure de la tête, les jeunes gens font une tresse qui prend dans la nuque. Les autres cheveux flottent autour de la tête, avec beaucoup de désordre. En été, ils portent des chapeaux de feutre, rabattus et non colorés; en hiver, ils mettent des bonnets de pelice ou des capuces.

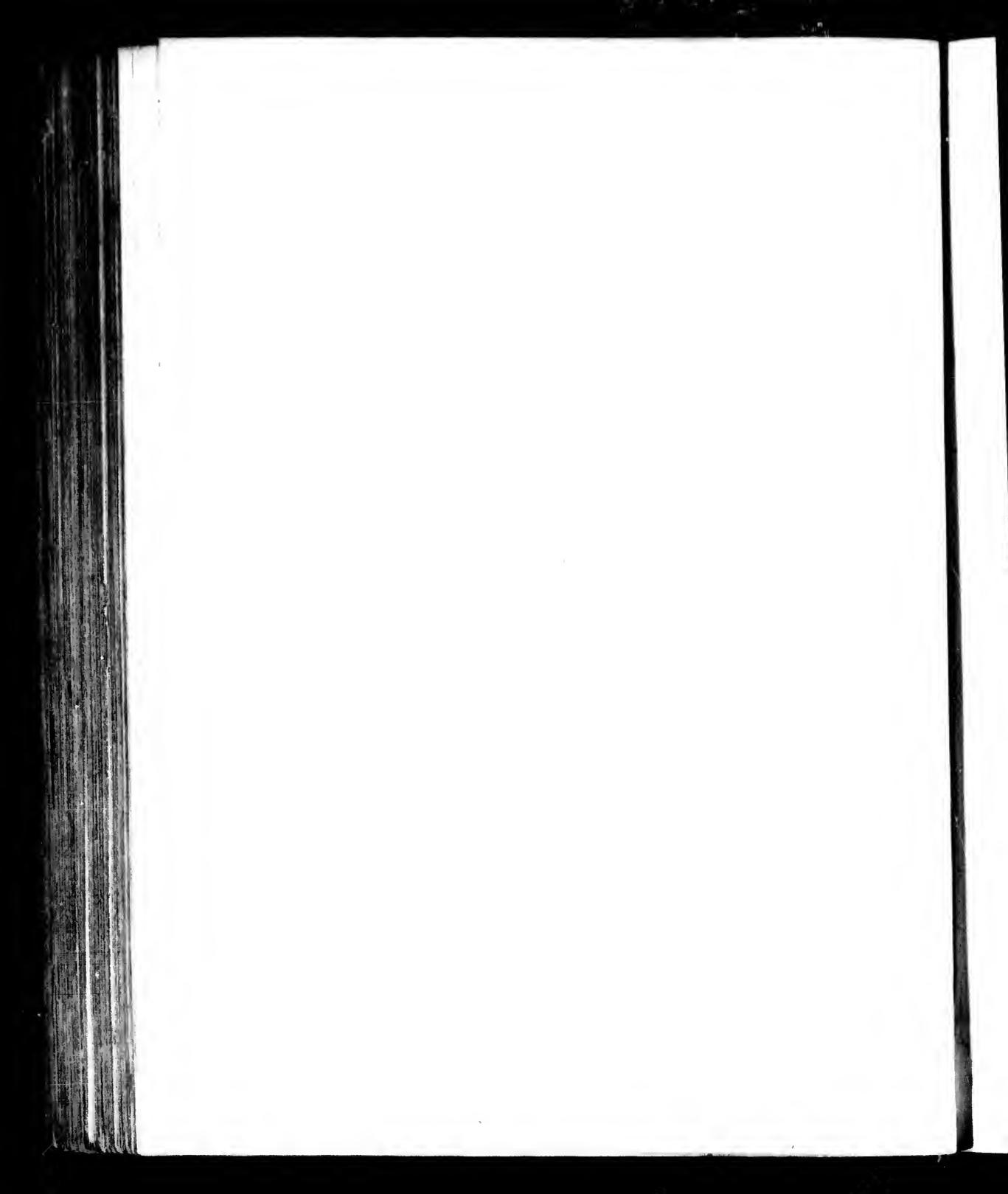
Les femmes Katschintzes portent des haut de chausse et des bottes ou bottines en forme de bas de peau, ornés de broderies. Leur habit de dessous est long, et se fait d'une toile mince de coton de la Chine, ou de quelque étoffe de soie. L'habit de dessus a une espèce de taille et des pans bien longs; juste et serré au corps, il se croise et se couvre par-devant. Les habits de cérémonie sont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes tresses qui descendent sur le sein. Aux oreilles sont suspendus différens anneaux ou de petits cordons. La coëffure consiste en un bonnet aplati garni d'un bord de fourrure bourré et fort saillant. Lorsqu'elles ne mettent que l'habit de dessous, qui est leste et assez négligé, elles se couvrent le col et la gorge avec un grillage de perles de verre, espèce de collier.

Les filles ont toujours un plus grand nombre de tresses que les femmes mariées; pour l'ordinaire elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maison passent une ceinture autour de l'habit de dessous. Celui de dessus reste ouvert, afin que l'on puisse voir le premier, aussi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes; et en ce cas, l'habit de dessus n'a pas les pans bien longs; il est communément de soie ou de quelque autre étoffe légère. Mais, en général, la Nation des Katschintz est si mal-propre, que, malgré ses prétentions, elle ne paroît jamais bien mise.



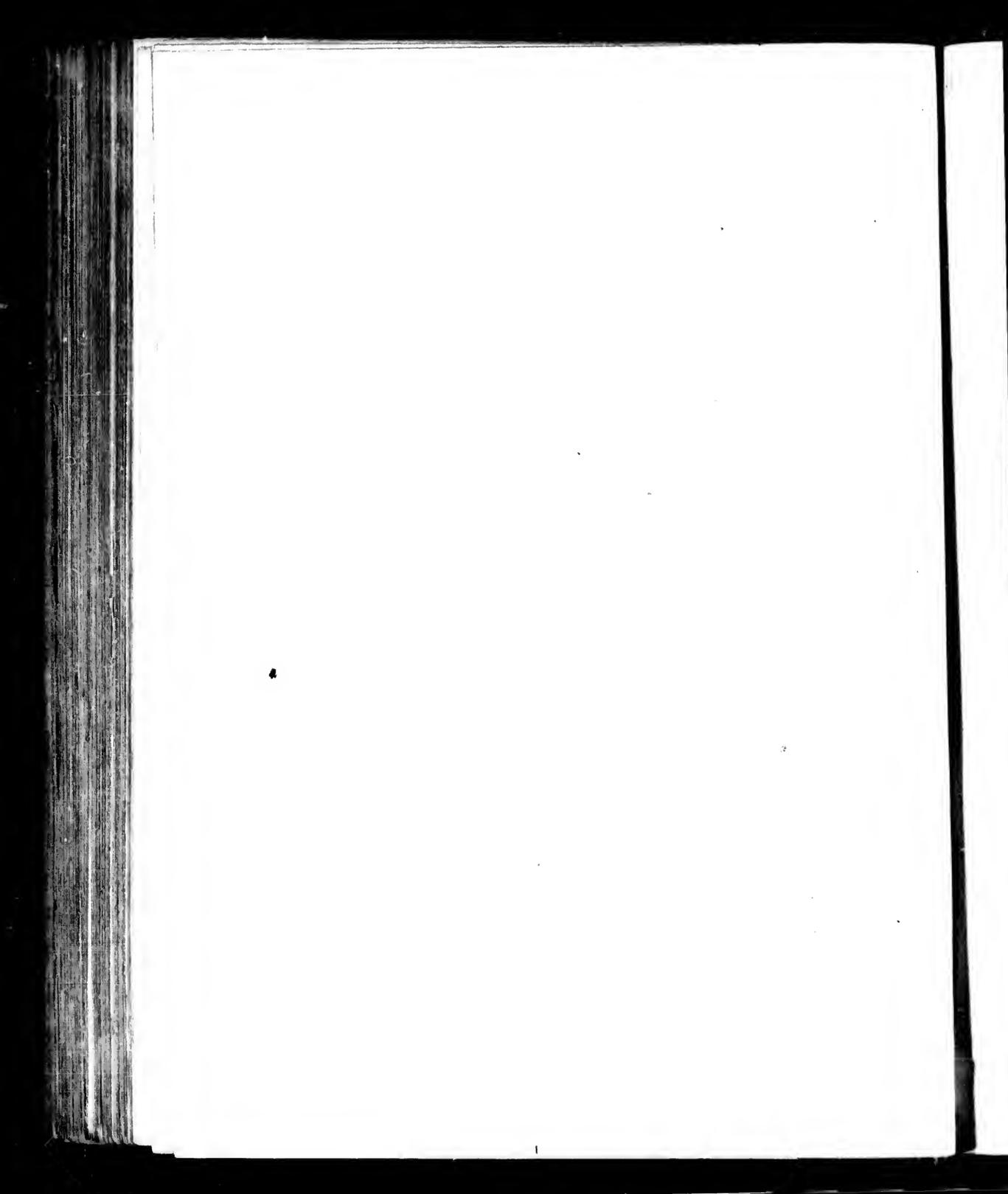


*Homme Jalur Katchintz.*



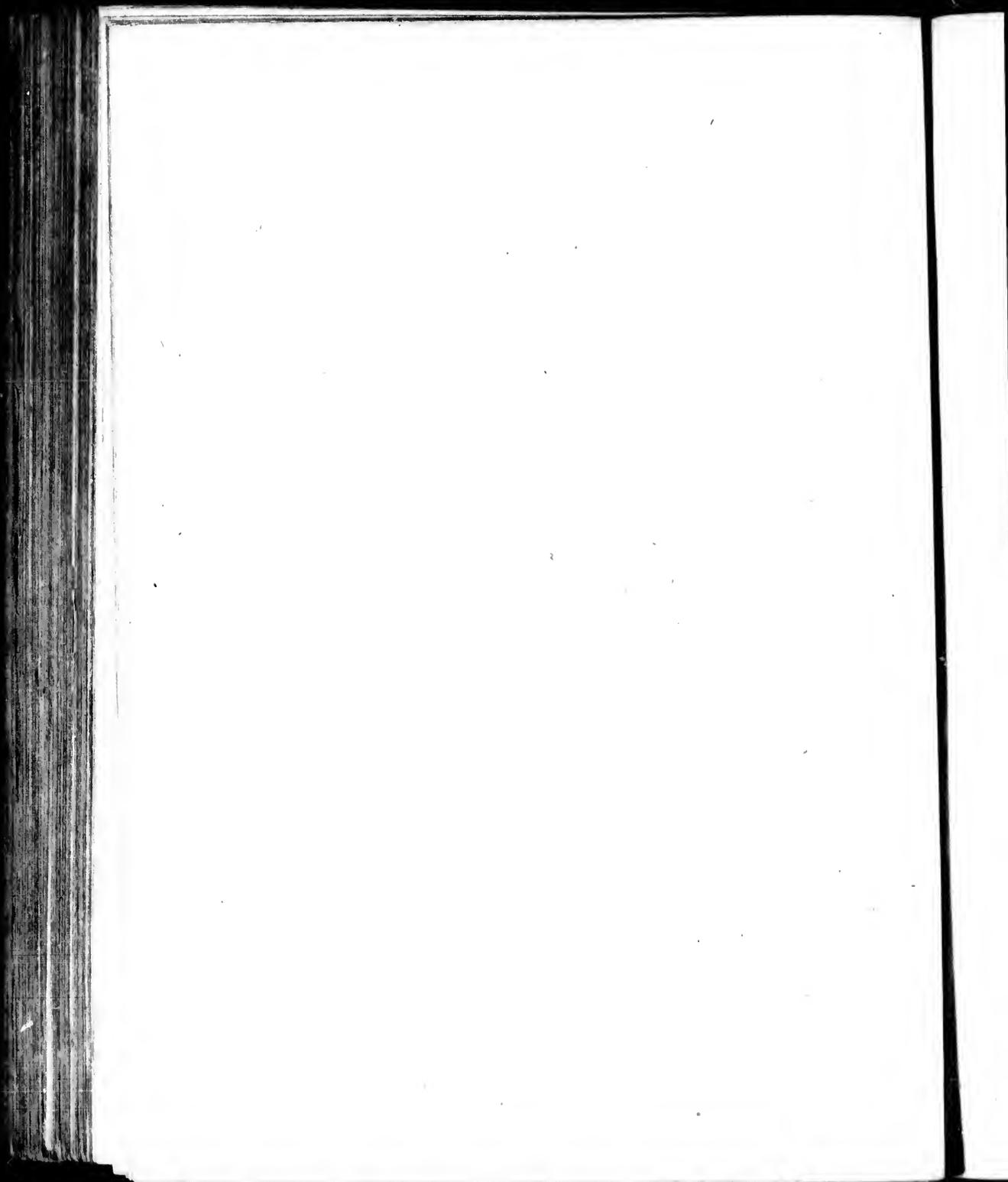


*Femme Tatar Katchintz.*





*fille Futar Kastehintz!*



---

# M Œ U R S

## E T C O U T U M E S

### D E S M O R D W I N E S.

---

**L**ES Mordwines, nation considérable et d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Volga. Après avoir été long-temps sous la domination des Tatars, ils passèrent sous celle des Russes, à qui ils sont encore aujourd'hui soumis; ils avoient autrefois des Kans particuliers et une noblesse. Distribués alors en deux races principales qu'ils avoient soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, et même ils ne diffèrent plus que des noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, et les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général, les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour d'avantage de celles de leurs nouveaux maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent; ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouwaches et des Tschérémisses, pour la nourriture et l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau joug qu'ils ont subi; ils sont devenus agriculteurs. Soit instinct, soit crainte d'une servitude plus étroite, on n'a pu leur persuader de se réunir sous les murs d'une ville; ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts; là ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leur maison pour fournir aux besoins journaliers, faisant assez peu de cas de la chasse. Les Mokschanes cultivent des abeilles sauvages, et plusieurs d'entr'eux en comptent depuis cent jusqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes sont bien rares dans ce pays, et la nation est bien pauvre: car le prix d'une fiancée, sans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 livres de France); les propositions faites, la

vente conclue entre les parens des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promise* que lui remet le père de celle-ci; la mère à cette occasion présente un peu de sel et de pain au beau père de sa fille, qui se sépare de sa famille, en pleurant plus ou moins, selon les circonstances, un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain et ce sel présentés par la mère veulent dire, sans doute, qu'elle a appris à sa fille l'art d'assaisonner les plaisirs du ménage, et de les conserver long-temps dans toute leur saveur.

A table, on place l'épousée à côté de son mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce son bonnet et s'en couvre les yeux. Le met principal est un gâteau long de trois pieds, le père de l'époux en fait passer l'extrémité, qui figure une pointe, sous le voile de sa bru et lui dit en même-temps: « femme! ouvre les yeux à la lumière, » sois heureuse dans tes enfans, et ne manque jamais de pain ». Ce n'est que de cet instant que l'époux voit la femme que ses parens lui ont achetée sans consulter son goût; ce moment n'est pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de son fils en beaucoup de choses, il faut en excepter celle-ci : au reste, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines, le besoin des uns, l'intérêt des autres, sont les deux seules considérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage; par-tout ailleurs, pense-t-on autrement! au reste, on s'accoutume bien vite aux formes extérieures, sur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent presque nul l'effet de la beauté; que d'unions avouées par le cœur ont eu des suites fâcheuses! une humeur égale et douce, beaucoup d'exactitude et d'attachement aux devoirs domestiques, les vertus paisibles et modestes, l'appanage du sexe en tout pays, embellissent la femme la plus disgraciée de la nature, et sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas des nœces, les Mordwines jouent, dansent et chantent au son de la bombarde et du *gousti*; ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la ma-

riée résiste en minaudant, selon l'usage ; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, et on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient : *tiens, loup ! voici ta brébis* ; c'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux et de pots de bière, dont on lui abandonne les prémices, le reste sert à donner des forces pour le pleurer et pour lui dire un dernier adieu ; ce soin qu'on prend de la vie précisément en présence de la mort, paroît être un instinct, un *monitum* secret de la nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre.

Presque tous les Mordwines sont chrétiens par nécessité et extérieurement. Intérieurement et par goût, ils sont idolâtres ; ils ont des *keremets* ou des places consacrées au milieu des forêts ; on leur a interdit leurs prêtres payens, ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le pontife de ses enfans, et exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la nature ; la religion primitive des hommes y étoit conforme : que de crimes eussent été épargnés à la terre, si elle n'eût jamais eu d'autres prêtres que ceux !

L'habillement des hommes parmi les *Mordwines* est le même à présent que celui des paysans Russes, à l'exception des chemises, dont les Mordwines ont coutume de piquer et de faire broder le col et les fentes. On remarquera que pour tabatière, ils se servent de petites pointes de corne.

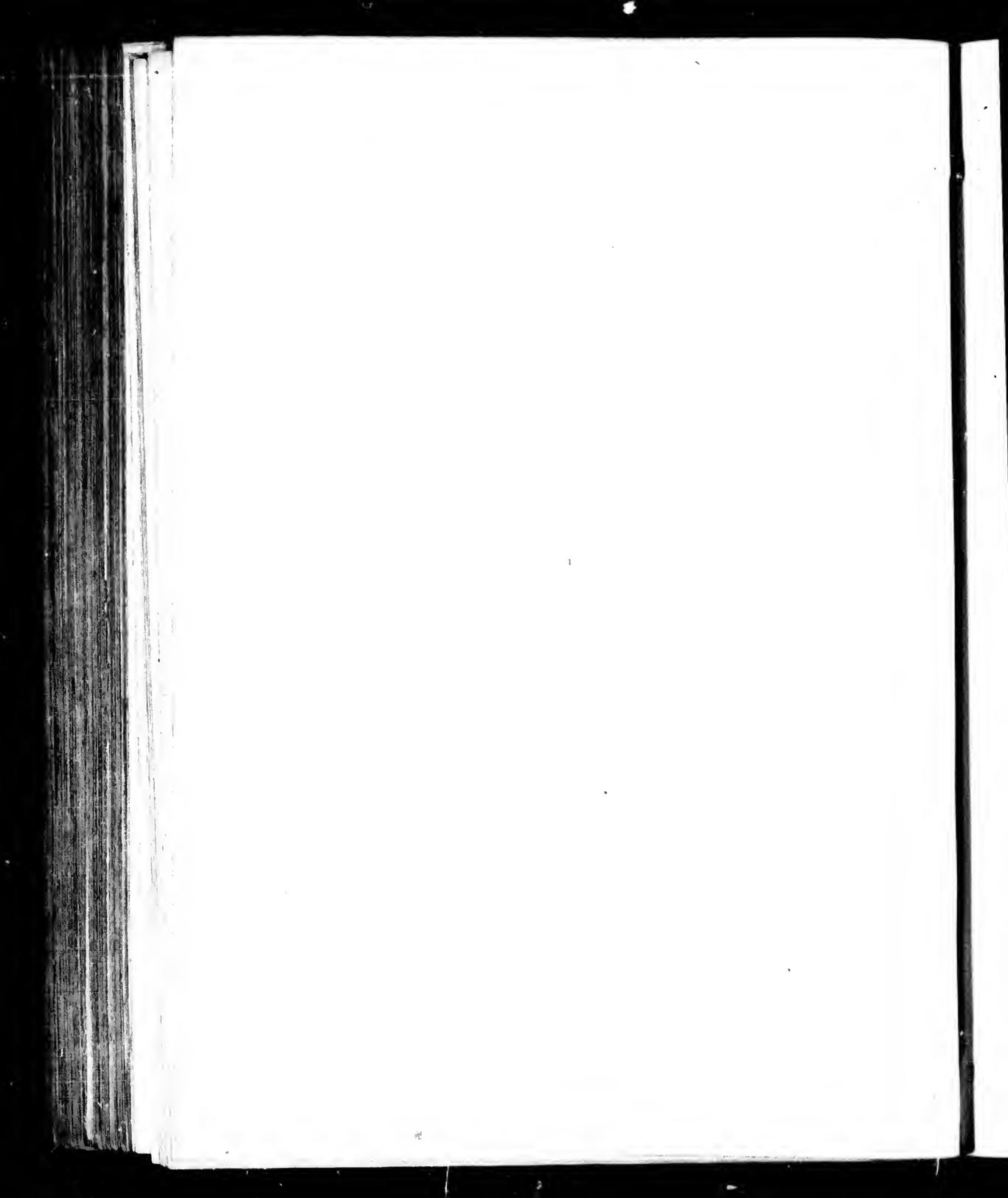
Les femmes Mordwines sont plus parées que les filles ; et cela doit être ainsi : au reste, elles ne diffèrent essentiellement que par la coiffure ; elles portent les unes et les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *Poïk* : en place de bas, elles s'entortillent les pieds

---

de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers : elles portent des chemises toutes bigarrées de broderies ; à chaque doigt des mains ; elles ont une bague ; à leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles sont attachés de petits cordons de perles de verre ; leurs cheveux sont nattés en plusieurs petites tresses. Les femmes qui ne sont plus jeunes, et les jouvencelles qui le sont encore, s'entourent la tête d'une toile en guise de bonnet ; tandis que leurs cheveux tantôt en tresses, tantôt non attachés, descendent et flottent sur le dos.

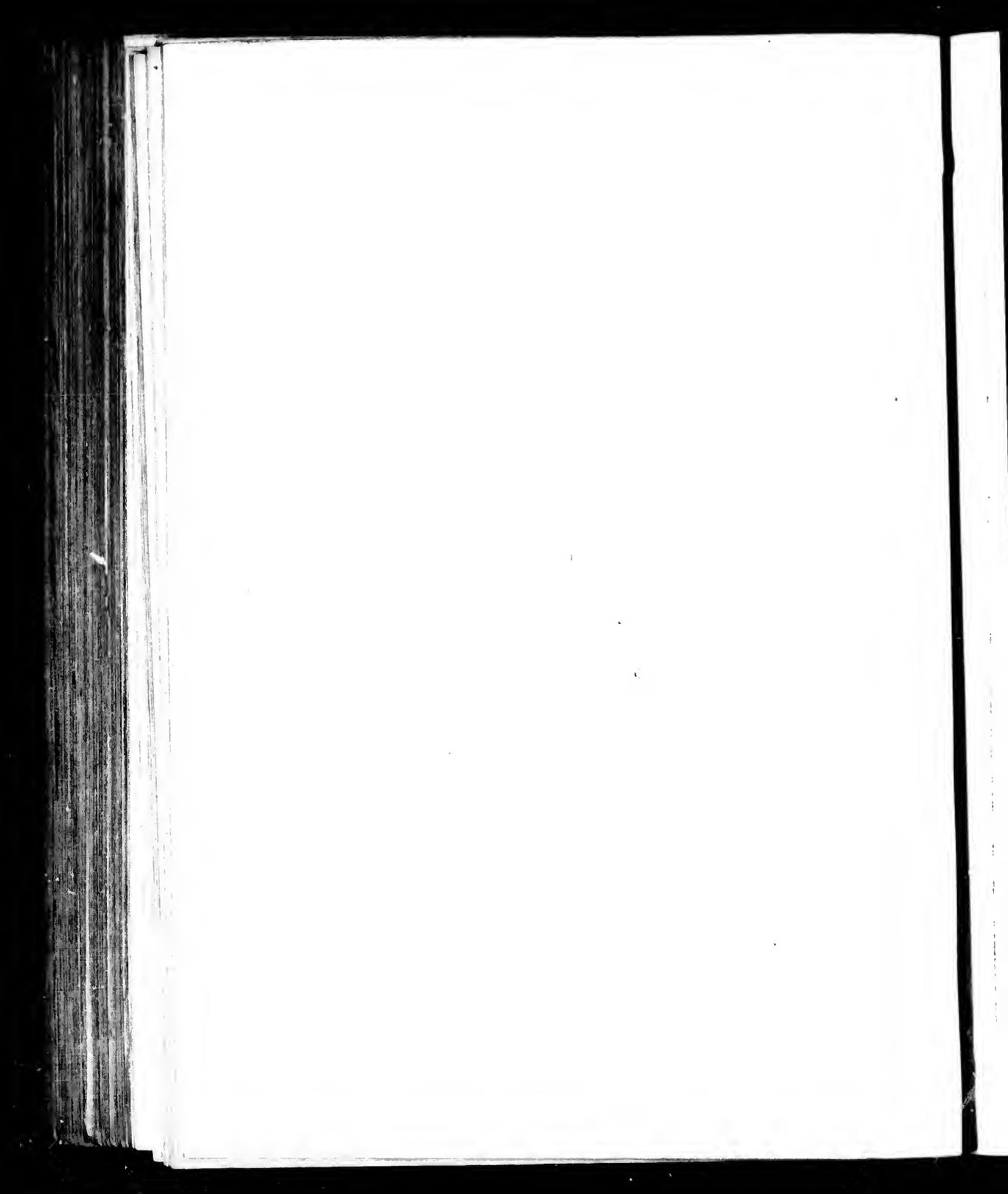
---





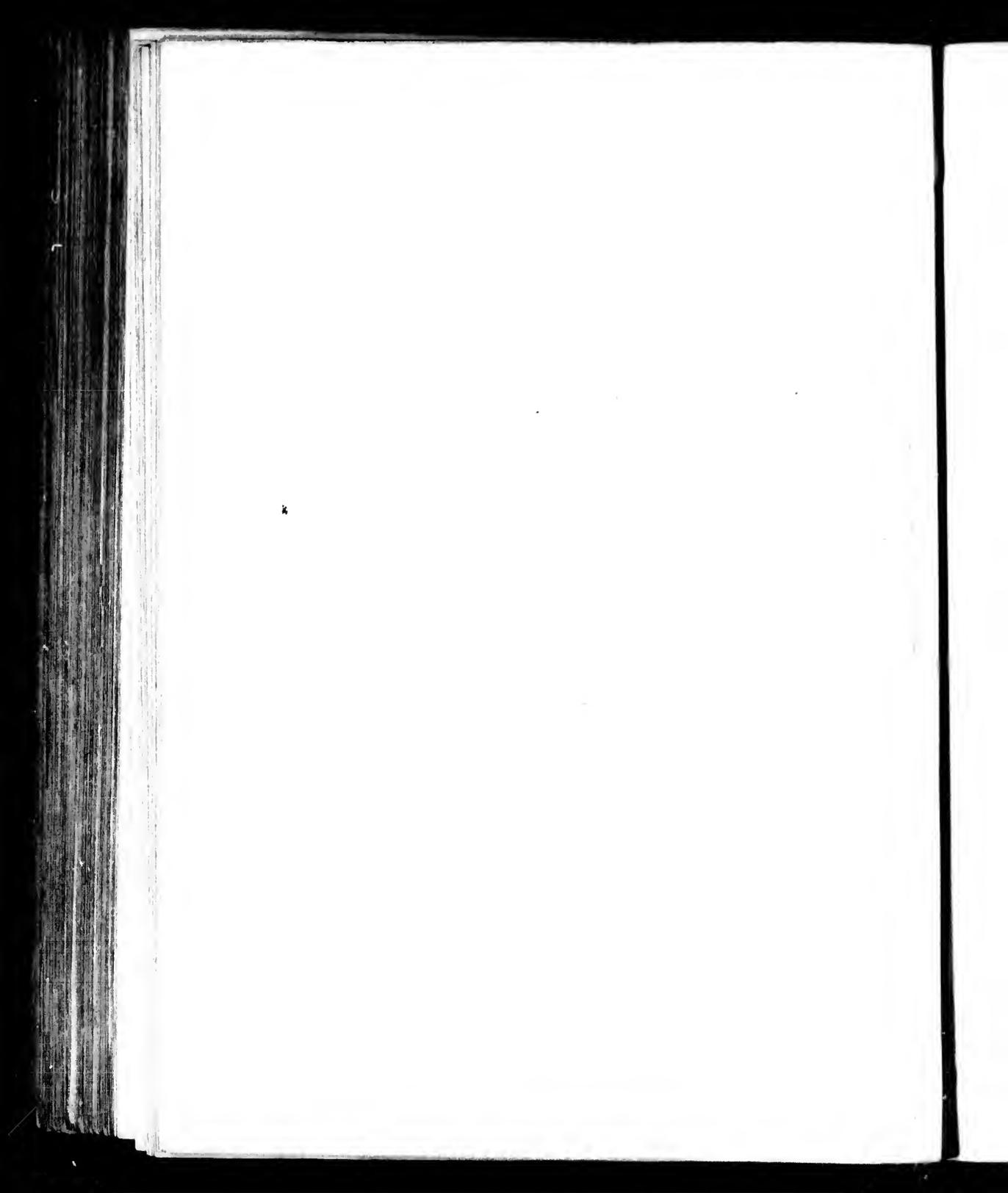


*Femme Mordvine.*





*Fille Mordvine.*





*Fille Mordwine en habits de Noces.*



---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COUTUMES

### D E S B A S C H K I R S .

---

**I**L s'en faut de beaucoup que les Baschkirs marquent leur existence sur la terre par des travaux aussi utiles et aussi constans que les abeilles dont ils portent le nom , mais dont ils n'ont pas l'industrie. On appeloit jadis paskatirie le terrain qu'ils occupent , et qui faisoit partie de l'ancienne Bolgarie. Après avoir long-temps erré dans la Sibirie méridionale , ils se sont fixés sur les rives du Wolga et de l'Oural , répandus sur les provinces d'Oufa et d'Iset , dans le gouvernement d'Orenbourg. Les montagnes de la Baschkirie sont riches en métaux ; mais ce qui vaut mieux encore , ses plaines sont fertiles , ses lacs poissonneux , et ses forêts remplies de gibier. Lors de la conquête du royaume de Kasan par un kzar de Russie , ils se soumirent lâchement au vainqueur qui leur fit bâtir la ville d'Oufa , pour les garantir des fréquentes incursions des Kirguises. Mais ce peuple qui ploya si facilement sous le joug , ne le supporta point avec la même docilité. Il se révolta souvent , notamment en 1676 , 1708 et 1735. En 1741 rebelles et vaincus de nouveau , la couronne dont ils relèvent prit des mesures plus efficaces en établissant sur les frontières de la Baschkirie des forts propres à les arrêter dans leurs expéditions militaires qu'ils font toujours à cheval. On fit plus encore , on leur interdit la liberté de s'établir hors de chez eux.

En 1770 , cette peuplade comptoit encore vingt-sept mille familles réparties en trente-quatre Wolosts ou branches particulières séparées les unes des autres , et ayant chacune son canton distingué du

reste. Chaque Wolost est présidée par un ou plusieurs Starschini, *anciens*, pris dans les familles notables, et surveillé par un adjoint, espèce de greffier qui représente la chancellerie d'Orenbourg. Depuis long-temps privés du droit d'être gouvernés par un Kan qui ne relevoit que de ceux qui l'éliisoient, les Baschkirs n'ont plus même parmi eux de noblesse.

Le tribut qu'ils payèrent d'abord en argent, puis en cire, en miel et en pelleteries, est remplacé aujourd'hui par le service militaire auquel ils sont assujettis, et à l'entretien des soldats qu'ils fournissent. En outre, ils se sont obligés à acheter à la ferme de la couronne le sel qu'ils tiroient auparavant de leurs lacs.

Nomades ou vagabonds jusqu'à l'époque de leur réduction en province Russe, depuis ils ont combiné la vie errante et pastorale, avec les occupations sédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hiver, et portatives en été. Un village, renferme depuis dix jusqu'à cinquante cabanes assez mal construites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre basse et petite à toit plât, et qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des vessies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée est un cylindre, ou perches revêtues de terre glaise; une marmite de fer y est toujours suspendue; Les sièges ne sont autre chose que des bancs larges où la volaille et le menu bétail séjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq et vingt *Tirmas*, ou chaumières rondes qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaisselle est d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraser le chanvre ou le lin. Leurs vases sont des sacs de cuir. Ils ont imaginé des moulins à eau et à bras assez ingénieux. Le labour, la chasse et l'éducation des troupeaux sont les seuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, quelques chameaux, de beaux chevaux; mais point de cochons, animaux impurs selon Mahomet, dont ils suivent le Koran; ils donnent aussi tous leurs soins aux abeilles; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à

cing cents ruches. Ces ruches sont placées au haut des arbres, sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils passent une corde autour de l'arbre et autour du corps, et montent ainsi jusqu'au sommet. La fertilité des terres labourables supplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoissent point l'usage du fléau, et ne battent point en grange; à l'exemple des Boughares leurs premiers ancêtres, ils se mettent à cheval ou sur un bœuf, et courent par-dessus les épis. Les riches d'entr'eux ne vont à la chasse que pour leur plaisir; mais ils n'interdisent point cette ressource aux pauvres. Un Baschkir, et généralement un Tatar, croiroit déroger s'il exploitait lui-même ses mines; il consent plutôt à les laisser en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs ces peuples sont trop foiblement constitués et trop ennemis d'une occupation suivie, pour se faire à ce rude travail. Paresseux et indolens, ils passent les hivers constamment accroupis devant leurs foyers, jasant, fumant et buvant du lait aigre. Les femmes chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

Ce qui les occupe le plus, c'est la préparation des fourrures, des pièces de feutre, et sur-tout des outres de toute grandeur; lesquelles leur servent de vases propres à contenir leur koumiss, liqueur factice à la mode, composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jumens, de vaches ou de brebis, quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quadrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braise des flans azimes de gruau et de farine. Le tout dégoûte par la mal-propreté, et c'est donmage. Car les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tatars, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, et mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre. Ils ne manquent jamais de réciter une prière; voici celle qu'ils font quand ils entament une outre, ou flacon de lait aigri.

*Prière des Baschkirs, en buvant.*

» Dieu du monde, Soleil! nous te rendons grâces de tes bienfaits;  
 » l'outre au *koumiss* à la main: fais qu'elle soit aussi-tôt remplie que  
 » vidée; afin que jamais les lèvres desséchées du voyageur ne la  
 » trouvent tarie ».

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons, jettés au feu revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq doigts à la fois. On ne soutiendrait pas la lecture d'une description plus circonstanciée. Irrasiables mangeurs, on en a vu se repaître de quinze livres de viande arrosées de seize pintes de lait aigre. Le pain sert de pâtisserie et de friandise. A la porte de la cabane est toujours un cheval tout sellé à l'usage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards sans reproches*, et les *barbes blanches* (pour me servir de leurs expressions), sont l'objet de toutes leurs complaisances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaisir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard est comme l'idole de la maison, et le Dieu de la fête qu'on y donne. Il est toujours placé au rang d'honneur, on s'occupe de lui plus que de tout le reste; il devient le centre des amusemens, femmes et enfans s'empressent à ses côtés. La vieillesse semble être l'âge destiné à recevoir la récompense de tout ce qu'on a fait de bien pendant sa vie jusqu'à cette époque, et rien ne leur paroît plus digne de leurs hommages qu'une tête blanchie par les années et mûrie par l'expérience.

Les Baschkirs ne prennent guères que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches et brebis. C'est un Moula, prêtre Mahométan, qui

reçoit le serment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche: « Sois brave! nourris et défends ta femme, pendant que » tu es jeune; elle te donnera des enfans qui prendront ta défense, et » auront soin de toi, quand tu seras vieux. » Les mariages ne se célèbrent et ne se consomment qu'en été. En hiver la nation est trop affoiblie pour s'acquitter dignement des devoirs qu'imposent l'hymen et l'amour. Deux hommes et deux femmes couchent, dit-on; la première nuit avec les nouveaux mariés, qui se passeroient bien de la présence de quatre témoins. Avant d'être livrée à son époux, l'épousée est longtemps disputée par les filles et les femmes du canton qui se l'arrachent chacune de leur côté. Mais ce combat n'est que simulé. Les femmes l'emportent toujours sur les filles, qui soutiennent mollement une cause que toutes voudroient déjà avoir perdue. Les femmes victorieuses emmènent la future à l'écart, et lui font secrètement la bizarre cérémonie d'usage en pareil cas dans ce pays, et qu'on appelle *Tugui algan*. Elle consiste à passer le rasoir sur cette partie du corps que Vénus Anady-Omène, ou sortant de la mer, cache, dit-on, de l'une de ses mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leur intérêt que les Baschkirenes. Le lendemain de la première nuit des noces, la nouvelle mariée fait à son mari un présent de plusieurs paires de bêtes à cornes choisies dans celles qu'on a données pour sa dot. Qu'on ne prenne point cette dernière particularité pour un jeu de l'imagination: en ce pays, la foi conjugale est rarement violée; et les maris trompés ne donnent pas matière à plaisanterie. Les divertissemens d'une nôce sont très-bruyans et assez variés. On mange beaucoup, on boit à l'avenant. On se livre à différens exercices de corps. On exécute des danses, et on répète des chansons nationales, au son de la flûte, qui n'est autre chose qu'un tronc de chou percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la basse. Depuis peu il s'est établi parmi nous une mode qui a lieu chez les Baschkirs depuis un temps immémorial: les femmes portent des espèces de grands éventails, sur les plis desquels sont tracées leurs plus jolies chansons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme est sur le point d'emmener sa jeune femme dans un autre village que celui où elle est née, on la voit ordinairement verser des larmes, en prenant congé de ses compagnes qu'elle va embrasser de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outré au *koumiss*, qu'elle caresse tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, et en lui attachant un petit présent.

Les autres usages des Baschkirs rentrent dans ceux des Tatars Russes dont ils font partie ; leurs cérémonies funèbres en diffèrent. Un convoi mortuaire ressemble beaucoup à une cavalcade à la tête de laquelle est le Moulas et les fossoyeurs ; le cadavre est attaché sur une planche suspendue entre deux chevaux, la suite du dueil est toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la baraque construite sur le tombeau ; on y prie, on s'y régalé, et l'on y danse.

Leur religion est un mahométisme mêlé avec quantité de pratiques payennes. Ils ne seroient pas aussi repréhensibles, s'ils se bernoient au culte du Soleil. Dévots envers cet astre, ils ne tuent point une pièce de bétail, qu'ils ne lui en fassent l'hommage en se prosternant devant lui : ils ont à cet effet un échaffaudage, espèce d'autel, sur lequel ils exposent à ses rayons la chair cuite de l'animal avant de s'en repaître. Ils croient au démon, et ont des exorcistes pour le conjurer. Leurs Moulas, dans l'occasion, leurs servent de magiciens pour leur prédire l'avenir.

Mais une coutume religieuse qui fait honneur à ce Peuple, et dont il devoit résulter quelque heureux effet pour l'agriculture trop négligée en ce pays comme ailleurs, c'est la fête de la charrue. Elle a lieu au printemps, avant de commencer les premiers labours. Chaque village se rassemble sur ses terres ; tout le monde prend part à cette auguste cérémonie, les nourrissons même à la mamelle. Les bœufs sont attelés. Le père de famille, à la tête de ses enfans, attend pour tracer le premier sillon que le prêtre, placé au centre, une main levée vers

Le Soleil, l'autre pesant sur le manche d'une charrue ornée de fleurs, a prononcé une prière conçue à-peu-près en ces termes :

## PRIERE AU SOLEIL,

*Pour la fête de la charrue.*

» Soleil ! seul bienfaiteur de ces rudes contrées ! nous ne te demandons pas d'introduire tes rayons au fond de nos mines, pour y mûrir les métaux qu'elles cachent. Que d'autres plus avides déchirent les entrailles de la terre pour en arracher de pénibles trésors. Qu'ils se condamnent aux travaux des esclaves, pour être placés au rang des riches. Soleil ! les vœux que nous t'adressons sont plus dignes d'être exaucés. Nous te demandons d'abondans pâturages pour nos troupeaux nourrisseurs, et quelques moissons de bled pour nous. Bénis nos graines, et supplée par ta chaleur au peu de culture de nos laboureurs ambulans. Bénis la charrue dirigée par des mains grossières et inhabiles, mais en tout temps ouvertes aux malheureux. Bénis les sillons que nous allons tracer en ta présence. Tu le sais ; la récolte qu'ils nous donneront, ne sera pas toute pour nous ; l'étranger pauvre n'aura qu'à se montrer pour en prendre sa part. Nous t'invoquons d'une voix unanime ! Jamais nous ne pourrons, sans doute, égaler la reconnaissance au bien-fait. Mais du moins, nous ne portons rien à notre bouche qu'il n'ait été exposé en oblation à tes purs rayons. L'outre au koumiss a-t-elle jamais coulé sur nos lèvres, avant que nos lèvres n'aient fait monter jusqu'à toi nos actions de grâce. Père de la nature, lui toujours sur tes enfans, qui n'ont que toi pour exister. »

Passons au signalement et au costume des Baschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tatare, quoiqu'ils aient la physionomie un peu plus plate. Leurs oreilles sont grandes et leurs

yeux petits ; ils sont plus charnus et d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un et l'autre sexe portent des *kasdaks*, chemises de grosse toile d'ortie, des hauts-de-chausses longs et amples, des *itaiks* ( bottines ), et des *sanks* ( pantoufles ). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, et mettent des souliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très-amples et fort longs ; le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe par-dessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre, ce qui fait que le vêtement de dessous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hiver sont faites de peaux de brebis. Ils en ont aussi fréquemment de peau de cheval ; ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent ; ils portent leur barbe, se rasent la tête et la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi haut de près de six pouces, fait de drap ayant un rebord de fourrure, peu large, distant du bonnet, et semblable aux chapeaux des matelots Hollandois ; quand ils voyagent, ils portent des *salbar*, c'est-à-dire, des hauts-de-chausses si amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorsqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns se munissent d'un arc et de cinquante flèches, et d'une lance ; ils se couvrent d'un casque et d'une cotte de mailles d'anneaux d'acier, fort lourde, et qui coûte très-cher ; aussi en font-ils peu d'usage. Les autres se fournissent d'un sabre, d'un fusil et de plusieurs pistolets ; d'autres se chargent de toutes ces différentes armes à la fois. En outre, ils passent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure ; ils sont courageux, adroits, bons cavaliers, et jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baschkirienne en marche offre plusieurs particularités remarquables. Cha-

que cavalier s'habille à sa fantaisie. Tous portent des habits longs ; et chacun , outre le cheval qu'il monte , en a un second de réserve qu'il ménage en cas de besoin , et qui d'ailleurs porte leurs vivres , dont la plus grande partie consiste en bleds fortement séchés. Ce qui nécessite l'usage de plusieurs moulins à bras , que d'autres chevaux de la suite portent avec le reste du bagage. Chaque compagnie de cent hommes a son étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des housses & des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de dessus des femmes , qui se nomme *supren* , est de drap fin ou d'étoffe de soie , a des boutons , s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *dülbega* est une *modeste* , espèce de mouchoir de col garni avec des médailles disposées par couches comme des écailles. Les plus coquettes se couvrent le sein d'une espèce de grillage ou filet , composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en plusieurs tresses ; elles y attachent des rubans et quantité de colifichets qui leur pendent jusqu'au gras des jambes ; le bonnet est chargé de médailles et de perles de verre ; à la partie postérieure est attachée une pièce qui couvre la nuque , et garnie comme le bonnet.

Les femmes , outre leur bonnet , portent sur le front un bandeau orné de même ; elles mettent leurs cheveux en deux tresses seulement ; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorsqu'il fait mauvais temps , les femmes et les filles portent le *tastar* , ou voile à la Tatarc. On les nomme aussi *yertyaik* : il n'est en usage que parmi les Baschkires opulentes ; il leur sert de négligé.

Les Baschkires aiment beaucoup aussi à monter à cheval. Elles se font des tresses distinguées de celles des hommes par leur grandeur et leur élégance. Leurs éventails , dont nous avons parlé , sont grossièrement faits. Mais on n'en doit pas être moins surpris , en voyant

ce petit meuble de goût à la mode chez une Nation encore brute; bien avant qu'il ait été imaginé chez les Peuples les plus policés de l'Europe.

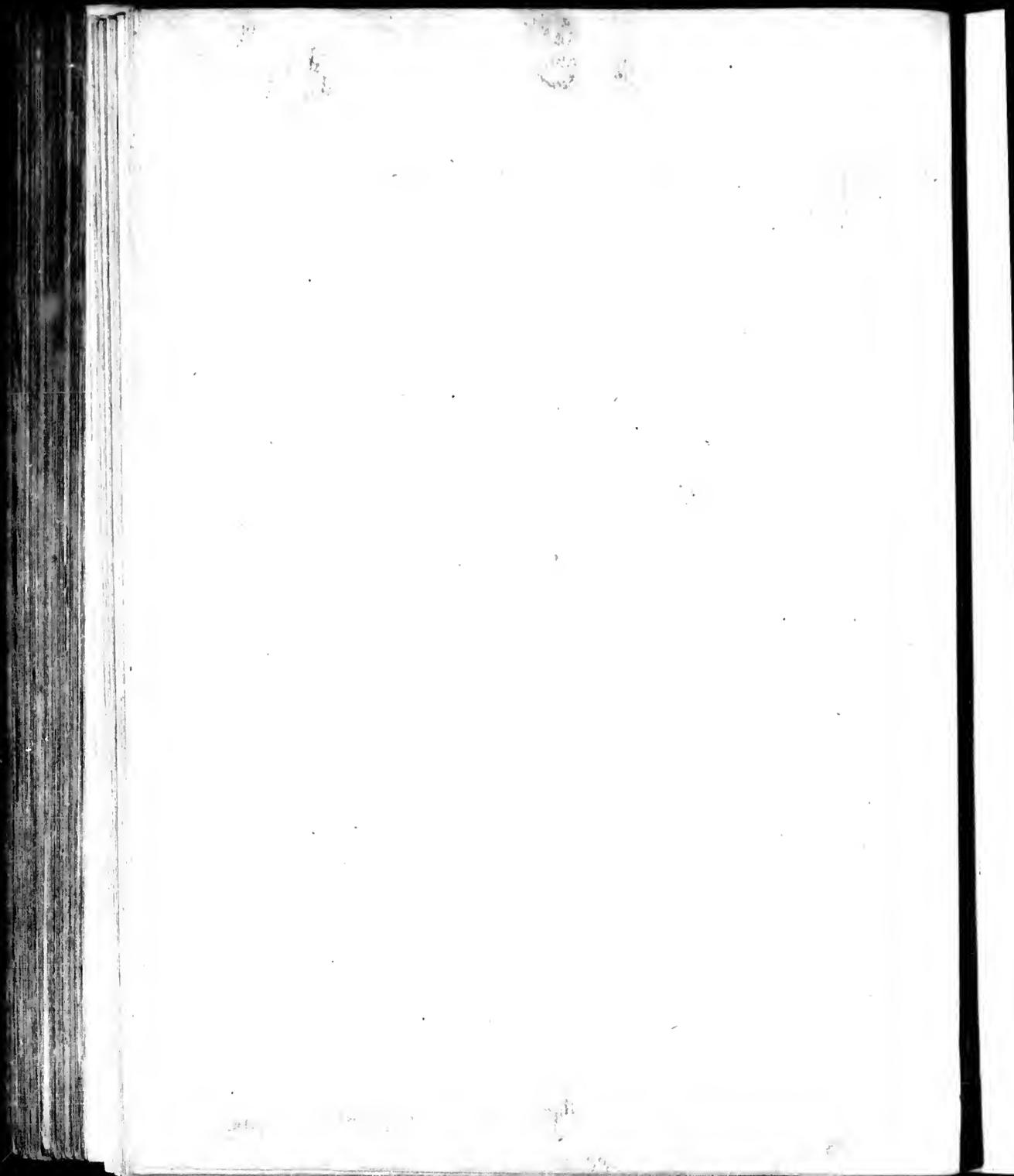
Les Baschkiriennes ne prennent pas assez soin de leurs enfans ; lesquels sont tous mal-propres et presque toujours mal vêtus. L'éducation y est presque aussi négligée que parmi le Peuple des grandes villes d'Europe.

---

—  
—  
rute;  
es de  
  
ans ;  
édu-  
andes

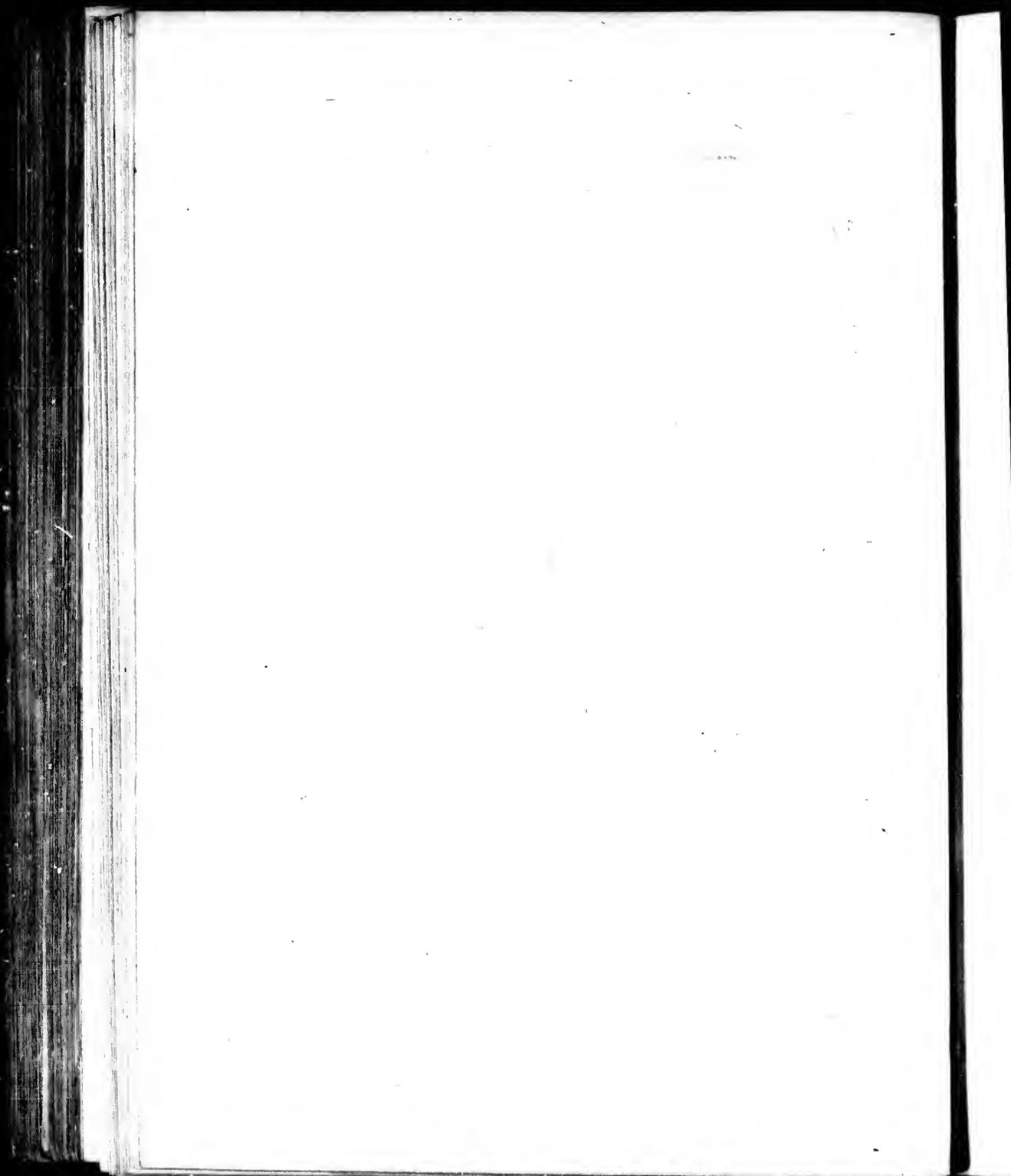


*Homme Baschkir I*





*femme Baschkir.*



---

---

M Æ U R S,  
L O I X E T C O S T U M E S  
D E S B A R A B I N Z E S.

---

L'Amour de la liberté et la connoissance des droits de l'homme donnent de l'énergie à une nation, font ressortir ses autres qualités, et peuvent seuls lui conserver son équilibre dans le système politique. Un peuple peu jaloux de son indépendance, deviendra le jouet de ses voisins, n'aura qu'une existence précaire, et sera toujours misérable.

Les Barabinzes sont dans ce dernier cas, quoique de race Tatare. En possession, depuis un temps immémorial, des déserts situés entre les fleuves Ob et Irtisch, depuis le mont *Alta* jusqu'aux frontieres de Marcin, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il est vrai que le vaste pays qu'elle occupe, et qu'elle appelle la *Baraba*, est couvert d'eaux stagnantes qui exhalent des vapeurs froides et malsaines. L'air épais qu'on y respire, obstrue toutes les facultés intellectuelles, et plonge dans un engourdissement peu propre à l'héroïsme.

Cependant, quelque influence qu'ait un climat sur les hommes, ils tiennent toujours en main leur destinée: la basse Bécotie, qui n'étoit pas plus favorisée de la nature que le pays des Barabinzes, produisit Cadmus et Epaminondas, Pindare et Plutarque. Les Thébains jouèrent un

rôle parmi les Grecs. Les Barabinszes, soumis au joug du Kan de la Sibérie, à l'époque de la conquête de cette province par la Russie, passerent, en 1595, sous la domination des Kosics de Tara. Après avoir été sous la dépendance d'un chef de Kalmouts, le commencement de ce siècle les vit sujets des Russes. Leurs nouveaux souverains les voulurent armer, mais sans beaucoup de succès. Ce peuple, incapable de se défendre lui-même, ne jouit d'une sorte de tranquillité que depuis qu'on s'est occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incursions de ses voisins, par des retranchemens fortifiés. Les Barabinszes végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur servitude. Ils se rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, et ils conservent une légère trace de leur ancien régime politique. La cour de Russie, en 1767, prit le sage parti d'y envoyer d'assez nombreuses colonies qui commencent à fleurir. Chaque village Barabinsze est présidé par l'*Ancien*, et chaque race gouvernée par trois especes de Magistrats d'autant plus respectés, qu'ils exercent leurs fonctions sans salaire. D'ailleurs, rien de moins pénible que de rendre la justice à un peuple trop stupide pour avoir des passions, trop pauvre pour être intéressé, trop ignorant pour être curieux et inquiet. Les loix ont peu à faire dans un pays où les hommes sont indifférens, ou plutôt insensibles à tout ce qui peut émouvoir. Aussi étranger à l'yresse de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, se bornant au peu qu'il a, parce que son imagination bornée ne lui fait point soupçonner autre chose, le Barabinsze n'a pas le courage d'offenser personne, et n'oseroit être à charge à qui que ce soit. Son signalement extérieur annonce par-

faitement son caractère abâtardi : un visage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un tein blême, une contenance mal assurée, laissant à peine deviner un frère des Tatares, dont il n'a retenu que le dialecte, sans avoir encore le secret de le lire et de le peindre. Les circonstances locales n'ont que très-influé sur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, presque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chasse, ne lui laisse que la pêche, occupation paisible, peu propre à développer les facultés physiques et morales. Le principal objet des Barabinzes est le soin des grands troupeaux, car le petit bétail ne réussit pas dans leurs pâturages trop humides.

Les Barabinzes ont deux sortes d'habitations ; des baraquas d'hiver qui composent leurs villages ; et des cabanes d'été, éparses dans les champs. Aux alimens permis dans l'Alcoran, devenu leur code, ils ne se font pas scrupule d'ajouter toutes les autres viandes dont ils se repaissaient lors de leur paganisme. Au pain qu'ils connoissent à peine, ils suppléent par des racines, du fromage mal formé, et du poisson séché. La sauce de leur ragoût leur sert de boisson.

En 1748, la nation Barabinze étoit encore presque toute payenne. Depuis, des missionnaires Mahométans les ont secrètement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent convertir ; et c'est là, peut-être, la seule marque de leur changement de religion, car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs prêtres même savent à peine lire ; mais cette ignorance grossière et paisible vaut peut-être mieux encore que le zèle intolérant de ces monstres fanatiques, de ces prêtres sanguinaires qui, s'établissant les défenseurs d'un Dieu qu'ils

outragent, et qu'ils ne connurent jamais, forcent, le poignard à la main, à adorer le Créateur, de la manière barbare dont eux-mêmes veulent l'adorer. Ainsi donc l'intolérance a produit tous les crimes, et le premier intolérant fut un prêtre. . . .

Un Barabinze ne se rase point la tête, et porte une petite barbe. Il se coiffe d'une calotte et d'un bonnet creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés qui se rencontrent sur le front et derrière la tête; tout le reste de l'habillement est à la Tatare.

Les femmes mariées mettent leur chevelure en deux tresses; les filles en portent plusieurs; les unes et les autres les ornent de rubans: la coiffure des femmes est un bonnet aplati, et garni d'un bord de fourrure; les bonnets des filles sont, pour l'ordinaire, pointus, garnis d'un bord, et plus petits que ceux des femmes mariées. Quelquefois on les enrichit de perles de verre. Le voile est la coiffure journalière des femmes; en été, elles vont, pour la plupart, en chemises faites d'une grosse toile fabriquée de fibre d'ortie, et garnies d'une broderie de diverses couleurs.

Tous les Barabinzes, hommes et femmes, fument du tabac, et il est du bon ton parmi les femmes mariées, d'avoir presque toujours une pipe à la bouche.

Il est aussi du bel air parmi les filles à marier, d'avoir dans la main, en été, un gros paquet de crins attaché à un manche, et semblable aux queues qui servent d'enseigne dans les armées turques: on agite ces espèces d'éventails pour se garantir de la prodigieuse quantité de mouches.

---

e poi-  
mière  
c l'in-  
intolé-

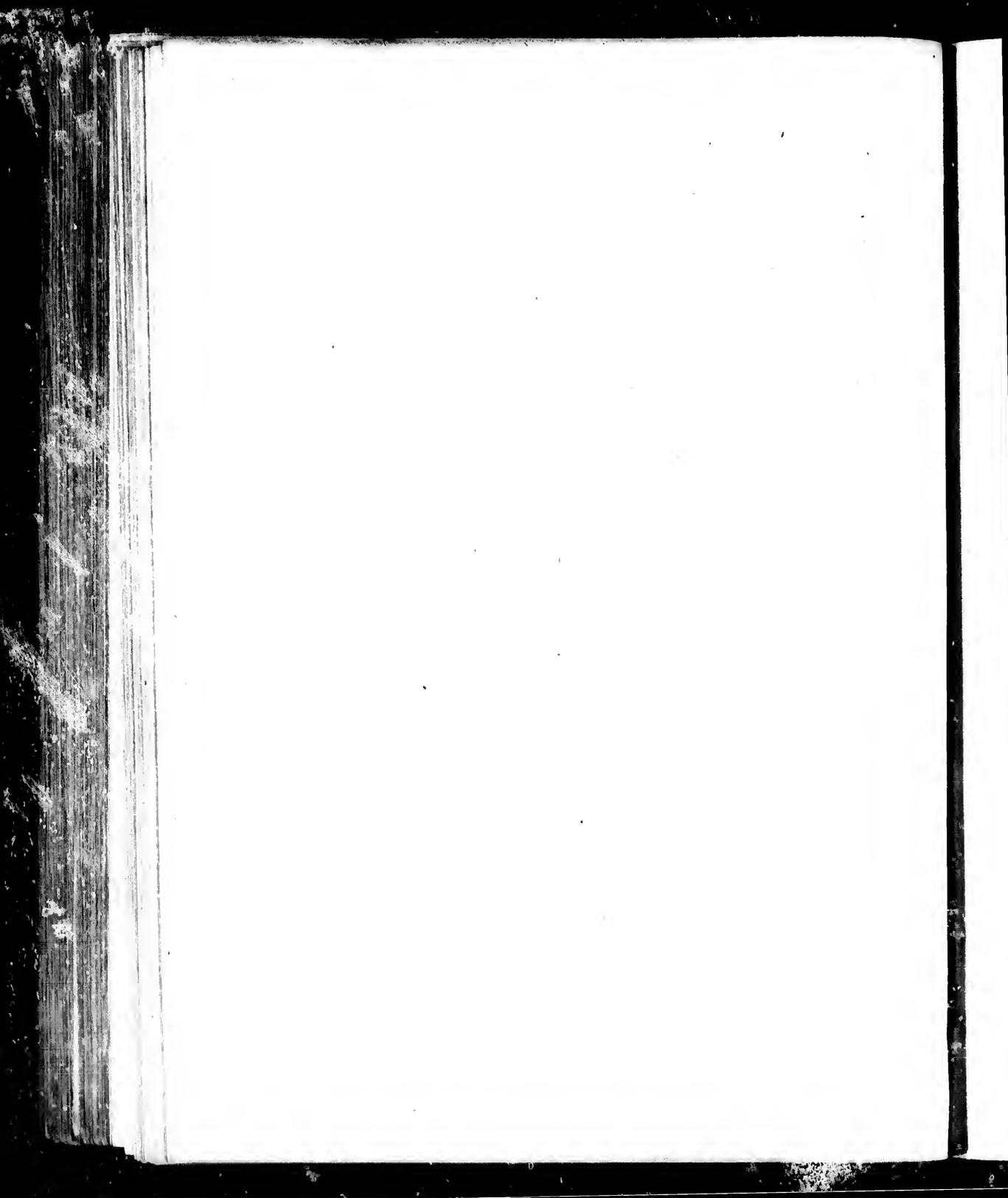
e une  
bonnet  
iés qui  
le reste

n deux  
s autres  
bonnet  
nets des  
bord, et  
efois on  
coëffure  
plupart,  
le fibre  
uleurs.  
u tabac,  
d'avoir

d'avoir  
ttaché à  
rà d'en-  
s d'éven-  
mouches.

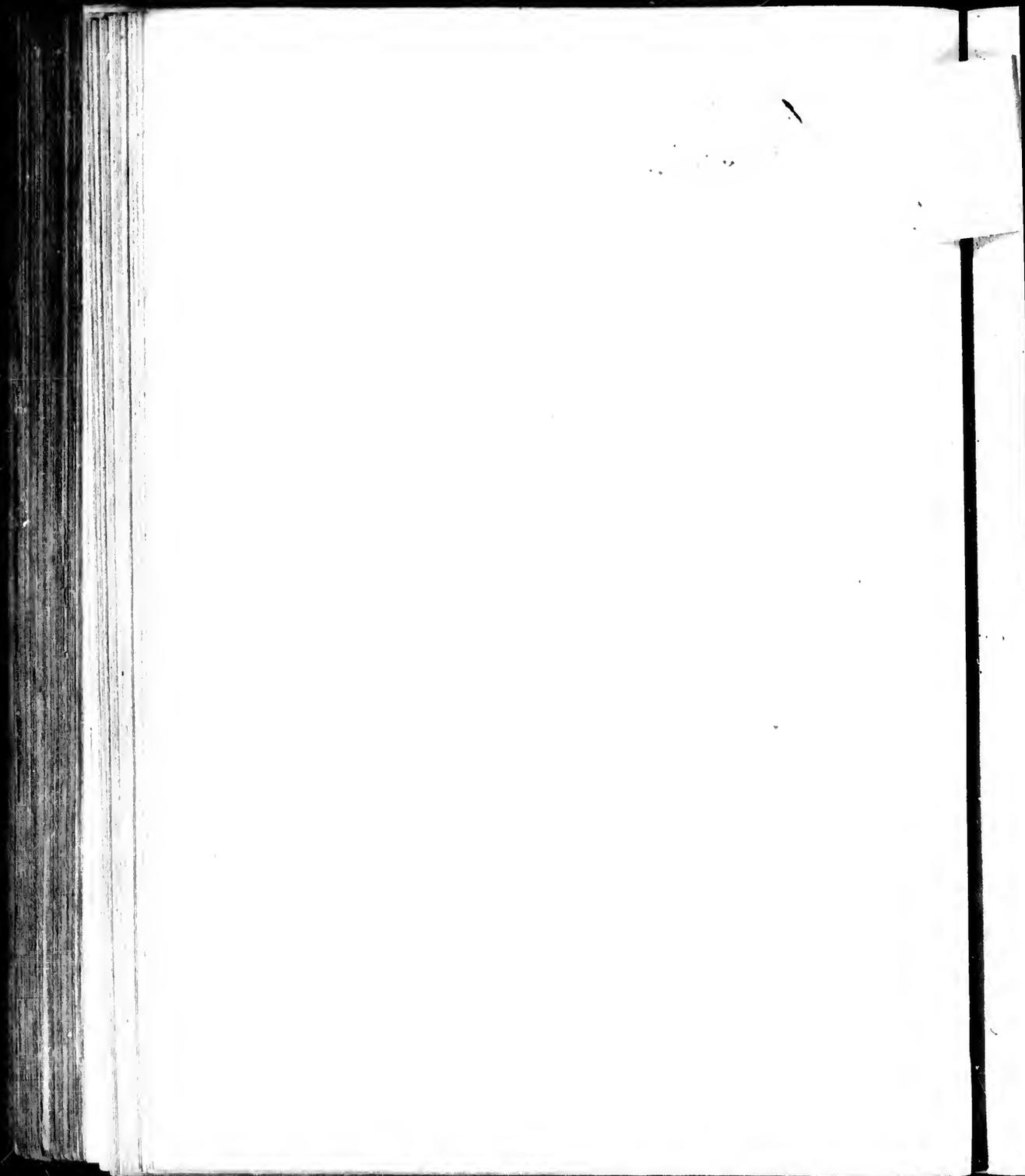


*Homme Barabierre.*



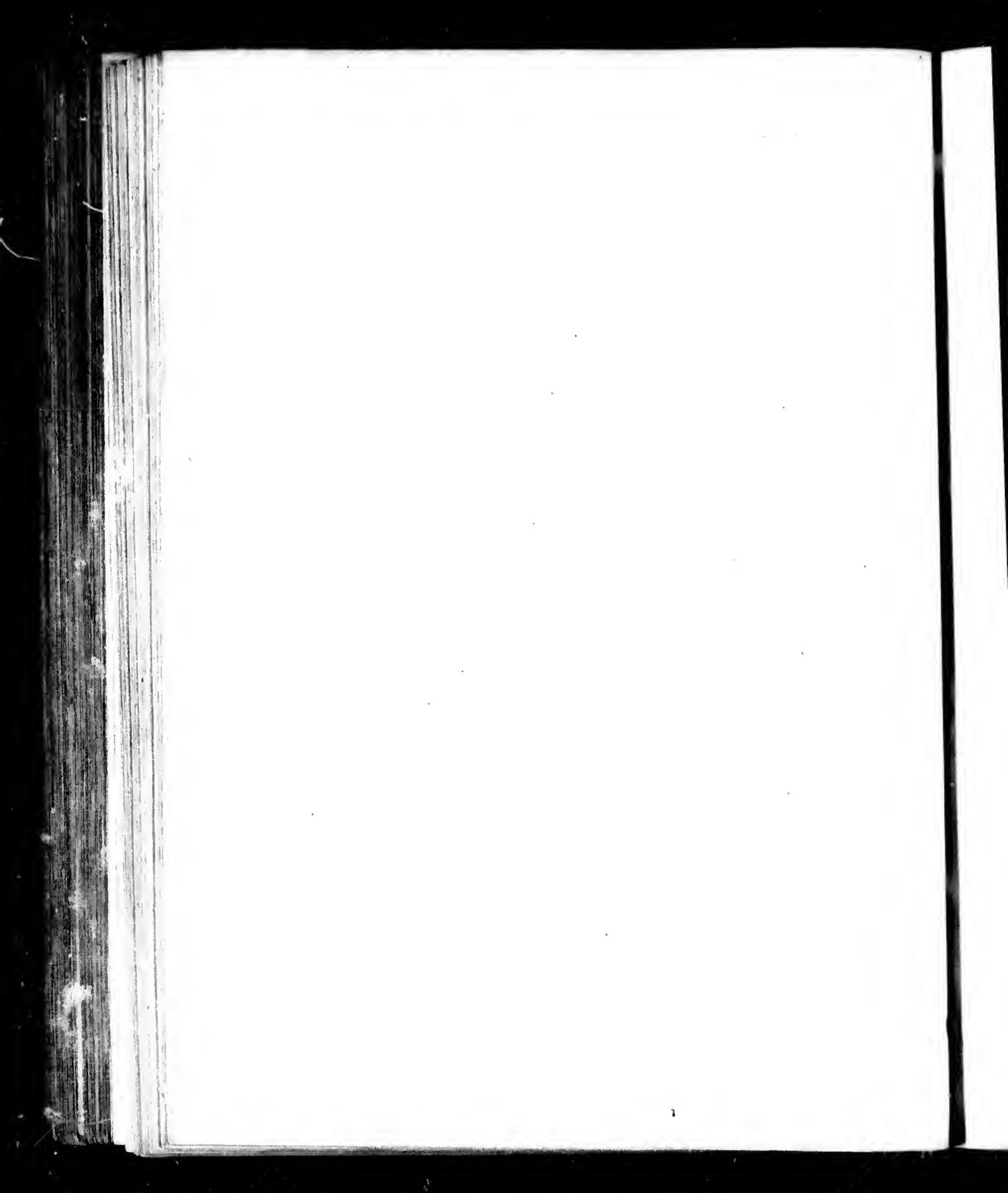


*Femme Barabuzze.*





*Fille Barabine.*



---

---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COUTUMES

DES HABITANS DES ISLES KOURILES.

---

**L**ES îles Kousiennes ou Kouriliennes, s'étendent depuis la pointe méridionale de Kamschatka, au Sud-Ouest, tournant sur une courbe ovale, ou parabolique, au détroit de *Tessoï*, qui sépare l'île de *Matsoumeï*, dernière des Kouriles, du continent de la Tartarie Chinoise. Il paroît par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respective, qu'elles faisoient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme, qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à-peu-près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amur et celle de *Pengina*. Quoiqu'il en soit, on ne peut déterminer le nombre des îles Kouriles d'une manière bien sûre, la carte géographique en présente trente-six, mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues.

Les peuples Kouriles, quoiqu'ayant beaucoup de rapport avec les Kamschadales, sont pourtant mieux faits, et ont une taille et une figure plus avantageuse. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamschadales ou des *Toungouses* errans du continent. Ils ont le visage basané, et l'usage de se noircir les lèvres et de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes; ils se font des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais; c'est d'après cette nation qu'ils ont l'habitude de se raser les cheveux par-devant, jusqu'au sommet de la tête,

de les laisser pendre par derrière, et enfin de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent l'habillement sauvage aux étoffes de luxe; curieux de brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propriété, un Kourile habillé d'écarlate, portera sur ses épaules un veau marin dégouttant de graisse et de sang.

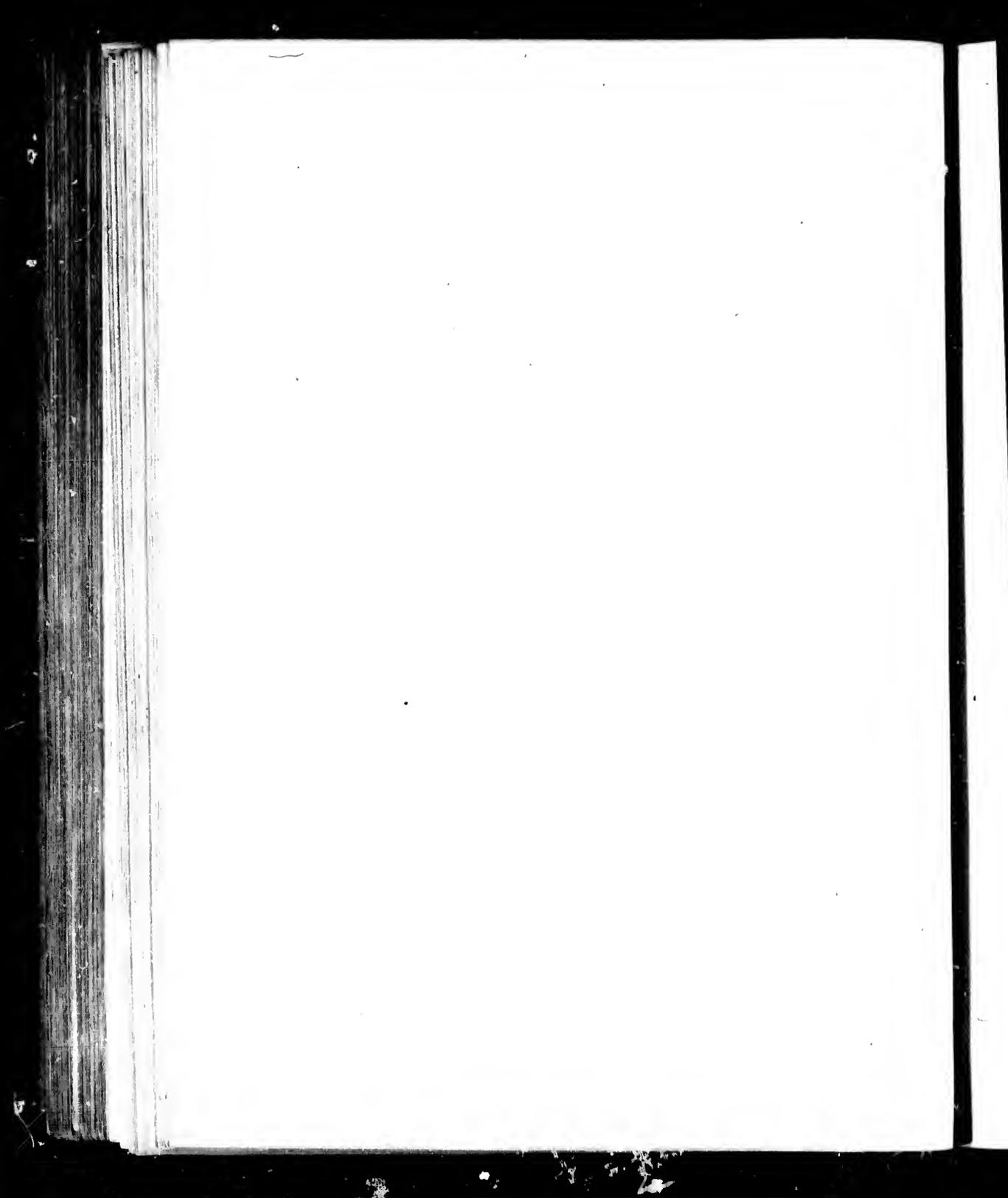
Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, et se logent comme les Kamschadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs sièges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connoissent aussi peu la Divinité que les Kamschadales; mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul* ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons? C'est ce qu'on ignore, mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair et leur en laissent la peau.

Ils ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent que la nuit à la dérobée, comme les Tartares Mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidelle, occasionne à son mari, la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise, appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier sur le dos, trois coups d'une massue grosse comme le bras, ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi, jusqu'à ce que l'un de deux demande grace, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel seroit un déshonneur comme parmi nous. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur, doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits, et en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés,

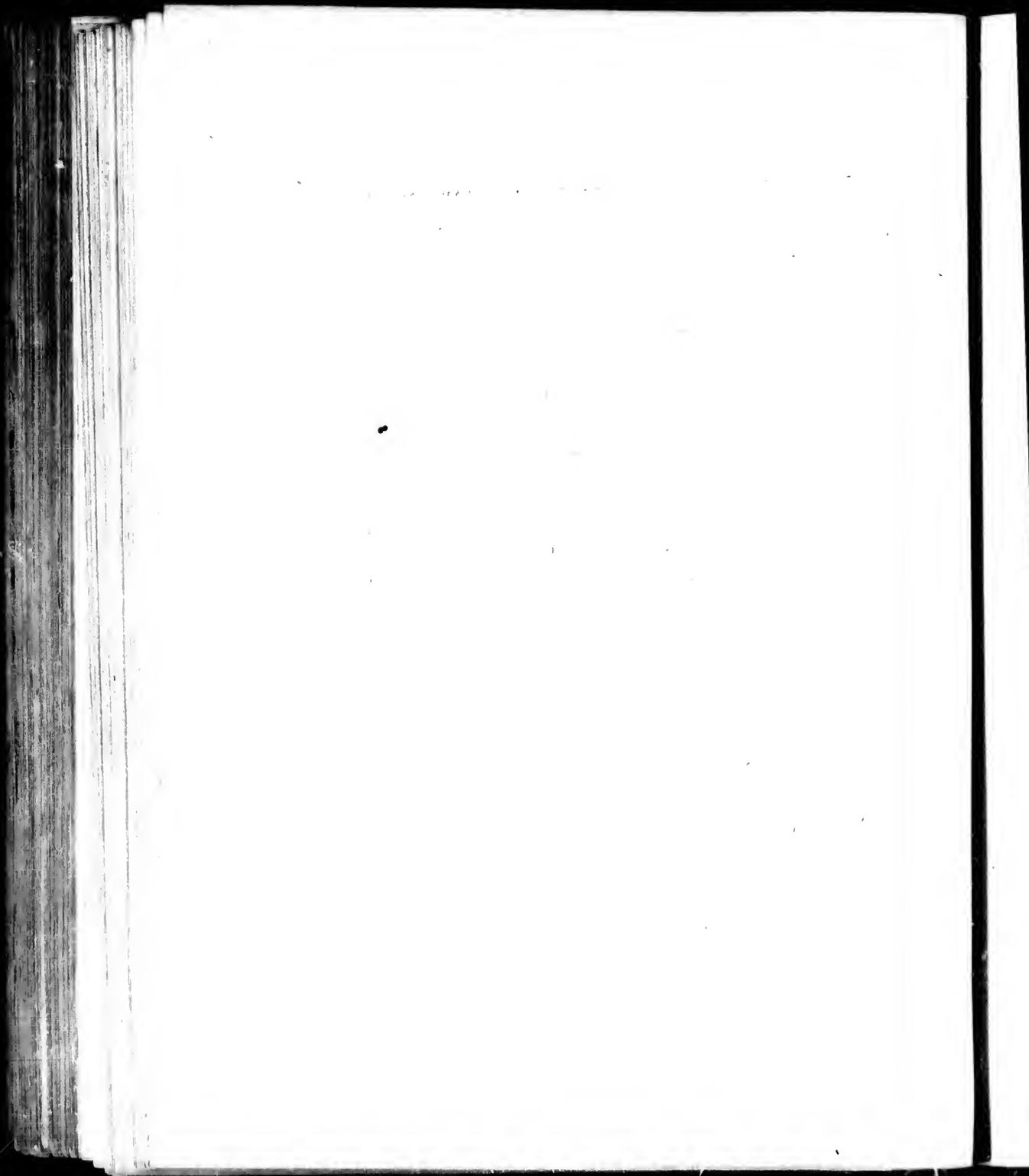
Ils sont humains et hospitaliers, et mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils font avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs Baleines, leurs fourrures et la plume des Aigles de leurs montagnes contre de la vaisselle, du bois vernis, des sabres, des marmites du tabac, des étoffes et autres objets de luxe.

Rien n'est plus touchant que de voir l'entrevue de deux amis, qui habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir, marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils alloient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, et versent des larmes de joie. On mène le convive dans une jourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui, pour écouter le récit des aventures de son voyage, et les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'île, durant l'absence de l'étranger. On se rejouit, où l'on s'afflige tour-à-tour selon la nature des récits, enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.



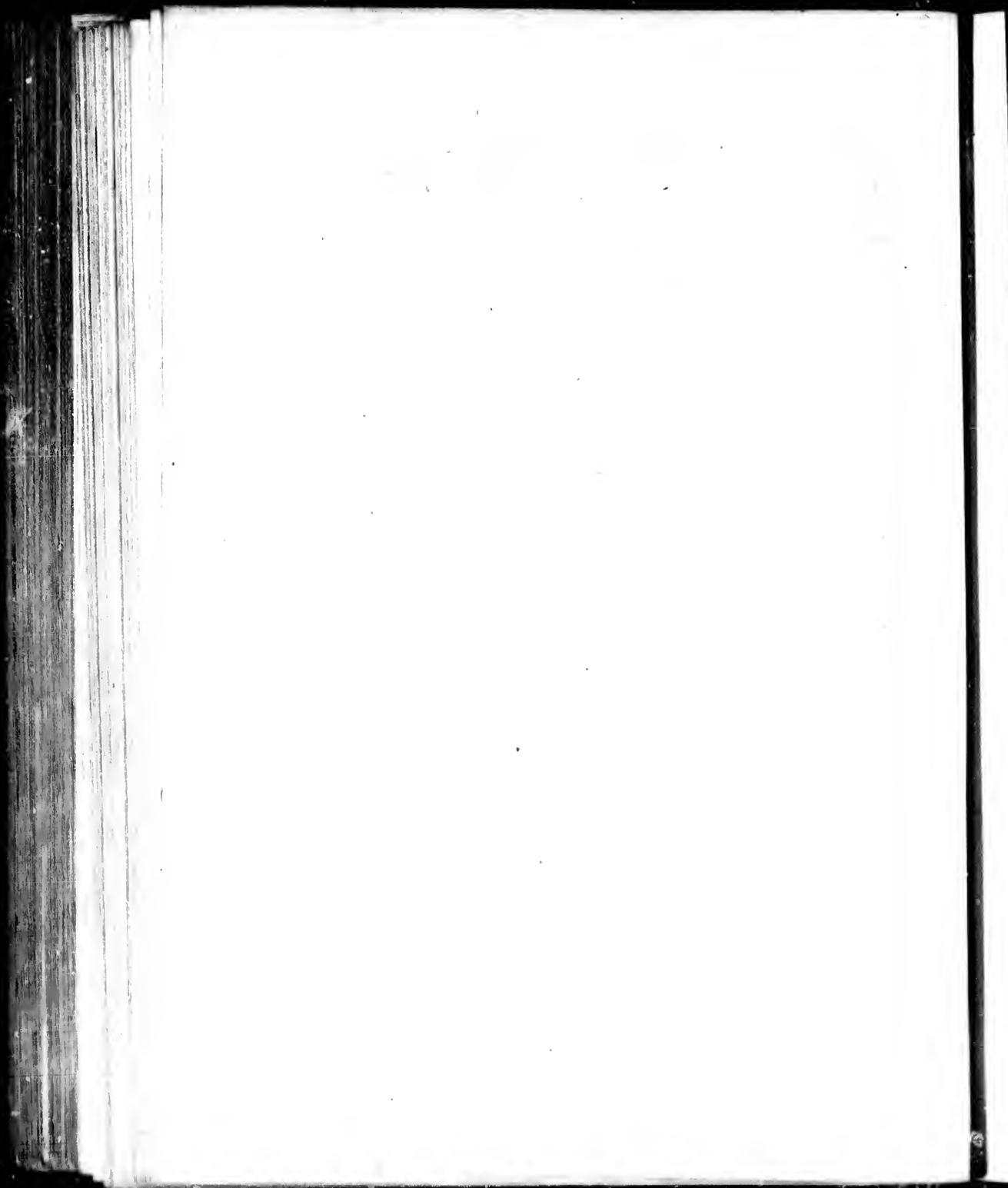


*Homme Kourilien.*





*femme Sourilienne.*



---

# H A B I T A N S

## DE K A L U G A.

---

**K**ALUGA est éloigné de Moscou de trente-six mille. Nous nous abstenons de traiter ici des mœurs et des coutumes de ce canton de la Russie, pour ne point faire un double emploi; devant en parler plus au long, quand nous serons à l'ancienne capitale de l'empire Russe. Pour le présent, nous nous bornerons à la description du costume.

Celui des hommes est fort simple. Un marchand de Kaluga est coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore usage en France. Celui-ci en diffère par la manière. Il est composé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre; les rebords sont ordinairement de la fourrure. S'ils ne se terminoient pas en pointe sur le devant et derrière la tête, ils ressembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens. On porte la barbe et les cheveux tels que la nature semble l'exiger.

Sur la chemise, on endosse une veste boutonnée à l'ordinaire; et par dessus un habit fort large dont les manches retombent jusques sur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une espèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une

couleur différente de celle du dessus. Des hauts-de-chausses qui ne sont rien moins que justes se renferment dans des bottines noires.

Le costume des femmes a quelque chose de pompeux et d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés sous un bonnet fort étrange. Ce bonnet est composé par le bas d'un bandeau de plusieurs rangs de perles ajustés sur le front. Le reste de la coëffure ressemble assez à un éventail déployé et recourbé, garni de broderies et de fleurs dessinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrémité d'un collier de perles qui fait plusieurs fois le tour du col. La chemise est fermée sur le devant et assez haut, par un nœud de perles de diverses couleurs, les manches bouffantes sont liées sur le poignet. Une longue robe qui laisse à peine voir le bout des pantouffles, est recouverte d'une espèce de corset qui ne serre point la taille, et qu'on laisse entrouvert sur le devant par le bas. Ce corset est plus ou moins riche, et bordé d'une broderie plus ou moins large: échancré quarrément. il laisse voir le haut de la chemise, et fait sentir les formes heureuses qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laisse pendre avec grace ses extrémités garnies d'un gland passé dans un petit anneau. Une fille de Kaluga, ainsi costumée, a un maintien qui doit en imposer. Avec quelques modifications sur-tout dans la coëffure, cette manière de se mettre, entre les mains d'une femme de gout, pourroit mériter de faire mode.

A.

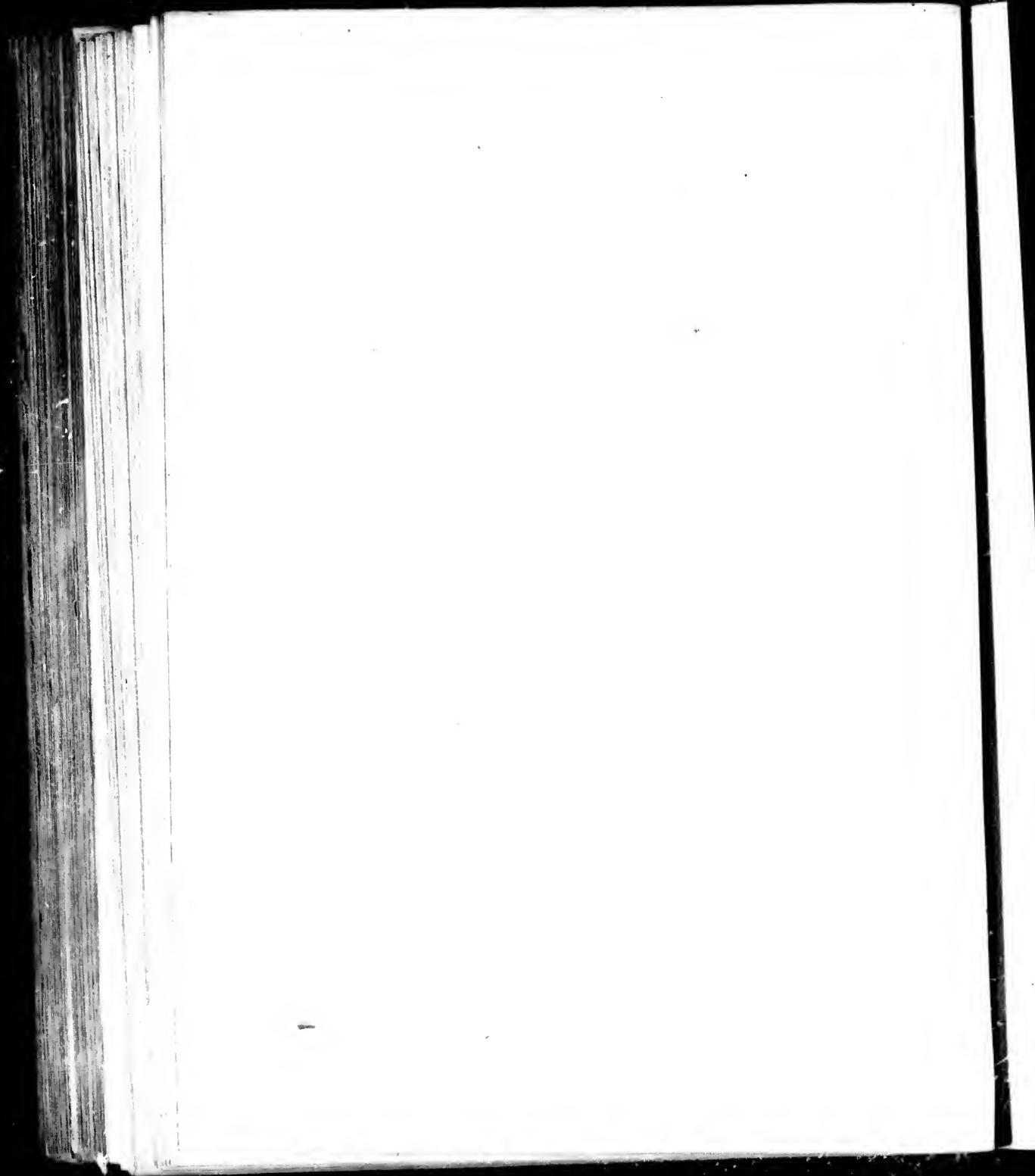
hauts-de-  
se renfer-

e de pom-  
le natte de  
rt étrange.  
andeau de  
front. Le  
n éventail  
t de fleurs  
s boucles  
de perles  
hemise est  
nœud de  
bouffantes  
qui laisse  
recouverte  
la taille,  
r le bas.  
rdé d'une  
arrément.  
sentir les  
en forme  
extrémités  
eau. Une  
qui doit  
tout dans  
les mains  
mode.



*Lefrancq. Del.*

*St. Jean. Sculp.*

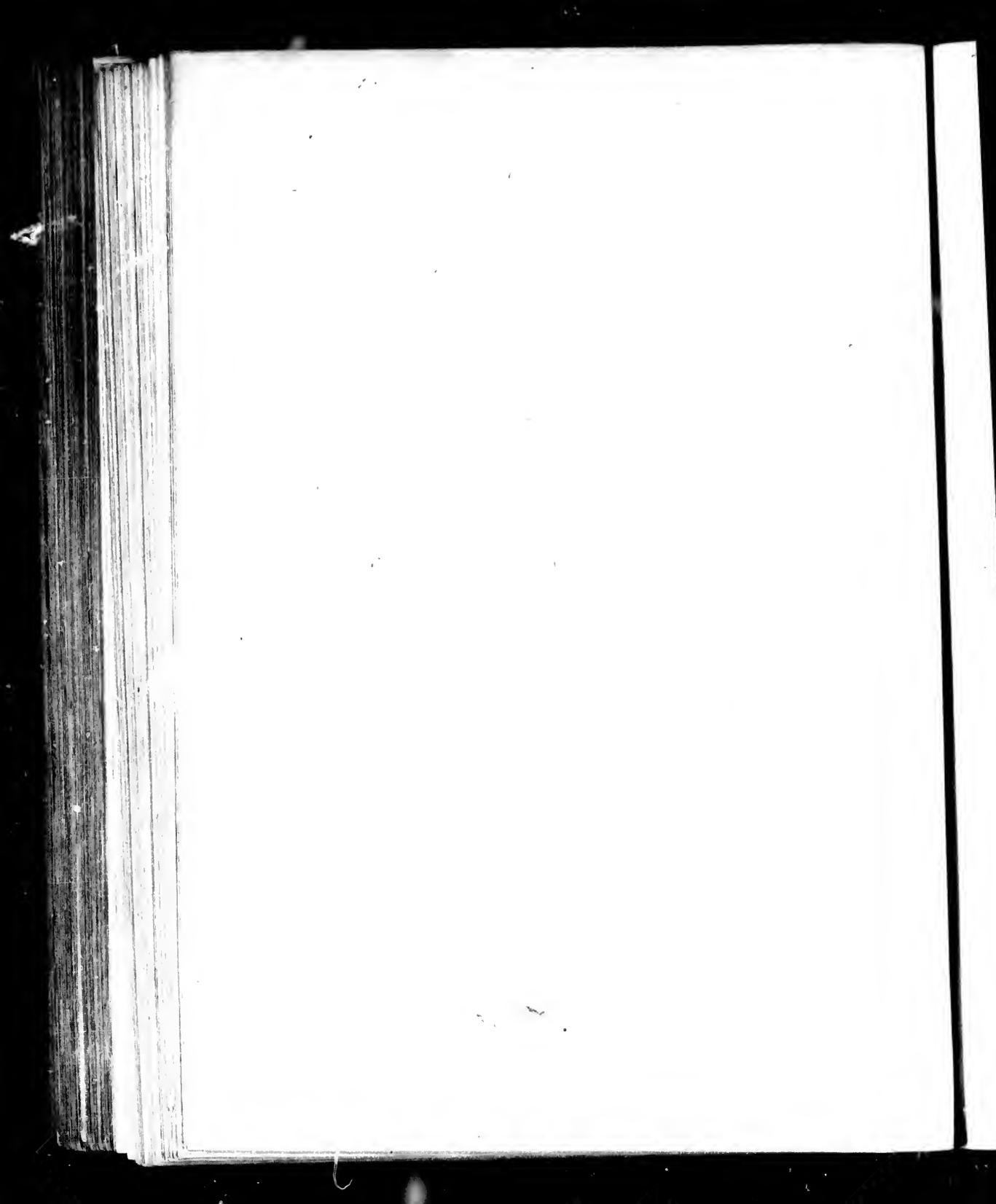




*Femmes de Kaluga*

*Lefronce del.*

*M. Anquet decc.*



---

## TSCHÉRÉMISSES.

---

ON ne trouve dans les mœurs des Tschérémisses aucune trace du caractère des Finois, leurs premiers maîtres. Ils sont aujourd'hui resserrés dans un pays très-étendu sur les bords du Volga.

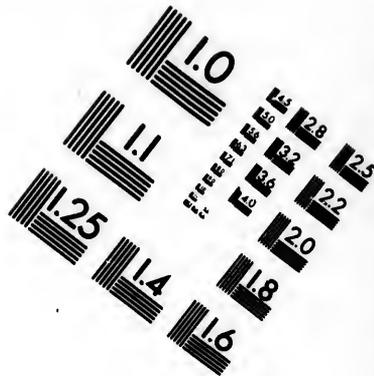
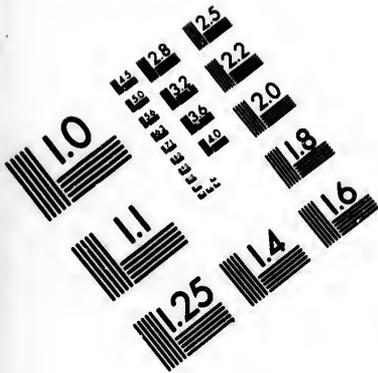
Autrefois ils ont été indépendans, ou se sont donnés eux-mêmes des chefs; mais, aujourd'hui soumis à la domination Russe; ils ont perdu avec leur liberté, leurs mœurs, leur langage particulier, leur religion pour prendre ceux de leurs vainqueurs.

Les Russes se sont enfin convaincus que les persécutions et la rigueur sont des moyens impuissans pour maintenir dans l'obéissance un peuple attaché à ses anciennes mœurs; aujourd'hui ils affectent d'abandonner absolument à eux-mêmes les Tschérémisses, ils leur laissent la faculté de se nommer un magistrat qui gouverne chaque commune, ils ne leur font plus une loi, d'embrasser la religion chrétienne, et par ce moyen ils s'attachent insensiblement ce peuple, qui, tout en se croyant libre, paye régulièrement tous les tributs, et prend tous les usages des Russes.

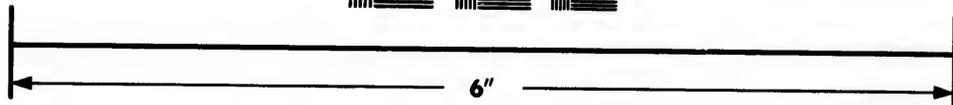
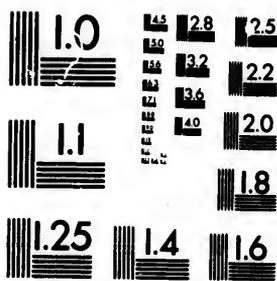
L'idiôme des Tschérémisses est aujourd'hui un mélange irrégulier de Russe et de Tartare, dans lequel on démêle encore quelques traces de leur ancienne langue.

Ils ont conservé leur goût pour l'agriculture. Leurs nouveaux maîtres ont même cherché à augmenter leur attachement à la vie pastorale. Dans la saison où la terre a besoin de leurs bras, ils sont laboureurs,





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
01

mais l'hiver, lorsque la terre se refuse à toute culture, ils deviennent pasteurs et chasseurs.

- Quelques-uns négligent toute autre occupation pour se livrer à l'entretien des abeilles qui est pour eux une source intarissable de richesses.

Leurs habitations sont simples : chaque village est composé de trente ou quarante maisons, construites en bois, à peu-près dans la forme de nos maisons européennes : les carreaux des fenêtres sont fermés en papier ou en linge, et plus souvent encore avec de la peau de vessie.

Les alimens de ce peuple sont aussi simples que ses habitations : l'été il vit des fruits de la terre, du lait de ses troupeaux, des œufs de ses volailles, et il fait une espèce de pain ou de pâte de toutes sortes de grains : l'hiver, il vit des animaux qu'il tue à la chasse et à la pêche, et qu'il fait rôtir sans assaisonnement sur des charbons.

Leur haut-de-chausse est de plusieurs bandes de draps de diverses couleurs, cousues ensemble sans aucun ornement : ils portent un juste-au-corps dont le collet rabaq sur le dos, et les fentes pratiquées dans les pans de cet habit, lui donnent quelque ressemblance aux larges redingotes dont nous nous servions, il y a quelques années. Leur chemise est brodée en laine de couleur, et leur donne un air d'élégance et de propreté.

Les femmes portent de même un habit de laine, une chemise brodée en laine et un haut-de-chausse, mais le juste-au-corps n'a point de pans, et est ouvert sur la poitrine.

L'été, elles ne portent qu'une chemise qui descend jusques aux genoux : cette chemise brodée sur toutes les coutures est serrée autour de la taille avec une

ceinture. Elles portent les cheveux courts, et se couvrent la tête d'un bonnet en forme de capuchon. Ce bonnet, formé de corce de bouleau, est environné de plusieurs bandelettes de drap chargées de coquilles; ces bandelettes qui descendent le long du dos et sur les épaules, font un bruit désagréable, qui annonce de loin l'arrivée d'une Tschérémissse.

Sans être polygames, les Tschérémisses vendent et achètent cependant leurs femmes; le prix ordinaire d'une fille à marier, prise sur les lieux, est à-peu-près de 400 livres.

Le Tschérémissse qui a acheté et payé sa femme, la fait conduire chez lui, et bientôt après il arrive lui-même suivi d'un prêtre grec ou de toute autre religion.

Des petites idoles que chaque Tschérémissse conserve avec soin, et qui sont ses *Dieux Pénates*, sont élevées dans la partie la plus apparente de la maison: l'office se célèbre, des prières de toutes les religions sont successivement recitées, et le mariage est consommé.

Des repas, des chansons, des danses exécutées au son d'une guimbarde, célèbrent le mariage, et se poussent fort avant dans la nuit; enfin lorsque le jour commence à paroître, les jeunes gens enlèvent à la mariée son voile, et s'échappent: cette dernière cérémonie se fait à-peu-près comme le vol de la jarretière de la mariée en France.

L'ancienne religion des Finois ne se retrouve plus parmi eux: la plupart sont chrétiens, ou du moins en portent le nom, car au fond ils n'ont rien changé à leurs cérémonies religieuses et à leurs pratiques superstitieuses: ils n'ont adopté de toutes les fêtes de la religion chrétienne, que celles qui se célèbrent aux mêmes époques que leurs anciennes solemnités.

La Toussaint est la plus grande fête de l'année pour

les Tschérémisses chrétiens, parce qu'elle se célèbre à l'époque où se célébroit chez eux l'*Poumon Bayran*. Ce jour là, les plus beaux agneaux de la bergerie, les plus beaux bœufs de la métairie sont sacrifiés au Dieu des chrétiens; et les Tschérémisses renonceroient plutôt au christianisme qu'à ces cérémonies.

Bientôt ce peuple sera absolument Russe, et n'offrira plus à l'observateur aucuns vestiges des mœurs des Finois ses ancêtres: la moderation et la douceur du gouvernement Russe opérera dans cette contrée ce changement que de nombreuses armées tenteroient vainement.

célebre  
Bayran.  
rie, les  
fée au  
erboient  
offrira  
rs des  
eur du  
rée ce  
erboient

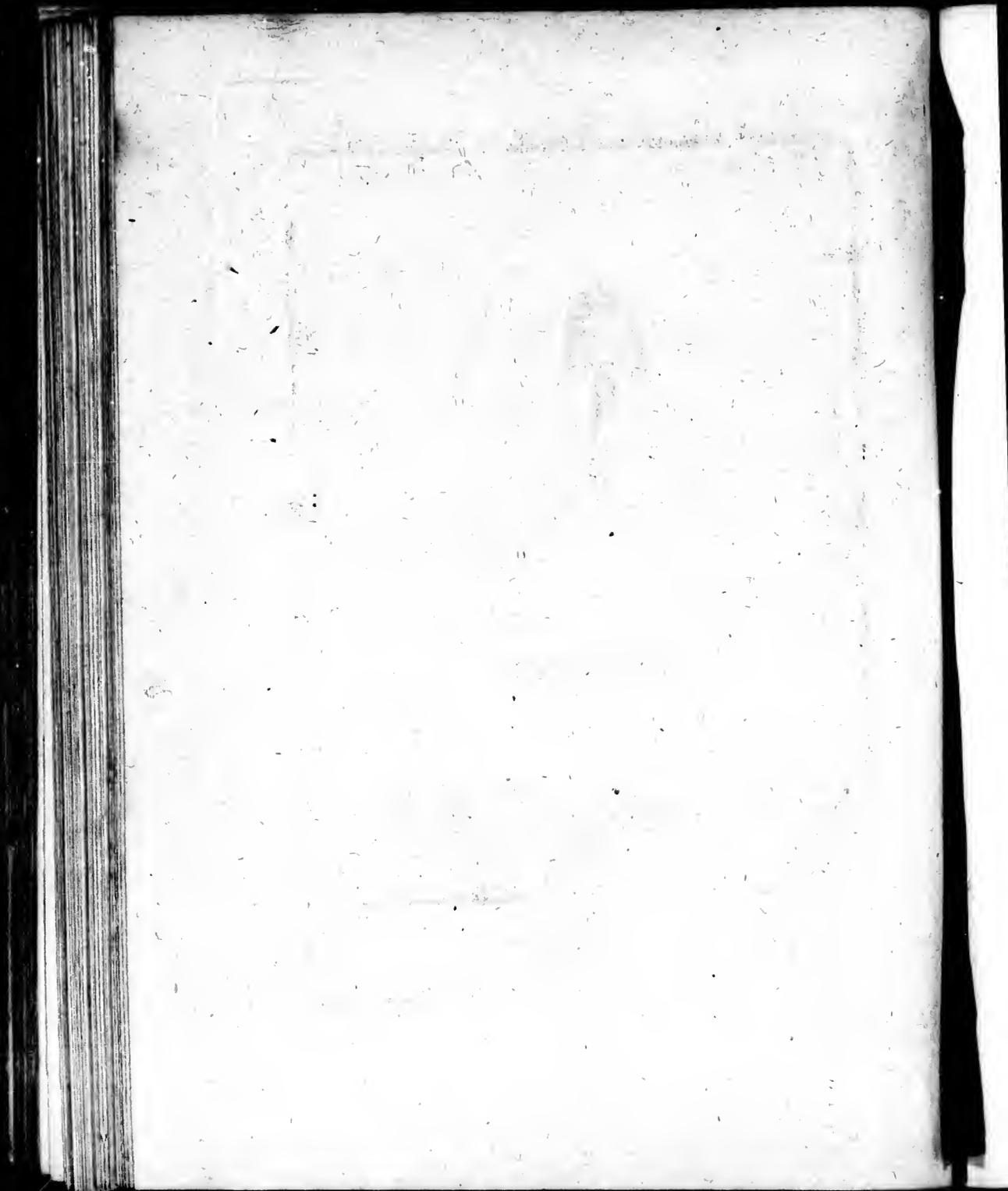


*Homme Tscheremissse.*





*Femme Tschermisse.*



---

# MŒURS,

## LOIS ET COSTUMES

DES KIRGUISES.

---

**Q**UARANTE Nogais, mécontents, désertent leur patrie & se retirent dans le grand désert de la Sibérie. Commandés par la nécessité, le vol des troupeaux & l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître & craindre sous le nom des quarante Garçons: & dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable & importante. Rome n'eut point une source plus pure: mais la même cause produisit des effets tout opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de Kirguis a été différemment interprété. C'étoit ainsi, dit-on que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs dont nous donnons ici l'abregé historique. Mais leurs voisins, qui avoient & ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que Kirguis est un mot Tatar qui signifie un homme de bien.

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des nations soumises à son sceptre impérial. Dans leur vie vagabonde ils conservent leur indépendance; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs; tant qu'ils sont vaincus on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passerent du côté des Turkoistans. Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Seongariens. Mais en 1643, la Horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve Obi, ce peuple s'est divisé en trois hordes la grande, la moyenne & la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, & sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 Cavaliers, tout-disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces hordes, gouvernée par un Kan, & renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en Oulouffes ou sociétés de plusieurs familles d'une souche commune; & chaque horde peut bien être évaluée à 30000 cabannes ou familles.

Les Steppes, ou les déserts qu'habitent les Kirguises de la moyenne & de la petite horde sont immenses, & s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jusqu'au Sarafou; & du nord au midi; depuis le fleuve Obi jusqu'à la mer Caspienne. On ne trouve dans cette vaste solitude que des sables & du sel. Le voyageur n'y rencontre point de forêts pour se reposer, ni d'eau fraîche pour ses besoins.

C'est à Orenbourg que se passent les traités entre l'impératrice de Russie & les Kans des trois hordes Kirguises. Mais ces négociations ont rarement leur plein & entier effet, malgré les Amanati ou otages donnés d'un côté, & les présens prodigués de l'autre part.

Les Kirguises ressemblent, pour l'air du visage, aux Tatars de Kafan. Leur regard est aussi vif sans être farouche. Si leurs yeux sont plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occasionnée par la neige éblouissante qui couvre le sol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être soit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaisirs & à toutes les aïssances tant recherchées par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne sont point féroces, pour le plaisir seul de l'être. Leur existence précaire, & les préjugés nationaux, pervertissent en eux les inclinations les plus louables, & même les plus douces.

Les femmes Kirguises savent parfaitement tenir un ménage. Les esclaves que font leurs maris ont beaucoup à se louer d'elles; sensibles

& compatissantes, elles adoucissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la captivité, & souvent elles fournissent des moyens d'évasion quoiqu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une bonne action les rend aveugles sur les dangers & les mauvais traitemens auxquels elles s'exposent.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises. Peu d'entr'eux savent écrire leur langue qu'on croit être un dialecte Tatar.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse noblesse, & se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'est point du tout question des femmes; sans doute parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le prince régnant s'appelle Saltan. C'est ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste cet inconvénient n'a aucune suite, car l'autorité du Kan ou chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les revenus de la couronne ne sont point fixes; & les ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel. Le peuple ne paie que quand il lui plaît, c'est au Saltan à se faire aimer, s'il veut être obéi.

Quand le prince & les chefs de la nation ont opiné pour la guerre; tout n'est pas fait; il faut encore y faire consentir chaque individu du peuple. Leur tactique est encore loin de la perfection; ils manient gauchement nos armes; avec leurs égaux, ils sont braves; & prudents envers les autres.

A la peine du talion, leur justice distributive a substitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'est évalué que vingt brebis. La perte des oreilles est sans prix; il faut se soumettre à l'arbitrage du juge, si l'on n'est point condamné à la discrétion du plaignant. La mutilation n'est comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les parties nobles est un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant sept fois sa valeur.

Le terrain qu'ils habitent se refusant aux travaux de l'agriculture, ils

s'adonnent tout entiers à la vie pastorale & nomade. Le soin des bestiaux fait leur unique occupation; la chasse & la pêche leur servent d'amusemens. Ils changent de contrées selon la saison, emportant avec eux leur barraques; leurs chameaux se chargent de tout le ménage. Ce quadrupède est leur principale ressource. Ils boivent leur lait, se nourrissent de leur chair, se couvrent de leur laine fabriquée en camelot; & leur peau sert à faire de grandes outres à lait: mais la chair de brebis est le mets favori des Kirguises, grands mangeurs.

Pasteurs désœuvrés & riches, la plupart des Kirguises ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faux dans une pièce de foin leur content des sueurs; ils sont obligés de se procurer par échanges tous les ustensiles qui sortent de la forge.

Les paisibles occupations de la bergerie, & l'antipathie pour toute main d'œuvre qui exige de la force, annoncroient un peuple pacifique & doux, mais cette peuplade de pasteurs réunit en elles tous les contraires. Ces bergers, si mous au travail, sont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y a le plus à risquer sont ceux qu'ils choisissent de préférence; & la gloire d'un Kirguise consiste à ramener dans ses foyers le plus grand nombre de prisonniers. Son triomphe est au comble, quand parmi son butin, il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage est pour eux la plus noble des passions; & ils font consister l'honneur à déconcerter toutes les mesures que prennent la Russie & les autres nations voisines pour arrêter leurs incursions.

De telles mœurs sembleront bien étranges: cependant c'étoient en partie celles de Sparte; le génie de Lycutgue respire tout entier parmi les Kirguises. D'ailleurs, il faut avouer qu'un peuple qui se procure à main armée, & en plein jour, les aïssances de la vie dont le sèvre le climat qu'il habite, est peut-être moins coupable que ceux-là qui, parmi nous, commettent lâchement dans l'ombre, des larcins dont ils peuvent se passer. L'usure dont le pauvre seul porte le poids, est sans doute un crime plus grand que le brigandage exercé courageusement sur plusieurs marchands réunis en caravanes.

Ce caractère entreprenant est une suite de la noblesse de leurs sentimens : l'esprit de servitude leur est tout-à fait étranger. Indépendans au dehors , les Kirguises veulent encore l'être entr'eux.

Le besoin qui commande ailleurs tant d'actions viles, la nécessité qui dit-on , justifie tout , ne peut faire résoudre un Kirguise à servir son semblable. Un Kirguise ne sauroit comprendre comment on peut être le valet de son égal. Le pauvre se croit riche , tant qu'il est libre. Et le riche ne commande qu'aux esclaves qu'il a faits par le droit du plus fort. Les premiers de la nation ont une cour, comme nos grands Seigneurs ; mais les courtisans du Sultan lui-même sont tous de la classe des esclaves. Un Kirguise ne s'abaisseroit jamais à jouer ce rôle chez celui qu'il a bien voulu nommer son chef, mais dans lequel il ne prétend pas trouver un maître. La nation Kirguise est comme une famille de freres, dont le Kan est l'ainé. Aussi chacun d'eux se met-il dans le cas de n'avoir jamais besoin des secours de son compatriote. Les services qu'ils se rendent sont toujours réciproques. Un Kirguise indigent accepte sans rougir le superflu du riche, parce qu'il donne en échange des soins à ses troupeaux nombreux. Mais jamais la reconnaissance ne dégénère en servitude, ni la bienfaisance en despotisme ; l'on ne consent à recevoir aujourd'hui, que dans l'espoir de rendre demain. Tout est réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont semé dans la saison de l'abondance. L'esclavage n'est rude que chez un peuple esclave : chez les Kirguises, ce ne sont pas les mauvais traitemens qui font désertir leurs prisonniers ; ils sont regardés comme de la famille du maître qu'ils aident plutôt qu'ils ne servent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, si celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils sont bons maîtres, autant sont-ils ennemis implacables.

Cependant le germe du luxe commence à poindre chez les Kirguises, sur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Russie. Leurs tentes portatives sont plus ou moins riches, plus ou moins ornées ; mais toutes sont propres & commodes. Les grands ont des *Yourtes* d'es-

tinées seulement à l'habitation des femmes & de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, & où l'on ne brûle que de la fiente séchée des bestiaux, il n'est pas rare de voir étendus des tapis de Perse. Les parois de l'intérieur sont assez souvent garnis d'étoffes de soie. Les menus meubles sont rangés tout autour avec beaucoup d'ordre; les armes & les harnois sont suspendus aux côtés. A toutes nos vaisselles plates dont ils ont connoissance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles sont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrain, parce qu'ils aiment à multiplier leurs baraques. Le Kan, à lui seul, dresse plus de mille tentes.

La propreté la plus scrupuleuse fait le principal assaisonnement de leurs mets simples & peu recherchés. Ils observent dans leur comestible les préceptes du Coran. La chair de brebis est leur nourriture d'hiver. Ils réservent les jeunes agneaux pour la cour de Saint-Pétersbourg. En été, ils ne mangent guere autre chose que du *Koumiss*, c'est du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats, tels que des racines sauvages, de farines & divers laitages. Ils font usage de bouillons, résultat de la grande quantité de viande qu'ils consomment. Ils sont fort friands de graisse, du suif & de beurre; ils composent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens bestiaux. Du reste, l'appetit ne leur manque jamais, & n'a pas besoin d'être excité. Une brebis toute entière, suffit à peine au repas de quatre Kirguises.

Le koumiss, l'arrak ou l'esprit de lait, & le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoises, ou à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis; & ils se passent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs & les Romains se passaient à table le même vase à boire. Mais leur grande jouissance de fumer en nombreuse compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne provision de tabac est ramassée dans une petite fosse; alors chaque fu-

meur, couché par terre, & la bouche munie d'un tronçon de chou percé à jour en forme de tuyau, s'éivre à loisir de la fumée qu'il aspire, & perd délicieusement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hospitalité avec plaisir ; ils ont un usage pour faire honneur aux convives assis à leur table, qui ne seroit pas du goût de tout le monde ; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux grands de sa cour : c'est de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence qu'ils appellent le plat aux cinq doigts ; espèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur générosité, doivent leur marquer de la confiance. Qui se remet entre les mains de l'un d'eux n'a pas besoin d'autre escorte pour traverser la horde en sûreté.

Ce n'est pas par de grands airs que les premiers de cette nation se distinguent du reste. Un ton impérieux, une démarche altière seroient hués par le peuple. Les grands n'ont point le pas sur les petits ; tous marchent de front & sur la même ligne ; les plus riches ont nécessairement une suite plus nombreuse en esclaves & en troupeaux ; mais ils se donnent bien de garde de se prévaloir d'un avantage que les mêmes circonstances qui le leur ont procuré peuvent leur faire perdre. A table, l'indigent se place où il se trouve, & prend le haut bout indifféremment ; tout le monde met à la fois la main au même plat ; les anciens & le Kan sont les seuls objets de la déférence publique. Un Kirguisé à cheval met pied à terre quand il rencontre son saltan, le salue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genou devant lui.

Leur commerce ne se fait que par échange ; ils ne possèdent que des troupeaux ; mais cette propriété leur suffit pour se procurer tout ce qui leur manque. C'est à Orenbourg qu'ils vont trafiquer ; ils en rapportent des draps, sur-tout des rouges, des étoffes & des mouchoirs de soie, des bottes toutes prêtes à leur usage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes disposées d'avance, des perles de verre, des bagues & autres bijoux.

Ils achètent aussi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voisins : & ils ont la liberté d'en posséder quatre, sans compter les concubines. Mahomet, dont ils suivent le code religieux l'a permis ainsi ; mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux sur toutes les autres beautés. Les Kirguises sensuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaisir & d'en prendre. Elles possèdent, dit-on aussi, le secret de se conserver au-delà du terme ( hélas ! si court ) la fraîcheur de la première jeunesse. Les femmes de Perse ont peut-être plus d'éclat ; mais ce sont des fleurs qui passent vite, & qui n'ont qu'une saison. Aussi abandonne-t-on celles-ci aux esclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier est de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux, ou un esclave & une cuirasse. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres ; & d'une valeur bien au-dessus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à-peu-près comme chez les Tatars de Kasan.

La gloire d'un mari est d'être souvent père. Une épouse stérile perd tout son crédit, & les concubines sont plus considérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux & les grandes choses qu'on en attend. On les appelle : le *Héros*, le *Puissant Ami*, *Dost-Hali*, *Témir Ir*, *l'Homme de Fer* ; *Erali*, *l'Homme élevé*, &c.

Si les déserts qu'habitent les Kirguises sont rebelles à toute culture ; ils ont du moins l'avantage de laisser respirer un air pur & dégagé de toute vapeur malfaisante. Cette circonstance, jointe à la simplicité de la vie qu'on y mène, & au caractère insouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortège des maladies. Celle de Venus y a pourtant pénétré. On la désigne sous le nom de *Kouroussflan*, & ils la croient un présent du diable. Ils enterren les morts à la manière des Mahométans ; & sur la fosse, creusée peu avant, ils élèvent un amas de pierre où ils dressent une lance.

Assez souvent les mères en pleurs y viennent déposer le berceau de

l'enfant que la mort arrache de leur sein. Un petit drapeau noir, arboré sur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt est mis en pièces, & les morceaux en sont distribués à ses amis pour les garder en sa mémoire. Les riches & les grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque personnage sanctifié, ce qui s'appelle *reposer avec des ossemens blancs*. Quand on passe devant la tombe d'un parent ou d'un ami; il est d'usage de le saluer, de lui adresser la parole, de converser avec lui & de déposer sur la pierre sépulchrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque Ouliff ou Tribut de familles consacre un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'est alors, ainsi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'est alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, & sur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas ! (s'écrient celles-ci), c'étoit bien » le mari le plus tendre, & en même-temps le plus fidèle de la » horde. Il étoit sage, & sa sagesse ne nuisoit point à sa générosité. » Qu'il avoit bonne grace sous la cuirasse du guerrier: à cheval il » avoit le port d'un héros, mais il n'en étoit pas plus fier. Comme il » prenoit soin de nos troupeaux ! Il s'enorgueillissoit du nombre des » esclaves; mais ses esclaves vantoient par-tout les bontés de leur » maître. Les plus vives caresses, c'est à moi qu'il les réservoir toutes. » De vils bestiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma possession. Il » exposa sa vie, pour mériter mon cœur & pour obtenir ma main, &c. ».

Les Kirguises ont des prêtres & des magiciens, & savent à peine en faire la différence; on parle souvent du Koran, mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu seulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Alla*; mais ce n'est qu'un mot pour eux qui peut servir par fois à les contenir, mais dont plus souvent encore on abuse pour les tromper. L'histoire religieuse des Kirguises peut convenir à bien d'autres peuples.

Les Kirguises s'habillent à l'Orientale. Les hommes se rasent la tête

& laissent croître la moustache & une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chausses sont fort amples. Les talons de leurs bottines sont hauts & aigus, & les fouliers de ces bottines se terminent en pointe aussi. Les semelles sont garnies de cloux; les coutures en sont souvent brodées en or; les chemises, d'un assez rare usage chez les Kirguises, sont remplacées par leurs *Yegda*; juste-au-corps légers & longs qu'on porte sur la peau & sur le patron desquels est un autre vêtement de dessous fait d'étoffe de soie, & qu'on nomme *Tschapan*. Par-dessus on passe un *Tjcheptow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Plusieurs, en place de ceinture portent le ceinturon du fabre, dans lequel on serre la bourse à tabac, la pipe, le briquet & un couteau. Ils appellent *Takia* une calotte piquée & pointue qu'ils portent sous le bonnet qui représente un cône. Ce bonnet a des ailes qui couvrent les joues & qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle, le sommet est ordinairement garni d'une houpe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la chine, de drap rouge, d'étoffe de soie, & même d'or & d'argent. Les habits de dessus sont, pour la plupart, bordés de peau de loutre. Les Kirguises ont à cœur la parure de leurs chevaux, & leur donnent des haraois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chasse, ils portent des hauts-de-chaussé si longs qu'ils montent jusqu'aux épaules, & si amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; en sorte que de loin, on prendroit un Kirguise, ainsi vêtu; pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes ressemble tout-à-fait à celui des femmes Tartares de Kasan. Mais leur manière de se coëffer leur est particulière. Leur Kouirouk est un ornement que les Kirguisiennes mettent dans leurs cheveux; c'est une pièce large, garnie de houpes & de perles de verre. Le voile est leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-dessus du commun sur-tout, se couvrent d'une espèce de turban fort élevé, d'une étoffe assez ample pour faire plusieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguisiennes mettent leurs cheveux en plusieurs tresses. Les saltanes, ou les prin-

ces & filles notables de la nation se distinguent par les *vous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui est fort beau, s'élève par-dessus la tête en forme de cône. Les femmes riches, ou de haut parage, font usage d'habits de soie ou de drap fin. Le velour est fort commun dans la garde-robe des dames Kirguisiennes. Elles se relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons & des ganfes d'or.

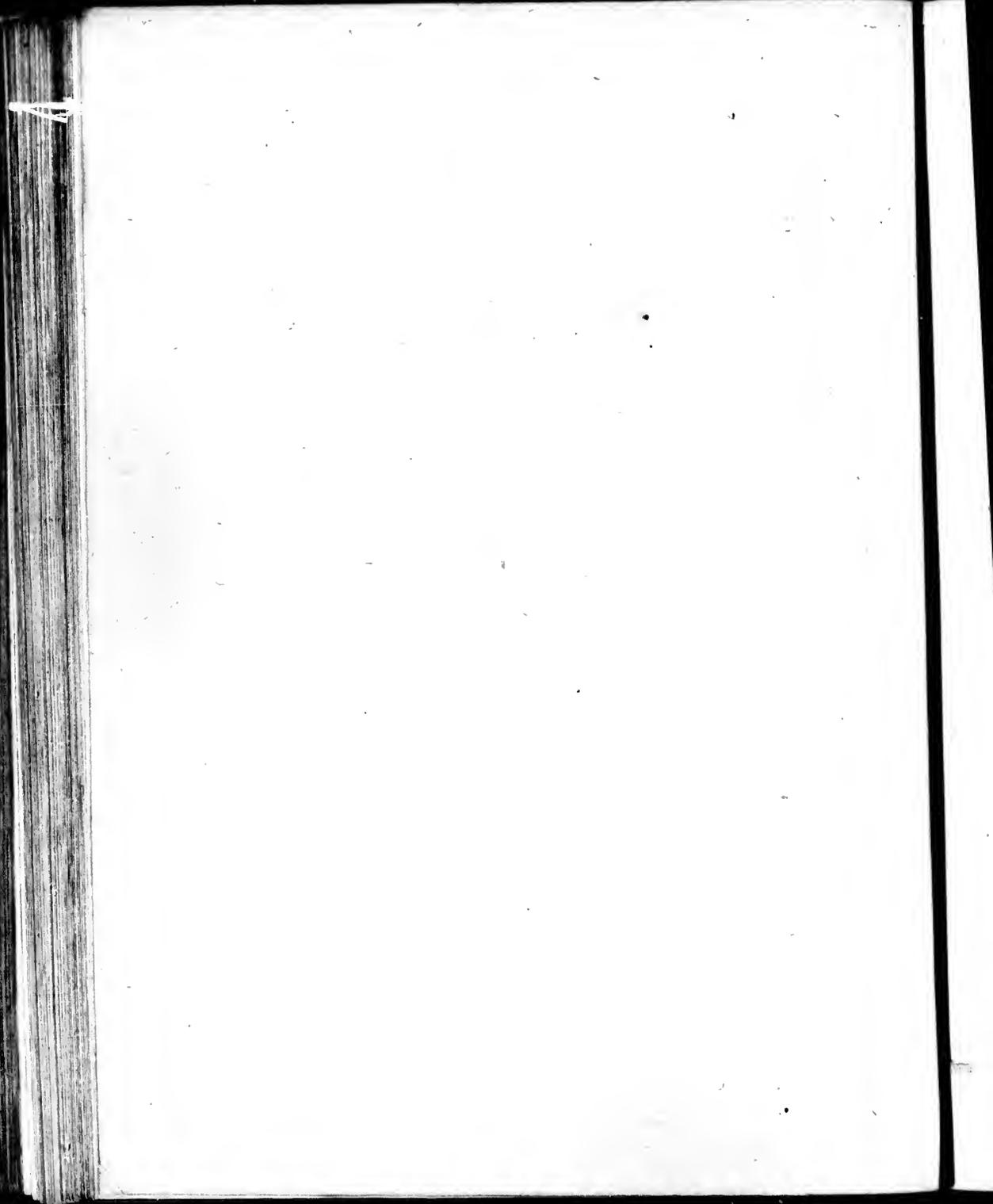
1870

1. The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the United States. It covers the period from the discovery of the continent to the beginning of the American Revolution.

2. The second part of the book is devoted to a detailed account of the American Revolution. It covers the period from the outbreak of hostilities in 1775 to the signing of the Treaty of Paris in 1783.

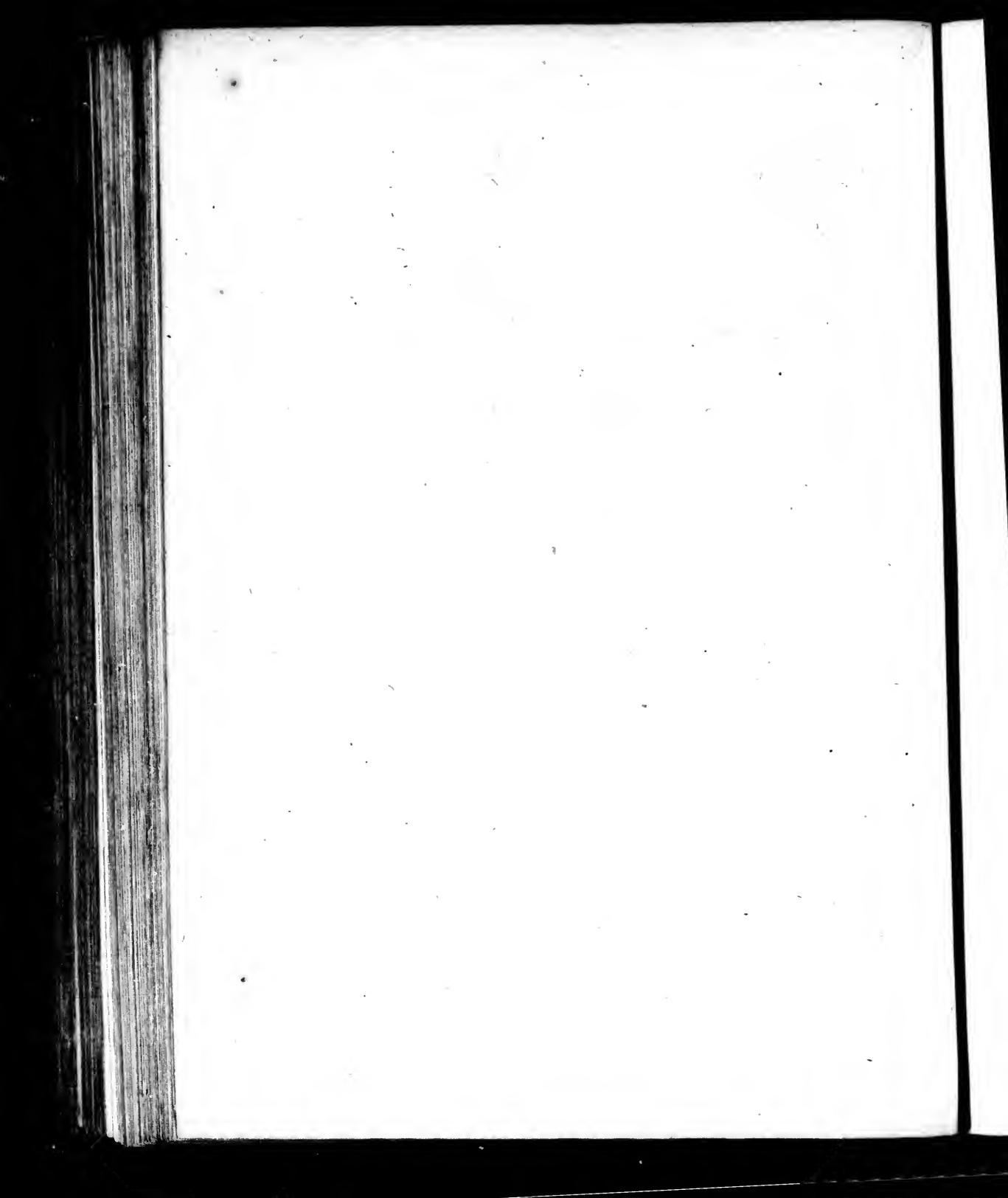


*Riquise*





*Virginsonne*



---

## W O T Y A K S.

---

**L**ES Wotyaks habitent le nord de l'Asie : c'est un peuple demi-barbare, soumis à la Russie, et qui se trouve enclavé dans le gouvernement de Kasan.

Jadis, à-peu-près libres à l'abri des Tatars qui les protégeoient, ils avoient leurs kans particuliers, et reconnoissoient une noblesse parmi eux, divisés en plusieurs tribus dont ils donnent les noms à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs mœurs. De pasteurs qu'ils étoient, ils sont devenus agriculteurs ; et à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides et plus commodes. Cette peuplade, composée environ de quarante mille mâles, est peu communicative, n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes ; et les différens qui s'élèvent dans son sein ne sont jamais jugés au dehors.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules et avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement et de concert sur l'aisselle l'une de l'autre.

A la naissance d'un nouveau né, le père sacrifie un bélier blanc au génie tutélaire de l'homme ; car ils croient aux anges gardiens.

Les mariages chez eux ne se concluent que quand le galant paie une somme au père de la fille. Après

l'achat, les roubles bien comptés, le mari emmène son épouse, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maison paternelle, se retire à part pour troquer ses habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le prêtre bénit un gobelet de bière, elle se place à terre sur le seuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ses dieux des enfans et du pain. Une paranymphe ou fille d'honneur verse de l'hydromel aux convives, et la jeune épouse, à genoux devant eux, garde cette attitude suppliante jusqu'à ce que chacun ait vuïdé son verre. Ce cérémonial est suivi de divertissemens et de jeux. Il est encore un autre usage qui mérite d'être rapporté. Quelques semaines après la noce, le père de la mariée visite le nouveaux ménage, et remmène sa fille. Celle-ci demeure chez lui plusieurs mois, habillée en fille et travaillant au profit de ses parens. Le temps de cette espèce de retraite fini, le mari vient chercher sa compagne, qui, se ressouvenant encore de son premier état, dont elle porte en ce moment le costume, semble ne quitter sa famille qu'avec la plus grande peine, et mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité.

Les funérailles des Wotyaks ne sont pas moins intéressantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec soin, et lui endossent un habillement complet; ils lui passent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt, mais ils ont la bonhomie d'en casser la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, et on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre, fais-lui place.*

Le surlendemain, le septième et le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé; on immole à sa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réservé sa part. On porte cette portion dans la cour, et on dit en l'y laissant : *prends ceci, c'est pour toi.*

Leur religion est l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont consacré sur les hautes collines, et sur-tout au milieu des forêts de sapins, des places qu'ils appellent *louls*. C'est là qu'ils se rassemblent pour adorer en commun l'Être-Suprême, qu'ils nomment *Imma* ou *Ilmar*, et qu'ils ne croient pas présent par-tout à la fois, mais résider dans le soleil. Ils croient au démon, qu'ils désignent sous le nom de *Schaitan*, c'est-à-dire Satan, et qui, selon eux, fait sa demeure dans l'enfer. Cette dernière circonstance n'empêche pas qu'ils ne se figurent l'enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur paradis le *jour lumineux*. Leurs fêtes sont très-multipliées. Ils en ont de générales, que la nation célèbre en corps; d'autres sont particulières à chaque village; d'autres ne sont que domestiques; le père de famille, dans l'intérieur de son habitation, fait les fonctions de prêtre au milieu de ses enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au semeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils consomment beaucoup de gâteaux, et immolent des quadrupèdes, des oiseaux, dont ils mangent la chair.

L'habillement des hommes ressemble à celui des paysans Russes; mais, pour l'ordinaire, il est fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver sont de la même matière, ainsi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture ils attachent un couteau, et un étui pour y mettre une hache.

Les femmes Wotyaks mettent des chemises courtes, un corset ou pourpoint piqué et des souliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été consiste en une chemise de dessus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, et les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemise contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en descend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles suspendent une petite bourse, espèce de sac à ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, etc. Leur coëffure est une toile piquée et garnie de franges, qui passe par-dessus la tête, soutenue par un cercle élastique et fort élevé, (sorte de *carcasse*, pour me servir du mot technique, en usage dans l'histoire de nos modes).

Cet édifice léger, bâti en l'air, descend en partie sur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver est une robe longue complete appelée *tamaschaderan*, fendue par devant, à manches amples et sans collet. Le drap de cette robe est toujours d'une couleur vive. En hiver, les dames se couvrent la tête d'un mouchoir attaché sous le menton. Par-dessus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout est revêtu d'étoffe. Par-dessus cette colonne on étend une grande pièce de toile, qui peut servir à la fois de manteau et de voile, selon les circonstances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, et qu'on nomme *takia*. Elles sont toujours moins parées que les femmes mariées, sans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

rttes,  
orce  
che-  
peu  
ppli-  
une  
é il  
cette  
pèce  
etc.  
ges,  
erle  
me  
e de

e sur  
veux  
robe  
par  
o de  
ver,  
aché  
ni en  
est  
une  
han-

ment  
sont  
sans  
en.

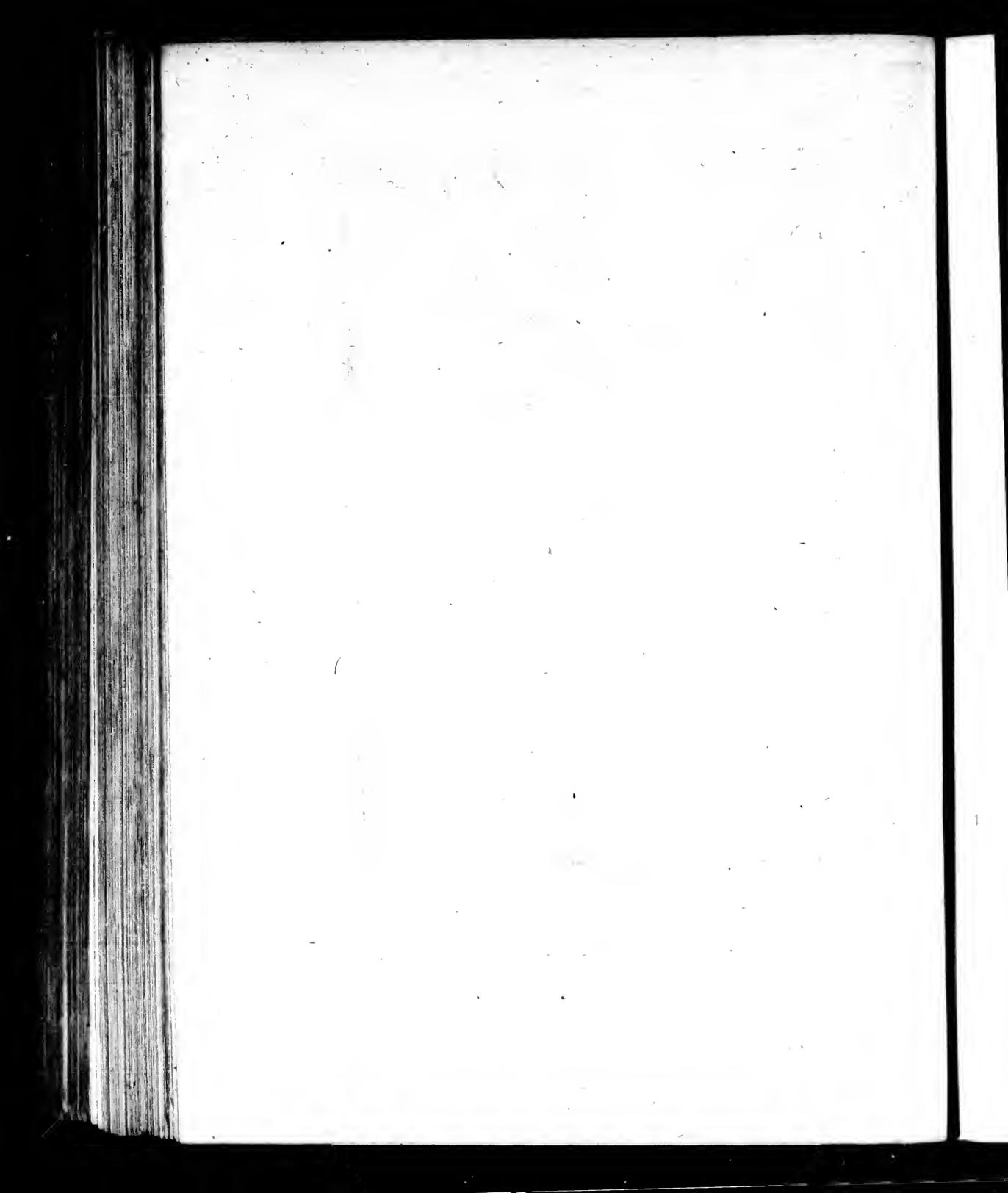


*Femme Wotijaké.*





*Fille Wotjake.*



---

## INSULAIRES DE L'ARCHIPEL,

### NORD-EST DE L'ASIE.

---

LES glaces de la mer septentrionale ne sont pas le seul obstacle à vaincre, quand on tente le passage d'Asie en Amérique, vers le Nord-Est. On trouve sur son chemin un archipel assez considérable, servant comme de communication entre les deux continens, et peuplé d'insulaires plus ou moins féroces. Les Russes sont les seuls qui aient pénétré jusque dans ces isles déjà connues sous le règne du Czar-Pierre premier. Elles ont été examinées avec plus de soin depuis 1760. Des braconniers et des marchands qui nous en ont rapporté des relations, étoient, à la vérité, des voyageurs déterminés, mais des observateurs grossiers et ignorans: quels autres hommes en effet auroient pu affronter des mers orageuses, et s'exposer dans un climat aussi rude! On désigne une partie de cet archipel sous la dénomination d'*isles aux Renards*, ainsi appelées, à cause de la grande quantité de Renards noirs, bleux et roux qui s'y trouvent. L'isle la plus voisine du Kamtschatka est celle de *Bering*. L'isle Kadyak approche le plus du continent de l'Amérique. On remarque encore l'*isle au Cuivre*, sur les côtes, de laquelle la mer jette

---

## 2 INSULAIRES DE L'ARCHIPEL,

---

en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres-éparses et solitaires qu'on n'a pas encore pu visiter.

Les plus peuplées et les mieux connues sont les isles *Aléoutes* et les isles de *St-André*. La nature du sol est presque la même dans tous ces morceaux de terre isolés : on y voit des marécages, des montagnes et des volcans ; des forêts au Nord ; vers le Midi, de grandes plaines ouvertes, du gibier et quantité d'animaux emphibies, des coquillages de toutes sortes, et du bois que les vents chassent du nouveau monde. La population y varie beaucoup, et n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays ; d'ailleurs il seroit impossible de déterminer le nombre des habitans de ces isles. Les insulaire eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, et ils n'ont pas encore souffert d'être comptés parmi les soldats Russes.

Un cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne put enregistrer que trois cent soixante-sept mâles tributaires ; on n'osa exiger deux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoit se monter à plus de mille hommes, sans les femmes et les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté, et quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels.

Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire que quand on ne paraît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seuls enrichir la couronne de Russie, qui ne doit rien se promettre encore à titre de souveraineté. Très-peu de ces isles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces insulaires avec celles des Kosaks et des Américains du Nord et de l'Asie, on pourroit assigner une origine commune à ces peuplades divisées par la mer. L'idiôme est pres-

que le même aussi dans tous ces différens petits cantons.

La plupart des habitans sont petits, mais bien faits, et robustes assez pour supporter la dureté du climat.

Doués de peu d'imagination, ils en sont dédommagé par leur bon sens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement, mais malheur à qui leur fait perdre le sang froid; la vengeance les aveugle et les rend indomptables. Ils ne sont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée; la patience les abandonne bientôt et le désespoir leur conseille le suicide. Ils repoussent l'injure, mais ils ne se permettent pas l'offense; quoiqu'ils n'aient ni lois, ni maîtres, ils ne se livrent à aucun excès. Le brigandage, le meurtre et la perfidie ne leur sont pas du tout familiers. Un mari offre sa femme à l'étranger honnête et cordial, et arrache la vie à celui qui n'attend pas cette politesse hospitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux; s'il est question de faire un coup de main, le plus entreprenant se fait adjudger l'honneur de servir de guide à son parti; mais quand on a mis bas les armes, il dépose son autorité accidentelle, et rentre dans sa famille: confondu parmi ses proches, divisés par familles, lors d'une expédition, ces familles se rassemblent en sociétés, afin d'opposer plus de résistance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à son grand âge l'ombre de supériorité dont il jouit à peine, et qu'on lui refuseroit s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une isle appartient en commun à tous les individus des familles ou sociétés qui l'habitent, ensorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'isle, auroient préalablement à conquérir l'isle entière; on n'accorde l'hospitalité aux voyageurs

que quand ils sont en petit nombre ; s'ils arrivoient en troupes , ils deviendroient suspects , et la guerre allumée aussi-tôt de toute part , ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chassés tout-à-fait.

Le fer n'entre point dans la construction de leurs armes , le bois , la pierre et les os en forment seuls la matière ; ils ont des javelots bien ailés , bien armés et longs de trois pieds , qu'ils savent lancer à l'aide d'un petit bouclier , jusqu'à la distance de trois brasses : ils font usage de l'arc , de la fronde et de la massue. Le gouvernement Russe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune espèce de ferraille , pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne sont déjà , mais on s'est bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons enivrans , des liqueurs fortes et du tabac. Il est vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'à eux seuls , et préparent de loin , en les affoiblissant , la réduction de ces peuples libres encore ; cependant , il semble qu'ils aient pénétré l'intention des nouveaux venus , en ne faisant aucun cas de ces dons si avidement reçus de tous les autres sauvages. Leurs habitations sont de deux sortes ; le caveau d'hiver , appelé *Oullas* , et la baraque d'été , *Barabaras* ; consistant dans un creux fait en terre plus ou moins profondément , et recouvert par un grillage de perches ; on entre par le toit qui sert en même-temps de sortie à la fumée , quand on fait du feu , ce qui arrive rarement. Leurs meubles et ustensiles ne font point contraste avec leur logement. Leurs alimens ne sont pas plus recherché ; ils se nourrissent de végétaux sauvages , de coquillages , et de tout ce qui appartient au règne animal ; ils boivent assez souvent de l'eau de mer , faute d'autres ; ils se régalent avec de la graisse liquide des baleines , des chiens de mer , etc. , et en général leurs habitudes domestiques sont aussi dégoûtantes.

Le mariage chez ces insulaires n'a aucune forme ; on se prend presque sans choix et on se quitte sans motifs , tout est réciproque entre les deux sexes qui jouissent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété exclusive et par conséquent la jalousie , y sont inconnues ; une égale liberté , ou plutôt une indifférence brute , préside aux unions passagères ; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour , et la beauté novice est délaissée en faveur de la femme instruite et consommée.

Ces insulaires sont presque toujours nus ; ils se débarrassent de leurs habits en entrant dans leur tanière , dont la température est très-chaude. La plupart d'entre eux suspendent devant les parties sexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure , ou bien une feuille , non par modestie , mais pour parer aux accidents ; il en est qui couvrent leur principale nudité avec une bourse. Dans les isles les plus septentrionales , les hommes et les femmes ont la coutume de se taillader le visage , les bras et les mains , pour y imprimer des figures grossières d'animaux et autres objets. Pour en rendre l'empreinte ineffaçable , ils frottent ces douloureuses blessures avec de la poudre d'ardoise noire. Ils se percent aussi les oreilles de quantité de trous , dans lesquelles ils passent des petits paquets de plumes. La principale pièce de leur costume est une espèce de chemise qui descend jusqu'aux genoux ; c'est l'habillement de parade , il est fait de la peau du ventre de différens oiseaux aquatiques , tels que des Grèbes ou Colymbes (*alca artica*). Les chemises de femmes sont de peaux de Loutres de mer , ou de Renards. On les porte toujours sur le corps nud , tantôt les poils ou les plumes en dedans , tantôt en dehors. En hiver , les plus frilleux portent des bas fourrés ; mais la plupart sont assez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nus , sans en ressentir aucune incommodité.

---

## 6 INSUL. DE L'ARCHIPEL, NORD-EST, etc.

---

Le commerce que les Russes font avec ces insulaires est très-lucratif. Ils échangent de petites marchandises de quincaillerie, des perles, des verres et autres *afiquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux-mêmes; car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser: mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes et ne pas trop s'émanciper. Un étranger soupçonné de familiarité avec une femme du pays, paieroit de sa vie son imprudence, et entraîneroit dans sa disgrâce tous ses compagnons qu'on exterminerait sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage, et on oublie aisément la longueur du temps en faveur de la riche cargaison qu'on apporte.

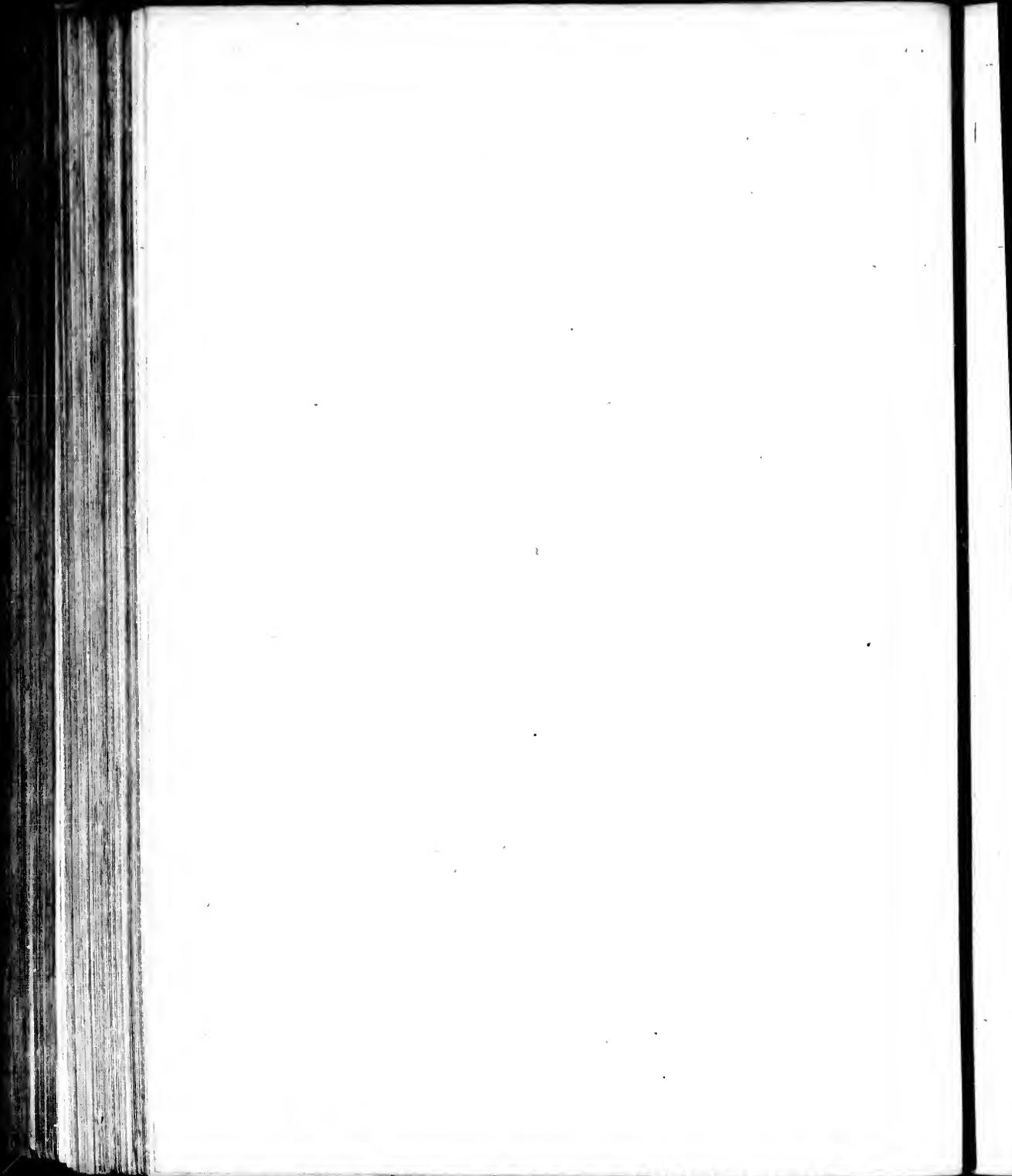
---

c.

blaires  
ndises  
quets,  
t eux-  
ons la  
oivent  
nciper.  
femme  
entraî-  
exter-  
à faire  
temps

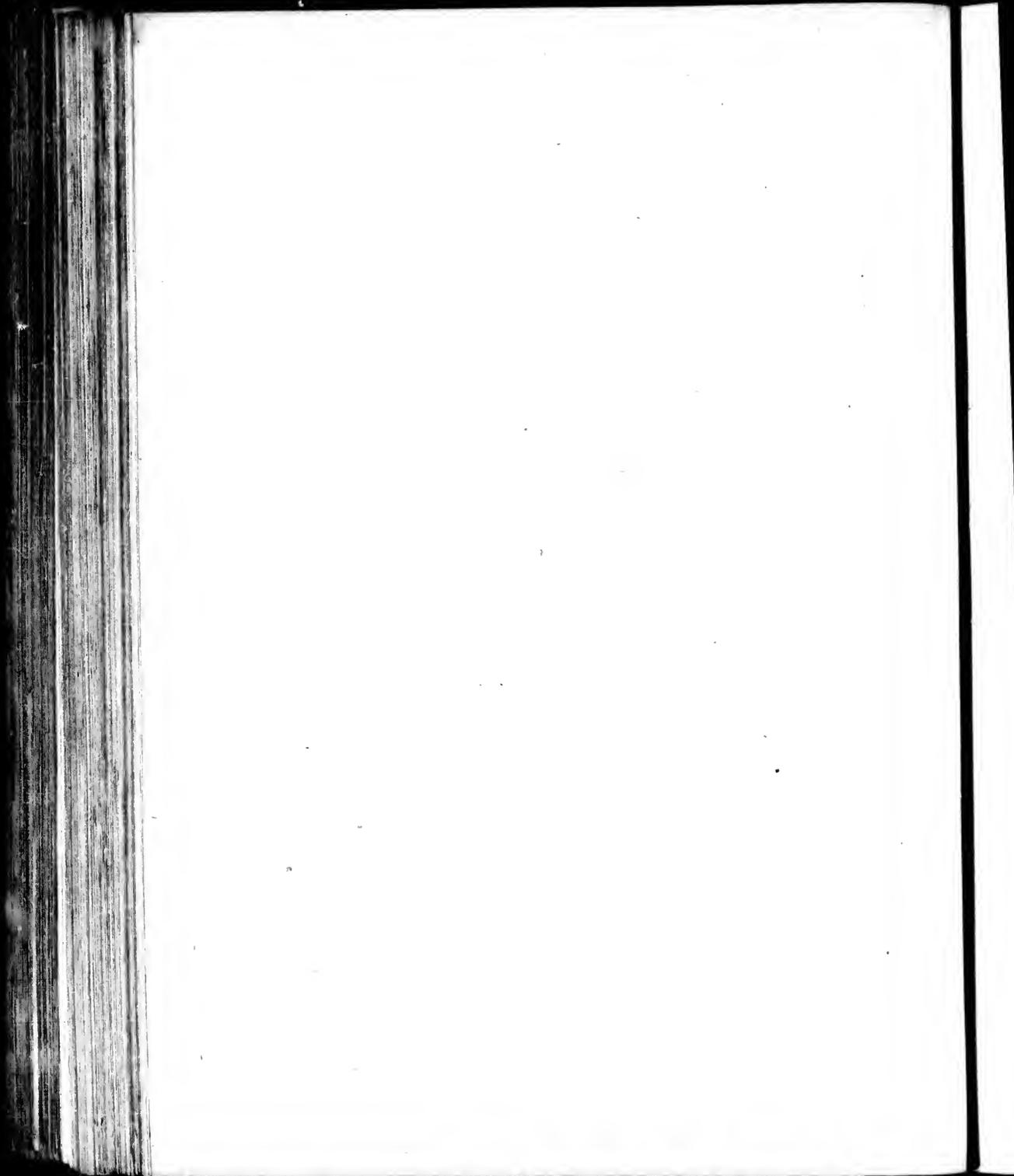


*Homme-Nord-Est de L'Asie.*





*Femme de Nord-Est de Lasic.*



---

M O E U R S ,  
L O I S E T C O S T U M E S  
D E S S A M O Y E D E S .

---

**O**N a donné le nom de *Samoyedes* à quelques familles isolées , errantes au hasard sous des montagnes de neige , dans les environs d'Archangel , sur les bords de la mer glaciale.

Selon quelques historiens , le nom de ces peuples signifie *mangeurs d'hommes* ; ils sont inscrits sur le rôle des impositions dans les chancelleries Russes , sous le nom de *Sirogueszi* , *mangeurs de choses crues*.

Il est difficile de fixer la véritable situation géographique d'une peuplade errante ; ce que l'on peut dire à cet égard de plus certain , c'est que l'on rencontre des familles éparses de Samoyedes le long des côtes de l'Océan septentrional et de la mer glaciale , depuis la rivière de Mezene , jusques à celle de Genisée , entre les soixante et soixante-sixième degrés de latitude boréale.

L'histoire , les traditions orale , la religion des Samoyedes ; ne peuvent donner aucun renseignement précis sur leur origine. M. de Buffon les regarde comme une colonie Laponaise , et les fait descendre des Zembliens ; mais tous les voyageurs du Nord ayant révoqué en doute l'existence des habitans de la nouvelle Zemble , l'origine que M. de Buffon prête aux

Samoyedes est nécessairement supposée ; et si les Samoyedes proviennent d'une émigration de Lapons , il faut convenir que cette colonie ne ressemble guères à la mère-patrie.

Les sauvages sont presque tous d'une taille de cinq pieds ; on en voit un petit nombre qui ont jusques à six pieds de hauteur : ils ont les membres robustes et courts , les épaules très-larges et quarrées , et le cou très-racourci.

La nature semble avoir disposé tous les traits de leur visage ; de manière à leur rendre plus supportable la rigueur du climat qu'ils habitent.

Leurs yeux , petits et à peine ouverts , sont assez renfoncés pour ne craindre ni le froid , ni la neige ; leur nez , absolument écrasé , n'a qu'une foible ouverture ; leurs cheveux touffus et soyeux , qui croissent sur leur front et descendent sur leurs épaules , ne laissent entrevoir qu'une très-petite partie de leur figure.

Les hommes sont absolument sans barbe. Un homme ou une femme qui auroit du poil ailleurs que sur la tête , seroit regardé comme un monstre ; l'homme auquel on reconnoîtroit cette difformité imaginaire seroit chassé de l'habitation ; la femme qui auroit cette imperfection seroit répudiée par son mari , et condamnée à un célibat éternel.

Il n'a pas été possible aux voyageurs de découvrir la cause de l'aversion de ces peuples pour le poil , que les autres peuples laissent croître sur toutes les parties de leur corps ; on n'a pas même pu s'assurer s'ils en étoient naturellement dépourvus , ou s'ils l'arrachent à mesure qu'il croissoit.

Les traits des hommes et des femmes sont à-peu-près les mêmes ; les dernières sont sur-tout remarquables par l'extrême petitesse de leur gorge. Toutes les Samoyedes , dit un voyageur célèbre , ont les mamelles molles , petites et plattes , même lorsqu'elles sont vierges.

Ces traits réunis, qui, parmi les Européens, seroient des caractères décisifs de laidcur, forment la beauté chez les Samoyedes. Une femme qui a les yeux petits, la gorge platte et molle, le nez écrasé, les jambes courtes, la taille longue, et les bras secs et longs, est réputée une beauté accomplie.

La nature semble n'avoir, pour ainsi dire, qu'ébauché tous les êtres dans ce climat sauvage, les arbres y prennent dès la première année toute leur croissance, et commencent à dégénérer dès la quatrième; les hommes et les femmes sont nubiles à l'âge de onze ans, et cessent de l'être à trente; les rennes et tous les animaux ont également une existence précoce et de peu de durée.

On remarque sur-tout chez les Samoyedes cette irritabilité des nerfs, qui semble être un caractère particulier à tous les habitans du Nord: la moindre crainte, la plus légère surprise, un plaisir ou une nouvelle inattendue, font tomber les Samoyedes dans des convulsions nerveuses, dont la mort est quelquefois la suite. Quelques observateurs ont recherché la cause de cette irritabilité; les uns l'attribuent à l'éducation superstitieuse qu'on leur donne, et aux fantomes dont on berce leur imagination; d'autres pensent, avec plus de raison, que le froid, le grelottement perpétuel que les Samoyedes éprouvent, maintient leurs nerfs dans une vibration continuelle.

L'habillement des Samoyedes est d'une seule pièce; il n'est pas beau, mais il ne laisse aucun passage à l'air, et, sous ce rapport, il est parfaitement convenable à un peuple placé sous le pôle: des peaux de chien, de rennes, de renards ou de loup, le poil en dedans, servent à la composition de tous leurs vêtemens: la soubreveste et le haut-de-chausse sont étroitement serrés contre la peau; mais l'habit de dessus est extrêmement large et assez agréablement orné, par des

bandes de fourrures et de peau de canard , dont les plumes et les poils sont tournés en dehors.

L'habit des femmes , comme dans tous les pays , diffère de celui des hommes , par les ornemens dont il est surchargé ; des clinqualleries , des franges , des bandes de drap , des broderies d'étain , bordent leurs vêtemens.

La disposition des cheveux est la marque distinctive des femmes et des jeunes filles ; les premières séparent leurs cheveux en deux tresses , qu'elles font tomber sur leurs épaules ; les filles en portent trois , qui flottent derrière leur dos.

Les habitations des Samoyedes sont plutôt des tentes que des maisons ; quelques perches placées en faisceau , et revêtues d'écorce d'arbres et de peau de rennes , forment une espèce de pyramide , dans le haut de laquelle se fabrique un trou destiné au passage de la fumée.

Le sol de ces habitations est un peu au-dessous du sol extérieur , et est revêtu de mousse et d'écorce.

Ces tentes se transportent facilement , il ne faut qu'une heure à un Samoyede pour démolir et reconstruire sa maison , et cette reconstruction a lieu toutes les fois que les productions végétales sont épuisées aux environs de la maison.

En hiver , la tente se dresse sur les montagnes ; dans la belle saison , on la dresse sur le bord des rivières , pour y jouir plus facilement des agrémens de la pêche et de la navigation.

En aucun temps , dans aucun endroit , les habitations ne sont réunies et rapprochées , les sauvages sont ennemis de toute société ; lorsque le hasard ou la beauté du sol rapproche quelques cabanes , l'amour de la solitude et le goût de l'isolement éloigne ceux qui l'habitent ; ils ne se témoignent ni amitié , ni haine , lorsqu'ils se rencontrent , ils prennent des circuits pour s'éviter : en un mot , un Samoyede éprouve

à la rencontre de son semblable , ce que nous éprouvons dans les forêts à l'aspect d'une bête féroce.

La nourriture des Samoyedes est aussi peu recherchée que leurs habitations ; elle consiste principalement dans la chair de poisson , ils sont cependant peu adroits à la pêche , ils ne se hasardent point sur la mer , et sont réduits le plus souvent aux poissons morts que les flots jettent sur le rivage : le cadavre d'une baleine est pour toute une contrée de Samoyedes un présent du ciel , qui la dispense pendant un mois de se livrer aux travaux de la pêche.

Ces peuples sauvages ne sont guères plus adroits à la chasse ; et doivent à des pièges ou des filets dormans le peu de gibier qui sert à leur nourriture. Les rennes domestiques forment leur principale richesse et leur mets le plus délicieux ; ils n'en savent cependant pas mettre à profit toutes les qualités comme les autres peuples du Nord ; ils l'engraissent et le tuent , c'est tout le parti qu'ils en tirent ; ils négligent même de se nourrir de son lait , et ne conçoivent pas comment les peuples voisins peuvent préférer cette liqueur douce et rafraîchissante au sang des animaux.

Ce sang , encore bouillant , est pour les Samoyedes la boisson la plus délicate ; il ne se prodigue que dans les jours de fête , et rarement on tue un renne dans une famille , sans que le désir de se repaître de son sang n'élève quelque querelle entre les parens.

Ils ignorent tous l'art des assaisonnemens ; la plupart de leurs viandes se mangent même absolument crues , il n'y a que le petit gibier et les oiseaux que l'on fasse cuire ; et , comme l'heure du repas n'est pas fixée , il y a toujours sur le feu une chaudière où tous les habitans de chaque cabane peuvent aller manger quand ils le veulent.

On n'a aucune idée précise du système religieux et politique de ce peuple vagabond ; on pourroit , avec raison , pré-

sumer que des peuples errans , accoutumés à se fuir , n'ont ni lois , ni religion ; cependant quelques voyageurs , qui ont étudié leurs mœurs , ont cru trouver chez eux quelques pratiques religieuses et des lois constantes.

Ils reconnoissent l'existence d'un Dieu , tellement bon , disent-ils , qu'il est inutile de le prier , et tellement au-dessus des hommes que leurs prières ne sauroient arriver jusques à lui : toutes leurs prières s'adressent à un autre Dieu , subordonné au premier ; mais enclin à faire du mal. Les *Tadiles* ou prêtres , sont censés avoir des relations très-fréquentes avec ces divinités , aussi s'en rapporte-t-on absolument à eux pour les pratiques religieuses. Un Samoyede paye soigneusement sa contribution pour l'entretien du ministre des autels , et croit avoir rempli tous ses devoirs envers l'Être suprême , lorsqu'il a payé les prières qu'on lui adresse.

La religion n'est liée , comme chez les autres peuples , à aucune des actions de la vie. Les mariages , les naissances , les enterremens se font sans le concours des *Tadiles*.

Le mariage se contracte sans cérémonie chez un peuple où la pluralité des femmes est permise. On va au marché acheter une femme , on ne s'informe que de sa naissance , elle est toujours assez belle , si elle n'est pas parente de l'acheteur ; on l'enchaîne sur un traîneau , et on la conduit à l'habitation , où , après quelques jours de purification , elle devient la souveraine du serrail.

Pendant deux ou trois ans , elle jouit de ce titre et d'une autorité sans bornes sur ses compagnes ; mais à peine le temps de sa fécondité est-il passé , elle devient l'esclave de la nouvelle épouse de son maître , et languit dans la plus déplorable misère , jusques au moment où l'homme , fatigué de la nourrir , la noie dans les neiges ou dans la mer.

Quelquefois ces infortunées sont revendues à des Samoyedes qui ne sont pas assez riches pour acheter des jeunes filles.

Alors leur condition est moins douloureuse, et là, comme par-tout ailleurs, on voit quelquefois dans la classe la plus pauvre une pureté de mœurs qui sembleroit devoir être l'apanage des hommes dont l'éducation et le cœur ont été plus soigneusement cultivés.

La naissance des enfans n'est point un sujet de fête chez les Samoyedes; c'est un événement indifférent, que l'on n'accompagne d'aucune cérémonie: on donne un nom aux enfans mâles; mais on croit trop faire encore pour les filles, en prenant quelques soins de leur existence.

Les funérailles se font avec bien moins d'appâts encore que les naissances et les mariages: on couvre le mort de ses plus riches habits; on lui met une marmite sur la tête, et on le porte en terre, si la rigueur du froid permet d'en entr'ouvrir le sein; si c'est en hiver, le cadavre est déposé sous la neige jusques au printemps, et devient la pâture des bêtes carnacières.

On met une pièce de monnoie, quelques alimens, un arc et des flèches auprès de lui, pour qu'il puisse dans l'autre monde trouver sa subsistance.

Tels sont les mœurs des Samoyedes, sur lesquelles quelques voyageurs ont publié tant de fables et d'extravagances; ils ont été long-temps libres et inconnus des Européens, parce que leur conquête ne présentoit aucuns avantages, et qu'il étoit peu de moyens d'appriivoiser un peuple qui, sans passions, sans goûts violents, sans ambition, vivoit sous la neige heureux et satisfait, pourvu qu'il y trouvât quelque cadavre à dévorer, une femme et du repos.

On ne sait pas précisément à quelle époque l'empire Russe découvrit et soumit les Samoyedes. Selon quelques historiens; cette découverte fut commencée sous le czar Fedor, et finie long-temps après sous le czar Boeris.

Le tribut que ces peuples payent à l'empire de Russie,

consiste en quelques pelletcries , et ils en font eux-mêmes le recouvrement.

La petite ville de Passoser fut bâtie pour les contenir et pour les civiliser. Le premier objet fut rempli ; mais aucun des Samoyedes , épars dans les marais , ne voulut se rendre dans la ville ; il fallut y transporter des Soldats Russes avec leur famille.

Cette ville est devenue aujourd'hui assez considérable ; il s'y fait un commerce très-lucratif , et l'on peut espérer qu'un jour les Samoyedes civilisés préféreront le séjour d'une ville saine et élevée , à des cabanes enterrées sous la neige.

---

, etc.

x-mêmes

ntenir et  
ic aucun  
se rendre  
sses avec

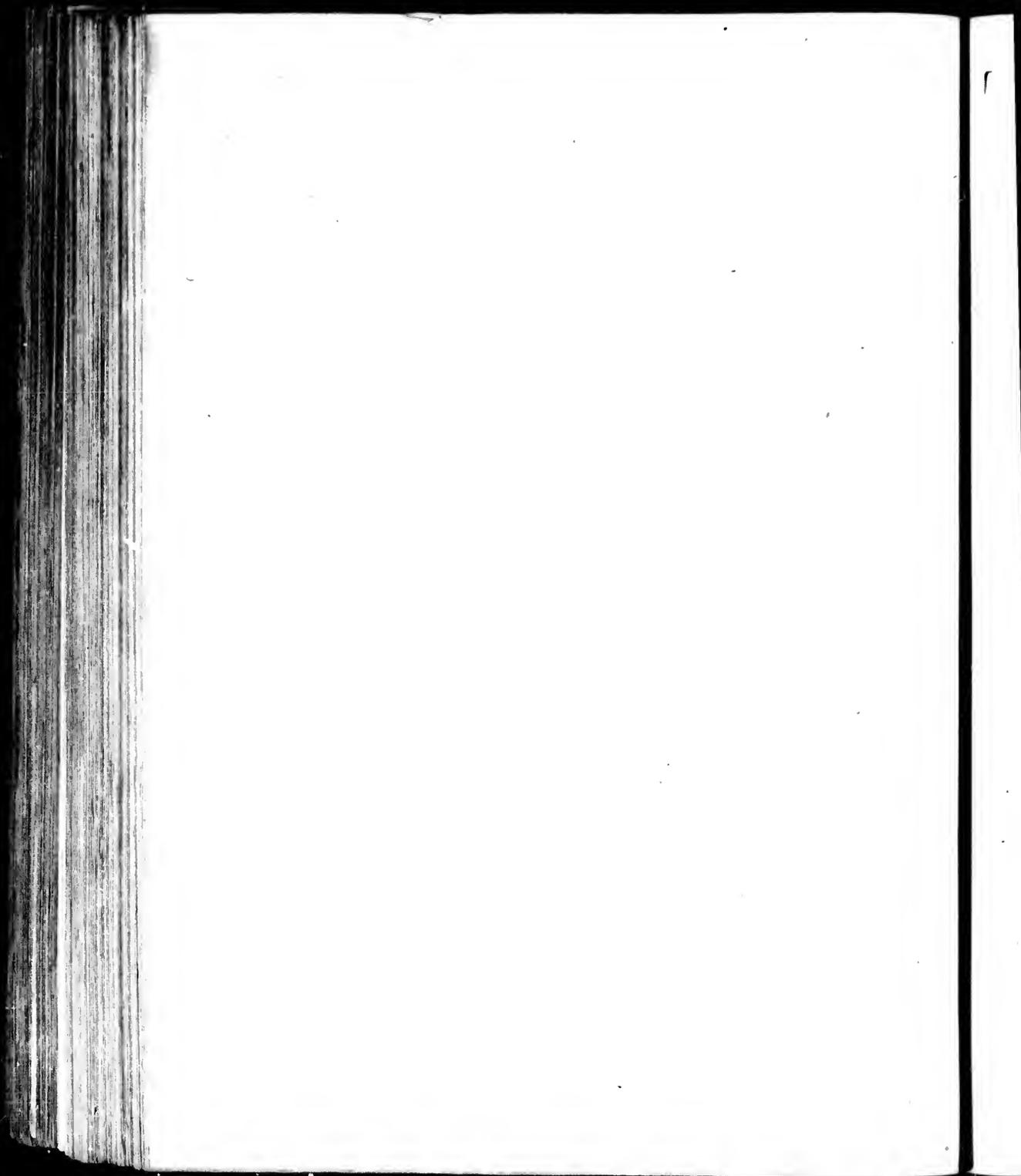
érable ; il  
rer qu'un  
une ville  
eige.



J. Grassé. Sc. Sauv. ind. d'Occ.

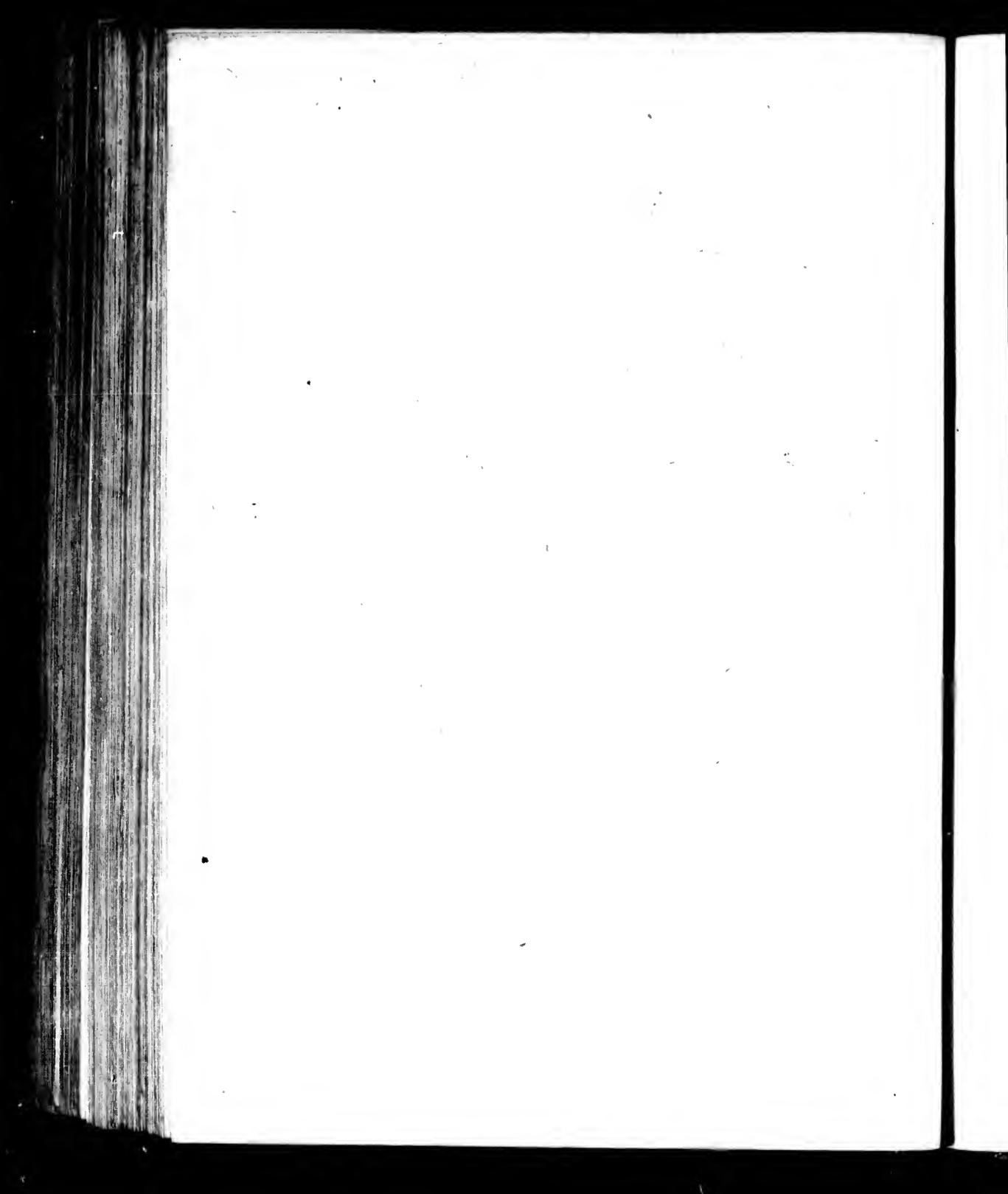
J. T. roque Soup.

Homme Samojede.





Femme Samoïede.



---

M O E U R S ,  
L O I S E T C O S T U M E S  
D E S O S T I A C K S .

---

**L**Es Ostiacks, errans dans les montagnes de la Sybérie, sans gouvernement, sans lois, pour ainsi dire sans habitations, n'ont dû que légèrement fixer les regards des voyageurs; l'âpreté du climat, la difficulté de séjourner dans un pays où il n'y a point d'habitations, a long-temps éloigné les Européens de cet affreux pays; il a fallu qu'un officier allemand, *M. Muller*, y fût exilé par la cour de Peterbourg, pour que nous ayons quelques connoissances des mœurs des Ostiacks.

La situation et l'étendue du pays qu'ils habitent varie suivant les saisons et les circonstances; et ce que l'on peut dire de plus certain sur la position géographique de ce peuple, c'est qu'il habite sur les bords de *Loby*, entre les cinquante-neuvième et le soixante-deuxième degrés de latitude, et les cent soixante-quatorzième et cent quatre-vingt-cinquième degrés de longitude.

Les Ostiacks sont d'une taille peu élevée, leur figure est douce et plus agréable que celle des autres peuples du Nord; leurs cheveux sont fins et blonds, ou roux; leurs membres, leurs traits, leurs yeux, les mouvemens de leur corps, tout chez eux porte une empreinte de faiblesse.

Leurs habits sont, pendant l'hiver, de peau d'ours et de renne ; pendant l'été, ils y substituent des peaux de poissons écailées. Toutes ces peaux s'emploient sans préparation ; on voit un Ostiack porter sur sa tête ou sur ses épaules la peau toute sanglante d'un renne qu'il vient de tuer.

Plusieurs de ces peaux, grossièrement cousues ensemble, forment une espèce de grande robe, qui sert d'habit de dessus : ils recouvrent quelquefois, sur-tout dans les grands froids, cette espèce de manteau d'une petite chasuble, à laquelle tient un capuchon, dont la forme et l'usage rappellent nos anciens chaperons français ; c'est un ornement qui caractérise l'homme libre ; il faut que le froid ou la pluie soient insupportables pour que ce capuchon se relève sur la tête.

Quelques plumes, des ornemens Européens, la bigarure des peaux, servent à distinguer les habits des femmes, dont la forme est d'ailleurs la même ; quelquefois ces habits sont de drap rouge, et, dans les fêtes, les cheveux tressés et relevés avec des bandelettes d'étoffe et de peau, forment l'effet le plus agréable.

Les rennes, les ours, les animaux tués à la chasse, le produit de la pêche, forment la nourriture habituelle des Ostiacks. Les végétaux, extrêmement rares sur un sol inculte et toujours resserré par le froid, entrent rarement dans la composition de leurs mets ; ils attachent cependant un grand prix aux racines cuites dans du sang ou de l'huile de baleine, et au poisson cru, assaisonné d'herbes aromatiques.

La boisson habituelle de ces peuples est l'eau, l'huile, le sang chaud : ils ne témoignent pas cette satisfaction, cet empressement, qu'on remarque chez tous les sauvages, lorsqu'on leur présente de l'eau-de-vie ou des liqueurs enivrantes.

Ils aiment cependant tout ce qui a un goût très-fort ; ils

mangent le tabac, et après l'avoir long-temps macéré, ils le font brûler, mettent un peu d'eau dans la bouche, et avalent en même temps cette eau et la fumée du tabac.

Les habitations des Ostiacks sont très-simples et faciles à transporter : quelques pieux attachés ensemble par le haut en forment la carcasse ; elles sont couvertes d'écorce de bouleau et de feuilles sèches ; des planches enfoncées en terre forment, tout autour de l'intérieur de la hutte, une espèce d'auge, qui est remplie de rachure de bois, et qui leur sert de lit.

On conçoit sans peine à quel point les arts doivent être négligés chez un peuple errant, qui jouit à peine du nécessaire.

Leurs armes sont à-peu-près ce qu'ils possèdent de plus parfait ; leurs flèches sont assez légères, des os de poissons en forment la pointe ; leurs arcs sont de côtes de baleine ; ils ont, en outre, quelques instrumens européens, qu'ils reçoivent des Russes en échange de leurs pelleteries.

Leurs traîneaux ressemblent assez à ceux des Lapons ; ils sont ingénieusement travaillés ; leur largeur est de deux pieds, leur longueur de quinze. On les attèle indifféremment de rennes ou de chiens.

Ils mettent sur leurs traîneaux quatre, six et quelquefois douze et quatorze chiens, qui traînent, avec une vélocité étonnante, des fardeaux de quatre à cinq cents. Des relais de chiens sont établis sur les principales routes, et un voyageur bien servi pourroit y faire jusques à trente lieues par jour. Lorsque l'attelage approche de l'endroit où est situé le relais, il ne cesse de hurler et d'aboyer, pour que l'on prépare les chiens de remplacement. Si, par un événement inattendu, la course est plus longue qu'à l'ordinaire, il s'arrête au terme habitué, et aucune force humaine n'est capable de le faire aller plus loin, avant qu'il soit absolument reposé.

Les occupations habituelles des Ostiacks sont la chasse et la pêche. L'été ils se tiennent sur le bord des rivières, et font sécher au soleil une partie des poissons qu'ils prennent.

L'hiver la chasse succède à la pêche ; ils se répandent dans les bois et les déserts , y tuent les zibelincs , les renards , les rennes sauvages , les ours.

Lorsque les provisions nécessaires à leur subsistance sont réunies, lorsque le besoin ne les commande plus , rien ne peut les déterminer à sortir de leur cabane et à prendre le plus léger exercice.

L'amour est leur unique occupation pendant tout le temps qu'ils passent enfermés dans ces espèces de souterrains. Un Ostiac, environné de ses femmes, renfermé avec elles dans une hutte où le jour peut à peine s'introduire, brave gaiement la rigueur du climat, s'accoutume sans peine aux plus cruelles privations, et trouve dans les plaisirs de l'amour une source intarissable de consolation et de jouissances.

Passionnement amoureux, les Ostiacks sont aussi extrêmement jaloux ; mais les effets de cette jalousie sont rarement funestes. La religion prescrit au mari qui se croit offensé la conduite qu'il doit tenir : il doit couper l'extrémité de la queue d'un ours, et la porter à celui qu'il soupçonne d'avoir partagé les faveurs de son épouse. Si ce dernier est innocent, il accepte la queue de l'ours, et le mari est tranquille ; s'il est coupable, il se garde bien de l'accepter, *l'Étre tout-puissant le feroit dévorer par les ours des forêts*, il refuse la queue de l'ours : on consulte la femme, elle choisit ; et si c'est pour l'amant qu'elle incline, le mari fixe le prix de sa femme ; on la lui paye, et il la cède.

Un peuple qui dissout aussi légèrement les nœuds du mariage ne sembleroit pas devoir y attacher une grande importance ; cependant c'est de toutes les actions de la vie des Ostiacks celle qui est accompagnée de plus de solennités.

Un Ostiack a-t-il conçu de l'amour pour une jeune fille , il charge son plus proche parent , ou un ami intime , de traiter avec le père.

La principale difficulté du traité , c'est la fixation du prix de la fille : car les Ostiacks , au lieu de donner une dot aux filles qu'ils marient , les vendent à leurs époux. L'âge est la seule règle qui serve à fixer le prix. Une Ostiack est toujours belle , si elle est jeune : si elle n'a que neuf ou dix ans , elle vaut cent cinquante roubles ; si elle en a plus de quinze , c'est une vieille fille , que l'on a pour dix ou vingt roubles.

Ce prix se paye en pelleteries , instrumens , armes et provisions , et l'ami commun va , revient , marchande et négocie entre l'amant et l'épouse , jusques à ce que les parties soient absolument d'accord.

Pendant tout ce temps , l'amant se garde bien de se présenter dans la cabane du père et de parler à la fille. Ce manque de respect rompt toute négociation. Si une affaire imprévue le conduit chez son beau-père , il entre à reculons et la tête baissée.

Enfin , au jour marqué par le père , l'époux vient prendre possession de la femme qu'il a achetée , il en paye le prix , promet de lui faire des enfans , reçoit de tous les parens une embrassade et une courte exhortation , et fait circuler dans l'assemblée , pour gage de ces sermens , une coupe d'eau-de-vie , à laquelle tous les assistans portent les lèvres.

Les Ostiacks riches , par leur adresse à la chasse ou par leur commerce avec les Européens , ont autant de femmes qu'ils en peuvent acheter et nourrir ; ils cessent d'avoir aucune liaison avec elles dès qu'elles ont atteint trente-six ans ; mais ils continuent d'avoir pour elles des égards , ils leur confient la manutention du ménage et du commerce.

Ils ont les mêmes procédés pour leurs femmes grosses ; ils s'éloignent d'elles pendant un an , leur assignent une habi-

tation particulière, et ne les reçoivent qu'après *leur purification*.

Cette cérémonie se fait trois mois après l'accouchement. Un grand feu s'allume au milieu de la tente : toutes les femmes et les enfans forment un cercle autour de ce feu : l'accouchée arrive, tout le monde la fuit, elle saute par-dessus le feu, alors tout le monde l'embrasse et la conduit dans les bras de son mari.

Le mariage est à-peu-près la seule institution civile que les voyageurs aient remarqué parmi les Ostiacks : on n'y voit aucune distinction de rang : tous les pères de famille semblent être rois dans leurs huttes, et l'on ne voit aucun chef dont l'autorité s'étende au-delà de sa famille.

Les Vaivodes Russes, qui gouvernent pour la cour de Pétersbourg, n'ont d'autre occupation que de recevoir la contribution de chaque famille.

Il ne faut aucune poursuite, aucune contrainte, pour obtenir des Ostiacks le payement des tributs auxquels ils se sont soumis. Ils se laissent imprimer sur le gras du bras, ou sur la main, une marque qui indique ce qu'ils doivent, et au jour fixé on est sûr de les voir arriver avec leur tribut.

Ils se servent des mêmes marques, et ils agissent avec autant de bonne foi dans le commerce qu'ils font avec les Européens.

Chez les Ostiacks, comme chez tous les peuples, l'établissement des lois religieuses a précédé celui des lois civiles.

Ils ont des dieux nationaux et des dieux de familles. Les uns et les autres sont des idoles de bois ; mais les premiers sont de la main des prêtres, les seconds sont faites par les pères de famille.

La forme de ces idoles est toujours la même ; c'est une tête informe, piquée sur un morceau de bois, et assez semblable aux *têtes à perruque* dont on se sert en France.

Les prêtres réunissent à des jours fixes toute la nation pour prier en commun. Leurs fonctions se bornent à la direction de ces prières publiques et des funérailles.

Rien de si simple que ces funérailles ; le défunt , couvert de tous ses habits et de ses armes , est enterré sous un roc , et pendant une année sa famille porte le deuil.

Les veuves , pendant cette année , sont obligées de vivre avec une idole de bois représentant leur époux , comme elles auroient vécu avec lui ; chaque jour cette idole prend place au lit et à la table , et l'année révolue on la brûle publiquement.

Les ames des ours , errantes dans les forêts , inspirent aux Ostiacks la même crainte que l'enfer aux Chrétiens ; cette crainte entre pour quelque chose dans toutes leurs cérémonies.

L'habit de deuil est une peau d'ours.

La menace ou l'imprécation la plus commune est que l'ours le mange.

Les sermens se prononcent sur une peau d'ours.

On nous a conservé la formule de celui que les Ostiacks prêtèrent entre les mains du vaïvode , à l'avènement de l'impératrice au trône de Russie.

Une peau d'ours fut étendue par terre , une hache fut donnée à chaque Ostiack , du pain fut distribué à tout le peuple , et tous ensemble s'écrièrent : « Si je me révolte avec » connoissance , si j'offense mon maître , si je ne lui dévoue » pas ma vie , que cet ours me déchire dans les forêts , que » ce pain m'étouffe , et que cette hache me donne la mort. »

Leur respect et leur crainte pour les ours sont tels , que , lorsqu'ils en ont tué un à la chasse , ils suspendent sa tête à un arbre , pleurent amèrement , et s'écrient tous ensemble : — *Pauvre ours , qui t'a ôté la vie ?* Un autre répond : — *Ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête ? — C'est le*

*sabre d'un Russe.* Ils renouvellent leurs cris, et répètent long-temps : *Nous t'en demandons excuse pour lui.*

Obligés, pour se vêtir et se nourrir, de s'occuper de la chasse des ours, ils croient réparer tous leurs torts par cette singulière cérémonie.

La cour de Saint-Pétersbourg a voulu souvent convertir ces peuples au christianisme. Tous ses efforts ont été vains : les Ostiacks ne sont pas attachés à leur religion pour en être les martyrs ; mais ils sont trop paresseux pour en étudier une nouvelle.

\* Depuis qu'ils sont sous la domination Russe, leur caractère, leurs mœurs, n'ont éprouvé aucun changement, leur apathie naturelle semble incompatible avec toute idée de civilisation, et ils seront dans dix siècles aussi sauvages qu'ils le sont.

---

entent

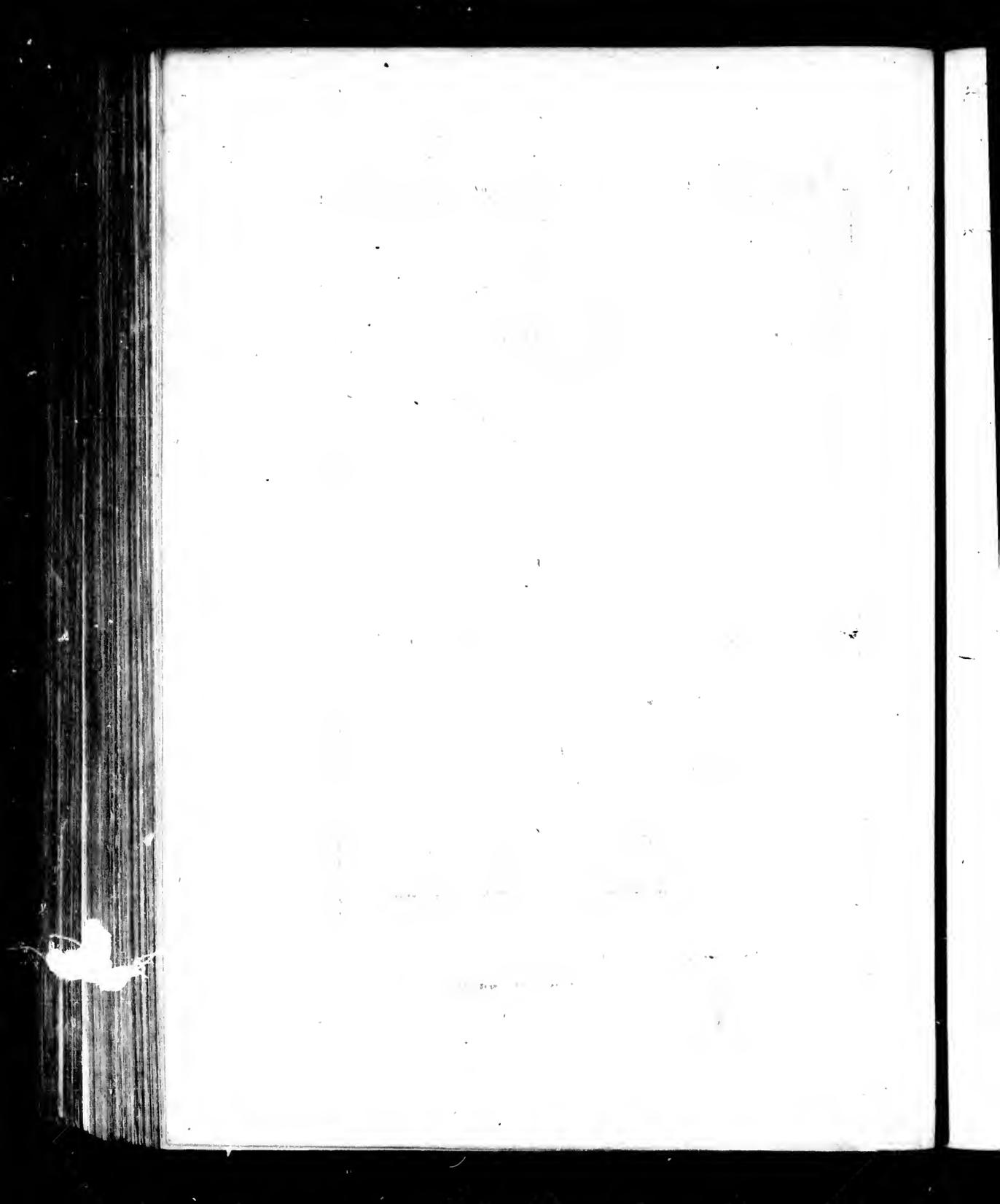
de la  
cette

vertir  
ains :  
n être  
udier

carac-  
, leur  
ée de  
avages

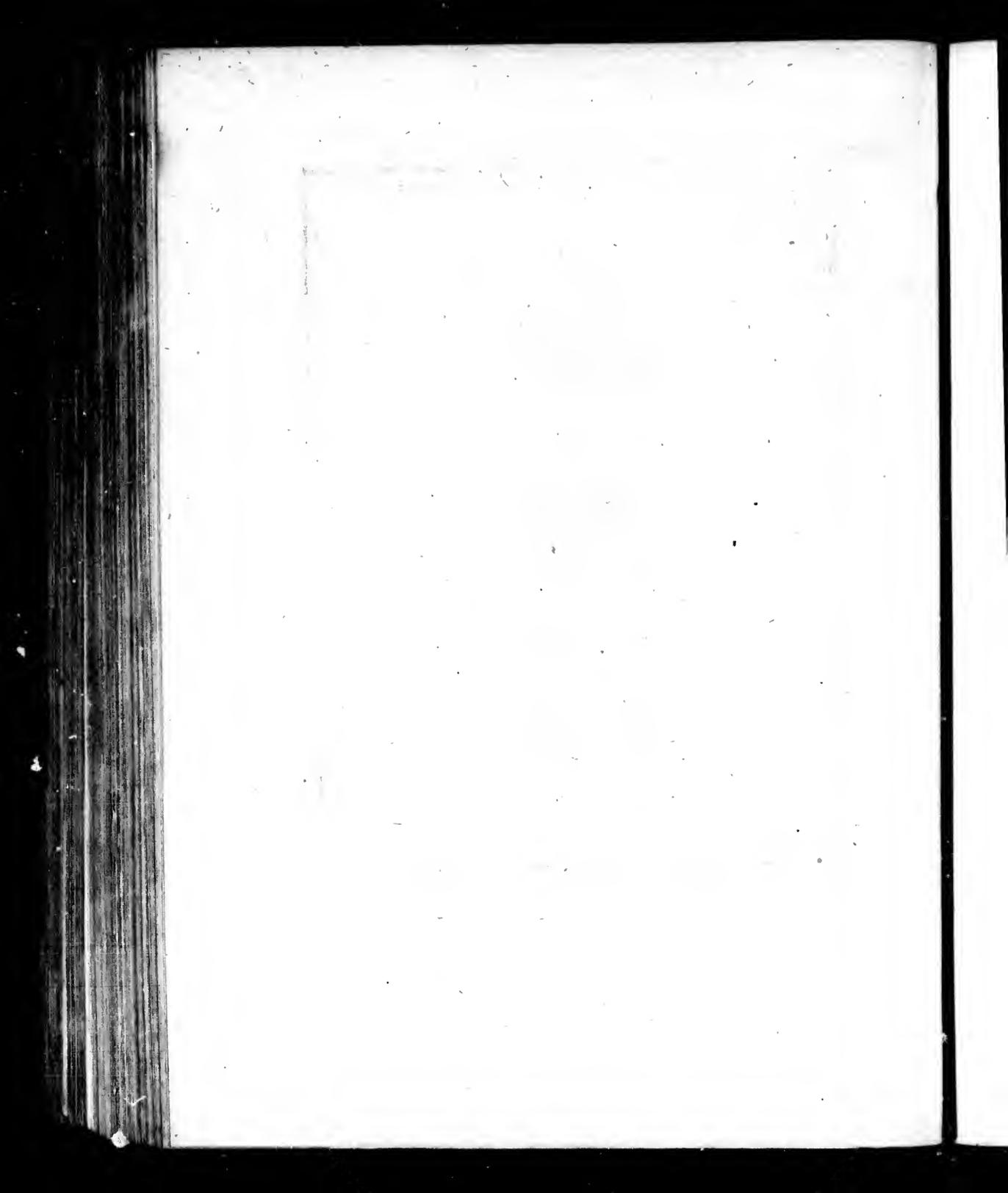


Homme. Ostyack.





*Femme Ojibwa*



---

---

M O E U R S ,  
L O I S E T C O S T U M E S  
D E S H A B I T A N S  
D E K A M T S C H A T K A E T D E K A M T S C H A D A L E .

---

**R**Elégués au bout du monde, dans un pays où le printemps est inconnu, où les arbres ne sont couverts de verdure que pendant deux mois de l'année, où les nuits sont deux fois plus longues que les jours, privés presque en tout temps de l'aspect du soleil et des productions de la terre, les habitans du Kamtschatka se croient les peuples les plus heureux de l'univers, et passent leur vie au sein des plaisirs.

Ce pays, situé en Asie, à la partie la plus orientale de l'ancien continent, forme une presqu'isle, qui se prolonge dans une largeur de 120 à 150 lieues, depuis le 51<sup>e</sup> degré jusques au 62<sup>e</sup> degré de latitude nord.

Le fleuve de Kamtschatka, qui se jette sur ces côtes dans la mer orientale, a donné son nom à ce pays. Ce fleuve immense porte des vaisseaux jusques à dix lieues de sa source. Celui de Kronoskoi est presque aussi grand : on y remarque sur-tout une cascade d'une hauteur prodigieuse, sous laquelle les voyageurs passent sans se mouiller. Il n'existe peut-être pas dans les deux continens un pays plus arrosé de vastes fleuves, on en compte jusques à douze, qui, par leurs fréquentes inondations, semblent détacher insensiblement la presqu'isle de Kamtschatka du continent.

Des montagnes, d'une hauteur prodigieuse, séparent cha-

cun de ces fleuves ; des volcans les couronnent presque toutes , et ajoutent à l'horreur du climat et à la stérilité naturelle du sol. M. *de la Harpe* s'étonne de voir ces foyers d'un feu continuel , placés sur le bord de la mer et dans un pays toujours couvert d'eau , comme si , dit-il , l'eau , qui le plus souvent éteint le feu , devoit l'allumer et l'embraser dans ces grandes forges de la terre.

Le plus terrible de ces volcans s'est ouvert en 1737 , et a laissé dans l'ame des Kamtschadales le souvenir ineffaçable des malheurs qui ont accompagné son explosion.

Un tremblement de terre en fut l'avant-coureur et renversa tous les édifices et tous les arbres du pays ; la mer s'éleva aussi-tôt de vingt pieds au-dessus de son niveau ; elle descendit sur-le-champ , par un mouvement contraire , bien au-dessous de son lit ordinaire ; enfin , on la vit en un clin-d'œil remonter encore à plus de deux cents pieds et se retirer aussi-tôt à perte de vue.

Les vallées qui se trouvent entre les montagnes enflammées sont presque toutes arrosées de plusieurs sources d'eau chaude , dont la propriété la plus singulière est de noircir tout ce que l'on y trempe. On voit avec étonnement les bords de ces fontaines présenter l'aspect agréable du printemps , tandis que par-tout ailleurs la nature est dans le plus profond engourdissement.

Les productions de la terre se réduisent à quelques racines que le froid ne peut atteindre , et , par une fatalité qui se rencontre dans presque tous les pays froids , le bois est très-rare dans le Kamtschatka.

Les poissons , les quadrupèdes , les oiseaux , sont assez nombreux dans cette presqu'isle : on y voit des troupeaux d'ours , de renards , de chèvres , de bœufs. Dans certaines saisons , les oies , les canards sauvages , les plongeurs arrivent par nuées ; et en tout temps les veaux marins , les loups de

mer , les baleines , couvrent les côtes et remontent dans les principales rivières.

L'homme qui habite cet horrible climat est presque aussi sauvage que les animaux dont il est entouré. On distingue dans le Kamtschaka trois nations distinctes , la Koriaque , la Kourile et la Kamtschadale ; cette dernière est la plus étendue , et a imprimé aux deux autres ses mœurs et ses lois.

Les Kamtschadales se distinguent entre eux par le nom d'*Itelmen* , qui signifie habitant du pays ; leur origine se perd dans la nuit des temps. *Steller* les fait descendre des Chinois ; et si la ressemblance du langage , des traits et quelques habillemens , peuvent être regardés comme des caractères de descendance , il faut croire que les conquérans de l'Orient et les révolutions sans cesse renaissantes dans cette partie du monde , ont confiné les Kamtschadales dans cette presqu'isle.

Ces insulaires ont les cheveux noirs et gras , peu de barbe , le visage large et aplatti , le nez écrasé comme les Kalinoucs ; ils ressemblent sur-tout aux Chinois , par leurs jambes greles et la grosseur de leur ventre. Les femmes ont les traits plus doux et la tournure la plus séduisante , leur tein est animé des couleurs les plus vives , leurs yeux très-brillans , leurs sourcils très-noirs , et leurs mains très-déliçates.

L'habillement des Kamtschadales a subi de grands changemens depuis que les Russes se sont établis parmi eux.

Un pantalon , un gilet et un large bonnet de peaux grossièrement cousues , formoient anciennement l'unique habillement des Kamtschadales ; mais avec toutes les maladies et tous les vices des Russes , ces infortunés ont aussi pris leur goût pour la parure.

Leur costume ancien fut cependant de toutes leurs habitudes celles qu'ils abandonnèrent avec le plus de peine ; les femmes sur-tout étoient extrêmement attachées à une vaste perruque de poil qui leur descendoit sur les épaules. La seule difficulté ,

dit *Steller*, qu'éprouvèrent les missionnaires Chrétiens, fut de les déterminer à ôter cette perruque pour recevoir le baptême. Aujourd'hui des habits de toutes les tailles, de toutes les modes, de toutes les couleurs, ont remplacé les pantalons et les perruques des Kamtschadales.

Des bas de peau, une culotte fourée en dedans, des petites bottines de peau, une chemise d'étoffe, un juste-au-corps de peau, et par-dessus tout cela une petite pelisse qui descend jusques aux genoux, tel est l'habit actuel des Kamtschadales.

En hiver, ils recouvrent tous ces habits d'une autre pelisse plus vaste, et dont la queue traîne par derrière; un collet garni de pattes de chiens, et un capuchon de peau, sont attachés à cette pelisse, et se relèvent sur la tête dans les grands froids.

L'habit des femmes est absolument le même au-dehors, il ne diffère que par un caleçon et une chemisette de toile, qu'elles portent par-dessous.

Dans les grandes chaleurs, tous ces habits sont remplacés par un petit caleçon, et une ceinture à laquelle pendent devant et derrière des espèces de gibecières.

Les jeunes gens, les femmes, les gens en place, ont trouvé le talent de donner de l'agrément et de l'élégance à ces habits grossiers; des broderies en laiton décorent le bas des pelisses et le tour du collet; souvent les fourrures, variées avec art, donnent à leurs pelisses la forme d'un habit Russe, orné de braudebourgs; des queues de rat, de chien, de renard, forment de petites franges autour des genoux et des manches. Enfin, le luxe des habits est aujourd'hui porté à tel point dans cette malheureuse contrée, qu'il faut écorcher vingt animaux pour habiller un seul Kamtschadale.

Les habitations de ces sauvages sont moins recherchées que leurs habits; ils en ont deux, ou plutôt, avec les mêmes matériaux, ils se construisent alternativement une maison d'été et une d'hiver, d'une forme tout-à-fait différente; il

fait convenir que , si ces misérables huttes n'ont pas l'éclat et la solidité de nos vastes palais , elles présentent du moins à leurs habitans l'avantage inappréciable de pouvoir , en un clin-d'œil , être transportées d'un endroit à l'autre.

La cabane d'hiver , nommée *Iourte* , se construit à l'approche des premiers froids ; on creuse , dans un terrain sec , un quarré long , profond de cinq pieds et demi ; on y établit ensuite , de six pieds en six pieds , des poteaux , sur lesquels on construit un toit recouvert de terre et de gazon : un trou , pratiqué dans ce toit , sert en même temps de porte , de fenêtre et de cheminée , et une planche , trouée de distance en distance , est placée dans cette ouverture , et forme l'escalier de cette étrange habitation.

Les sauvages parcourent , avec la légèreté d'un écureuil , ces échelles , que la chaleur du foyer rend toujours brûlantes.

Dans les cabanes des chefs , il y a une autre ouverture en pente douce , nommée *Youpana* ; mais les femmes seules en font usage , un homme seroit déshonoré s'il passoit par l'*Youpana*.

Autour de la cabane sont des bancs couverts de nattes , qui servent de siège pendant le jour , et de lit pendant la nuit. Hommes , femmes , enfans , chiens , tout est renfermé pêle-mêle dans cette cabane souterraine pendant plusieurs mois de l'année.

Aux premiers beaux jours du printemps cette cabane est détruite ; on descend dans la plaine , sur le bord de la mer ou sur le bord des rivières , et l'on y construit , avec les mêmes matériaux , une maison , dont le plancher est élevé de six pieds au-dessus de la terre : ce plancher est construit sur neuf poteaux rangés en trois lignes ; pendant le jour , on se tient à terre , à l'ombre , sous cette maison ; dans la nuit , on y monte avec une échelle.

L'élévation de cette habitation a principalement pour objet

de mettre les provisions hors des atteintes des ours et des chiens sauvages.

Ces provisions consistent en poissons salés et en viandes sèches, que les sauvages amassent dans la belle saison pour l'hiver.

Le poisson se prépare de deux manières, et se mange avec tous les mets, comme le pain en Europe : tantôt on le pile dans des mortiers de caillou, et on en forme une espèce de pâte ; tantôt on le fait sécher à la fumée : on appelle *ioukola*, ce mets que les Européens n'ont pas trouvé désagréable.

Les œufs de poisson, desséchés dans une écorce légère de saule, forment aussi un mets très-recherché par les sauvages.

La manière dont les Kamtschadales s'y prennent pour faire cuire leurs gros poissons et la chair des monstres marins est extrêmement ingénieuse, et supplée adroitement au défaut absolu de vases de terre.

Ces sauvages construisent une fosse, pavée et murée en cailloux ; ils y allument un feu violent, balayent ensuite très-soigneusement les cendres, et mettent dans cette espèce de four leurs viandes, enveloppées d'une grande quantité de feuilles ; l'ouverture de la fosse se recouvre, et au bout de deux heures on retire toutes les provisions parfaitement cuites et en état de se garder pendant un an.

La seule boisson des Kamtschadales est l'eau de neige et de glace. Les Russes leur donnent quelquefois de l'eau-de-vie en échange de leurs plus belles pelleteries ; quelques-uns composent, avec le jus des champignons, une liqueur très-forte et assez agréable.

On peut juger, par les cabanes et les alimens des habitans de Kamtschatka, de la nullité absolue des arts et des sciences dans ce pays sauvage.

On regarde comme des meubles rares, et qui passent de père en fils, quelques tasses de corne ou de caillou, qu'un

sauvage, renommé par son adresse, a eu le talent de fabriquer.

Les femmes font, avec assez d'intelligence, des panniers, des corbeilles, des petits lits en osier; les cailloux, les os de poisson sont leurs seuls instrumens.

Les Kamtschadales ignoroient, avant l'arrivée des Européens sur leurs côtes, le moyen de tirer du feu des cailloux; ils furent frappés d'étonnement, lorsqu'ils virent les matelots battre le briquet; ils n'ont pas même encore osé pratiquer ce moyen, et continuent d'allumer leur feu par le frottement du bois et de la filasse.

C'est dans leurs traîneaux que l'on remarque le plus d'adresse et d'imagination; deux pièces de bois courbées en forme la base; des traverses proprement assemblées réunissent ces deux brancards, et une planche creuse, suspendue à des nerfs de poisson, forme le siège; l'élasticité des nerfs opère absolument le même effet que les ressorts de nos voitures.

Quatre chiens sont attelés à ce traîneau. Nulle part peut-être cet intéressant animal ne mérite mieux le titre d'ami de l'homme; il nourrit le Kamtschadale, et va pour lui à la chasse; il garde sa propriété, il traîne sa voiture et transporte ses matériaux: en un mot, il le sert, le nourrit, le console, l'amuse pendant sa vie, et l'habille après sa mort.

Un attelage de cuir embrasse tout le poitrail du chien, et va s'attacher aux deux brancards; les rennes passent sur les oreilles, de manière à pouvoir retenir les chiens, par la vive douleur qu'on leur fait sentir, en pesant sur ces rennes.

Armé d'un bâton, garni de pointes et de grelots, le conducteur conduit à gauche ou à droite son attelage, en criant *ongra* ou *kun*: veut-il s'arrêter, il pique en terre le bâton qu'il porte à la main.

Souvent la neige est si haute, qu'il est impossible de se servir des traîneaux: alors les sauvages marchent sur des espèces de raquettes, ou font toutes leurs courses par eau, dans des canots.

Des pièces de bois rondes et attachées avec des nerfs, des chevilles et de la baleine, forment ces canots, longs de douze à quinze pieds, et du port de dix à douze quintaux.

Un peuple auquel un travail assidu produit à peine les moyens de satisfaire aux premiers besoins de la vie, ne semble pas né pour le plaisir et la débauche : cependant, de tous les sauvages connus, les Kamtschadales sont tout à-la-fois et les moins favorisés par la nature, et les plus abandonnés à tous les excès de la débauche.

Ils n'attachent aucun prix à la qualité, mais à la quantité des mets ; le plus grand mangeur de l'habitation est l'homme le plus estimé, l'honneur tient à manger beaucoup, et les luttes qu'ils font à table finissent quelquefois par la mort de l'un des combattans.

Les plaisirs de l'amour sont leur passion dominante, la femme la plus vicille est toujours la plus recherchée, parce qu'ils lui supposent plus d'adresse et plus de connoissances : les Européens ont été étonnés de l'étude particulière que ces sauvages mettent à varier leurs plaisirs, et de l'air satisfait avec lequel ils disent, en l'honneur de leur femme, qu'elles ont passé dans les bras de vingt ou trente hommes.

Les voyageurs s'étonnent du goût des Kamtschadales pour le plaisir ; mais avec un peu de réflexion ils en auroient trouvé une cause bien naturelle dans l'obligation où ils sont de vivre plusieurs mois de l'année renfermés sous terre.

Les femmes règnent en souveraines sur leurs époux, puisque toutes ont plusieurs amans, et ne le cachent pas à leur mari, qui doit fermer les yeux s'il ne veut pas être la victime de sa jalousie : un époux incommode est bientôt immolé par les jeunes gens.

Heureusement pour ces infortunés le mariage n'est dans ce pays qu'une union volontaire, indépendante des lois, et qui se contracte ou se dissout sans aucune formalité.

La forme du gouvernement varie dans cette presqu'isle autant que les lois de chaque peuplade ; en général , le Kamtschatka est gouverné par des Toion (*lieutenans de police*) qui ont dans la tête le recueil des lois incertaines de ces sauvages.

La religion des Kamtschadales est aujourd'hui un mélange informe de christianisme et de magie. Dieu , qu'ils appellent *Koutkon* , est leur premier père ; l'horrible pays qu'ils habitent est à leurs yeux un séjour de délices , une terre de promesse : heureuse idée , qui les aveugle sur leur infortune , les éloigne de tout désir de conquête , les attache à leur patrie , et imprime dans leur cœur un sentiment éternel de reconnaissance et d'amour pour l'Être suprême.

Les Kamtschadales sont naturellement pacifiques , le goût du plaisir et de la débauche éteint chez eux tout autre sentiment ; ils n'ont que foiblement disputé aux Russes la conquête de leur pays , et ils se félicitent de s'être soumis à une nation qui leur a donné , en échange d'une liberté à laquelle ils n'attachent aucun prix , de l'eau-de-vie , du tabac , du rhum , des draps et des armemens de toute espèce.

Leurs armes sont la pique , la lance et la cuirasse : tous ces instrumens sont armés de pierres ou d'os tranchans.

La cuirasse est composée de plusieurs lames de cuir , qui se recouvrent et glissent l'une sur l'autre , à-peu-près comme les lames de fer dans nos anciennes cuirasses.

Ils ne se servent de ces armes que pour la chasse des monstres marins et de l'ours : le chien est leur guide et leur compagnon dans ces chasses , qui durent quelquefois plusieurs semaines.

Levent dans sa cabane avec un riche butin , le Kamtschadale trafique les peaux avec les Russes , fait cuire les viandes , et se livre enfin au plaisir , aux danses , aux chants ,

jusqu'à ce que sa petite fortune épuisée le force à de nouvelles expéditions.

La danse des Kamtschadales ressemble peu à celle des autres sauvages ; des danseurs sont à genoux , les reins immobiles et les mains jointes ; c'est dans le mouvement des épaules et de la tête que consiste tout le charme de cette danse.

Les femmes accompagnent toujours ces danses de chansons , toujours très-jolies , mais souvent un peu trop libres.

Parmi celles qu'il est possible de citer , on verra sans doute avec plaisir la chanson de mort.

« *J'ai perdu mon amant et mon ame ; j'irai dans les bois ,*  
 » *le demander au soleil , et le soleil se cachera ; je trouverai*  
 » *son signe sur l'écorce des arbres , et je mangerai cette*  
 » *écorce ; j'irai sur le bord de la mer , je le demanderai*  
 » *aux rochers ; ils me diront : elle n'est plus , et je mourrai.* »

Le commerce que les Russes font avec les Kamtschadales civilise ou corrompt insensiblement les mœurs de ces sauvages ; chaque jour leur costume , leur religion , leur gouvernement éprouvent de nouveaux changemens ; leurs *Toions* ne sont plus des maîtres absolus , mais des gouverneurs soumis aux volontés de l'empire Russe. Les ministres du culte divin abandonnent leurs anciennes cérémonies ou les pratiquent suivant que les chefs penchent pour le christianisme ou pour la religion du pays.

Aux cabanes anciennes on voit succéder dans les villages les plus peuplés , des chaumières européennes ; le fusil a , dans plusieurs endroits , remplacé l'arc et la flèche ; les vases , les outils , les habits européens , commencent à avoir dans les foires publiques un prix déterminé , et bientôt les habitans du Kamtschatka auront les connoissances , les talens et les vices des Européens.

nou-

ntres  
biles  
aules

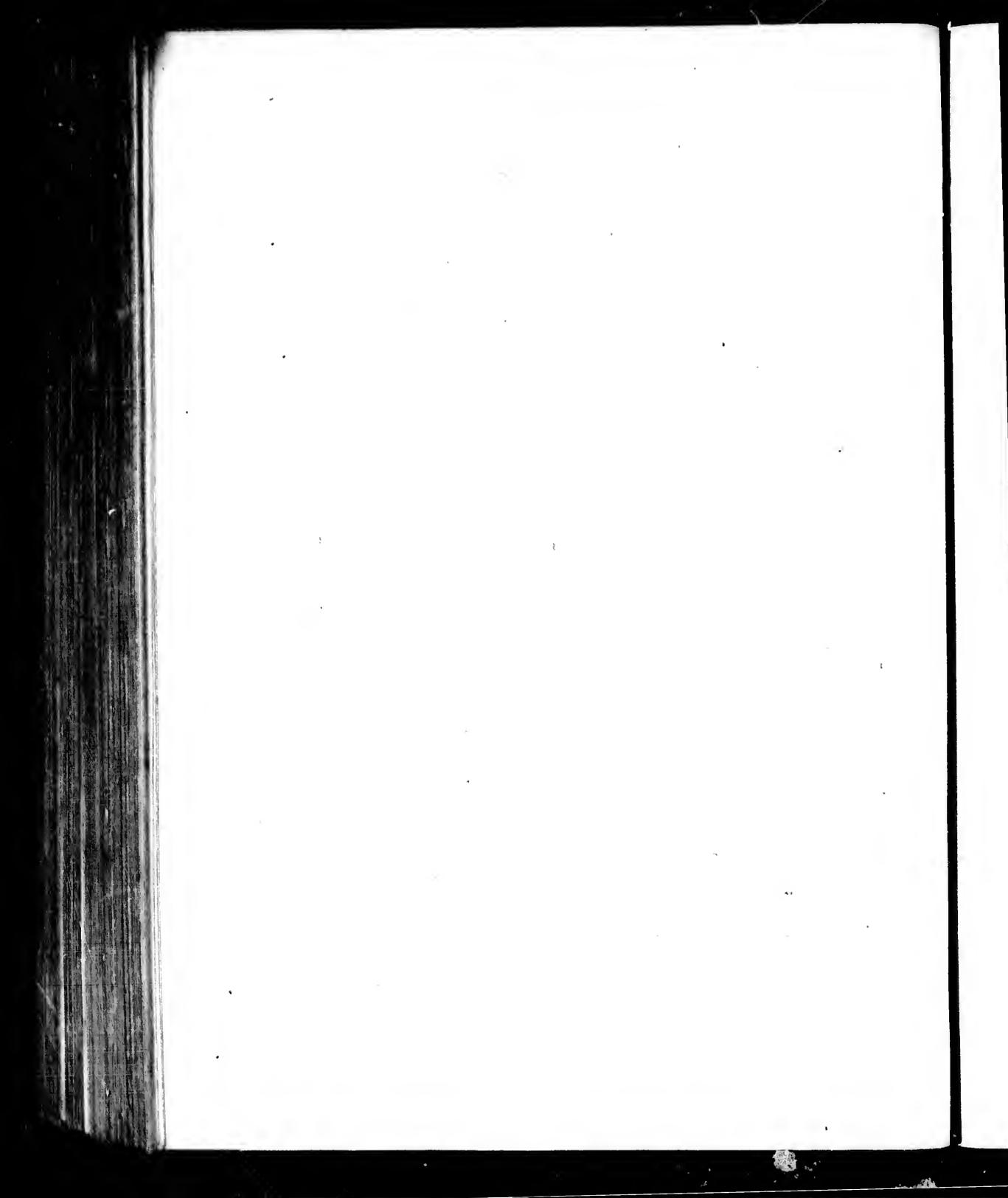
chan-  
es.  
loute

bois,  
verrai  
cette  
nderai  
rrai. «  
hadada-  
de ces  
, leur  
leurs  
puver-  
nistres  
ies ou  
chris-

illages  
, dans  
es, les  
ans les  
ans du  
s vices

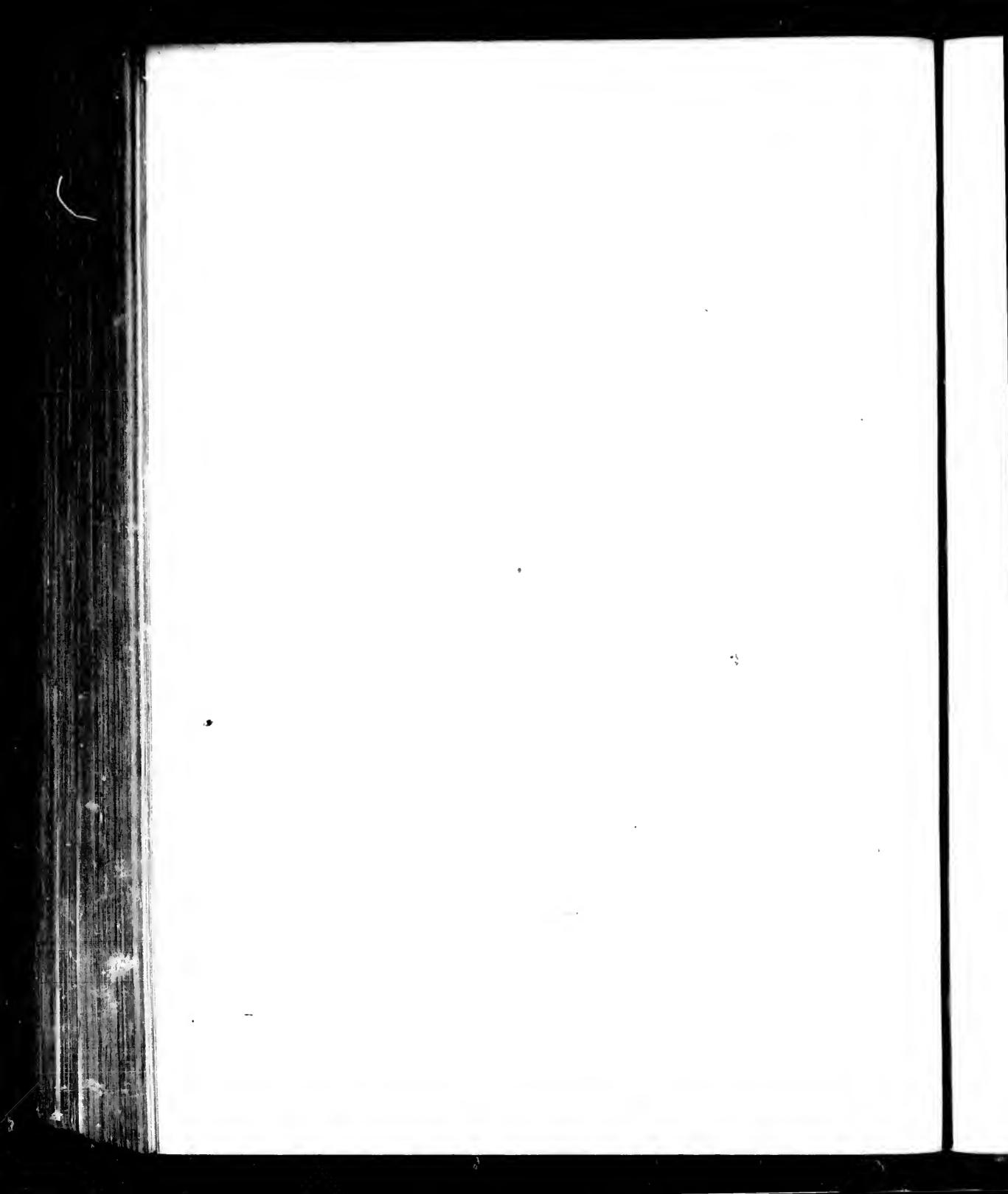


*Homme Siambois*





*Femme Nambichudelle.*



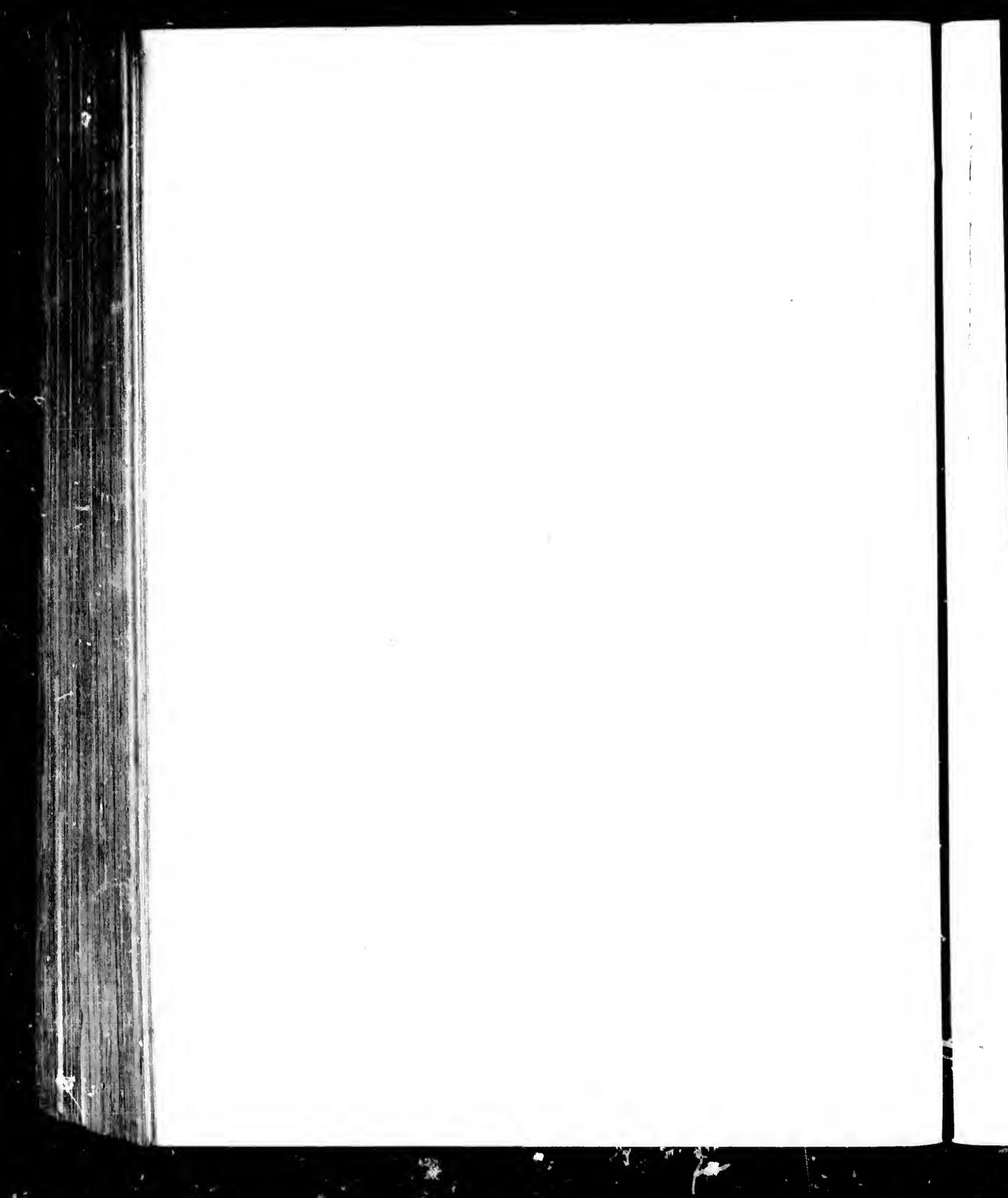


*Homme de Hämtschulka*



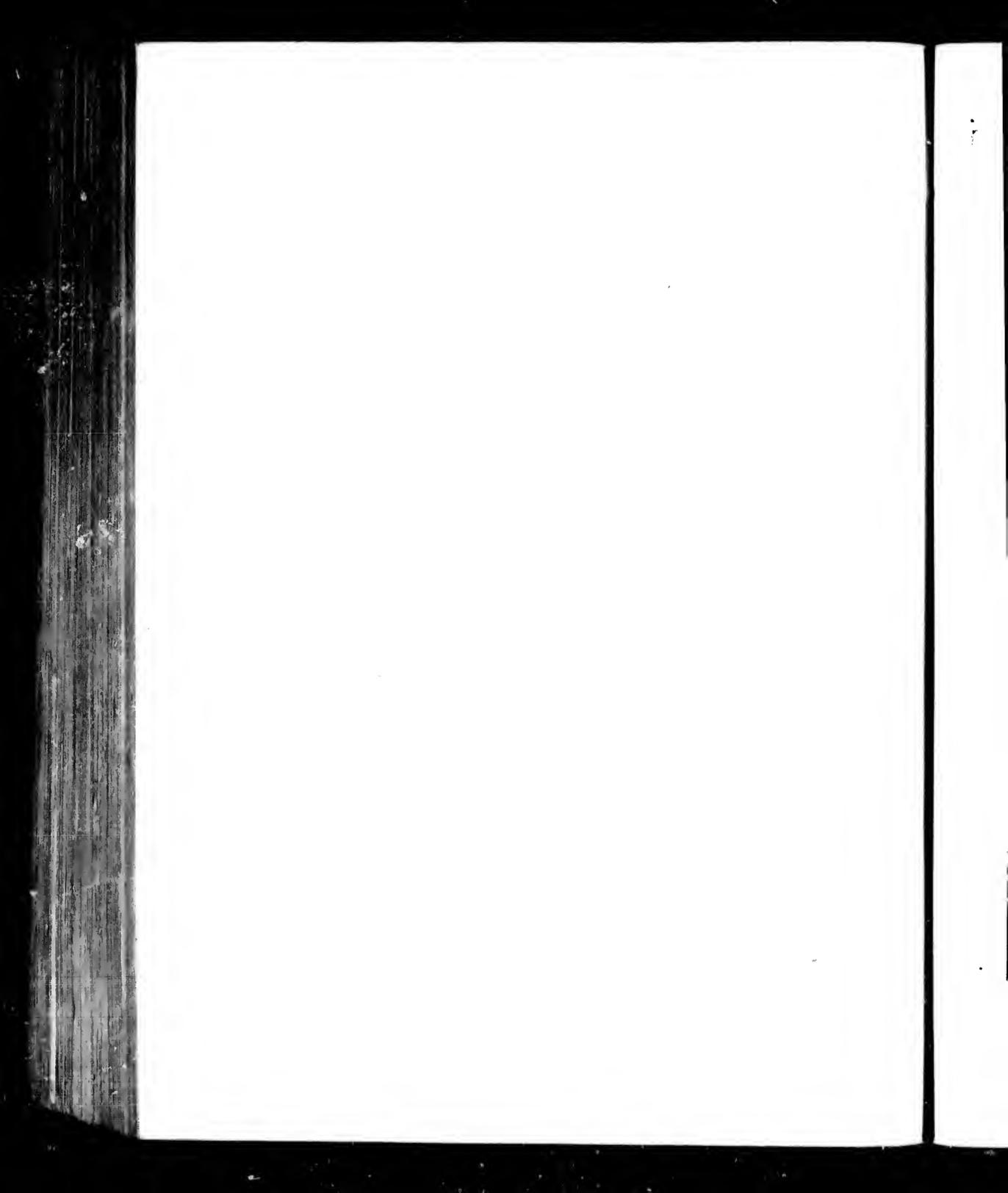


*Femme de Kamtschatka.*



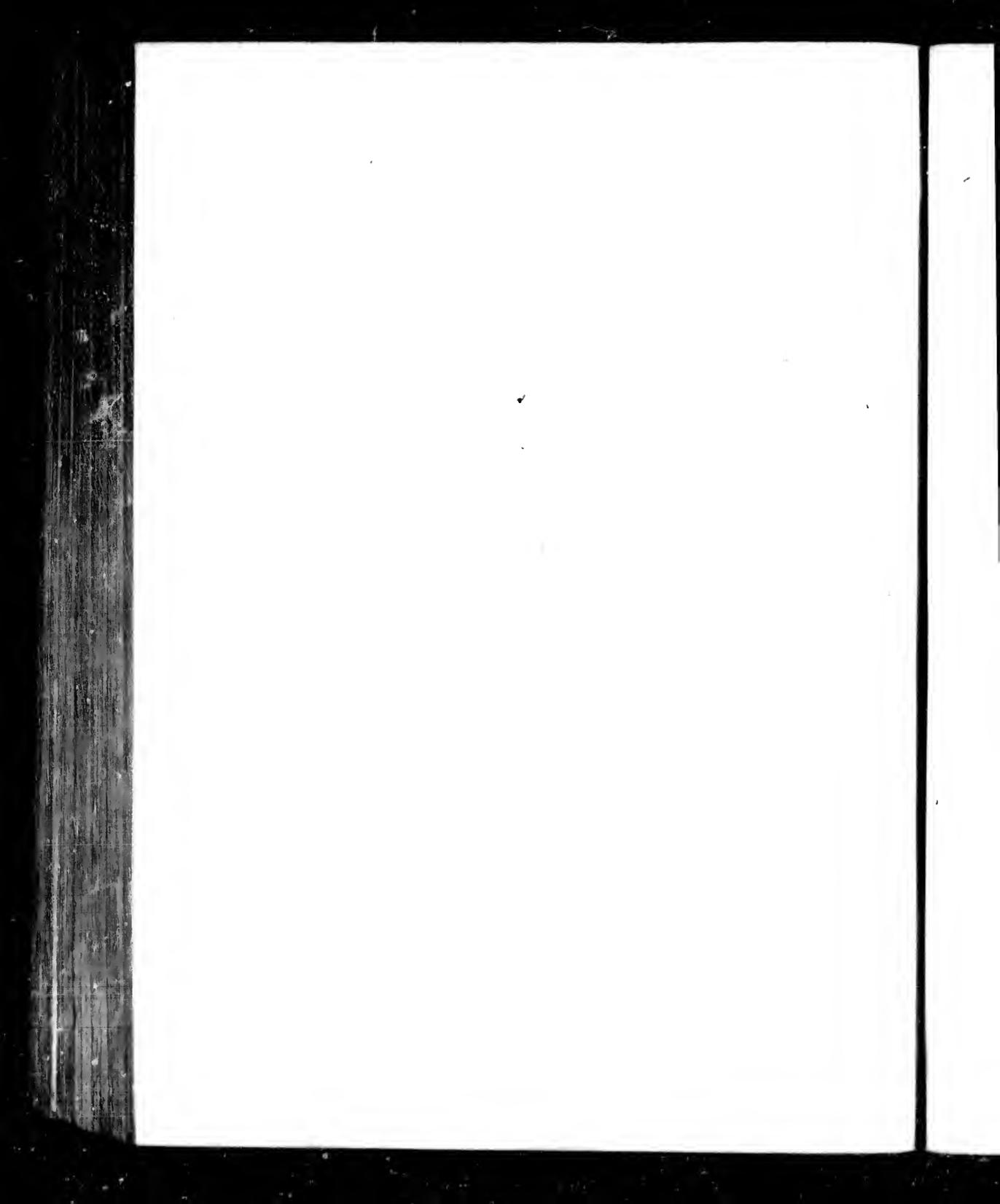


*Paysan de Samtschalka.*





*Paysanne de Kamtschatka.*



---

---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COUTUMES

DES INSULAIRES DE L'ISLE DE JAVA

---

**J**AVA est la troisième des grandes îles de la Sonde , situées entre le Sud et le Sud-Est de l'Asie. C'est un bon pays , abondant en toutes sortes de productions , et susceptible d'améliorations. Si les Hollandois ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit , ils en sont du moins les possesseurs de fait : et depuis près de deux siècles qu'ils y exercent tous les actes de la souveraineté , la prescription semble avoir légitimé leurs prétentions , si l'on peut prescrire contre les droits de l'homme.

Ces Insulaires n'étoient point un peuple à citer pour la beauté de ses mœurs , à l'arrivée des Européens : depuis cette époque , les Javans sont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faisoit valoir arbitrairement le hazard d'être nés de quelques familles réputées nobles , et le reste de la nation vétoit dans les entraves d'une servitude stupide. Les marchands d'Europe que la navigation conduisit sur ce rivage , neurent garde de briser les fers d'une peuplade dont ils n'auroient pu obtenir dans la suite , tout ce qu'ils auroient voulu : ensorte qu'aujourd'hui Java porte deux jougs au lieu d'un.

Cette île est divisée inégalement en plusieurs petits royaumes ou empires. Celui de Balambang , moins que tout autre , dépend des Hollandois , parce qu'il leur offre peu de branches importantes de commerce à faire fleurir. Le Souverain y dicte des lois arbitraires et absolues , du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais ; mais du moins ;

il laisse à ses sujets le choix de leurs Dieux. Ils sont idolâtres, et croient à la métempsycose.

Panarucan est le nom d'un royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'esclaves et d'habits de femmes qu'on porte dans le pays ; et qu'on nomme Conjorins. Cette province est affligée du voisinage d'un volcan ; mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute ; l'avidité Portugaise l'incommode davantage encore.

La souveraineté de Passaroewen fournit des toiles de coton, et abonde en *garnitures*, fruit semblable à notre fraise, mais dur assez pour servir à faire des colliers et des bracelets.

Tobaun étoit jadis le Chef-lieu de toute l'île. Le prince qui la gouvernoit, tenoit une cour brillante, dont ses 300 maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs, car il n'aimoit point les jouissances exclusives ; d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire, et savoit fort bien qu'un roi n'est toujours qu'un homme. Il ne souffroit point d'autres courtisans, que des perroquets, ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, sans y rien mettre du leur, sans en retrancher rien non plus. Des éléphants étoient les exécuteurs de sa haute-justice. Ce roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un Homme, de sang froid, se rendit coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état florissant de cet empire est tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les nobles, pour se soutenir, ont recours au commerce. Il consiste principalement en soie, en camelots et en toiles de coton.

*Japara* est une ville qui doit son importance à un bon port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le roi de ce canton ne l'est plus que sous le bon plaisir des navigateurs Hollandois, qui n'ont pas trouvé le secret de s'y faire aimer. On dit que les femmes y ont les mœurs aussi laides que leur phisionomie. Seroit-ce à cause de cette dernière circonstance que presque tous les Javans de ce district ont

embrassé le mahométisme! Les houris que le législateur Arabe leur garde dans l'autre vie, leur font supporter avec résignation les déplaisirs de celle-ci.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, et semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres, autrefois souverains de l'île entière. Son palais est immense; il en confie la garde et le service à des femmes; les vieilles sont pour le dehors; il réserve les jeunes aux soins de sa personne royale. Un groupe de beautés s'empresse jour et nuit, sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête, un voile pour le garantir du soleil. Les autres ont la charge de l'habiller et le deshabiller, soir et matin. Celles-ci ont ordre de le caresser, quand son front auguste se couvre de quelques nuages; ceux-là sont destinées à provoquer les désirs du prince blasé, par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, quand donc le prince; distrait sans cesse par des nouveaux plaisirs, trouve-t-il le temps de s'occuper des intérêts de ses douze provinces? Les Hollandais se chargent des embarras du trône, et ne lui en laissent que les honneurs et les agrémens. Il n'est roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du gouvernement; et il a reçu une éducation en conséquence.

On dit, les habitans de Charabaun les plus civilisés de tous les Javans; ils sont sous la protection immédiate des Hollandais; et leur roi ne fait rien sans les consulter. Ces étrangers ne disent pas aux Insulaires de ce district, comme à quelques autres: *nous voulons!* Mais s'ils s'abstiennent avec eux de l'étiquette du souverain pouvoir, ils ne leur font pas grâce d'une servitude réelle.

Batavia est la seule Ville en nom qui appartienne aux Hollandois. Le royaume de Jacatra, dont elle se trouve la capitale, est véritablement la conquête de ces marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte et désert, afin d'en être les possesseurs tranquilles: ce trait de

politique ne fait guère l'éloge de cette science si vantée. S'il n'y a pas beaucoup de mœurs, le luxe y est porté à son comble. Le séjour n'en est pas favorable à la santé; mais on y amasse beaucoup d'or: reste à savoir si l'or dédommage de la santé, et si le luxe vaut les mœurs.

Les Insulaires établis à Batavia et sur son territoire, sans renoncer à leurs usages, y ont amalgamé tant bien que mal, ceux des Européens; d'où il résulte quantité d'abus et d'excès. Ils se livrent sans retenue, à toutes les dissipations d'une grande ville. Une fois que le commerce les a fait monter dans la classe des citoyens opulens, ils affichent la parure, et se donnent continuellement des fêtes. Les Chinois qui séjournent à Batavia, sont plus modérés. Ils n'ont qu'une seule passion, celle du lucre, et les moyens les plus vils leur paroissent légitimes, pourvu qu'ils se satisfassent. Les Hollandois profitent de tous ces intérêts divers, et les mettent à contribution; en voici un exemple. Les Javans sont jaloux d'une longue chevelure; il faut qu'ils payent très-cher le droit de la porter.

Le royaume de Bantam a perdu son ancienne splendeur, mais le prince a conservé un despotisme tel, qu'au trépas de chacun de ses sujets, la famille et les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandois auroient pu profiter de leur ascendant pour faire réformer cette odieuse coutume, aussi contraire au pacte de la société civile, qu'aux droits de la nature, mais le commerce exclusif du poivre les occupe uniquement; ils s'embarassent peu du reste, et ne voient pas sans un secret plaisir, le roi et son peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandois eût été moins rapide, si tous les Insulaires eussent ressemblé à ceux qui se sont réfugiés sur les montagnes appellées Gonon Besar. L'agriculture seule les occupe, et répond à tous leurs besoins. L'amour du travail les tient sans cesse en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il est tout par leur choix, et ne seroit plus rien en perdant leur suffrage. Il est d'étiquette que ce prince façonne lui-même les ustensiles de son ménage, et apprête ses repas; c'est lui aussi

---

## DES INSULAIRES DE L'ISLE DE JAVA.

---

qui doit se vêtir de sa propre industrie , ensorte que ses dépenses personnelles ne coûtent rien à l'Etat.

Des habitudes simples , des goûts paisibles , des mœurs douces caractérisent ces Insulaires , qui ne font pas beaucoup parler d'eux ; mais ils doivent la paix dont ils jouissent à leur obscure médiocrité ; heureux tant qu'ils n'inspireront aux Hollandais que de l'indifférence. Mahométans , chaque famille a sa mosquée ; le plus ancien y fait les fonctions de prêtre. Cette religion domestique forme un lien de fraternité de plus , et n'est point sujette à dégénérer en fanatisme. L'intérieur des maisons ne se voit point exposé à la visite d'un Muphti curieux ou mal-intentionné. Les heures du culte n'obligent point à se mêler parmi des étrangers suspects. Chacun , renfermé chez soi , n'a pas besoin d'en sortir pour s'acquitter de ses devoirs. On trouve sous sa main les objets les plus chers au cœur de l'homme. Le montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même personne , l'auteur de ses jours et le ministre de ses autels.

Java renferme dans sa partie occidentale , des peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton est presque inaccessible à cause de ses montagnes peu habitées. Il faut traverser de longs et pénibles déserts pour rencontrer quelques associations d'hommes , peu disposés à payer par une obéissance aveugle et passive , les fatigues qu'on se seroit données pour aller jusqu'à eux ; ils sont indépendans et jaloux de leur indépendance , sans être féroces. Leur caractère , plus encore que leur religion , a fait passer parmi eux , l'usage de s'abstenir du meurtre et de la chair des animaux. Ce seul trait suffit pour les juger , et donne la meilleure opinion de leurs mœurs. Leur culte a cela de particulier , qu'ils ne se rassemblent pas pour y vaquer. La Lune est leur Divinité. Chacun d'eux , à l'entrée de la nuit et à l'apparition de l'astre qui y préside , se découvre , et là où il se trouve , reste un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la lune sur le soleil , en disant : celui-ci échauffe , mais il brûle ; il éclaire , mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles ;

mais doux, ne blessent point les yeux, et portent aux sens, un calme pur qui influe sur les passions. Tant que la lune luit, ils ne souffrent aucun flambeau allumé en sa présence; et ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux; ils croient que la Lune offensée, se voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il semble que ce soit une rivale qu'on ose lui opposer. Ils n'ont adopté des Mahométans, que leur croissant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'épouse de l'un de leurs premiers rois.

Les Insulaires de Java sont en général bien faits et robustes; ils ont le visage plat, les joues larges et élevées, de grandes paupières, de petits yeux et peu de barbe. Leurs armes sont de longues javelines, des petits poignards, des sabres et des coutelas. Ils se servent aussi de sarbacanes pour souffler de petites flèches empoisonnées. Leurs boucliers sont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle; ils ont aussi des cottes-d'armes, faites de plaques de fer jointes ensemble avec des anneaux.

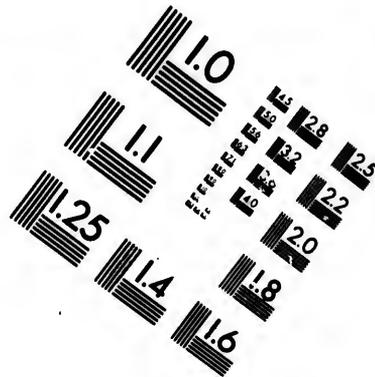
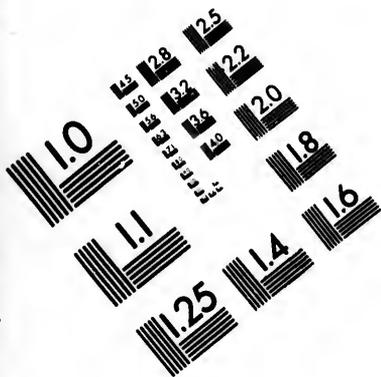
On est venu à bout de leur ouvrir les yeux sur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs jongleurs. Ces empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort dès la première inspection. Les parens exécutoient la sentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On se hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue et incurable. La vieillesse étoit comprise parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conséquence, on portoit les gens caducs au marché public, pour être vendus aux peuplades antropophages des îles voisines. Les personnes estropiées, hors d'état de se soigner eux-mêmes et de rendre service à la République, subissoient le même sort, sans murmurer. Chez les nations Européennes, il est des malheureux, abandonnés de leurs familles, qui regretteroient de n'être point nés à Java. La mort, en effet, est préférable à l'existence précaire d'un père devenu à charge à ses enfans ingrats.

Les Javans enterrent leurs morts avec soin, pour les soustraire à la dent vorace des bêtes sauvages,

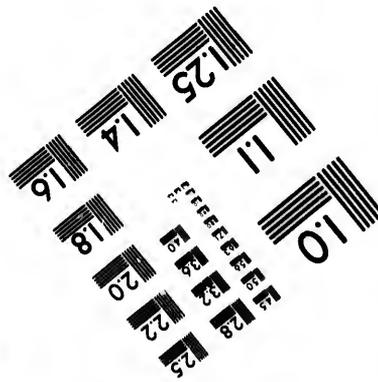
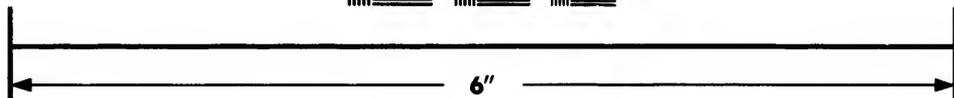
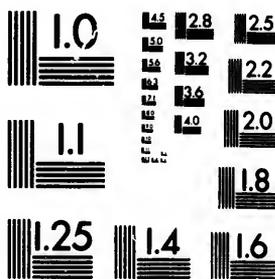
La célébration de leurs mariages mérite d'être rapportée ; le marié, accompagné de sa famille et de ses amis, s'achemine en grand cortège à la maison de l'épousée, et la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussi-tôt qu'elle le voit, elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux se mettent en route vers le logis de leur épouse. Arrivés, on les laisse quelque temps à eux-mêmes, et la noce ne recommence qu'après la consommation du mariage. Ce cérémonial n'est point conforme aux idées de la galanterie Française, mais les mêmes mariages ne se rencontrent pas dans les lieux où une femme croiroit son sexe deshonoré, si on lui faisoit un devoir de laver les pieds de son mari ; cependant, ce n'est pas une contradiction de dire que le sexe né pour plaire à l'autre, l'est aussi pour le servir, puisqu'il en obtient en retour, amitié et protection.

---





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

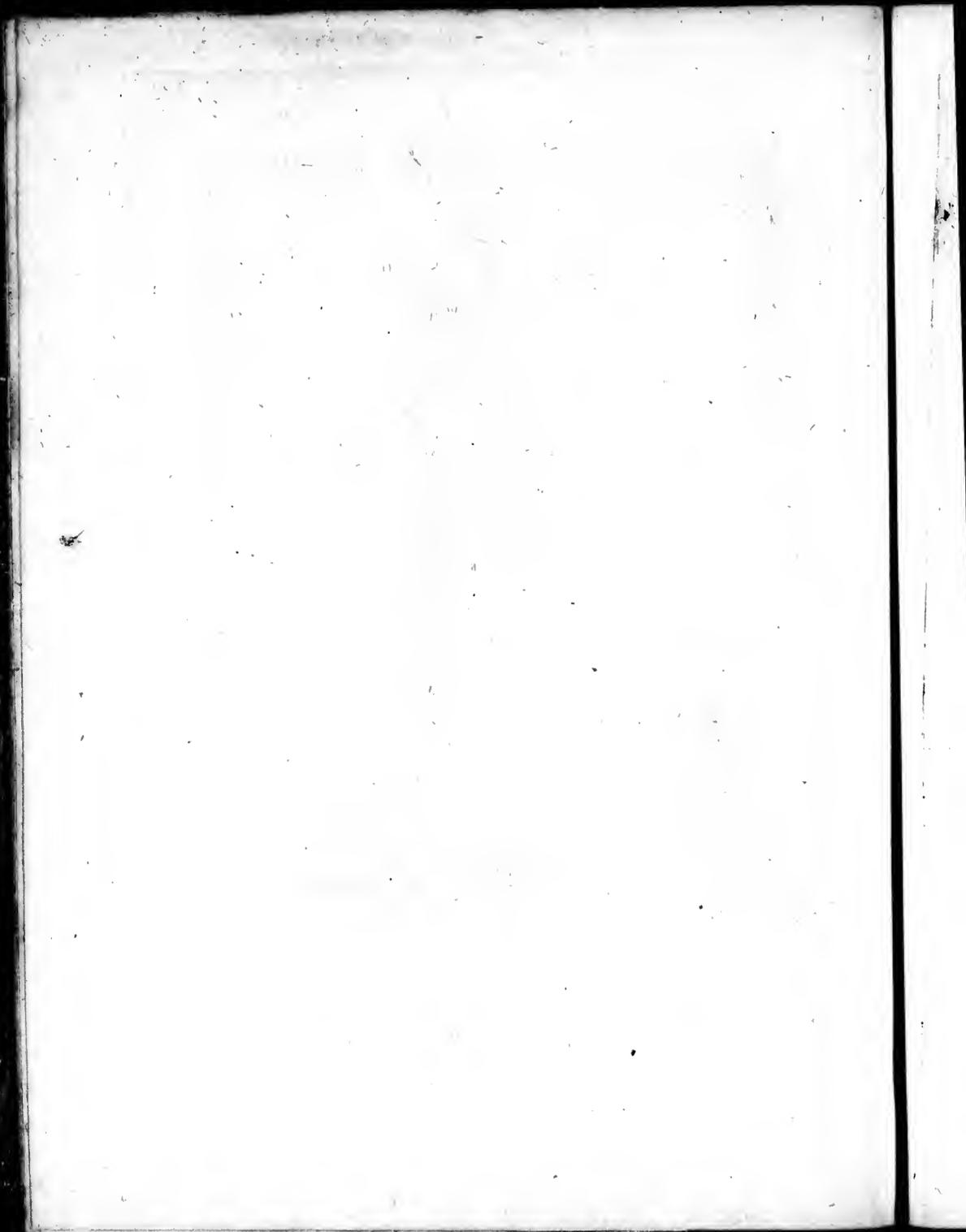
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

10  
12  
15  
20  
25  
30  
36  
45



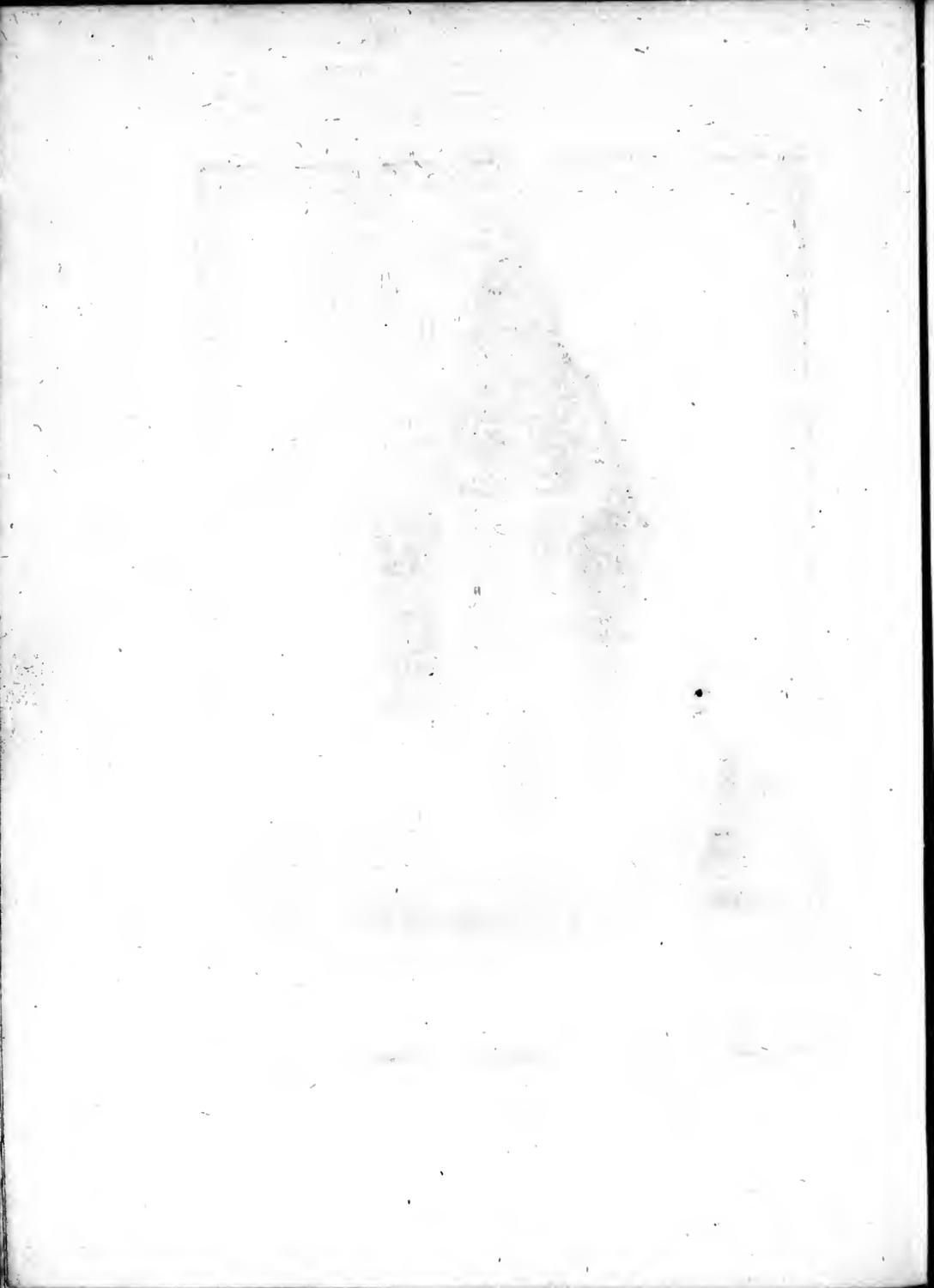


*Noble de Lisle de Tara.*





*Femme Noble de Lisle de Java.*





*Homme de L'Isle de Java.*





*Femme de L'Isle de Java.*



---

## H A B I T A N S

### D'AMBOINE.

---

L'ISLE d'Amboine fut découverte par les Portugais en 1515 : elle est située au midi occidental de celle de Ceram, dont elle n'est séparée que par un détroit fort peu large : elle est au 4°. degré de latitude méridionale, et à environ 15 ou 16 lieues de tour. Les Hollandois l'envoyèrent aux Portugais, qui la perirent en 1620, les premiers l'ont reprise en 1656, s'y sont toujours maintenus depuis, et y ont divers forts. Cette île est comme toutes les autres Moluques, fort sujette aux tremblemens de terre.

Les fruits les plus précieux, tels que l'orange et le limon, les citrons et les bananes, la noix de cocos et les cannes à sucre s'y trouvent en abondance ; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur, on y boit une eau excellente ; de belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance et la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insalutaires et des Européens se bornera au commerce des épices, toutes les productions de l'île y seront sacrifiées à une seule ; et le sol et les habitans resteront dans l'état précaire où on les voit aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des naturels, affaiblis les uns par les autres. Les principales armes des habitans sont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut, fabriqué en forme de harpon. Ils lancent

cette sorte de javelot avec une vigueur et une justesse telle qu'ils peuvent viser droit dans une pièce de monnaie de 24 sols, à une très-grande distance. A la guerre ils font usage de sabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout temps un contelas à la main; quelquefois ils ne sont armés que d'un bâton aigu et brûlé par les deux bouts; et ils n'en sont pas moins redoutables. L'arquebuse leur est aussi familière. Ils se font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Il ont parmi eux certains gladiateurs, qui portent sur la tête un casque avec un oiseau de paradis, au lieu de plumes; lorsqu'ils combattent, ils ne se tiennent que sur un pied, pour être prêts à faire un saut; et quand l'un fait un saut vers son antagoniste, ce dernier en fait un autre en reculant, et demeurant toujours sur un seul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude et une adresse extraordinaire.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, sont souvent au combat, coiffés simplement de quelques morceaux de toile de coton tressés et passés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelque idée superstitieuse à la conservation de leur chevelure; ils se croient invulnérables, tant qu'elle n'a souffert aucun dommage. A l'exemple de Samson, ils placent leur force dans leurs cheveux; c'est d'après cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes et de guirlandes de fleurs pendant leurs fêtes solennelles.

Ils ont aussi leur musique militaire, et connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, et chante en même-temps; c'est ainsi qu'un seul homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sauroit porter de jugement sur leur poésie, chaque canton ayant son dialecte particulier, et même son culte. L'idolâtrie règne parmi eux, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses.

On a pourtant gagné sur eux, qu'ils ne bâteront plus la dernière heure de leurs parents et amis affligés de maladies incurables ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques sages de l'antiquité, ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie devient un fardeau; et en conséquence, se sont imaginé pouvoir disposer de leur personne.

Leurs *Mamacus* ou bracelets de verre, ne sont pas une simple pièce de leur costume, un accessoire de luxe et de parure; ils leur servent d'augures. Trempés dans le sang d'une poule égorgée à la lune nouvelle, de la teinte qu'y ont prise ces coliers, on juge de l'événement de toute une expédition, et quelquefois de toute la vie.

Un autre présage de cette force, les détermine à la guerre ou les en détourne, on frappe un arbre avec une hache; si l'instrument tranchant reste immobile après le coup, l'armée témoin de l'épreuve, demeure tranquille, et ne passe pas outre; si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre, tous les guerriers à son exemple, agitent leurs javalots dans leurs mains, et courent à l'ennemi, certains de la victoire.

Les premiers peuples de la Grèce se disoient originaires du sol même qu'ils habitoient. Les Insulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près semblable; ils se croient nés d'un serpent, dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens rois de l'île se disoient issus pareillement de la souche d'un cocotier, ce n'étoit peut-être que par métaphore; ce style est familier aux sauvages.

Les blessures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats, les maladies graves, telle que la petite-vérole, et une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, et les tremblemens de terre fréquent dans leur île, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un être surnaturel et méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croiroient blasphémer, s'ils mettoient tou-

tes ces calamités sur le compte du soleil, leur divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existence du démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras; et du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver ils rendent à ce *Nito* un culte public et domestique. Ils se consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, et tiennent plusieurs bougies allumées pour éclairer ses mystérieuses apparitions. Un de leurs sorciers, espèce de prêtre, à qui l'on donne bien à manger, et sur-tout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les oracles du *Nito*, et fait en son nom, comme on dit, la pluie et le beau temps. Les dévôts consultants, après avoir mangé ses restes, s'en vont agir en conséquence de ce qu'ils ont entendu.

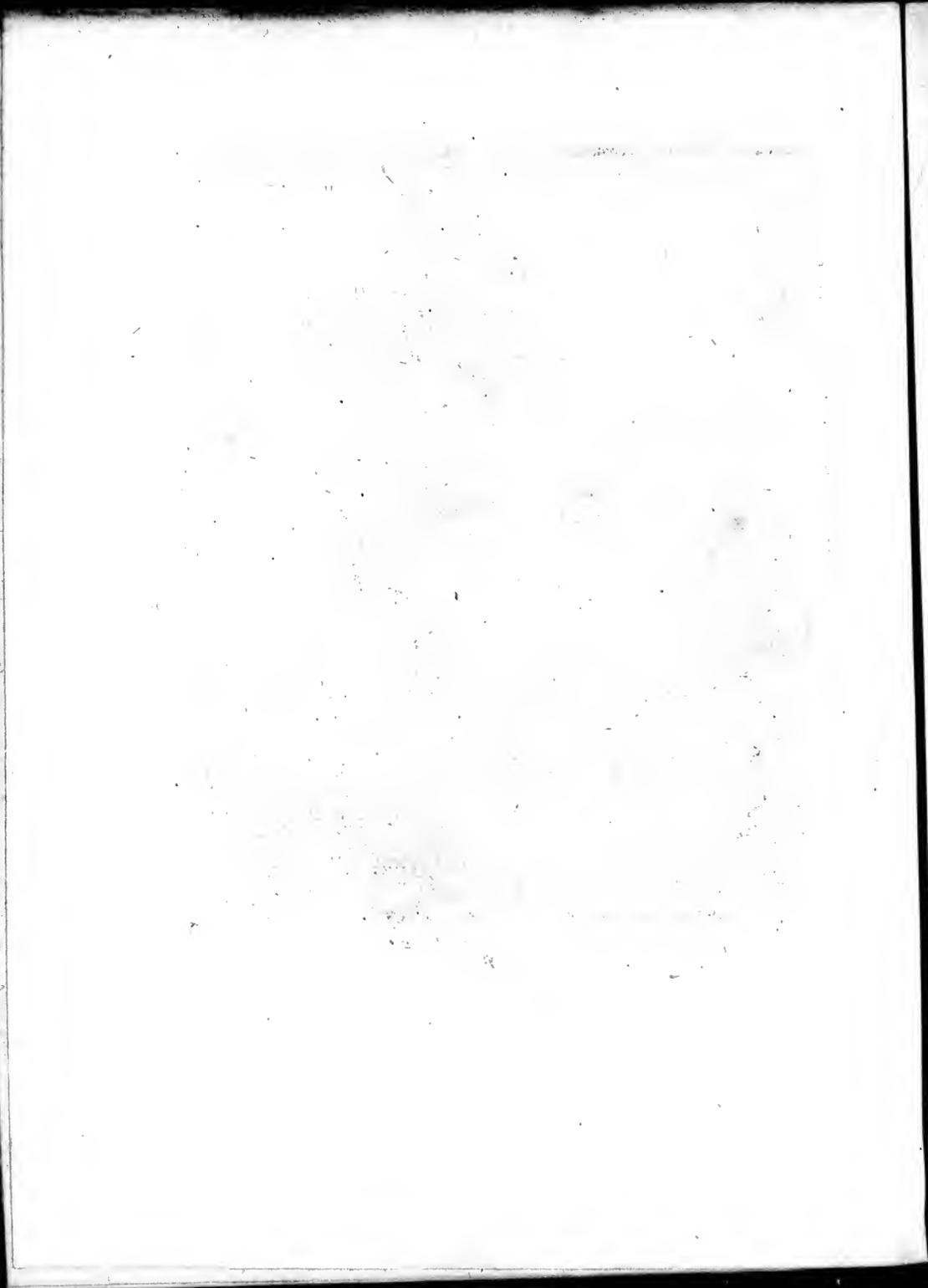
Dans l'île d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que par devant nature. L'homme fait un présent au père et à la mère de la femme; qui consent à venir habiter sa cabane de bambou; et le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, et en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent, sinon, ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que malgré ce défaut de forme, il y a au moins autant de bons ménages à l'île d'Amboine, que par-tout ailleurs.



*Homme de l'Isle d'Amboine.*

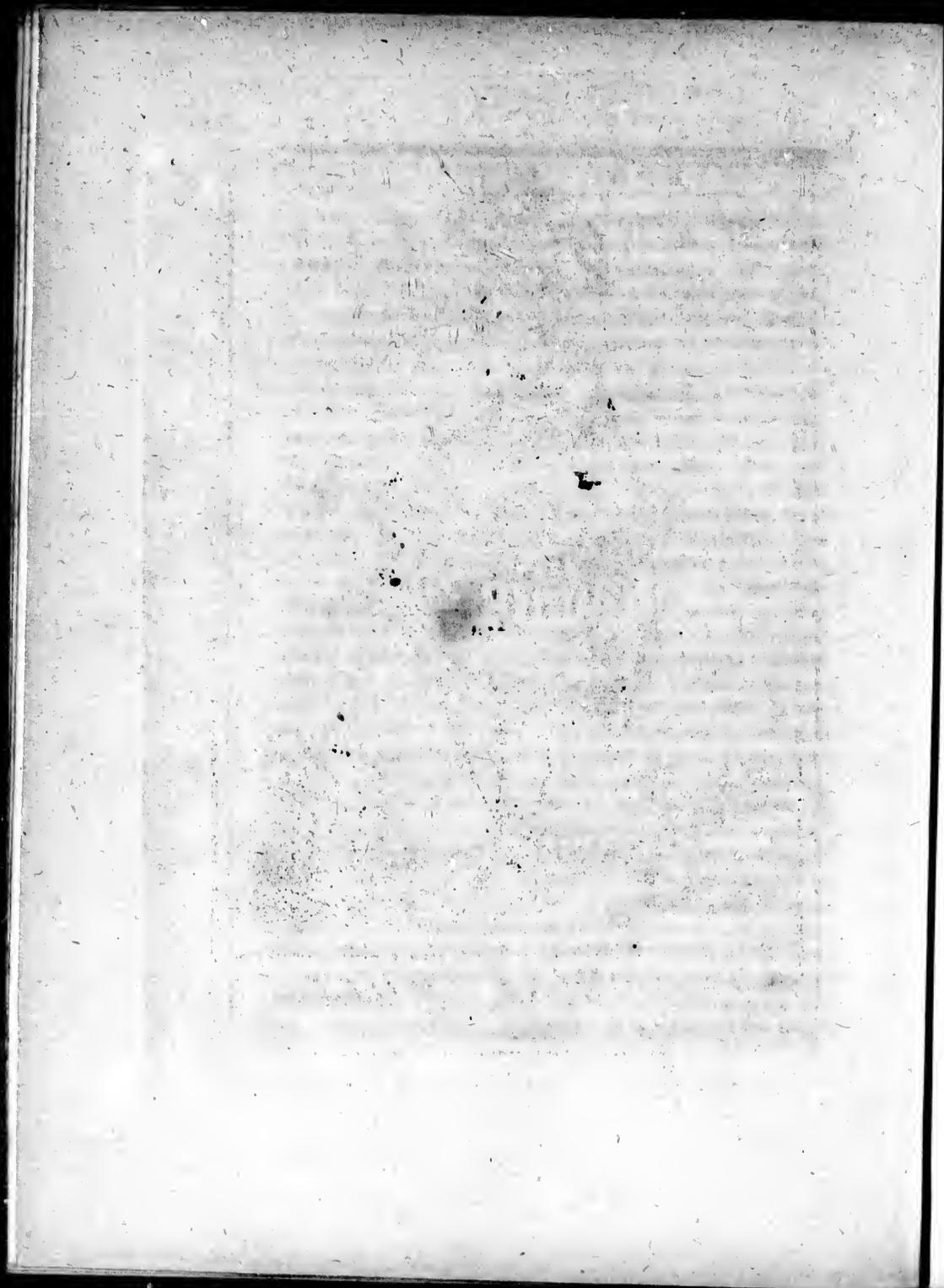
*Labrousse del.*

*J. Sauvour del.*





*Femme del'Isle d'Amboine.*



## HABITANS

### DES ISLES MANILLES.

**EMMANUEL**, roi de Portugal, surnommé le Grand, ne le fut pas toujours ; on le sur-appella aussi *le prince fortuné*, et son règne passa pour le *siècle d'or* du Portugal, principalement à cause de la conquête du Brésil, source inépuisable de richesses. Il se fit commettre une injustice contre les maures et les juifs, et il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama et des Vespuce, ce gentilhomme-Portugais, déjà célèbre par des succès sur la mer, ne put obtenir de la cour un demi écu de paie de plus par mois ; ce refus de six écus par année coûta cher à sa patrie. Le navigateur mal récompensé se retira ; accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les isles Mariannes et les Moluques, il vint mourir, en Avril 1521, aux isles Manilles, appelées aujourd'hui Philippines, parce que c'est sous leur roi, Philippe II que les Espagnols s'y fixèrent en 1564. Dans leur voisinage sont d'autres isles qui portent le même nom, et que le hazard fit découvrir beaucoup plus récemment ; mais elles sont encore trop peu connues, pour qu'on puisse en donner des détails certains. Les dangers de la navigation sur ses parages, défendus par une brise continuelle, a préservé jusqu'à présent ces insulaires de la visite des Européens avides.

Cet archipel de la mer des Indes, placé au-delà du Gange, sous la zone torride, a pour chef-lieu l'isle de Luçon, et Manille pour capitale. Cette ville seroit l'une des plus commerçantes du globe, si elle n'appartenoit pas au gouvernement Espagnol. Mais des missionnaires et de cénobites ne suffisent pas pour peupler et faire fleurir une colonie. Ce n'est pas en prêchant l'humilité chrétienne et la pauvreté évangélique qu'on parvient à donner de l'éclat à des possessions lointaines, et à les mettre dans l'abondance, à l'abri des événemens funestes auxquelles elles ne sont que trop exposées. Le renoncement aux choses de ce monde est un moyen peu sûr pour exciter l'émulation parmi les propriétaires et des cultivateurs, et l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages, d'ailleurs si arroyés par eux-mêmes. La plupart des naturels, aigris par cette conduite, que désavoue une saine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux canons de leur patrie que de renoncer à leur liberté. Le reste des habitans, étrenné sous le joug, languit dans une apathie complète et tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ses superbes églises; mais elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, et dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelque importance. Les douze mille chrétiens qui peuplent cette ville ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois et des autres nations, qui jadis venoient en foule la vivifier et l'enrichir. Le grand nombre des couvens y laisse à peine des emplacements pour les manufactures et autres établissemens plus utiles qu'on pourroit y introduire.

Cette capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les insulaires, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été

Les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux étrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les usurpateurs, et même contre leurs compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrémités, on les voit sortir de leurs défilés et accourir jusqu'aux portes de Manille; ils sont d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbatanes à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées; tels sont les effets du fanatisme et de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, et placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pu figurer un jour parmi les nations les mieux civilisées; mais le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de ces insulaires et en a fait des cannibales sans lois et sans mœurs.

Les Manillois et les habitans des autres isles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un peuple mélangé où l'on retrouve le caractère des nations étrangères qui les ont fréquentés; mais dans le fond ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou et recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes féroces et des montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille doit sa source au grand lac *Laguna le Bay*, au milieu du quel s'élève une petite isle, asyle de la liberté. Plusieurs familles

Indiennes s'y sont réfugiées, et y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande isle. A l'Ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un peuple doux, occupé à fabriquer des nattes et des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des religieux moins fanatiques que les autres. Ils se sont laissés convertir sans beaucoup de peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils ont voulu conserver leurs lois et leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entre eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femme que dans leurs propres familles, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital; ils n'entendent pas raison sur cet article, et n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Ils ont quelque idée de la médecine, et se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains et des pieds. Bons botanistes, ils trouvent la guérison de bien des maux dans l'usage des plantes.

A l'Est du lac, est une horde barbare peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, et ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présents à leur souvenir. La vue d'une croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu

conforme à l'esprit de douceur qui caractérisoit son fondateur !

Le gouvernement Espagnol, qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique, interdit l'abord des isles Manilles à tous les vaisseaux étrangers ; les Chinois et les Indiens en sont seuls exceptés. La seule exportation est celle de piastres ; mais elle est réservée à la couronne.

Mindoro, petite isle de l'archipel des Philippines, n'est un peu connue que par la relation de quelques voyageurs, mauvais naturalistes, lesquels ont supposé une queue aux Insulaires.

Le terrain de l'isle Antigué est aussi fécond et aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La couronne d'Espagne devoit au moins protection et sûreté aux pays quelle s'est appropriés : il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses sujets ; aussi les Insulaires manquent de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé et exposé au pillage du premier pirate Maure qui se présente :

Les roitelets nombreux de l'isle Mindanao jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sambouangue, les Espagnols n'osent sortir et tremblent devant les Insulaires hardis et courageux dont ils se disent les souverains : même pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon et d'être sans cesse sur le qui vive.

Les Manillois grands et bienfaits, sont basannés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite avec des filamens de l'*Abaca* ( espèce de bananier ) tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe par-dessus un grand caleçon très-large ; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges et de la plus grande

---

## 6 HABITANS DES ISLES MANILLES

---

finesse : ils en portent ordinairement trois ; un sur la tête , le second au col , et ils tiennent l'autre à la main . Les Anglais les font fabriquer à Madras exprès pour eux .

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril , avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté ; une toile blanche fait le tour du corps , retenue par un bout à la ceinture : les Manilloises recouvrent cette toile d'un autre étoffe de couleur que fabriquent les Insulaires de Panay l'une des isles Philippines : par-dessus tout cet habillement , elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds ; leurs cheveux noirs et d'une grande beauté , tombent souventefois jusqu'à terre ; aussi en ont elles beaucoup de soin ; elles les oignent d'huile de coco , les entortillent à la manière Chinoise , et en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent ; leurs chaussures sont des pantouffles brodées et si petites , qu'elles couvrent à peine le bout du pied .

Les femmes de distinction de la capitale de Manille s'habillent à l'Espagnole .

Les Insulaires qu'on appelle *Pintados* , et ceux de Mindanao , portent de petites casaques de diverses couleurs qui leur tombent sur les genoux et qu'on serre avec une ceinture large d'une aulne , et longue de deux brasses et demie . Ils ne se servent ni de chausses ni de souliers . Au lieu de chapeaux ils se ceignent la tête d'une pièce de drap assez ample pour faire plusieurs tours . Ils se parent de coilliers , de pendants d'oreilles , de bracelets d'or ou de laiton , d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-dessus de la cheville du pied toujours nud .

Le costume de ces Indiens souffre toujours quelque variation , chacune de ces isles ayant sa mode ; et ses usages particuliers .

---

ête,  
An-

qui  
r le  
our  
nil-  
eur  
Phi-  
cent  
ds ;  
ent  
oup  
lent  
tête  
eurs  
tes,

ille

Min-  
urs  
une  
ses  
ers.  
èce  
se  
l'or  
sus

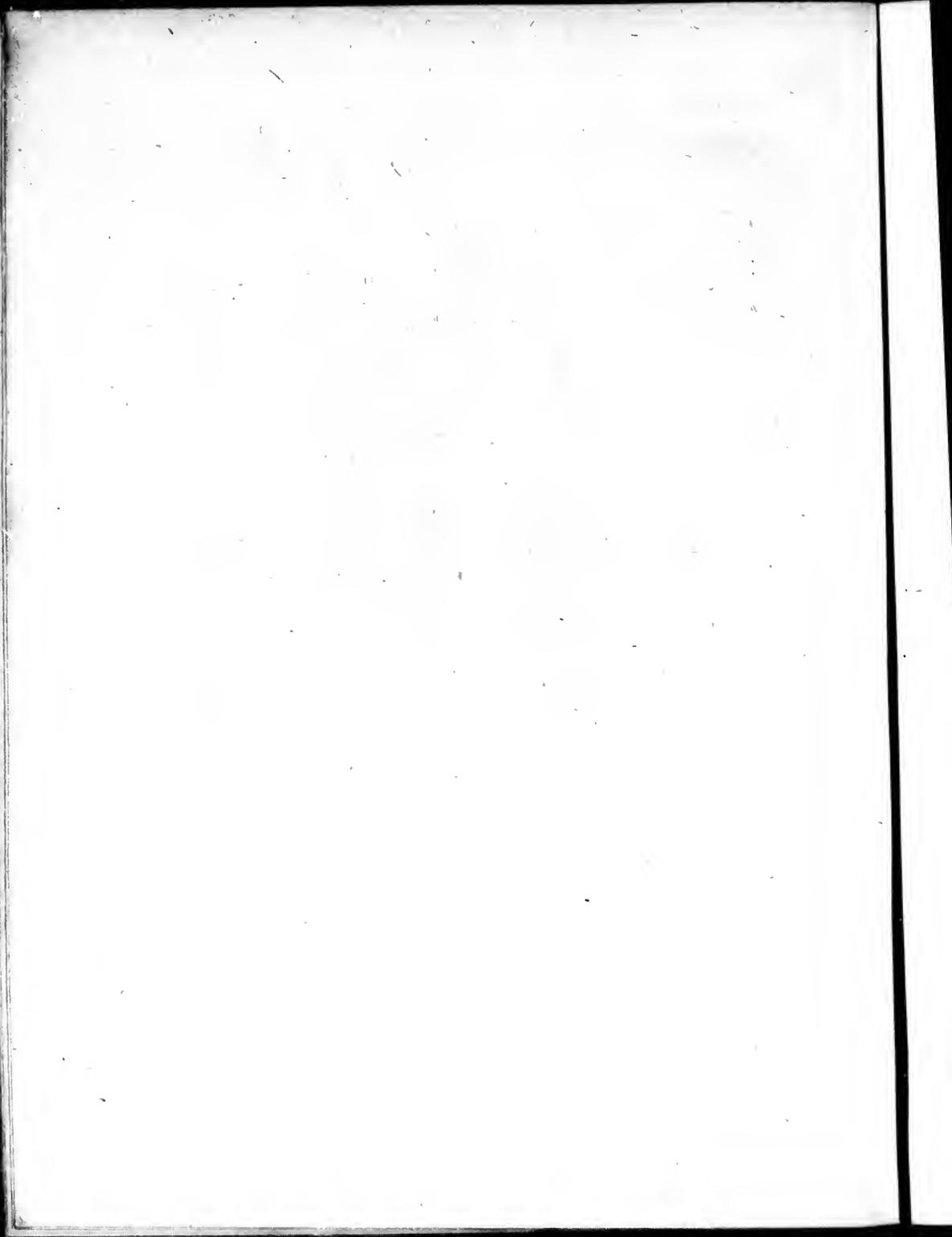
ue  
ses







*Femme des Iles Manilles.*



---

# M Œ U R S ,

## LOIS ET COSTUMES

### DES MOLUQUOIS:

---

**L**A position des Moluques n'en devoit faire qu'un même Archipel avec les Philppines. Mais l'état politique de ces îles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des loix & qui y envoient des colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois & les Malais, les Persans et les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances; & par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des Insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1600. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, & finirent par gagner leur confiance au point d'être avoués & aidés par eux pour chasser les Portugais, & s'y ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres îles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine! Les Moluques & leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade & du girofle, du gingembre & de la canelle. Les Français ont trouvé le secret de naturaliser ces végétaux précieux à Cayenne & à l'Isle de France.

Les principales îles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda & Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générale & commun à toutes, chaque endroit cependant a ses mœurs à part qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut-être l'origine. Leur teint est le même. On dirait du noir lavé de jaune. Ils sont féroces et peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne pense. Les forts sont plus généreux que les foibles: ceux-ci ne pardonnent rien; ils sentent leur insuffisance; & comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils usent de leur droit en toute rigueur: & cela ne peut guère être autrement. On a remarqué que les Sauvages du midi & les femmes sont plus vindicatifs que le reste des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaisirs de la vie domestique & sédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une existence équivoque. Toujours errans dans les bois, ils se refusent à une communication suivie avec les Hollandois; dont la politique, mieux concertée que celle des autres nations Européennes, tend de plus en plus à la tyrannie; républicains chez eux, despotes par-tout ailleurs. L'impérieuse nécessité rendrait les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la ressource du sagou; c'est la moëlle d'une espèce de palmier qui végète sans culture, & qui est aussi commun que nos graminées d'Europe. La fécule desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon, de la bouillie très-nourrissante, & d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'appât. Ce n'est pas que les Moluques soient frappés de stérilité pour tout le reste. Bien au contraire; mais les étrangers ne pensent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours sur la défensive, & éternés par le climat qui n'inspire pas le goût du travail, sont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour se multiplier, des bras robustes & exercés. Ils laissent tout faire à leurs femmes ou à leurs esclaves, & ne s'occupent que du commerce des

clous de girofles, leur unique richesse. Leurs maisons, construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre & des nattes. On les dit jaloux, & ils tiennent leurs femmes étroitement resserrées. Cependant ils les épousent sans les voir. Il est vrai que si le hazard les a mal servi, ils se sont réservés le droit de le tenter plusieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuses de plus. Cependant on prétend qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle on les condamne, & qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages se contractent sans beaucoup de cérémonies; mais à Ceram, petite île des Moluques, les préliminaires nous en paroïtroient rudes. Les parens de la future épouse exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nuds & couchent *sub dio*, jusqu'à ce qu'ils aient payés d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits & du logement.

L'île de Ternate n'a que sept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, & son souverain régnoit sur les petits princes de toutes les îles voisines. Un naturaliste n'y verroit qu'une montagne à moitié submergée. Elle renferme un volcan. Dans la ville, distribuée par de belles rues très régulières, est un ferrail & une mosquée; l'entretien de l'un & de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur roi, & dévots envers leurs prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le Sauvage d'alors non-seulement pensoit rendre un service à ses parens caducs, en les privant des restes d'une vie à charge à eux mêmes; mais encore que, pour les honorer d'avantage, il leur donnoit son propre corps pour sépulture, en se repaissant de sa chair. une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de sang; mais la compassion naturelle & la piété filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la soif de la vengeance? Les vertus les plus tendres meneroient-elles aux mêmes excès que la plus féroce de toutes les passions? Aimons plutôt à croire que les Portugais

ou autres auront voulu calomnier un peuple qui n'avoit pas à se louer d'eux; à moins qu'on ne veuille mettre cet usage barbare sur le compte de la superstition, qui, comme on fait, se permet tout.

Quoi qu'il en soit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. En conséquence ils traitent le cadavre du défunt avec toutes sortes d'égards. On le sert pendant sept jours, on lui donne à manger & à boire; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accusé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'est pour cela qu'ils font sentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les forciers d'enlever les morts & de les manger. Ils ont quelque idée de la métempsychose. Leurs rois n'ont pas de peine à faire croire au peuple qu'ils sont descendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un serpent. Les femmes disent que la petite vérole est une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines occasions, se gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf sous l'aisselle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ses enfans. Toutes ces traces de paganisme n'empêchent pas que le mahométisme ne soit le culte dominant parmi les Insulaires. Leurs prêtres portent le costume des femmes, on ne les distingue qu'à leurs bonnets pointus, leurs sermens consistent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, consacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme seroit-il donc en tout pays un animal craintif & méfiant?

Les hommes pour l'ordinaire ne portent presque point de vêtemens; le voisinage de la ligne équinoxiale les en dispense. Quelquefois, plus par luxe que par besoin, ils se couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont soin de parfumer, quand ils veulent se montrer galans envers leurs femmes. Les élégans se couvrent de fleurs ou se coëffent d'un chapeau peint de diverses nuances, & fait de feuilles de latanier. Ils ne connoissent que l'arc; leurs flèches sont d'un roseau élastique, la pointe est d'un bois dentelé très dur. Ils se munissent de boucliers dont la matière est un bois noir très-dur; ils décorent cette arme défensive de dessins

en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très beau blanc. La forme de ces boucliers est d'être longs & plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux sexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant sur une pierre.

Le costume des femmes est une robe longue, espèce de sac sans plis, fermé pardevant. Elles portent des chapeaux de sept à huit pieds de circonférence, plats en dessus & chargés d'ornemens en coquillages & en nacre de perles; en dessous un cercle haut de trois pouces sert de forme, & les fait tenir sur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne se couvrent que d'une ceinture de gaze, & d'une écharpe de soie. Jamais coquetterie n'eut plus d'effet avec moins de prétention.





*Moluquois*

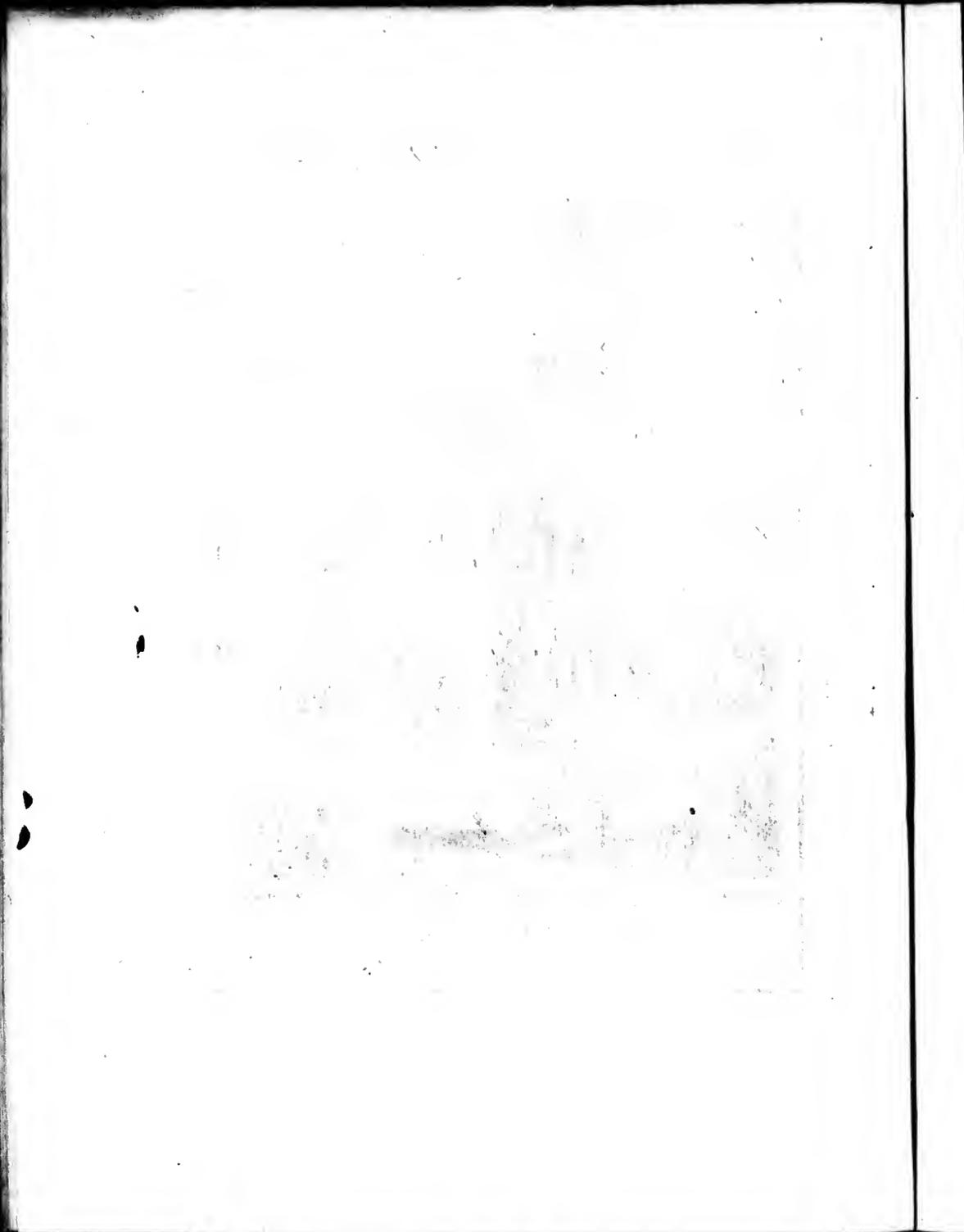




*Femmes Moluquoise.*

*Labrousse del.*

*P. Savary del.*



---

# H A B I T A N S

## DE TSCHUTSKY.

---

**L**E pays des Tschutsky est situé à l'extrémité orientale de l'Asie qui fut reconnu par Behring, en 1728, et confirmé par le capitaine Cook en 1778.

Les naturels sont craintifs et très-circonspects. Nés sur un sol absolument nul pour la végétation, ils ne vivent que de la pêche. Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des sauvages établis à la côte nord-ouest de l'Amérique; construits avec la peau de quelqu'animal marin, ils s'en servent avec beaucoup d'avantage pour traverser les petits bras de mer qui les séparent des Américains leurs voisins.

Ils sont établis non loin du rivage, dans une petite bourgade, où ils vivent heureux du peu qu'ils possèdent, ils n'envient aux Européens, que leurs couteaux et leur tabac.

Ils ont imaginé deux sortes d'habitations. Celles d'hiver, ovales, hautes de 20 pieds, ressemblent exactement à une voûte dont le plancher est un peu au dessous de la surface de la terre. Sa charpente est de bois et de côtes de baleines disposées avec intelligence, et fixées avec art. L'entrée est un trou placé au sommet du toit. Les cabanes d'été sont circulaires et assez étendues. Le comble fait la pointe. Des perches légères et

des os couverts de peaux d'animaux marins, en composent la carcasse. Le lit et le coucher sont de peaux de daim sèches et propres. Les séparations qu'on y remarque semblent indiquer que cette peuplade n'est pas tout-à-fait étrangère à la pudeur.

Au tour de ces maisons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échaffaudages construits avec des os, et destinés à sécher du poisson ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'industrie supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Leur costume consiste en un chapeau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes et des gants. Chacune de ces pièces est de cuir, de peaux de daim ou de chien, ou de gros draps verts qui leur sont apportés par les Russes qui quelquefois visitent leurs côtes. La tête entre dans le chapeau, qui n'a de rebord que sur le devant, comme pour garantir les yeux: indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des naturels du pays font usage, ils portent aussi des capuchons de peaux de chien, et assez grands pour couvrir la tête et les épaules. Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, est rasée et coupée très-près. Aucun d'eux ne laisse croître sa barbe. Ils ont le visage allongé; ils sont bienfaits et paroissent robustes.

Ils font usage de l'arc pareil à celui des Esquimaux; leurs traits, dont très-peu sont barbelés, ont pour garniture, des os ou des pierres aigues. Communément ils portent en bandoulière, sur l'épaule droite, des piques et des hallebardes de fer ou d'acier, ornées de sculptures ou pièces de rapport, d'airain ou d'un métal blanc. Une lanière de cuir rouge, forme la bandoulière. Un carquois de cuir rouge élégamment brodé et rempli de flèches, pend sur leur épaule gauche; ils empoisonnent leurs traits avec le suc d'une certaine racine nommée

Zgate ; en sorte que la plus légère blessure est mortelle , même pour les animaux marins.

Ils saluent en ôtant leurs chapeaux. Le chant et la danse ne leur sont point inconnue ; ils sont doux et circonspects. Il paroît qu'ils se sont plus d'une fois abouchés avec les Russes qui de tems à autre les harcèlent , et voudroient contre le droit de la nature leur enlever cette liberté sans laquelle la vie n'est plus rien.

La dernière expédition formée contre eux est de 1750 ; elle ne produisit aucun avantage aux aggresseurs. Les Tschutsky ont de la hardiesse et du courage. Ils se sont rendus redoutables aux Korïaques leurs voisins , et même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs rennes ; on en trouve parmi eux , une quantité considérable de sauvages et de domestiques.

Le pays des Tschutsky abonde en chiens de l'espèce du renard , mais plus gros et de différentes couleurs : ils ont de longs poils soyeux , qui ressemblent à de la laine. On les attelle aux traînaux pendant l'hiver ; quelquefois aussi on se nourrit de leur chair. C'est sur-tout ici qu'ils méritent de servir d'emblème à la fidélité , et de modèle aux amis. On leur donne la liberté dans la belle saison ; et ils en profitent jusqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber , ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres et s'offrent d'eux-mêmes au joug du travail et de la servitude.

Les femmes Tschutsky , ont quelque chose d'agréable dans la physionomie , quoiqu'elles ayent les traits grossiers ; leur taille quoique peu élevée est svelte , mais l'épaisseur et la largeur gênante de l'habillement leur donnent l'air on ne peut pas moins alerte. Elles sont chargées du soin du ménage ; elles allument le feu , portent le bois et vont chercher l'eau. Leur vêtement est des plus singuliers : il consiste en une seule peau

de renne qui est ouverte également devant et derrière , et descend en forme de larges culottes arrêtées au-dessous du genou. Cet habit qui est sans manches se passe par l'ouverture du cou : la seule manière de le quitter , c'est de lâcher les nœuds qui le retiennent sous le menton ; dans l'instant , il tombe tout d'une pièce , et la femme est nue : on doit juger combien il est incommodé par le fréquent besoin de s'en dépouiller entièrement. Elles portent de jolies petites bottines. Leurs cheveux sont d'un noir foncé ; quelquefois elles les relèvent en touffes derrière la tête , mais le plus souvent séparés sur le front ; ils pendent en longues tresses sur les côtés ; leurs oreilles , et leur cou sont chargés d'ornemens en veroterics de différentes couleurs , et quand elles ont froid , le capuchon de la parque leur sert de coëffure.

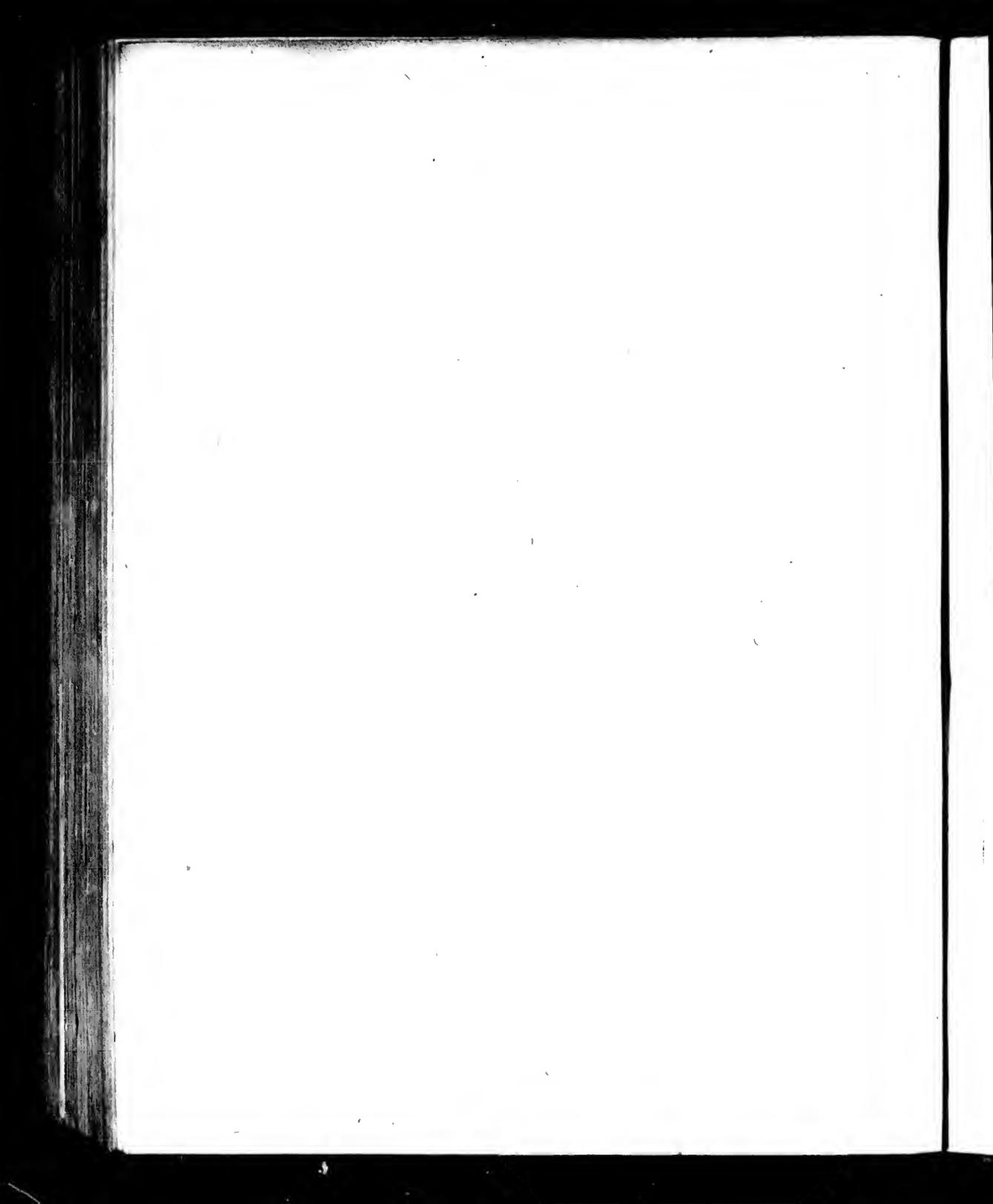
La polygamie est en usage chez ce peuple. On prétend même que les Tschutsky portent la politesse envers leurs hôtes jusqu'à leur céder leurs femmes ou leurs filles ; et ce seroit leur faire une insulte que de les refuser.

---

ère,  
des-  
asse-  
quit-  
us le  
, et  
om-  
ère-  
che-  
vent  
arés  
les  
d'or-  
mand  
rt de  
  
pré-  
e en-  
ou  
e de



*Homme de Tschutsky*





*Femme de Tschutskij.*

